



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

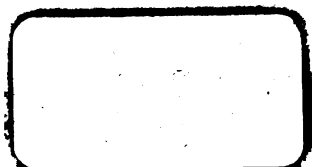
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



BIBLIOTHÈQUE
DES MÉMOIRES,

RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE,
PENDANT LE 18^e SIÈCLE.

NOUVELLE SÉRIE

AVEC INTRODUCTION, NOTICES ET NOTES,

PAR M. DE LESCURE.

TOME XXXVII.

DC 131.8
B6
v. 37

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

MÉMOIRES

BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

AVEC INTRODUCTION, NOTICES ET NOTES

PAR M. DE LESCURE.

MÉMOIRES DE DUCLOS, FLORIAN,
M^{ME} SUARD, CORANCEZ.



PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{IE},
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1881.

INTRODUCTION.

I.

Nous terminons la série complémentaire que nous avons entreprise des *Mémoires sur le dix-huitième siècle*, collection commencée avant nous par l'aimable et regrettable François Barrière, par un volume intitulé : *Mémoires biographiques et littéraires*.

Suivant notre usage, nous allons exposer devant nos lecteurs les motifs pour lesquels nous avons éliminé certains Mémoires qui pouvaient rentrer dans le plan que notre titre suffit à résumer, et les motifs qui nous ont dirigé dans notre choix.

II.

7^e
Le dix-huitième siècle ne nous offre guère que des Mémoires politiques, comme ceux de Dangeau et de Saint-Simon, qui ne pouvaient et ne devaient point paraître de leur vivant. Nous manquons de détails précis, personnels, de détails *anecdotes*, suivant l'expression du temps, sur la vie et les ouvrages des hommes illustres du

plus grand de nos siècles littéraires. La plupart des côtés intimes, familiers, bourgeois, populaires, de ce siècle où la cour absorbe la ville, nous demeurent fermés, ou ne se dévoilent que peu à peu, par des confidences discrètes, comme celles de l'abbé Ledieu sur Bossuet, ou de Brossette sur Boileau. Les *Mémoires* d'Olivier d'Ormesson et de Foucault nous ouvrent quelques maigres perspectives sur la vie et les mœurs parlementaires et administratives. Le train du monde et des salons, la chronique de l'existence aristocratique, élégante, nous ne les trouvons guère que dans cette inimitable correspondance de M^{me} de Sévigné, caillette de génie, qui se flattait avec une coquetterie affectée peut-être de n'écrire que pour la poste, et qui s'est trouvée écrire pour la postérité, rencontrant la gloire littéraire dans ces épanchements où elle ne cherchait surtout que la satisfaction des besoins de son cœur maternel.

Au dix-huitième siècle, où commence l'influence de l'opinion et le règne de la publicité, une abondance parfois embarrassante de témoignages succède à l'ancienne stérilité; les *Mémoires* se multiplient, mais nous en avons encore très peu sur la vie et les œuvres des grands hommes de la littérature. Si, dans le siècle précédent, nous avons à déplorer la réserve qui a empêché Molière, la Fontaine, Corneille, Racine, Fénelon de céder à la pensée, qui eût été si féconde pour l'histoire des idées et des mœurs, d'écrire leurs *Mémoires*, et si nous devons nous en tenir, en ce qui les concerne, aux témoignages de seconde main, ceux de Fontenelle, par exemple, sur Corneille, et de Racine fils sur son père, au dix-huitième siècle, nous devons constater et regretter l'absence de

documents autobiographiques sur Montesquieu, Buffon, et bien d'autres. Voltaire ne nous a laissé qu'une ébauche de ses *Mémoires*, où perce sa griffe; J.-J. Rousseau, seul, nous a légué ses *Confessions*, admirable et blâmable testament qui n'a pu ajouter à notre estime pour l'écrivain, qu'en ôtant à notre estime pour l'homme.

Voltaire, s'il eût écrit l'histoire de sa vie, n'eût sans doute rien ajouté à sa réputation d'écrivain, mais n'eût pas non plus donné prise aux mêmes reproches que Rousseau. Il n'eût pas affecté la sincérité jusqu'au cynisme, et imposé au lecteur le dégoût de ses aveux brutaux. Il ne se fût peint qu'en buste, suivant le mot spirituel de M^{me} de Staal-Delaunay, il n'eût peint en pied que ses ennemis; et il ne se fût pas ménagé l'apologie en n'épargnant pas la satire à ses adversaires. Il a du reste laissé une ébauche de *Mémoires* qui ne permet pas de regretter beaucoup le tableau, car elle ne nous apprend rien de neuf : c'est un pamphlet où la figure de Frédéric, noire du fiel de rancunes récentes, est poussée à la caricature par un trop visible excès du droit de représailles. On y trouve, comme toujours, beaucoup d'esprit et de malice, mais ce n'est pas assez pour Voltaire. D'ailleurs les innombrables éditions de ses *Œuvres* contiennent toutes cet opuscule; et on ne saurait invoquer en sa faveur cette raison de la rareté, qui est un des titres à l'admission dans un recueil consacré aux *Mémoires* peu connus sur la vie, les œuvres de nos auteurs célèbres et les mœurs de leur temps.

Voltaire ne parle que de lui dans ses *Mémoires*, et s'il n'avait pas l'égoïsme si spirituel, on y trouverait son moi assez haïssable.

L'abbé Barthélemy, l'ingénieux auteur du *Voyage d'Anacharsis*, a laissé aussi des fragments autobiographiques qui méritent le reproche contraire. Il n'y parle pas assez de lui et de son temps; et c'est dommage, car le début de ces *Mémoires* donne de lui la plus favorable opinion, confirmée par la lecture de ses piquantes lettres à M^{me} du Deffand, et prouve qu'il dut être aussi aimable que savant et aussi spirituel que modeste. Mais ces *Mémoires*, qu'on trouve d'ailleurs en tête des nombreuses éditions du *Voyage d'Anacharsis*, sont trop exclusivement consacrés à l'histoire raisonnée de son ouvrage pour être assez intéressants.

Parmi les autres *Mémoires* du dix-huitième siècle qui comprennent des tableaux de mœurs et des portraits d'hommes célèbres, nous en avons trouvé bien peu qui se rapprochent du type, et, on peut le dire, du modèle du genre, ces agréables et instructifs *Mémoires* de Marmontel, qui font partie déjà de cette collection; nous en avons trouvé bien peu où glaner quelques épis dignes de cette belle gerbe d'anecdotes.

Si Duclos eût achevé ses *Mémoires*, qu'il commençait trop tard et qu'il laissa au quart de la revue rétrospective de sa vie, rien ne vaudrait cet examen de conscience d'un siècle, écrit par un observateur sagace et un moraliste rude mais pénétrant. Quel curieux pendant aux *Confessions*, quel heureux supplément aux *Mémoires de M^{me} d'Épinay* ! Il y eût été certainement souvent question de Diderot, et nous regretterions moins que tout ce que nous savons de la vie intime et domestique de ce dernier nous vienne par sa fille, c'est-à-dire ait dû passer par les pieuses étamines du respect filial.

Mais du moins si en lisant ces cinquante pages écrites par l'auteur de l'*Histoire de Louis XI*, et des *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV*, si on éprouve le regret que le plaisir doive finir si vite, on goûte dans tout son charme brusque et dans toute sa saveur piquante le commerce d'un homme qui fut à la fois *droit et adroit*, qui joignit à la franchise bretonne toute la finesse normande, qui ménagea les puissances sans les flatter, qui dit la vérité à son temps sans se brouiller avec lui, et dans un siècle de corruption, de frivolité, de querelles littéraires et de témérités philosophiques, se fit estimer des uns sans vertu, craindre des autres sans pamphlet, ni procès, ni duel; aimer de beaucoup et des meilleurs, à la fois, par exemple, de Diderot et de Rousseau, les frères ennemis, sans dépense de sentiment, car s'il avait l'esprit net, vif et sec, il n'avait pas le cœur tendre.

Nous allons revenir à lui tout à l'heure. Nous n'en avons parlé déjà que pour expliquer que ce que nous avons rencontré dans ce fragment, d'attrait solide, nous l'avons cherché vainement, en dépit de leurs agréments particuliers et de leurs utilités spéciales, dans les *Mémoires* de Dutems, du chevalier de Pougens, dans les *Mélanges* extraits des papiers de M^{me} Necker, qui ne sont guère qu'un recueil d'observations, de réflexions et de bons mots.

Nous aurions pu du moins butiner utilement dans les *Mémoires* de Favart, de Collé, de l'abbé Morellet, dans la *Correspondance* de la Harpe, dans les *Souvenirs d'un sexagénaire* d'Arnault, dans les *Dix années d'épreuves pendant la Révolution* de M. Lacretelle, dans les *Mémoires*
a.

du prince de Ligne. Mais les *Mémoires de Favart* sont plus spécialement consacrés aux nouvelles des théâtres et comptent d'ailleurs plusieurs volumes. Ceux de Collé, récemment réimprimés, sont aussi d'une étendue inconciliable avec notre cadre. Il en est de même de ceux de Morellet. La *Correspondance* de la Harpe est, comme la *Correspondance* de Grimm, un recueil de nouvelles et de pièces, plus critique que biographique. Les *Souvenirs* d'Arnault et ceux de Lacretelle roulent exclusivement sur la période révolutionnaire au seuil de laquelle nous nous arrêtons dans ce volume. Enfin les *Mémoires* trop courts du prince de Ligne, publiés en 1860, ne sont pas dans le domaine public.

Nous avons été alléché par la rareté des *Souvenirs de Chabanon*, à peu près introuvables en librairie, publiés posthumes par Saint-Ange sous ce titre : *Tableau des circonstances de ma vie*, etc., en 1795. Une lecture attentive de cet ouvrage, dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, a été pour nous féconde en déceptions, et nous avons dû reconnaître que son principal attrait était dans l'espèce de mystère qui l'environne. Nous n'y avons rencontré que quelques détails sur d'Alembert; nous n'y avons rien trouvé sur les relations de Chabanon avec Chamfort. La première moitié du volume est occupée par l'histoire assez fade des aventures et mésaventures galantes de l'auteur, s'essayant à l'amour avec des femmes indignes de jouer le rôle d'initiatrices, et entrant à cet égard avec nous dans des détails d'un goût aussi faux que sa passion; dans la dernière on trouve le récit, noyé en citations, de son voyage à Ferney.

En somme, l'ouvrage ne vaut pas la réimpression et

ne donne qu'une médiocre idée de Chabanon, homme d'esprit pourtant, doué du goût et du talent des arts, qui trouva moyen d'être de l'Académie française, et dont la belle figure, que nous avons admirée dans un portrait de Vien, nous promettait ce que ces Mémoires posthumes n'ont pas tenu.

III.

Après avoir exposé nos recherches et les raisons de nos éliminations, il nous reste à expliquer et à justifier nos choix.

Nous avons d'abord résolu de réimprimer les fragments de *Mémoires* de Duclos, parce qu'ils ne se trouvent que dans ses *Œuvres complètes*, qui n'ont pas été réimprimées depuis 1821 ; parce que la valeur de l'homme rend son témoignage précieux ; enfin et surtout, parce qu'ils contiennent sur la jeunesse de Duclos, son éducation, les mœurs de son temps, les cafés littéraires et leur principaux habitués, des renseignements précis et piquants.

M. Suard (16 janvier 1733-20 juillet 1817), comme journaliste, comme académicien, a joué un rôle littéraire assez considérable durant la seconde moitié du dix-huitième siècle. Son talent de courte haleine, mais de vive allure, excellait dans les *Mélanges*, genre mixte aujourd'hui déchu, et dont la disparition ne nous laisse pas sans regrets. Il est demeuré un des types de l'urbanité, de l'aménité et des élégances d'esprit du temps par excellence de la conversation, de l'influence des salons, de la galanterie sans grossièreté, de la liberté philosophique

sans scandale, de la cour gracieusement faite à l'opinion, sans ces brutalités avec lesquelles on la violente aujourd'hui. Son aimable personne était pleine de ce parfum exquis et subtil des bonnes façons d'autrefois. Ceux qui l'ont connu dans les dernières années de sa vie, même sous des cheveux blanchis par les vicissitudes révolutionnaires, goûtaient en lui, avec un respect attendri, le charme même de cette ancienne société, dont il fut un des derniers représentants, et célébrèrent avec ses funérailles, celles même d'un temps qu'il personnifiait si bien.

Il avait fait deux parts de sa vie, plus mondaine que laborieuse, plus consacrée au salon qu'au cabinet : l'une appartenait à ses succès d'esprit, l'autre appartenait à ses bonheurs de cœur. Une passion partagée, où l'amitié garda jusqu'au bout les tendres délicatesses de l'amour, l'avait uni à une femme digne de lui, honneur et grâce de son foyer, qui consacra à retracer pour quelques amis choisis ses souvenirs et ses regrets, les dernières années d'un inconsolable veuvage.

M^{me} Suard (1750-1830), sœur du fameux libraire Panckoucke, ce grand éveilleur et accoucheur d'idées, cet audacieux et heureux *impresario* des plus grandes entreprises littéraires et scientifiques de la fin du dix-huitième siècle, était elle-même une femme d'esprit et de talent, connue dans les lettres par le récit enthousiaste de son pèlerinage à Ferney, et quelques autres ouvrages, dont le titre importe peu, et dont la liste se trouve dans toutes les bibliographies. Le meilleur écrit sorti de sa plume est certainement celui qu'elle a consacré à la mémoire de son mari. Elle ne nous fait point partager entièrement

ce culte pieux où le public, qui ne juge les écrivains qu'à la mesure de leur esprit, ne saurait entrer ; mais elle a le bon goût de ne pas l'imposer ; elle se complaît moins à nous faire admirer l'écrivain qu'à nous faire aimer l'homme ; et elle ne surfait ni son importance ni son influence, en le plaçant dans un cadre tout intime et assorti à sa taille.

Au lieu d'imiter cette sage discrétion, par une fâcheuse absence de goût et de proportion, Garat a rendu d'une lecture parfois bien fastidieuse le prolixe ouvrage en deux volumes, rempli ou plutôt pavé de bonnes intentions, où avec une maladresse d'ami, pire que la malveillance d'un ennemi, il a enseveli Suard dans un monument littéraire démesuré, où sa fine et aimable figure perd tout relief et disparaît presque étouffée au milieu d'une foule de détails étrangers au sujet. Nous comprenons que M^{me} Suard, femme pleine de tact et d'esprit, ait plutôt gardé rancune que reconnaissance à Garat de son maladroit service, et ait cru devoir, dès le début de son ouvrage, le désavouer auprès des amis de la mémoire qui lui était chère.

Les *Essais de Mémoires sur M. Suard*, imprimés en 1820, chez P. Didot l'aîné, chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel, imprimeur du roi, ne furent tirés qu'à un très petit nombre d'exemplaires réservés à la famille et à l'amitié. Les susceptibilités et les pudeurs délicates qui empêchaient à ce moment M^{me} Suard de faire entrer le public dans la confidence de ses souvenirs, n'ont plus

¹ *Mémoires historiques sur le dix-huitième siècle et sur M. Suard*, par Dominique-Joseph Garat (la 2^{me} édition en 2 vol. in-8° est de 1821).

depuis longtemps de raison d'être. Nous avons cru servir la mémoire de son mari et la sienne en réimprimant une œuvre qui mérite de sortir des limbes poudreuses de quelques bibliothèques d'élite, parce qu'on n'y trouve pas seulement un portrait achevé de Suard, mais ce qui importe plus encore au lecteur lettré, un tableau animé des mœurs sociales et littéraires de son temps, et, sur un certain nombre de personnages ou de points historiques, des particularités fort intéressantes. On ne connaîtrait pas à fond M^{me} Geoffrin et son salon, M^{lle} de Lespinasse et d'Alembert, les mystères de la naissance du premier, les vicissitudes de l'âme passionnée de la seconde, le caractère de d'Holbach, d'Helvétius, de Necker, et la physionomie de leur société, si on n'avait pas lu ces pages écrites par une femme assez distinguée pour avoir fait la conquête de tous ces mondes divers, et douée de l'art de bien dire ce qu'elle a bien vu, ajoutant sa valeur personnelle à l'autorité d'un témoignage oculaire et auriculaire. Pour ne parler, par exemple, que de ce qui se rattache à d'Alembert, c'est à M^{me} Suard, qui les tenait de lui-même, que nous devons des détails précis, décisifs, sur sa naissance et ses relations avec M^{me} de Tencin, qui infirment sur plusieurs points la légende jusque là acceptée, permettent d'apprécier dans le crime de l'abandon de l'enfant trouvé sur les marches de Saint-Jean-le-Rond, et destiné à être un jour célèbre, la part de responsabilité afférente au père et à la mère coupables, et rétablissent, à l'honneur de d'Alembert, la vérité sur son prétendu refus d'avouer pour mère celle qui n'avait pas voulu le reconnaître pour fils.

On a dit que, le rencontrant dans le monde, à l'au-

rore de sa renommée, elle aurait, par orgueil, laissé échapper le secret que, par intérêt, elle avait étouffé si longtemps dans son cœur. Ses avances auraient été fièrement éludées. « Je ne vous connais point, Madame, aurait répondu d'Alembert, plus indigné que flatté de ces caresses intéressées ; je n'ai et n'ai jamais eu qu'une mère : c'est la vitrière de la rue Michel-le-Comte qui m'a recueilli et élevé. C'est à elle seule que je me plais à rendre grâce et à faire honneur. » Cette leçon cruelle et méritée manqua au châtiment de M^{me} de Tencin ; il faut la remplacer, d'après d'Alembert lui-même, par l'avou d'un sentiment bien plus humain, bien plus naturel, bien plus honorable, et c'est par lui que nous savons qu'à toute autre vengeance il préféra celle du pardon. Il n'hésitait pas à déclarer combien il eût été heureux, si sa mère le lui eût permis, de lui offrir l'hommage des sentiments qu'il lui devait. « Ah ! s'écriait-il, jamais je ne me serais refusé aux embrassements d'une mère qui m'eût réclamé. Il m'eût été trop doux de la recouvrer. »

Ce trait si honorable pour d'Alembert n'est pas le seul dont nous devons la connaissance à M^{me} Suard. Nous devons même dire à sa louange, que, bien qu'elle fût aussi fine que bonne, et eût pu avoir au besoin le dard comme elle avait le miel, elle n'aime pas à faire blessure à la réputation des personnages dont elle parle. Elle n'attaque personne, trouvant avec raison que le silence est une peine suffisante pour ceux qui l'ont offensée ; et si elle se défend, c'est avec modération et sans amertume.

C'est ainsi qu'elle plaide une affaire fort délicate où elle est en cause ; et si elle ne gagne pas tout à fait son procès, on ne lui marchandera pas les circonstances atté-

nuantes. Pendant la Terreur, le ménage Suard vivait caché dans une petite maison de Fontenay-aux-Roses, oubliant le monde, cherchant à s'en faire oublier, et pratiquant la recette d'égoïste silence et de prudent mystère à laquelle Sieyès dut de traverser impunément un temps si fatal à tant d'autres. Il le fut, par exemple, à Condorcet : Quittant un jour brusquement, — pour lui épargner malgré elle le danger d'une responsabilité qu'elle bravait héroïquement depuis sept mois, — son hôtesse de la rue Servandoni, M^{me} Vernet, l'auteur de cette *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, tracée, par une contradiction qui a sa grandeur, dans l'asile qu'il avait trouvé contre la proscription, se trouva errer aux environs de la petite maison où M. et M^{me} Suard s'étaient consacrés tout entiers au problème de vivre. C'était le 5 avril 1794. Condorcet était hors la loi. Ses anciens amis l'accueillirent avec la pitié un peu tremblante que provoque la visite imprévue d'un homme qui porte la mort avec lui. Il est certain qu'il reçut d'eux des secours, des avis. Il l'est moins qu'il en reçut l'offre d'une réparatrice hospitalité. Peut-être lui fût-elle faite, mais dans ces termes ou de ce ton quine permettent pas d'accepter. Peut-être aussi sa susceptibilité s' alarma-t-elle trop vite. Toujours est-il qu'il sortit de la maison où il était entré, et continua sa promenade désespérée. Il passa la nuit du 6 dans les carrières de Clamart. La faim le poussa, le 7, au premier cabaret ouvert. Sa gloutonnerie naïve, ses mains blanches, son Horace le trahirent. Arrêté à Clamart, incarcéré à Bourgl-la-Reine, il y échappa, dans la nuit du 7 au 8, par le poison des stoïques, à l'échafaud inévitable.

Ce fut là pour la Révolution un crime, et un malheur pour le ménage Suard, sur le compte duquel on mit, à tort sans doute, l'odyssée désespérée de Condorcet et l'arrestation qui la termina tragiquement. Les explications détaillées que donne au sujet de ce triste épisode M^{me} Suard peuvent sembler plausibles. Elles ont paru plus spécieuses que décisives à des juges peut-être prévenus, et Arago, dans la biographie de Condorcet, qui précède la grande collection de ses *Œuvres*, due à la piété de sa fille, n'hésite pas à trouver la conduite du ménage Suard aussi égoïste et aussi blâmable que celle du ménage Vernet fut généreuse et admirable ! Il pourrait invoquer à l'appui de son grief le témoignage de Ch. Lacretelle, qui, dans ses *Dix années d'épreuves pendant la Révolution* (P. 142), adresse au ménage Suard, pour avoir en vain imploré de lui un asile au moment de sa proscription et avoir été repoussé du seuil inhospitalier un reproche qui confirme celui du biographe de Condorcet. Quoi qu'il en soit, il demeure surtout certain un fait : c'est que si les Suard avaient les qualités de l'amitié, dans les temps prospères, ils n'en avaient pas l'héroïsme dans les temps critiques. Aux époques de révolution et de terreur, l'humanité déploie plus volontiers encore ses vices que ses vertus, ses défaillances que son courage. C'est triste ; mais on ne saurait faire un crime de leurs efforts pour se sauver à ceux qui n'ont pas la vocation du martyr.

« Florian a raconté ses impressions d'enfance et ses premières aventures, ses fredaines de jeunesse dans des

¹ *Œuvres de Condorcet*, précédées de l'éloge de Condorcet par F. Arago, publiées par A. Condorcet-O'Connor, lieutenant général, et F. Arago. F.-Dilol frères, 1847 - 1850. t. I^{er}, p. CLIV et CLV de la Biographie.

pages rapides, écrites d'un ton enjoué, parfois assez lente, et qui sent même la garnison. Dans ces demi-confessions, intitulées *Mémoires d'un jeune Espagnol*, il a jugé à propos de travestir les noms de personnes et de lieux, ce qui laisse de l'incertitude sur quelques points d'ailleurs peu importants¹. »

Nous avons tenu compte des *desiderata* de Sainte-Beuve, auquel nous empruntons le résumé qui précède, par des éclaircissements placés en note, et qui ne laissent sans solution aucune des faciles questions auxquelles donnent lieu les déguisements transparents sous lesquels Florian a voilé l'histoire de sa jeunesse.

Cette histoire, en dépit de quelques détails un peu vifs, nous a paru digne de la réimpression. D'abord, elle est peu connue, n'ayant été publiée qu'après la mort de l'auteur, dans ses *Œuvres posthumes* recueillies par Pajos en 1802.

En second lieu, ce récit de Florian est des plus intéressants pour l'intelligence de ses débuts, de ses origines, des influences qu'il subit d'abord et qui le façonnèrent pour le genre nouveau qu'il créa et qu'il personnifia d'une façon si agréable. On n'y apprend pas seulement à apprécier son esprit : on y trouve les éléments d'une étude de son caractère que rend piquant le contraste qui en résulte entre ce Florian de la légende, à la physionomie débonnaire, mélancolique, patriarcale, et le Florian de la réalité, au teint basané, aux yeux noirs, à la verve caustique, à la jovialité cordiale, aux allures militaires et aux goûts galants. Arnault et Lacretelle, qui avaient bien

¹ Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III, p. 230 et suiv.

connu Florian, nous l'ont peint tel qu'il se peint lui-même, plein de malice et de gaieté, habile à se pousser, ayant, par concession à la mode et par avance au succès, plus que par vocation naturelle, adopté le genre sentimental et idyllique dans lequel il excella, honnête homme certes et galant homme, mais point si bonhomme que cela, et ne reculant pas au besoin devant des épigrammes qu'aiguissait encore son talent pittoresque de mimique et par lesquelles il se dédommageait des douceurs et des tendresses de son rôle. Au point de vue donc de la connaissance d'un homme célèbre, sinon illustre, qu'il est de mode aujourd'hui de déprécier, mais qui eut en son temps sa valeur, son influence, presque sa popularité, le récit que nous publions est un document essentiel.

Il ne l'est pas moins, et c'est là la troisième raison de notre choix, au point de vue des perspectives qu'il nous ouvre sur l'intérieur de Voltaire à Ferney, des détails qu'il nous fournit sur les personnes de son entourage, sur les mœurs d'école militaire et de garnison au milieu du dix-huitième siècle, sur la cour du duc de Penthièvre, etc...

Les relations et les anecdotes abondent en ce qui touche la jeunesse et la virilité de J.-Jacques Rousseau. Ce qui touche à sa vieillesse est moins connu. Sur les dernières années de sa vie, sur le changement moral dont témoignèrent ses écrits et ses actions, à son retour d'Angleterre, sur l'incontestable manie de la persécution qui altéra ses facultés et rendit si difficile l'honneur de son intimité, brigué sans succès par Rulhière et le prince de Ligne, accordé en rechignant à des degrés divers à

Dussault, à Roucher, à Deleyre, à Bernardin de Saint-Pierre, nous possédons une déposition des plus caractéristiques, mais des moins connues, dans la brochure, tirée à une cinquantaine d'exemplaires seulement, que Corancez imprima pour ses amis et où il réunit les souvenirs de son commerce avec Jean-Jacques, retracés par lui dans les n^{os} 251, 256, 258, 259, 260, 261 du *Journal de Paris* de l'an VI.

Cette brochure introuvable de Corancez, que nous publions d'après une copie faite sur l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, n'a pas seulement un grand intérêt par les détails qu'elle renferme sur Rousseau, son genre de vie, ses habitudes, son caractère, ses conversations, ses alternatives d'exaltation et de calme, de douceur et d'aigreur, pendant la dernière période, si peu connue, de son existence. Elle a servi de pièce principale dans une controverse qui dure encore et se réveille par intervalles. Nous voulons parler des circonstances et des causes de sa mort, demeurée mystérieuse. Il existe encore deux courants d'opinion contraires sur cette mort demeurée un problème historique et littéraire difficile à résoudre, puis qu'elle n'eut pas de témoins, et que Rousseau en a emporté à jamais le secret dans cette tombe errante et persécutée comme sa vie. On sait que de la solitude pittoresque de l'île des Peupliers, elle fut triomphalement transportée sous les voûtes du Panthéon, pour subir en 1815 la violation sacrilège des vengeances politiques et religieuses, qui ont jeté ses cendres à un égout inconnu.

Selon les uns, Rousseau hypocondriaque a succombé naturellement, à Ermenonville, à une attaque foudroyante d'apoplexie séreuse qui le précipita à terre

dans sa garde-robe. On a ainsi expliqué la blessure au front dont la trace était visible, dit-on, sur le masque pris par Houdon pour servir au buste de l'illustre mort; masque dont certaines épreuves porteraient cette trace, effacée sur d'autres. Ce fut là la version officielle de la mort de Rousseau, accréditée par son hôte, M. de Girardin, qui voulait écarter du séjour de Rousseau dans l'asile qu'il lui avait offert tout souvenir tragique.

Suivant d'autres témoignages, Rousseau, au milieu du délire d'une crise provoquée soit par le désespoir né des incertitudes d'une vie précaire, soit par la découverte d'une des nombreuses infidélités de Thérèse Levasseur, se serait suicidé, et la blessure attribuée à sa chute ne serait autre que celle de la balle du pistolet libérateur.

Corancez opte pour cette dernière opinion, qu'il appuie de preuves plus spéciieuses que décisives. Elles ont paru décisives pourtant à M. Louis Blanc, qui dans le volume qui sert d'*Introduction* à son *Histoire de la Révolution française*, n'hésite pas à se prononcer pour l'hypothèse de la mort volontaire, et considère comme péremptoire la démonstration de Corancez. Un des derniers biographes de Rousseau, M. le docteur Morin (1851), combat vivement cette assertion qui lui semble une conjecture hasardée, aventureuse et romanesque. Pourtant M. Saint-Marc Girardin, dans la magistrale *Étude* biographique et critique en deux volumes, publiés posthumes, qu'il a consacrée à Rousseau, n'hésite pas à se ranger de l'avis de M. Louis Blanc et à se prononcer formellement pour le suicide, sans avoir pu, dans l'ouvrage que la mort ne lui a pas permis d'achever, se livrer à la discussion des opinions contraires, et à la démonstration de

celle qu'il adopte, et qui emprunte à son choix une autorité particulière.

Quoi qu'il en soit du fond même de la question, nous avons pensé, et nos lecteurs penseront sans doute avec nous, que la brochure de Corancez, par sa rareté, par les détails nouveaux qu'elle donne sur les dernières années de la vie de Jean-Jacques Rousseau, par l'hypothèse qu'elle soulève et qu'elle défend à propos de sa mort, méritait la réimpression, et terminera dignement ce volume de *Mémoires biographiques et littéraires*, qui clôt lui-même la série complémentaire par laquelle nous avons la conscience d'avoir travaillé modestement, mais utilement, à l'éclaircissement des principales périodes de l'histoire des mœurs, des passions, des idées et des événements de la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Maisons, 20 avril 1879.

M. DE LESCURE.



MÉMOIRES

SUR LA VIE DE DUCLOS

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

Je veux écrire les mémoires de ma vie. Ils seraient peu intéressants pour le public; aussi n'est-ce pas au public que je les destine; mon dessein est de me rappeler quelques circonstances où je me suis trouvé, de les mettre en ordre, de me rendre compte à moi-même de ma conduite et d'en amuser peut-être un jour quelques amis particuliers.

Je suis né à Dinan, en Bretagne, le 12 février 1704, d'une famille honnête et ancienne dans le commerce. Cette ville, située dans le meilleur air, entourée du paysage le plus agréable, est à cinq lieues sud de celle de Saint-Malo, avec laquelle elle communique par le moyen de la marée qui monte jusqu'à Dinan. Ainsi, les Dinanais sont à portée de partager avec les Maloins le commerce maritime. Je n'avais que deux ans et demi lorsque je perdis mon père, en 1706; et je me le rappelle encore aujourd'hui aussi distinctement que si je le voyais. J'étais pour lui et pour ma mère un objet de cette tendresse de préférence qu'on prend ordinairement pour un enfant qui vient longtemps après ses aînés, et lorsque son père et sa mère ne sont plus dans leur jeunesse. J'avais une sœur plus âgée que moi de dix-huit ans; et un frère qui l'était de dix-sept.

Ma mère, restée veuve à quarante et un ans, avait encore de la beauté, et une fortune assez considérable pour se voir recherchée par plusieurs prétendants. Il se présenta entre autres un vieux marquis de Boisgelin, fort peu opulent, mais qui ne doutait pas que son titre ne tournât la tête d'une bourgeoise. Celle de ma mère n'était pas si facile à tourner. Elle réunissait des qualités qui vont rarement ensemble : avec un caractère singulièrement vif, une imagination brillante et gaie, elle avait un jugement prompt, juste et ferme. Voilà déjà une femme assez rare ; mais, ce qui est peut-être sans exemple, elle a eu, à cent ans passés, la tête qu'elle avait à quarante. Qui que ce soit de ceux qui l'ont connue ne me contredirait. Une telle femme n'était pas faite pour sacrifier sa liberté à une vanité ridicule. Mais un autre motif, que je ne pourrais pas taire sans ingratitude, fut sa tendresse pour ses enfants. Elle déclara donc audit marquis et autres, qu'elle avait autant d'enfants qu'elle en pouvait élever et établir honnêtement pour leur état, et ne voulait pas leur donner un beau-père qui, avec les meilleurs sentiments, n'aurait pourtant jamais pour eux ceux d'un père. Dès ce moment, ceux qui l'avaient recherchée renoncèrent à leurs prétentions, restèrent ses amis, et plusieurs lui ont rendu service. Mon père qui, avec un bon esprit, reconnaissait la supériorité de celui de ma mère, lui avait toujours laissé diriger les opérations du commerce. Ainsi, maîtresse de tout du vivant de son mari, devenue veuve, elle n'eut rien à changer dans son plan de conduite.

Le commerce de Saint-Malo était alors dans sa plus grande activité par celui de la mer du Sud, et par celui de la course ; tout y était négociant ou corsaire, et souvent l'un et l'autre. Au milieu des malheurs de la guerre qui désolait, accablait et ruinait la France, les armateurs malins, et ceux qui s'y associaient, voyaient leurs entreprises réussir sur toutes les mers. Je ne rappellerai point les Duguay-Trouin, les Magon, les Loquet, les Vincent, les Porée, les Moreau, les Lefer et tant d'autres, la liste en serait trop longue, et je ne suis pas ici historiographe, mais un petit particulier qui écrit ses

souvenirs. On sait du moins que, par le courage, l'habileté et l'opulence, jamais Saint-Malo ne fut dans un état plus brillant. On sait encore les sommes prodigieuses que cette ville fournit pour subvenir aux pertes que la France faisait partout ailleurs. Ce sont des services qu'un gouvernement, je ne dis pas reconnaissant, ce serait trop prétendre, mais éclairé et prévoyant, ne devrait jamais oublier, pour en obtenir un jour de pareils.

Ma mère prit dans les armements quelques intérêts qui ajoutèrent à sa fortune déjà honnête, du moins pour ce temps-là en province, et dans une ville du troisième ou du quatrième ordre; car on ne doit pas en juger par les idées de Paris, ni même des idées de Paris au commencement du siècle par les idées d'aujourd'hui. Le système de Law a totalement, à cet égard, dépravé les imaginations. La révolution subite qui se fit dans les fortunes fut pareille dans les têtes. Le déluge de billets de banque dont Paris fut inondé et qu'on se procurait par toutes sortes de moyens excita dans tous les esprits le désir de participer à ces richesses de fiction. C'était une frénésie. La contagion gagna les provinces. On accourait de toutes parts à Paris, et l'on estime à quatorze cent mille âmes ce qui s'y trouva de 1719 à 1720. La chute du système fut aussi rapide que l'avait été son élévation. Mais la cupidité ne disparut pas et subsiste encore.

Avant ce temps, qu'on peut nommer fabuleux, les particuliers n'espéraient de fortune que du travail et de l'économie. Un bon bourgeois de Paris, avec cent mille livres de biens-fonds, passait pour être à son aise, et, sans renoncer absolument à augmenter sa fortune, en était satisfait. Aujourd'hui, personne ne met de bornes à ses désirs. On a vu tant de gens devenus subitement riches ou pauvres, qu'on croit avoir tout à espérer ou à craindre, et souvent avec raison, par les révolutions fréquentes qu'on voit dans les finances de l'État.

Un autre malheur du système fut le luxe, et la corruption des mœurs qui en est la suite. Je l'ai vu croître au point qu'il a été porté plus loin, depuis la régence qu'il ne l'avait été

depuis la renaissance des arts jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, surtout chez les particuliers. Aussi ai-je vu s'étendre la misère, qui marche toujours d'un pas égal avec le luxe. Si les gens morts il y a soixante ans revenaient, ils ne reconnaîtraient pas Paris, à l'égard de la table, des habits, des meubles et des équipages. Il n'y avait, par exemple, de cuisiniers que dans les maisons de la première classe. Plus de la moitié de la magistrature ne se servait que de cuisinières. Il y a trente ans qu'on n'aurait pas vu à pied, dans les rues, un homme vêtu de velours; et M. de Caumartin, conseiller d'État, mort en 1720, a été le premier homme de robe qui en ait porté. Je me rappelle, au sujet de la modestie de la haute magistrature d'autrefois, que le président à mortier de Nesmond fut le premier qui fit mettre sur sa porte le marbre d'hôtel.

Quand la plus haute magistrature était modeste, la finance n'aurait osé être insolente. Les financiers les plus riches jouissaient sourdement de leur opulence. J'en ai encore vu qui avaient un carrosse simple et doublé de drap brun ou olive, tel que Serrefort le recommande à M^{me} Patin dans la comédie du *Chevalier à la mode*¹; car les comédies et les romans déposent des mœurs du temps, sans que les auteurs en aient eu le dessein. Tous les genres de luxe ne dépendaient pas autrefois uniquement de l'opulence. Il y en avait dont l'état des personnes décidait. Si j'ai vu des distinctions personnelles quant au luxe, j'en ai vu encore dans la manière de paraître en public. Par exemple, on ne voyait dans les premières loges de l'Opéra et de la Comédie que des personnes de qualité, et dans les balcons que des seigneurs français ou étrangers. Je ne parle pas des petites loges, dont l'origine est assez singulière; la voici : les seuls fils et filles de France ont le droit de faire mettre un tapis au devant de leurs loges, c'est-à-dire lorsque le roi n'y est pas, car la famille est à sa suite. S. A. R. duchesse d'Orléans, femme du régent, n'étant que petite-fille de France, n'avait pas le droit

¹ De Dancourt.

du tapis ; c'est pourquoi elle allait dans la loge de Madame, veuve de Monsieur, frère de Louis XIV et fils de France. Mais Madame n'allant pas au spectacle tous les jours où la duchesse d'Orléans voulait y aller, celle-ci prit le parti de louer une petite loge où, gardant une espèce d'incognito, l'étiquette du tapis était évitée.

Les princes du sang suivirent cet exemple.

Aujourd'hui, chacun a pour son argent tout ce qui lui plaît, places, équipages, etc... Il est sûr que les carrosses sont doublés depuis trente ans. Les valets ne sont pas moins multipliés. Quantité de services, de fonctions jadis réservés aux femmes sont exercés par des hommes : ce qui enlève à la campagne la plus belle jeunesse, augmente dans la ville le nombre des fainéants et des catins que la misère livre à la débauche. Si Henri III disait de Paris : *cappo troppo grosso*, que dirait-il aujourd'hui, que cette capitale est le vampire du royaume ?

Je m'aperçois que, ne m'étant proposé que d'écrire mes mémoires, j'y joins beaucoup d'autres souvenirs. Je pourrais donc bien, si je n'y prends garde, faire une suite des *Considérations*¹, où je suis naturellement porté. A la bonne heure ! Il en arrivera ce qu'il pourra, je ne m'en contraindrai point. Je reviens cependant à ce qui me regarde. J'avais déjà six ans, lorsqu'il fallut penser à me donner ce qu'on appelle de l'éducation. Elle n'est pas précoce en province ; d'ailleurs, paraissant destiné au commerce par l'état de ma famille, il suffisait de m'apprendre à lire et à écrire, sauf à me faire faire ensuite d'autres études, suivant les circonstances.

Mon frère aîné avait fini ses classes. Comme il avait passé ses dernières vacances dans une de ces abbayes de génovévains, où trois ou quatre religieux forment toute la communauté et vivent à peu près comme des gentilshommes de château, cette vie lui parut assez douce, et il résolut d'entrer dans la congrégation. Tel est communément le principe des vocations. Se fait-il une mission dans une ville, tous les

¹ *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, ouvrage de Duclos.

enfants font des processions. Y vient-il un régiment, ils font l'exercice. Pour moi, élevé dans Paris, où tout inspire la vocation pour le plaisir, j'ai été longtemps sans en éprouver d'autre; mais n'anticipons pas.

Ma mère voulut d'abord s'opposer au parti que mon frère voulait prendre. Il fallut enfin y consentir; et, pour lui procurer quelque douceur dans son état, elle lui assura une pension viagère. Dans la même année 1709, ma sœur fut mariée à Rennes avec un secrétaire du roi, nommé Pellenec, dont elle a eu onze enfants, dont trois garçons qui sont morts à la mer, quand ils commençaient à s'avancer dans le service de la compagnie des Indes. Des huit autres enfants, qui étaient filles, cinq sont mortes en bas âge, et l'ainée à la veille d'être mariée. Les deux cadettes l'ont été. L'une a épousé la Goulaye, gentilhomme breton, retiré du service avec la croix de Saint-Louis. Ils n'ont point d'enfants. L'autre avait épousé un conseiller au parlement, nommé de Careil, assez mauvais sujet. Elle en avait eu un enfant mort en bas âge. La mère le suivit de près, en 1768; et son mari ne lui survécut que d'un an, et c'est ce qu'il a fait de mieux en toute sa vie, puisqu'il était du bailliage d'Aiguillon.

Après ce petit détail de ma famille, je reviens à moi. Ma sœur obtint de ma mère de m'envoyer à Rennes, où je serais, disait-on, mieux élevé qu'à Dinan. Ce motif suffisait pour y décider ma mère, qui m'aimait tendrement, mais sans faiblesse, et à qui l'on disait que j'annonçais beaucoup d'esprit et des dispositions qu'il fallait cultiver.

L'opinion qu'on avait de moi n'était fondée que sur une vivacité extrême et une mémoire singulière. A l'égard de la vivacité, il n'y a rien qui n'y paraisse encore. On sait au surplus ce que deviennent souvent ces petits prodiges de l'enfance, et le public a été depuis à portée de me juger. Il est sûr que les affaires de ma mère, ses fréquents voyages à Saint-Malo pour son commerce, ne lui permettaient pas de veiller elle-même à mon éducation. Le dépôt des prisonniers anglais faits par nos corsaires était alors à Dinan. Les soldats et les

matelots étaient renfermés au château ; mais les officiers avaient la ville pour prison. Plusieurs d'entre eux, très estimables, méritaient toutes sortes d'égards, étaient reçus partout, et rendaient leur société agréable. Un chevalier Hamilton, officier de la reine Anne, m'avait pris dans une singulière affection. Il m'emportait souvent dans ses bras, et se promenait ainsi sur la place, où ma mère pouvait me voir de ses fenêtres. Cependant, comme la maison où demeurait le chevalier Hamilton était sur la même place, il m'emporta un jour chez lui, et me fit boire un peu de punch, qui ne me déplut pas. Ma mère s'en aperçut le soir, et, ne jugeant pas que ce régime me convînt, elle en témoigna son mécontentement au chevalier et ne lui permit plus de m'emmener. Mais un petit garçon très éveillé, tel que je l'étais, était si difficile à retenir, dans une petite ville où les enfants courent hors de la maison dès qu'ils peuvent marcher, que ma mère prit le parti de m'envoyer à Rennes, où ceux d'un état honnête ont moins de liberté.

Me voilà donc chez ma sœur, où je devais recevoir une si bonne éducation. Son premier soin fut de me faire habiller plus élégamment que les enfants ne l'étaient à Dinan, pour me mener avec elle dans ses visites. Quoiqu'elle fût jeune, un petit frère de six ans qu'on présente est un certificat de plus de la jeunesse de sa sœur. On continua à me faire lire et à me former à l'écriture. Cependant, comme je pouvais être dans la suite destiné à autre chose que le commerce, on crut devoir me faire apprendre le latin ; et vers huit à neuf ans, on me donna un rudiment avec une manière de précepteur qui, en montrant le latin, achevait d'en apprendre lui-même autant qu'il lui en fallait pour être prêtre. Il y avait alors à Rennes une quantité de fils de paysans qui, préférant avec plus de raison pour eux que d'avantage pour l'État, le métier de prêtre à celui de laboureur, venaient tous les jours d'une demi-lieue et plus au collège, avec un morceau de pain dans leur poche pour leur dîner, et retournaient le soir chez eux, l'hiver comme l'été, et quelque temps qu'il fit. Quand ils avaient fini leurs humanités, les plus instruits d'entre eux, pour s'exempter de retourner journellement

chez leurs pères, et les décharger aussi d'un inutile à leurs travaux, cherchaient à se placer dans quelque maison où l'on voulût leur donner un enfant à préparer aux études. Avec un habit noir on en faisait une ébauche d'abbé qui, en conduisant son marmot, faisait sa philosophie ou sa théologie. Ce fut un de ces docteurs qu'on chargea d'en faire un autre de moi, si cela se pouvait.

Ma mère, voyant la route qu'on me faisait prendre, crut que je la suivrais encore mieux à Paris qu'en province. La paix venait terminer la guerre avec les Anglais, et lorsqu'elle est faite avec eux, c'est pour les marins bretons comme si elle l'était avec l'univers. Le commerce de la mer du Sud allait cesser ainsi que la course; on pensa donc à me disposer à tout autre parti, sans déterminer précisément à quoi; mais à me faire, en attendant, faire mes études. Horace dit, en parlant du soin que son père prit de l'éducation de ce fils : *Ausus Romam portare docendum*. Ma mère eut la même audace; car je suis le premier bourgeois de Dinan, et jusqu'ici le seul, élevé à Paris dès l'enfance; quoiqu'il y en eût alors quelques-uns à qui leur fortune le permettait. Une certaine noblesse du canton trouvait presque insolent qu'une simple commerçante osât, pour me servir du terme d'Horace, donner à son fils une forme d'éducation qui ne convenait qu'à des gentilshommes, dussent-ils en profiter ou non. On m'envoie donc à Paris, en 1713, par le coche, et à la garde du cocher, comme un paquet à remettre à son adresse.

Puisque je n'écris mes mémoires que pour m'amuser, et que j'ai déjà fait quelques digressions sur les mœurs des différents temps, en voici encore une, et ce ne sera peut-être pas la dernière. Dans ce temps-là, et même plus tard, les gens les plus aisés, d'état assez considérable, et j'en pourrais citer qui tiennent un rang à la cour, ne voyageaient guère que par les voitures publiques. Louis XIV avait fait presque tous ses voyages à l'armée et ses campagnes à cheval, et ne se servait de carrosses, qui n'étaient que des coches à mantelets, que lorsqu'il y menait des femmes. Ce fut ainsi qu'il

visita ses nouvelles conquêtes en 1670, emmenant avec lui dans le même carrosse la reine, Madame, femme de Monsieur, frère unique du roi, M^{me} de la Vallière, maîtresse du roi, déjà répudiée *in petto*, et la marquise de Montespan, favorite avouée. Aussi le peuple de la ville et des campagnes courait-il au-devant, pour voir, disait-il, les trois reines.

Le roi Stanislas disait un jour qu'il avait voyagé en France, dans sa jeunesse, d'une manière agréable, et peu coûteuse. On trouvait en arrivant à l'auberge son dîner et son souper prêts ; cela s'appelait, je crois, ajoutait-il, le messager. Il était alors, il est vrai, bien éloigné de penser qu'il dût, peu d'années après, monter sur le trône ; mais enfin, c'était un palatin ; et quel serait aujourd'hui le jeune seigneur qui oserait voyager ainsi, quand on voit des officiers très subalternes joindre leurs régiments en chaises de poste ? La première qui ait été faite en France le fut pour le ministre Louvois, qui était obligé de suivre le roi à l'armée et ne devait pas être bon cavalier ni quitter son portefeuille et ses papiers. Le maréchal de Brancas m'a dit qu'ayant été attaqué de la petite vérole à l'armée, on le transporta dans la ville la plus proche du camp dans la chaise de monseigneur, la seule qu'il y eût à l'armée.

Il me semble que, si j'étais un fat, me voilà bien justifié d'être arrivé à Paris par le coche ; mais j'avoue que c'était la voiture qui convenait à mon état. Quoique le cocher fût mon principal mentor, on m'avait recommandé à des femmes de la connaissance de ma famille et qui allaient aussi à Paris. Un petit garçon vif et parlant à tort et à travers les amusait assez pour qu'elles prissent de moi le plus grand soin ; et un vieux prêtre de notre voiture me trouvait déjà tant d'esprit, et en avait tant lui-même, qu'il prétendait que je serais un jour docteur de Sorbonne. Il aurait depuis bien rabattu de ses espérances.

A mon arrivée à Paris, un ami de mon beau-frère, gentil-homme du prince de Conti, devait venir me recevoir ; mais, n'ayant pas apparemment bien calculé le temps du voyage, il ne vint que le lendemain. Cependant chacun, supposant

qu'on allait venir me prendre, comme je l'avais dit en route, était parti pour se rendre où on l'attendait ; de sorte que je restais dans le bureau, rue de la Harpe, à la *Rose rouge*, avec les autres paquets, mais sans adresse sur le dos, pour être porté à ma destination. Cela m'inquiétait fort peu. Tous les objets étaient nouveaux pour moi, et, naturellement gai, je me trouvais bien partout. Le cocher n'était pas de même, attendu qu'il était plus sensé, et que je lui étais confié. Voyant approcher l'heure où le bureau devait fermer, il alla dans le quartier, chez un marchand à qui il portait souvent des paquets, et le pria de se charger de moi pour une nuit. Il y consentit, et sa femme vint avec le cocher au bureau, d'où elle m'emmena chez elle, très près de là, dans la même rue. Ces honnêtes bourgeois paraissaient à leur aise, autant que je puis m'en souvenir. Ils n'avaient point d'enfant ; mais ayant eu un fils qui était mort depuis deux ans, et qui, s'il eût vécu, eût été à peu près de mon âge, cela leur fit croire que je lui ressemblais, et ils me firent mille caresses.

La servante apporta le souper, où je montrai beaucoup d'appétit, et l'on me mit ensuite dans un petit lit bien propre, où je dormis comme on dort à l'âge que j'avais, et comme je ne dors plus. Le lendemain, la matinée se passa sans que personne vint me réclamer. Le cocher était le seul qui s'en inquiétait ; je ne m'en embarrassais nullement et mes bonnes gens ne paraissaient point ennuyés de me garder. Je les amusais apparemment par du bruit et ma confiance en eux. S'ils trouvaient encore que je ressemblais à leur fils, il fallait qu'il fût un petit étourdi. Je déjeunai et je dînai toujours à bon compte. Vers cinq heures parut enfin cet ami de mon beau-frère qui devait me recevoir. Il remercia mes hôtes, qui ne voulurent rien recevoir pour mon gîte, et m'auraient volontiers gardé plus longtemps, me fit monter en carrosse avec lui, me conduisit tout de suite rue de Charonne, à la pension où l'on m'attendait, et m'y laissa.

Cette pension, très célèbre autrefois, mérite que j'en parle. Le marquis de Dangeau, à qui Boileau a dédié sa cinquième satire, forma cet établissement. Comme il était grand mal-

tre del'ordre de Saint-Lazare, il se chargea généreusement de l'entretien et de l'éducation de vingt jeunes gentilshommes qu'il fit chevaliers de cet ordre, et les rassembla dans une maison de la rue de Charonne, en bon air, avec un jardin, mur mitoyen du couvent de Bon-Secours. Il y établit un principal instituteur, qui choisissait les autres, ce qui n'empêchait pas le marquis et l'abbé de Dangeau, son frère, de venir de temps en temps inspecter la manutention et l'ordre de la maison. Les enfants qu'il y plaçait étant trop jeunes pour les armes et l'équitation, la base des exercices était la lecture, l'écriture, le latin, l'histoire, la géographie et la danse. On imagine bien que la sublime science du blason n'était pas oubliée dans une éducation destinée à des gentilshommes, dont chacun l'aurait inventée, si elle ne l'était pas. C'était aussi, avec la grammaire, ce que l'abbé de Dangeau affectionnait le plus. Il a été très bon académicien, un fort grammairien, et a porté dans cette partie beaucoup de sagacité. Lui et son frère étaient véritablement des gens de lettres. J'en parle comme je le dois dans l'*Histoire de l'Académie*. Quoique la maison que le marquis de Dangeau avait établie fût originairement et particulièrement destinée à ses élèves chevaliers, il avait permis qu'on y admit d'autres enfants (dont les parents payaient la pension), ne fût-ce que pour exciter l'émulation commune. Il y avait, par exemple, le chevalier d'Aydie, pensionnaire du marquis, et l'abbé d'Aydie, frère du chevalier, y était aux frais de sa famille. J'y avais sur ce pied-là deux parents, ce qui avait donné l'idée de m'y faire élever. Cependant presque tous, chevaliers et autres, étaient enfants de condition, depuis l'âge de sept à huit ans jusqu'à quinze ou seize, qu'ils passaient à l'académie ou entraient au service. Ils pouvaient donc, avant leur sortie, être au moins aussi instruits de ce qu'on enseigne dans les collèges que si on les y eût mis. N'ayant pas la même destination que la plupart de mes camarades d'études, tout jeune, ou même tout enfant que j'étais, je sentis bientôt que je ne pouvais me distinguer des petits comtes ou marquis, car il y en avait plusieurs qu'on ne nommait pas autrement, que

par quelque supériorité sur eux à d'autres égards. Nous étions distribués en trois classes, et chacun était dans celle dont il pouvait recevoir les leçons. Je fus mis d'abord dans la dernière, où l'on partait de l'alphabet, et dont les docteurs commençaient le rudiment latin. J'en étais déjà là, et je fis assez de progrès pour qu'on me fit passer en peu de temps à la seconde classe. Mes petits succès me donnèrent de l'émulation. Depuis je n'oubliai rien pour éclipser mes compagnons d'études dans les deux premières classes, et j'y parvins.

Quelque opinion que des enfants aient prise de leur noblesse dans leurs masures ou leurs châteaux, les qualités personnelles, les dons sensibles de la nature, tels que la force du corps et les talents de l'esprit, ne perdent point leurs droits à leurs yeux. Dans un collège, république d'enfants, le petit bourgeois vigoureux réprime le petit seigneur avantageux et faible; et celui qui prime dans sa classe jouit d'une considération marquée de la part de ses camarades. Je ne crois pas qu'il en soit ainsi dans les couvents. L'éducation qu'on y donne aux filles n'a rien qui puisse élever assez l'amour-propre, pour que celles d'une naissance commune puissent aspirer à se procurer une distinction de mérite personnel qui les fasse considérer de leurs compagnes d'une naissance illustre, puisque des religieuses même qui, le jour de leur profession, ont été couvertes du drap mortuaire, se prévalent encore de leur noblesse.

N'ayant rien de mieux à faire pour me distinguer de la plupart de mes camarades, que de profiter des leçons qu'on me donnait, je m'appliquai aux différentes études de la pension. J'y restai cinq ans, après quoi on me mit au collège d'Harcourt. J'aurais pu entrer tout de suite en philosophie, attendu que j'étais assez instruit de tout ce qu'on enseigne dans les classes d'humanités. Cependant on ne me plaça qu'en seconde. Mais j'y fus toujours si supérieur aux autres écoliers, que je fus constamment le premier, et il en fut ainsi en rhétorique, où j'eus tous les prix. Ces petits honneurs sont peut-être les plaisirs les plus vifs qu'on ait dans la vie.

Je sens, en écrivant ces bagatelles, que je me rappelle avec satisfaction ce temps de ma vieille enfance. Mon seul rival en rhétorique était le marquis de Beauvau. Notre émulation nous inspira une estime réciproque, et fit naître notre amitié au sortir du collège. J'ai connu peu d'hommes de sa naissance qui eussent autant d'esprit, de littérature et d'élévation d'âme, avec un peu de romanesque dans l'esprit, défaut ou qualité qui contribue à former les hommes illustres et rares. Il était en passe de venir à la tête de nos armées, s'il eût eu un courage moins bouillant. Il était déjà maréchal de camp, lorsqu'à l'attaque du chemin couvert de la ville d'Ypres, en 1774, il se mit à la tête des grenadiers, et reçut un coup de fusil au travers du corps, dont il mourut peu d'heures après. Des soldats ayant voulu l'emporter : « Mes enfants, leur dit-il, laissez-moi ; j'ai fait mon devoir ; continuez de faire le vôtre. » Je rends à sa mémoire ce que l'État aurait rendu plus amplement à sa personne, s'il avait vécu plus longtemps.

A peine étais-je au collège que le malheureux système de Law commença par enivrer les têtes d'un fol espoir d'opulence et finit bientôt par bouleverser les fortunes. Le dénouement de cette pièce fut d'avoir enrichi des fripons, grands ou petits, ruiné la moyenne classe, la plus honnête et la plus utile de toutes, confondu les conditions, corrompu les mœurs et altéré le caractère national. J'étais trop jeune pour sentir cette révolution, mais la fortune de ma mère en fut sinon absolument renversée, du moins très altérée. Les commerçants ne peuvent vaquer à la fois à leurs entreprises et à l'administration des biens de la campagne. Ma mère venait de se défaire de ceux-ci et de quelques maisons, pour en appliquer l'argent au commerce. Cependant, la plus grande partie du prix de ces aliénations, n'étant pas encore payée, fut remboursée en billets de banque qui devinrent, comme il arrive et arrivera toujours aux effets royaux, des feuilles de chène.

Le paysan et le bas peuple en France sont toujours à peu près dans la misère ; ainsi les banqueroutes subites ou graduelles tombent et ne peuvent tomber que sur les citoyens qui étaient assez dans l'aisance pour placer leurs fonds sur

le roi ; mais c'est aussi, en dernière analyse, de la campagne de la culture, que sortent les ruisseaux qui forment le fleuve d'opulence où puisent le roi, les grands et le peuple des villes. Dans les secousses des finances d'un État, les rentiers sont les premières victimes. Les grands s'en ressentent peu, et quelquefois y gagnent en se libérant de leurs dettes à peu de frais. Dans le temps de la crise, plus ou moins longue, les artisans des villes, et surtout ceux du luxe, éprouvent de la détresse parce que les gens aisés qui les employaient, ne l'étant plus, se restreignent et ne les occupent plus, ou les occupent moins. La souffrance gagne toutes les classes de citoyens par une espèce d'ondulation jusqu'à ce que l'État ait repris un peu de consistance. Les choses reprennent ensuite le même train et préparent une nouvelle révolution, qui arrive en France, où tout s'oublie, tous les quarante ans. Nous touchons actuellement à une de ces crises d'État. Celle du système fut terrible pour beaucoup de familles, et la mienne fut de ce nombre.

Quelque dérangement que ma mère eût éprouvé, elle ne changea rien à ce qu'elle avait commencé pour moi et voulut que mon éducation s'achevât à Paris. Peut-être ne m'y eût-elle pas envoyé, si le système fût arrivé avant qu'elle y eût pensé, et je ne sais si c'eût été pour moi un bien ou un mal, ou si j'en aurais été plus ou moins heureux ; mais j'aurais vraisemblablement été d'une autre profession que celle où j'ai été engagé. Quoi qu'il en soit, cette première éducation qu'on va chercher dans la capitale se trouve en province comme à Paris, et peut-être avec des inconvénients de moins pour les mœurs. Partout on enseigne, et avec d'aussi mauvaises méthodes, le latin, le grec et la philosophie scolastique.

Cela est un peu changé, et j'avoue que les réformes à cet égard ont commencé dans la capitale ; mais dans le temps dont je parle tout était pareil.

Le proviseur d'Harcourt, où j'étais, était le fameux Dagoumer, le plus terrible argumentateur de l'Université et qui donnait le ton aux écoles. C'est lui que Lesage a peint dans *Gil-Blas* sous le nom du licencié Guyomar. Les leçons de phi-

philosophie dans les écoles valent aujourd'hui beaucoup mieux qu'il y a trente ou quarante ans. Eh! combien n'y aurait-il pas de réformes à faire dans les autres études ! Faut-il six ou sept années pour apprendre le latin et les éléments du grec ? Deux ans au plus, et de meilleures méthodes, suffiraient pour cet objet. Faut-il qu'il y ait à Paris douze collèges de plein exercice pour la même routine, et qu'il n'y en ait aucun de ceux-là pour les langues vivantes et d'autres connaissances applicables aux différentes destinations des élèves ? Je m'aperçois que je fais ici le réformateur, et je vais passer à un temps où j'aurais eu moi-même grand besoin de réforme.

Tant que j'avais été dans les humanités, l'étude avait été mon plus grand plaisir. Je ne me bornais pas à celle qui m'était prescrite ; ma facilité me laissait du temps de reste, et je l'employais à dévorer les livres que je pouvais me procurer. Je continuai de lire des poètes, des historiens, des moralistes et les philosophes non scolastiques ; car les catégories, les universaux, les degrés métaphysiques, et le jargon de l'école, s'accordaient peu avec mon goût pour la littérature. Ce ne fut pourtant pas là le plus grand écueil pour la philosophie, et surtout pour la mienne. J'étais déjà dans l'âge où la plus vive passion d'un jeune homme se développe avec impétuosité, pour peu qu'on lui donne d'essor.

Jusqu'à la dernière année du collège, j'avais eu peu de liberté. J'en eus alors davantage. Voyons l'usage que j'en fis. Des jeunes gens rassemblés, quelque surveillés qu'ils soient, acquièrent bientôt ensemble la théorie du vice, et un de mes camarades, un peu plus âgé que moi, m'en facilita la pratique, en me menant chez des filles. J'étais donc déjà assez libertin, quand ma mère me fit revenir en Bretagne, à la fin de mes classes, pour voir quelle serait ma vocation. Je n'en avais point alors d'autre que de retourner à Paris, dans le dessein d'y continuer de vivre comme j'avais commencé depuis quelques mois. Je n'en fis pas confidence à ma mère, sachant qu'elle ne penserait pas comme moi. Ainsi le moyen dont je me servis fut le désir de faire mon droit, d'être reçu

avocat, et d'en embrasser la profession, pour laquelle on croyait me voir du talent. J'ai oublié de marquer qu'en 1718, peu de temps avant la décadence de sa fortune, ma mère était venue à Paris dans le dessein de voir par elle-même quel fruit je retirais de l'éducation qu'elle me procurait. Elle avait été si contente de ce qu'on lui dit de mes dispositions et de mes progrès, que cela avait fort contribué à la faire persister à me laisser à Paris, malgré les pertes que lui causa le système. Ce fut la même opinion, que je pourrais, par les talents qu'elle me supposait, et que j'avais peut-être, réussir dans la capitale, qui la fit consentir à m'y renvoyer faire mon droit. Je ne portais pas, comme elle, mes vues dans l'avenir. Il me suffisait pour le présent de retourner à Paris, et m'y voilà avec une pension modique, mais exactement suffisante, si je n'eusse été occupé que de mes devoirs. C'était ce qui me touchait le moins. Je pris cependant ma première inscription aux écoles; mais, au lieu de les suivre, j'appliquai au maître d'armes ce qui était destiné à l'agréé. Il est vrai que la plupart de mes camarades d'études n'en faisaient pas plus que moi. Aussi dirai-je en passant que le cours du droit se fait encore plus mal que tous les autres, quoique les professeurs et les agrégés soient très habiles et choisis au concours. Mais il y a certains abus de tradition qu'on ne corrigerait, aux écoles du droit et ailleurs, que par une réforme dans le plan de toutes les études.

Voyons un peu, pendant les années destinées au droit, quels étaient mes docteurs : de jeunes libertins aux écoles, et dans les salles d'armes quelque chose de pis. Autrefois la fureur des duels avait mis à la mode ces salles d'escrime, où se rendaient les jeunes gens de la première qualité. Mais depuis que la juste sévérité de Louis XIV a éteint cette frénésie, une pareille jeunesse fait tous ses exercices à l'académie; de sorte qu'on ne trouve guère chez les maîtres d'armes que des jeunes gens de famille honnête, et d'autres dont il serait difficile de dire l'état ou la destination. Parmi les premiers je nommerai de Gènes, qui, dans la suite, a été la meilleure plume des avocats. Nous nous sommes retrouvés

bien des années après; et, en parlant de nos anciens camarades, il s'en trouva quelques-uns qui n'avaient pas eu une fin aussi honnête que nous.

Presque tous ceux qui se sont perdus par leur faute en accusent la fortune; pour moi, si la fortune était quelque chose, je n'aurais qu'à la remercier. Il semble que la Providence m'ait conduit par la main, non pas aux postes où je ne prétendais ni ne devais prétendre, mais à travers les précipices de mon état, et quelquefois des borbiers; me soulevant pour m'empêcher d'enfoncer le pied trop avant; me tenant parfois suspendu sur le précipice, et ne m'y laissant jamais tomber.

Je ne me rappelle pas aujourd'hui sans frémir les suites que mes nouvelles liaisons pouvaient avoir. Je me trouvai, par exemple, acteur dans une bagarre qui arriva au pont Saint-Michel. Des archers avaient mis la main sur un homme arrêté pour dettes, et qui se débattait en criant au secours. Des jeunes gens, que j'avais vus dans les salles d'armes, se proposèrent de l'enlever aux archers. Je m'y joignis. Nous voilà l'épée à la main. D'autres étourdis en firent autant. La populace barrant les archers, nous leur arrachâmes leur proie, que nous laissâmes échapper par la rue de la Harpe. Pour peu que la résistance eût été longue, la garde du Palais et du Châtelet serait survenue, nous aurait tous enveloppés, et les libérateurs auraient très bien pu tenir compagnie à leur protégé. Quand j'eus bien savouré l'honneur de cette belle équipée, je ne laissai pas de faire réflexion que, si j'eusse été mis en prison, je n'étais connu que de fous, peut-être aussi dénués d'appui que moi, qui ne pouvais alors réclamer aucun homme sage ou puissant.

Puisque je me rends si bien justice sur mes sottises, je dois me souvenir que des sentiments d'honneur m'ont préservé d'écueils où beaucoup d'autres auraient échoué. J'eus dans ce temps-là occasion de connaître un très mauvais sujet, nommé Saint-Maurice. C'était un homme de quarante à cinquante ans, qui, après avoir fait bien des métiers, avait un emploi à la compagnie des Indes. Ce n'était pour lui qu'un

manteau qui couvrait un insigne fourbe; car il n'avait, pour subsister, nul besoin de ses appointements. - Il avait de l'esprit, de la littérature, et faisait assez joliment des vers par amusement et sans prétention d'auteur. Le hasard me le fit connaître. Un officier de la compagnie des Indes, chez qui j'allais recevoir ma pension, qu'il s'était chargé de me remettre, voulut aussi me donner à dîner, et me mena chez un traiteur, vis-à-vis le Palais-Royal. Saint-Maurice y entra en même temps avec Crébillon le père et Piron. Ce sont les premiers gens de lettres avec qui je me sois trouvé. L'officier et Saint-Maurice, qui se connaissaient, voulurent que nous dînassions tous les cinq ensemble. Le repas fut gai; les saillies de Piron et le ton grivois de Crébillon me plurent beaucoup; Saint-Maurice n'y gâta rien. Ma vivacité et les traits qui m'échappaient attirèrent leur attention. Nous nous quittâmes assez contents les uns des autres, et Saint-Maurice m'invita à déjeuner chez lui le lendemain. J'y allai.

Il logeait au troisième étage sur le Palais-Royal, en face de la compagnie des Indes. Son logement était composé de trois pièces, dont la principale était meublée, tapisserie, lit et chaises, d'une serge violette. Vous eussiez cru entrer dans la retraite d'une dévote. Cette modeste tapisserie était un peu égayée par une suite d'estampes sous verres, encadrées dans des bordures brunes, qui renfermaient les sujets les plus lascifs. Tout son domestique consistait en une servante jeune et jolie, vêtue en paysanne très propre : c'était un habit de goût. On voyait d'abord que, si elle faisait le lit de son maître, elle le défaisait aussi.

Je trouvai, en arrivant, la nappe mise, et je vis, dans la suite, qu'on ne l'ôtait guère que pour la changer. Le déjeuner, qu'on apporta de chez le traiteur voisin, était des pigeons à la crapaudine, saucisses et autres choses pareilles, avec de très bon vin. Nous allions commencer, lui, la jeune paysanne et moi (car tout en servant elle mangeait avec son maître, lorsqu'il entra une femme d'environ vingt-cinq ans, assez jolie, et proprement vêtue. Sans m'informer de ce

qu'elle pouvait être, il me suffisait, pour savoir à quoi m'en tenir, de la voir venir librement demander à déjeuner à un garçon, tel que j'avais pu juger Saint-Maurice. C'était une fille entretenue par un homme âgé, qui, occupé d'affaires pendant la journée, venait s'en délasser le soir chez elle, sans la fatiguer beaucoup, quoiqu'il pût fort bien l'ennuyer. Au surplus, cet amant utile lui laissait, comme on voit, une liberté très honnête dont elle savait user.

Nous voilà donc à table en partie carrée. Les propos furent gaillards. Il n'y entra ni bel esprit ni métaphysique, mais force saillies. Le vin excitant la gaieté et la hardiesse que j'avais assez naturellement, je hasardai quelques embrassades et autres menues licences, qui furent si bien reçues de la nymphe qui faisait notre quatrième, que j'aurais pu aller plus loin, si je n'eusse senti que Saint-Maurice, et la belle même, trouveraient mauvais que je voulusse, dans une première entrevue, achever une aventure qui pouvait, plus décentement pour eux, s'achever ailleurs. Le jour, au mois de septembre, allait finir, que le déjeuner durait encore, c'est-à-dire que nous tenions toujours table et propos joyeux. Il fallut enfin se quitter, avec promesse de se retrouver. Je donnai le bras à la belle, jusqu'à la maison où elle logeait dans la même rue. Je voulais y monter ; mais elle m'obligea de la laisser à sa porte, attendu que c'était l'heure de son *mon sieur*, et me permit de venir la voir à toute autre heure que celle-là. J'y allai dès le jour suivant, entre dix et onze heures. Le traité, dont les préliminaires étaient convenus de la veille, fut conclu après quelques pourparlers, et ratifié à la satisfaction des parties. Sur le midi, elle me congédia, prétendant avoir une affaire à cette heure-là ; mais que nous nous reverrions. Comme la mienne était faite, je ne fis aucune difficulté de me retirer. J'y retournai encore quelquefois. Cependant quelques autres conquêtes de cette nature m'obligèrent de me partager. Ces aventures libertines ne sont pas de durée, parce que ces demoiselles ayant des relations avec quelques-unes de leurs pareilles, j'en connus bientôt plusieurs.

La délicieuse société ! il ne lui manquait que d'être honnête ; ce qui ne l'empêchait pas d'être fort de mon goût, à l'âge que j'avais, avec une ardeur immodérée pour les femmes. Je les aimais toutes, et je n'en méprisais aucune. La délicatesse (de sentiment ne s'allie guère à un tempérament de feu. La connaissance de Saint-Maurice aurait pourtant été plus dangereuse pour moi que celle de ces coquines, si j'avais eu moins de principes. Heureusement, je n'étais que libertin. J'allais de temps en temps chez lui, et j'y trouvais communément compagnie joyeuse et à table. Son emploi n'exigeant que quelques heures de la matinée, il donnait souvent de ces déjeuners-dîners, qui se prolongeaient tellement que tous les repas s'y confondaient. Quoique les mets ne fussent pas recherchés, cette espèce de table ouverte, à des convives de grand appétit et fort alertes, n'était pas d'une faible dépense, et les appointements d'un médiocre emploi ne pouvaient pas y suffire. Je ne tardai pas à savoir le mot de l'énigme.

Saint-Maurice paraissait prendre beaucoup de goût pour moi, et mon ardeur pour le plaisir était ce qui m'attirait le plus son estime. Il comptait bien s'en servir pour ses vues, et se trompa. Il m'engagea un jour à une promenade aux Champs-Élysées, et là il me dit qu'il se trouvait à la tête d'une société de personnes assez considérables par leur état et leur fortune, auxquelles il avait persuadé qu'il était en commerce avec les génies élémentaires, dont il pouvait leur procurer les faveurs ; que dans certains jours il rassemblait ses adeptes dans une salle où, les volets fermés, deux bougies ne donnaient de lumière que ce qu'il en fallait pour se reconnaître, en prenant place autour de la salle. Alors Saint-Maurice, en qualité de ministre du génie *Alaël*, après une espèce d'invocation en style oriental et cabalistique, faisait le tour de l'assemblée, recevant de chacun un billet cacheté, qui contenait la demande de ce qu'on désirait du génie. Il s'approchait ensuite d'une manière d'autel, sur lequel était un réchaud plein de braise allumée, où le ministre paraissait jeter tous ces billets, qui étaient consumés.

Mais comme il était excellent escamoteur, dont il avait fait même le métier, il substituait aux billets recueillis ceux qu'il avait apportés tout préparés. Il annonçait qu'à la première assemblée il apporterait à chacun la réponse à sa demande ; et l'on se séparait. Rentré chez lui, il ouvrait les vrais billets, et composait les réponses. Les initiés, y trouvant toujours quelque chose de relatif à la demande qu'ils avaient faite dans un billet brûlé sans être décacheté, ne doutaient pas que leur prière n'eût monté jusqu'au trône d'*Alael*.

Le grand prêtre Saint-Maurice se bornait à donner séparément à chacun la lecture de la réponse à son billet, sans la lui laisser, de peur des conséquences. Ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que le génie, qui était assez puissant pour satisfaire à tous les vœux, demandait souvent de l'or. Ce qui est plus singulier encore, l'or était aussitôt remis à son ministre pour l'employer suivant les ordres d'*Alael*, sans qu'il fût permis de s'informer de la destination.

Lorsque Saint-Maurice eut fini, je lui éclatai de rire au nez. Il en parut fort scandalisé, et me dit, du plus grand sérieux, que la confiance qu'il venait de me faire était une preuve de son estime pour moi, et que, pour m'en convaincre, il pouvait me rendre témoin d'une assemblée ; que j'y verrais de jeunes et jolies femmes, et qu'il avait assez de pouvoir sur elles pour m'en faire jouir. Ces dernières paroles attirèrent mon attention. Quel appât pour un appétit de vingt ans ! Je fus près de le prendre au mot. Il le sentit, et me pressa. Si je ne me rendis pas, je fus du moins fort ébranlé. J'entrai en éclaircissements. Je lui dis que, vu les preuves qu'il m'offrait, je ne doutais pas de ce qu'il me disait ; mais que je ne le concevais pas mieux. Il me répondit que j'étais jeune, et ne connaissais encore ni les hommes ni Paris que dans cette ville, où la lumière de la philosophie paraît se répandre de toutes parts, il n'y a point de genre de folie qui n'y conserve son foyer, qui éclate plus ou moins loin, suivant la mode et les circonstances. L'astrologie judiciaire, la pierre philosophale, la médecine universelle, la ca-

bale, etc., ont toujours leurs partisans secrets, sans parler des folies épidémiques, telles que l'agio, dont je venais d'être témoin, temps où chacun s'imaginait pouvoir devenir riche, sans que personne devînt pauvre.

J'ai reconnu dans la suite la vérité de ce que Saint-Maurice me disait, et j'ai eu des preuves convaincantes de ce qui le regardait lui-même. Un homme très riche, dont je tairai le nom par égard pour sa famille et les personnes considérables ses alliées, était une des dupes de Saint-Maurice, et lui a fourni plus de cinq cent mille francs. Cet homme était d'ailleurs très sage, et, dans toutes les affaires, le conseil de sa famille et de beaucoup d'autres. J'ignore s'il vit encore; car, depuis le dérangement de sa fortune et sa manie reconnue, il s'est expatrié, et peut-être sans être détrompé de ses idées cabalistiques.

Malgré l'appât séduisant que me présenta le ministre d'Alaël, l'honneur l'emporta; je refusai nettement. C'est la circonstance de ma vie qui, vu la force de la tentation, m'a donné le plus d'estime pour moi. Je refusai absolument la proposition de Saint-Maurice, et lui dis que je ne voulais avoir aucune part à une fourberie; que d'en être simplement témoin, serait en être complice, et que cela ne pouvait finir pour lui que d'une façon déshonorante. Mes expressions le choquèrent, et, piqué de s'être ouvert sans succès, il voulait le prendre haut; mais, jugeant que je ne le prendrais pas bas, il se radoucît, et nous finîmes assez froidement notre promenade. Je cessai, dès ce moment, de le voir. Deux ou trois ans après, j'appris qu'il avait été enlevé et mis à Bicêtre. Il n'y fut pas longtemps. Des personnes puissantes, du nombre de ses disciples, désabusées ou non, mais craignant de voir leur nom mêlé dans une affaire d'éclat, agirent en sa faveur et lui firent rendre la liberté. Pour couvrir apparemment la tache de Bicêtre, il prit un carrosse et un bel appartement dans un hôtel garni; et, après s'être montré quelque temps ainsi dans Paris, il se retira à Rouen, où il tenait un état brillant et recevait chez lui ce qu'il y avait de plus distingué. Il donna même une fête superbe à la naissance du

dauphin, en 1729. J'aurai encore à parler de lui à l'occasion d'un voyage que je fis dans ce temps-là en Normandie. Je reviens à moi.

Quoique je ne fusse pas un mauvais sujet, je vivais avec des gens qui l'étaient passablement, et c'est un moyen de le devenir. Je ne sais par quelle voie ma mère en fut instruite; mais elle me rappela en Bretagne. Je voulus lui donner quelques mauvaises raisons : malheureusement elle n'aimait que les bonnes. Je n'avais point de celles-là, et il me fallut partir au mois de février 1725. Je n'éprouvai pas, en apercevant les clochers de Dinan, qui se voient de loin, ce sentiment de plaisir qui m'affecte aujourd'hui quand j'y retourne. Je quittais Paris avec beaucoup de chagrin, et je trouvais ma mère fort mécontente de ma conduite, quoiqu'elle en ignorât une partie.

Il n'était plus question de m'initier dans le commerce qu'elle avait quitté; d'ailleurs mon éducation n'y avait pas été dirigée et l'état de ceux avec qui je l'avais partagée, et avec lesquels je me rencontrais à Paris, me rendait difficile sur des partis qui, sans cela, ne m'auraient pas répugné. Il m'en restait, avec ma médiocre fortune, un qui ne blessait pas mon petit amour-propre, et pour lequel on croyait me voir du talent : c'était le barreau. J'aurais beaucoup mieux aimé le service, et je dis à ma mère qu'on m'offrait une lieutenance dans le régiment de Piémont, où l'un de mes parents venait d'en obtenir une, et qu'avec une pension de cinq à six cents livres je serais en état de m'y soutenir honnêtement. Ma proposition fut très mal reçue. Ma mère avait à ce sujet des principes vrais ou faux, mais dont il ne fut pas possible de la faire départir. Elle me dit que le service n'appartenait qu'aux gens de condition, qu'ils ne devaient même pas suivre d'autre route; qu'elle ne voyait qu'avec mépris des gentilshommes exercer de très bas emplois qui, dans sa jeunesse, étaient des récompenses de valets ou de gens sans état et incapables de tout autre; mais que pour un honnête bourgeois le service était un métier de libertin, à moins qu'il ne fût assez riche pour sortir de sa classe, et tel que le pa-

rent que je citais, dont le frère aîné avait acheté une charge dans une cour supérieure, après avoir eu son frère secrétaire du roi. Le refus de ma mère était si absolu, et ses résolutions toujours si fermes, qu'il n'y avait pas à y revenir.

Je m'attachai uniquement à lui rendre des devoirs assidus, et à effacer, par une conduite régulière, les impressions qu'elle avait reçues à mon sujet. Je restai ainsi jusqu'au mois de novembre, cherchant tous les moyens de retourner à Paris. Enfin, je représentai à ma mère qu'ayant déjà commencé mon droit, je ne pouvais rien faire de mieux que de le finir et me faire recevoir avocat, attendu que ce titre était toujours nécessaire à plusieurs professions que je pouvais embrasser. Elle y consentit.

J'allai, avant de partir pour Paris, passer quelque temps chez ma sœur, à Rennes. Ce fut là que je connus M. de la Chalotais, alors avocat général, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, plus amplement qu'ici. Je dirai simplement que notre goût pour la littérature nous en inspira l'un pour l'autre. Toutes les fois que je me suis trouvé depuis à Rennes aux États, il a été ma société habituelle; notre liaison s'est fortifiée, et sa disgrâce en a resserré les nœufs.

Je me trouvai enfin, au commencement de 1726, dans ce Paris que je désirais tant, et où je me conduisis un peu mieux que je n'avais fait. Je me mis en pension chez un avocat au conseil, et repris des inscriptions en droit. Mais, pour dire les choses fidèlement, je m'occupais très peu des devoirs que je paraissais m'imposer; je donnais tout mon temps à la lecture des livres de belles-lettres latines et françaises. Cette étude ne donne pas beaucoup de goût pour la procédure, et le hasard m'en éloigna encore. Un jour, avant d'entrer à la Comédie, que je suivais plus que les écoles, je m'arrêtai au café de Procope, où l'on dissertait sur la pièce qui se jouait alors. Quelques bonnes observations que j'entendis me donnèrent envie d'y revenir.

Il y avait alors deux cafés où se rassemblaient des gens de lettres : celui de Procope, en face de la Comédie, et celui de Gradot, sur le quai de l'École. Lamotte, Saurin, Maupertuis,

étaient les plus distingués de chez Gradot. Boindin, l'abbé Terrasson, Fréret et quelques artistes s'étaient adonnés au café de Procope, et s'y rendaient assidûment, indépendamment de ceux qui y venaient de temps en temps, tels que Piron, l'abbé desfontaines, la Faye et autres. Je ne crois pas que ces cafés soient aujourd'hui sur le même pied. Il y a plus de trente-cinq ans que je n'y suis entré, et je n'entends citer personne de connu dans les lettres qui s'y rende.

Je retournai chez Procope. Je trouvai, en y entrant, qu'on y traitait un point de métaphysique, et que *Fréret* et *Boindin* étaient les tenants de la dispute. Le premier était l'homme de la plus vaste et de la plus profonde érudition que j'aie connu, et ses connaissances portaient sur une forte base de philosophie. L'autre, avec beaucoup de sagacité, parlait avec une éloquence véhémence, sans en être moins correct dans la langue. Il ne montrait jamais plus d'esprit dans une dispute que lorsqu'il avait tort, ce qui lui arrivait assez, quand il ne parlait pas le premier, attendu qu'il était naturellement contradicteur. Une pièce était-elle mal reçue, il en relevait les beaux endroits, et la défendait vivement. Était-elle applaudie, il en découvrait très finement et en montrait les moindres défauts. Il cherchait surtout à combattre les opinions reçues dans les matières les plus graves, ce qui lui avait fait une réputation d'impiété, dont il m'avoua un jour qu'il se repentait fort ; qu'elle avait beaucoup nui au repos de sa vie ; qu'on ne doit jamais manifester de tels sentiments, et qu'on serait encore plus heureux de ne les pas avoir. On sait qu'il est traité d'athée dans les couplets attribués au poète Rousseau. Le sage Fontenelle, qui estimait Boindin à beaucoup d'égards, et qui en était respecté, lui ayant demandé pourquoi il se livrait si fort à la contradiction : « C'est, dit Boindin, que je vois des raisons contre tout. — Et moi, dit Fontenelle, j'en vois pour tout, et *j'aurais la main pleine de vérités, je ne l'ouvrirais pas pour le peuple.* »

J'ai toujours trouvé Boindin très raisonnable dans le tête-à-tête ; mais aussitôt qu'il se voyait au milieu d'un auditoire, comme au café, il ambitionnait les applaudissements que

lui attirait son éloquence. A soixante ans passés, il avait encore cette ambition puérile. Il était de l'Académie des belles-lettres et serait entré à la française, dont il aurait été un membre distingué par une grande connaissance de la langue, si le cardinal Fleury ne s'y fût pas opposé. On abusa, dit-on, contre lui, d'un hommage qu'il avait voulu rendre à trois philosophes. C'était une cornaline sur laquelle il avait fait graver trois profils très ressemblants de Descartes, Bayle et Fontenelle, auxquels il avait indiscretement appliqué : *Sunt tres qui testimonium perhibent de lumine*. Je me suis un peu arrêté sur Boindin, parce que c'est le seul de l'Académie des belles-lettres dont on n'ait pas parlé à la séance publique qui suivit sa mort. On aurait pu, au moins, en user pour lui comme on avait fait pour le trop fameux père Tellier, dont tout l'éloge se borna aux dates de sa naissance, de sa nomination à la place de confesseur du roi, et de sa mort. On n'aurait manqué ni à l'usage ni à la décence.

J'étais donc arrivé au café au plus fort de la discussion métaphysique. Après avoir entendu quelque temps les deux acteurs, je hasardai, sur la question, quelques mots qui attirèrent leur attention. L'auditoire parut surpris qu'un jeune homme osât se mesurer avec des athlètes. Cependant ils me firent accueil l'un et l'autre, et m'invitèrent à revenir. Je n'y manquai pas, et, comme j'y trouvais toujours Boindin, je devins bientôt son antagoniste, et partageais avec lui l'attention de l'auditoire, qui m'affectionnait de préférence, parce que Boindin avait la contradiction dure, et que je l'avais gaie.

Il s'agissait un jour, entre lui et moi, de savoir si l'ordre de l'univers pouvait s'accorder aussi bien avec le polythéisme qu'avec un seul être suprême. Je soutenais l'unité de l'Être nécessaire, et Boindin prétendait pouvoir concilier tout avec la pluralité des dieux. Il n'y avait point de sophisme qu'il n'employât pour étayer son système. L'assemblée était nombreuse et attentive. Boindin, pour en capter les suffrages, se livrait au feu de son éloquence, lorsque j'éclatai de rire. Il en fut choqué et me dit brusquement que rire n'était pas répondre : « Je l'avoue, lui dis-je, mais je n'ai pu m'en empêcher en

vous voyant soutenir la pluralité des dieux ; cela prouve le proverbe : « *Il n'est chère que de vilain.* » Comme il passait pour n'en admettre aucun, chacun rit de l'application du proverbe ; il le prit lui-même de bonne grâce, et la dispute finit.

Les caractères des gens de lettres qui se rendaient à ce café étaient assez variés. Boindin dissertait toujours et ne causait jamais. Fréret raisonnait, et s'appuyait souvent de citations et d'autorités non pour établir en érudit, mais pour développer ses principes en philosophe. Il avait fait un ouvrage qui serait dangereux s'il était à la portée du commun des lecteurs ; il aurait été très fâché qu'il devînt public ; j'en ai pour preuve la lettre qu'il m'écrivit en me l'envoyant quelque temps après que je fus devenu son confrère à l'Académie des belles-lettres. Il me marquait dans son billet, que j'ai gardé pour sa justification, si l'on trahissait sa confiance, que cet ouvrage n'était que pour des amis *interioris admissionis*. J'aurai occasion de parler dans la suite de la coupable frénésie qui règne aujourd'hui, de tirer des cabinets et de rendre publics des écrits qui n'en devaient jamais sortir. Fréret lui-même pensait ainsi et comptait jeter le sien au feu. Le seul inconvénient avec lui, en le consultant sur un fait ou une question, était la multiplicité de ses connaissances, qui l'engageait dans des digressions, de sorte qu'on apprenait à la vérité une quantité de choses curieuses, et celle qu'on voulait particulièrement savoir restait à l'écart ou arrivait la dernière.

L'abbé Terrasson, qui venait souvent au café, avait beaucoup d'érudition grecque, latine, et dans plusieurs langues modernes ; était géomètre, physicien, et doué d'un esprit philosophique qu'il portait dans tout ce qu'il traitait ; c'est-à-dire, pour me servir de sa définition, de cette supériorité de raison qui nous fait rapporter chaque chose à ses principes propres et naturels, indépendamment de l'opinion qu'en ont eue les autres hommes. Le caractère de son esprit paraît surtout dans la dissertation sur l'*Iliade*, excellente poétique. Il y distingue très bien ce qui concerne le plan, l'ordonnance, les

mœurs, le caractère d'un poème. Il n'aurait peut-être pas si bien jugé de ses détails, qui sont du ressort du goût, attendu qu'il y entre souvent un peu d'arbitraire et qu'il y confrontait tout à la raison. Attaché à son sentiment parce qu'il le croyait raisonnable, il lui était très indifférent qu'il fût adopté. Avec beaucoup d'esprit, le fond de son caractère était la simplicité, la naïveté et quelque chose de niais. Il y a des hommes qui, tenant de la nature un point de singularité, l'exagèrent à dessein pour le rendre plus piquant, ce qui, contre leur intention, produit un effet contraire. La singularité de l'abbé Terrasson était si naturelle qu'il ne s'en doutait pas. Il pouvait quelquefois remarquer que les autres ne lui ressemblaient pas; mais il n'allait peut-être pas jusqu'à conclure qu'il ne leur ressemblait pas, c'est-à-dire qu'il ne faisait point de retour sur lui-même.

Ses amis puissants, tels que la comtesse de Vérue et le marquis de Lassay, avaient entrepris de lui faire une fortune considérable par le moyen de Law, leur ami, dans le temps des billets de banque. Ils en avaient déjà procuré pour huit ou neuf cent mille francs à l'abbé, qui disait qu'il ne répondait de sa tête que jusqu'au million. Il plaisantait, ou ne se connaissait pas. Les richesses ne l'auraient pas enivré. La reconnaissance l'égarait. Il crut voir le salut de l'État dans le système qui en fut la ruine. Il composa un ouvrage pour en prouver l'excellence, et le jour même que parut cet éloge du système, parut l'arrêt du conseil qui en fut la ruine. Ce qui prouve la bonne foi de l'abbé, c'est qu'il ne prit aucune des précautions qui pouvaient sauver une partie de sa fortune. Il se trouva au point d'où il était parti, n'eut pas le moindre regret à son opulence passagère, et s'avoua fort content d'en être débarrassé pour ne se livrer qu'à l'étude.

Un homme que je connus en même temps que l'abbé Terrasson, fut Dumarsais, qui avait aussi beaucoup d'esprit philosophique, qu'il appliqua principalement à la grammaire. Comme il était venu tard de sa province à Paris, il avait conservé l'accent provençal, qui l'empêchait de bien juger des sons de la langue. Nous en parlions un jour, et sur ce que je

lui en dis, il m'engagea à mettre mes observations par écrit. Elles font parité des notes que je fis dans la suite sur la grammaire de Port-Royal. Il avait été encore plus avant que l'abbé dans le temple de la fortune en acceptant la place de gouverneur du fils de Law, et n'en devint pas plus riche. Après avoir vécu familièrement avec le duc de Noailles, qui l'appelait son philosophe, avoir été longtemps promené sous ce titre dans plusieurs sociétés distinguées, il fut toujours aussi étranger dans le monde que le monde l'était pour lui. On l'y trouvait un niais de beaucoup d'esprit, et l'on croyait faire assez pour lui que des'en amuser en lui laissant pour fortune le manteau de Diogène. Les éducations dont il fut chargé ne lui valurent pas davantage; et il aurait passé les dernières années de sa vie fort mal à l'aise, si le comte de Lauraguais-Brancas, qui ne lui devait rien, ne lui eût fait une pension.

Parmi ceux qui venaient chez Procope, il y en avait qui allaient aussi au café de Gradot, tels que le marquis de la Faye. Avec de la finesse dans l'esprit, de la littérature française, beaucoup de politesse, le meilleur ton dans la conversation, faisant des vers faciles, c'était un homme très aimable, et qui aurait pu servir de modèle à ce qu'on appelle les gens du monde. Il jouissait d'une fortune considérable, tenait une bonne maison, et y rassemblait souvent compagnie choisie de différents états. Son frère aîné, capitaine aux gardes, homme d'esprit et fort instruit, avait formé la plus belle bibliothèque qu'un particulier pût avoir, et dont le catalogue est, je crois, le premier qui ait été imprimé, et qui ait servi à l'ordre de ceux qui ont paru depuis. Il est connu et recherché dans la librairie. Le capitaine la Faye, ayant eu la jambe emportée d'un boulet de canon, fut obligé de quitter le service, et, pour s'en consoler, se renferma dans sa bibliothèque, sur laquelle il mit pour inscription :

Me læsit Mavors, læsum.mulcere Camenæ.

A sa mort, son fils étant mineur, cette bibliothèque fut vendue. Le frère du capitaine racheta de la succession les livres

qui convenaient le plus au genre de littérature dont il s'occupait, et, les joignant à ceux qu'il avait déjà, en fit une collection très curieuse, au service de tous les gens de lettres. Il était secrétaire du cabinet du roi, et a été de l'Académie française. Le duc de Bourbon, qui avait été premier ministre, le chargea d'une commission assez singulière. Ce prince, ayant résolu de se marier, envoya la Faye en Allemagne, choisir la princesse dont la figure lui plairait le plus, s'en rapportant absolument au goût du commissionnaire. La Faye, après avoir parcouru l'Allemagne, donna la pomme à Caroline de Hesse-Rhinsfeld, princesse aussi aimable que son mari l'était peu ; aussi a-t-elle été plus regrettée que lui du public. Elle est morte à vingt-six ans, en 1741, dix-huit mois après son mari, et dans le temps où elle pouvait être heureuse. Je ne m'attendais guère, quand elle arriva ici, que je dusse faire son épitaphe, dont je fus chargé par sa belle-mère, madame la Duchesse. La Faye, qui avait pris de l'amitié pour moi, m'aurait volontiers emmené avec lui dans son voyage d'Allemagne, et je l'aurais encore plus volontiers accompagné ; mais ce ne pouvait pas être à l'insu de ma mère. Je lui laissais ignorer ma vie dissipée et le peu d'application que je donnais à la jurisprudence ; mais un voyage de plaisir aurait mis ma conduite trop à découvert, m'aurait fait rappeler en province ; et c'était ce que je redoutais le plus.

Peu de temps avant ce voyage, la Faye m'avait mené chez Gradot pour me faire connaître, me dit-il, le plus aimable des gens de lettres ; et j'en jugeai comme lui. C'était Lamotte. Après avoir vécu dans les meilleures sociétés de Paris et de la cour, devenu aveugle et perclus des jambes, il était réduit à se faire porter en chaise au café de Gradot, pour se distraire de ses maux dans la conversation de plusieurs savants ou gens de lettres qui s'y rendaient à certaines heures. J'y trouvai Maupertuis, Saurin, Nicole, tous trois de l'Académie des sciences ; Melon, auteur du premier traité sur le commerce ; et beaucoup d'autres qui cultivaient ou aimaient les lettres. Lamotte était le point de réunion de l'assemblée, et personne n'y était plus propre que lui, par le ton de politesse qu'il

mettait dans la discussion. Les sciences, dont il ne s'était pas occupé, ne lui étaient pas étrangères. Il en saisissait la métaphysique. Ses idées étaient nettes, précises, et rendues avec ordre et clarté. Ses ouvrages, et surtout ses qualités personnelles, lui avaient fait des enthousiastes; aussi était-il l'objet de l'envie de ceux qui n'étaient pas en état de l'estimer.

Malgré ses succès en différents genres de poésie, mille grimauds répétaient, car ils n'en savaient rien par eux-mêmes, qu'il n'était pas poète; ils voulaient dire versificateur. Quoiqu'il ait fait nombre de beaux vers, il est sûr qu'à cet égard il était inférieur à Boileau et à Rousseau; mais il leur était fort supérieur par l'étendue de l'esprit et n'était pas, comme eux, renfermé dans les bornes du talent. Il passait dans son temps pour le meilleur écrivain en prose. Voltaire n'avait encore écrit qu'en vers, et Lamotte n'avait pas cette vivacité de coloris; mais dans les matières susceptibles d'analyse et de discussion, si Voltaire est plus brillant, Lamotte est plus lumineux. L'un éblouit, et l'autre éclaire. Ce n'est pas que je veuille faire aucune comparaison de lui à Voltaire pour le génie, les talents et le goût. Je ne parle ici que de ce qui concerne le raisonnement. Lamotte a beaucoup perdu de sa réputation depuis sa mort; mais il était de son temps un des auteurs les plus distingués. Les penseurs liront toujours avec plaisir ses discours et ses réflexions sur la critique. Ses odes, pleines d'esprit et d'une raison fine, leur plairont plus que celles où règne un pompeux délire de mots, qu'on appelle enthousiasme, et qui est si vide desens et si froid. *Inès de Castro* restera au théâtre. Ses opéras sont estimés et *l'Europe galante* le fait regarder comme l'inventeur de l'opéra-ballet. Il faut oublier qu'il a fait une *Iliade*. Ses fables, dont il a inventé presque tous les sujets, lui feraient honneur si le style n'en était pas précieux, affecté, et par là sans goût dans l'expression.

Lamotte, à qui j'avais été annoncé par la Faye, me fit assez d'accueil pour m'en attirer de la part de l'assemblée. J'y allai donc quelquefois. Mais comme j'étais venu me loger dans le quartier du Luxembourg, où j'avais fait des connaissances qui m'étaient chères, et dont je parlerai, je préférerai d'aller au

café de Procope, voisin de la Comédie, que j'aimais beaucoup. Cela me donna occasion de connaître Baron, le Roscius de notre siècle. C'était le plus grand comédien, dans le tragique et le comique noble, qui ait paru sur le Théâtre-Français. Après l'avoir quitté pendant quelques années, il y était remonté, et avait, par sa manière de réciter, noble et naturelle, proscrit une déclamation chantante qui s'était introduit pendant son absence. Son jeu était si vrai qu'il faisait oublier le comédien : on croyait voir le personnage. A soixante-quinze ans passés, il jouait des rôles d'amoureux, sans qu'on fit attention à son âge. Il avait reçu de la nature tout ce qu'il en pouvait recevoir pour sa profession : la figure, la voix, l'intelligence, les entrailles. Ajoutez-y qu'il avait été adopté, élevé et instruit par Molière. Racine, qui faisait répéter ses pièces avec le plus grand soin, disait à Baron : « Pour vous, je vous livre à vous-même, le cœur vous en dira plus que mes leçons. »

Baron avait fait quelques pièces qui sont restées au théâtre. Mais il y en a une sous son nom, c'est l'*Andrienne*, qu'on attribue au père de la Rue, jésuite, qui, montant en chaire à Paris et à la cour, ne pouvait décemment travailler dans un genre condamné par tous les gens de son état, et contre lequel il avait vraisemblablement déclamé lui-même.

Baron, sans estimer l'état de comédien, dont il pensait très modestement, avait de son art d'acteur la plus haute opinion, et peut-être y devait-il en partie sa supériorité sur tous les comédiens. A talents égaux, tout homme enthousiaste de sa profession doit l'emporter sur les autres. Il s'imaginait qu'un acteur parfait, tel qu'il se croyait (et du moins n'avait-il point d'égal), devait aller de pair avec ce qu'il y avait de plus grand par la naissance, les dignités et le génie.

On se souvient encore de son ton de familiarité avec les princes mêmes, qui le lui passaient en riant à cause de sa manie. Il occupait, à l'Estrapade, une maison très bien meublée, où il recevait bonne compagnie. Il ne manquait pas de littérature, et avait un cabinet de livres choisis, parmi lesquels il s'en trouvait qui ne sont guère que dans les bibliothèques

en forme, tels que les *ad usum* et les *variorum* complets. Je l'avais connu dès le temps que j'allais au collège d'Harcourt. Je le rencontrais assez souvent chez un libraire qui était en face du collège, et il m'y avait fait amitié. Ma curiosité sur ce qui avait rapport à Molière, Corneille, Racine, et les autres hommes illustres de son temps, lui plaisait, et il satisfaisait volontiers à mes questions, qui loin de l'importuner, lui inspirèrent, sans doute, le goût qu'il prit pour moi. Il me dit tant de traits de la bonhomie du grand Corneille, que je vis qu'il était aussi naturel de l'aimer que de l'estimer. Supérieur à la vanité, sans orgueil, méprisant ou même ignorant l'intrigue, il se sentait, s'appréciait quelquefois, et pouvait dire, comme il l'a dit avec une noble fierté :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

Thomas Corneille, inférieur à son aîné pour le génie, l'emportait par ses connaissances dans les arts, dont il a fait un dictionnaire, et ne cédait qu'à lui pour le théâtre, avant que Molière et Racine s'y fussent fait connaître. Les deux frères avaient une telle convenance de caractère, qu'ayant épousé les deux sœurs, en qui se trouvait la même différence d'âge, de vingt ans, qu'entre les deux frères, ils ne formèrent qu'une maison et un ménage qui subsista vingt-cinq ans, et ne finit que par la mort de l'aîné, en 1684, ce qui fait également l'éloge des femmes et des maris. J'ai connu particulièrement plusieurs de ceux qui avaient vu Pierre, et qui avaient été en liaison avec Thomas. Tous en portaient le même jugement. Ils ne parlaient pas si favorablement du caractère de Boileau et de Racine. En rendant justice à leur mérite d'auteur, ils prétendaient que leur commerce n'était nullement agréable.

On ne pouvait parler avec Boileau que de lui. Il ne connaissait, disait-il, que trois génies dans le siècle : Molière, Corneille et lui, et ne comptait Racine que pour son écolier : un bel esprit, ajoutait-il, à qui il avait appris à faire difficilement de

bons vers. Telle était sa décision dans une assemblée où étaient Boindin, la Faye et Lamotte, qui me l'ont dit. Je ne crois pas que personne l'associe jamais pour le génie à Molière et Corneille, ni le place au-dessus de Racine. Il a sûrement bien mérité des lettres et de la langue pour le goût de l'expression. Le *Lutrin* et l'*Art poétique* seront toujours lus avec fruit. Mais il n'a pas appris à Racine à faire des tragédies, ni à Quinault, qu'il a tant dénigré, à faire des opéras. Il aurait dû encore citer la Fontaine dans l'*Art poétique*, et ne pas dire que Molière

Peut-être de son art eût remporté le prix.....

Le *peut-être* est de trop. Molière a certainement obtenu la palme sur tous les anciens, et aucun moderne ne la lui a enlevée, quoique plusieurs, dont je pourrai parler, aient mérité des couronnes dans la même carrière. Boileau avait naturellement du fiel, de l'humeur et de l'envie. Il disait un jour à Fréret, de qui je le tiens, croyant se donner un éloge : « Jeune homme, il faut penser à la gloire ; je l'ai toujours eue en vue, et n'ai jamais entendu louer quelqu'un, fût-ce un cordonnier, que je n'aie ressenti un peu de jalousie. » Je suis persuadé qu'il n'en était rien ; c'était seulement, pour exciter l'émulation du jeune Fréret, une hyperbole assez mal choisie, mais qui n'en décelait pas moins le fond du caractère.

Racine, différent à plusieurs égards de son prétendu maître, en connaissait le faible, et le laissait se flatter d'une supériorité à laquelle le disciple savait bien que le public ne souscrivait pas. Il s'assurait par là un prôneur dont la voix était comptée pour beaucoup. Car, quelque mérite qu'il eût, il ne dédaignait pas un certain manège dont il aurait pu se passer, et qui, sans ajouter à la renommée, nuit quelquefois à la réputation de l'auteur. Il était naturellement railleur, et aurait été satirique, s'il n'eût pas craint la représaille, et de se compromettre. Boileau, qui le connaissait bien, disait qu'il était le plus malin des deux. Racine était

très poli dans le monde, contraint avec ses égaux, et affectait la familiarité avec les grands. Il ne vivait guère en société littéraire et particulière qu'avec Boileau, Molière et la Fontaine; ménageant fort les deux premiers, qui étaient en faveur auprès du roi, et traitant très légèrement la Fontaine, assez bon pour le souffrir, ou même pour n'y pas faire attention. On sait que Molière, excédé des mauvaises plaisanteries de Boileau et de Racine sur la Fontaine, dit un jour : « *Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bon-homme.* » L'abbé de Saint-Réal, homme très instruit, et dont les ouvrages sont estimés, sortant d'une conversation avec Boileau et Racine, entra dans une maison où il trouva Thomas Corneille, Fontenelle, et quelques autres gens de lettres. « Je viens, dit-il, me délasser avec vous de deux hommes que je quitte, Racine et Boileau, avec qui on ne peut parler que de vers, et des leurs. » Quoi qu'il en soit, ceux dont il s'agit ici ont aujourd'hui chacun leur place bien reconnue.

Molière était le plus philosophe de tous les gens de lettres de son temps, et, quoi qu'en ait dit Boileau, on retrouve dans ses moindres pièces le cachet de l'auteur du *Misanthrope*. Boileau restera un de nos bons auteurs classiques pour les vers. On lui a peut-être trop accordé de son vivant; peut-être lui refuse-t-on trop aujourd'hui. La gloire de Racine a plutôt augmenté que diminué, et se soutiendra. La Fontaine est, par son style, l'auteur le plus original de la langue, et, par là, moins susceptible de traduction. Quoique la naïveté fit le fond de son caractère et de ses ouvrages, on y trouve quelquefois des vers de la plus haute poésie, et des pensées profondes. Jamais auteur n'eut moins d'amour-propre. Il se mettait sincèrement au-dessous de tous ceux dont il avait emprunté des sujets ou de simples traits, d'Ésope, de Phèdre, de Boccace, etc., ce qui lui fit dire un jour par Fontenelle, qui l'aimait et l'estimait beaucoup : *Tais-toi, tu n'es qu'une bête qui as plus d'esprit qu'eux.* Lorsque la Fontaine demanda si saint Augustin avait autant d'esprit que Rabelais, cette question, qui fit éclater de rire l'assemblée, n'eût peut-

être pas paru aussi ridicule à d'autres qu'à des jansénistes.

Je m'aperçois que, ne m'étant proposé que d'écrire mes peu intéressants mémoires, je me suis laissé aller à une discussion littéraire. A la bonne heure ! je n'écris ceci que pour amuser ma vieillesse, et je m'amuse. Je reviens pourtant à moi.

Je continuais de prendre des inscriptions aux écoles de droit, sans les suivre, et l'étude de l'avocat au conseil m'attachait fort peu. Les connaissances que je fis au spectacle, soit nouvelles, soit renouvelées du collège, me lièrent avec quelques jeunes gens de qualité qui m'accueillirent. Je n'en fus guère moins libertin ; mais cela me sauva d'associations qui pouvaient m'entraîner dans une sorte de crapule. Je fus aussi initié dans des maisons honnêtes et même distinguées. Engagé journellement alors à des diners et des soupers, je vis que ce que j'avais de mieux à faire, était de ne pas payer inutilement une pension, et je pris une petite chambre garnie. Ainsi, n'ayant point d'état que celui d'un étudiant qui n'étudiait point (du moins ce qui était de mon devoir, car les belles-lettres prenaient le temps que je ne donnais pas au plaisir), j'étais à portée d'être reçu dans les sociétés d'un rang supérieur au mien, ce qui n'arrive qu'à Paris, pour les hommes, pourvu qu'ils soient de famille honnête, et ne soient pas dans une dépendance personnelle. Ils peuvent vivre avec ce qu'il y a de plus grand, si les mêmes goûts les associent ; j'en eus la preuve. J'avais fait quelques autres connaissances que de jeunes gens. Un homme en crédit, sachant que ma fortune était assez bornée, me proposa une place très lucrative, mais qui m'aurait donné un maître ; je la refusai. Il me pressa, et, voyant que ses instances étaient inutiles, il me dit, en m'embrassant : « Je ne puis vous blâmer : quelque amitié que j'aie pour vous, nous ne pourrions exactement vivre ensemble comme nous vivons ; je serai peut-être plus heureux dans une autre circonstance. »

J'avais déjà une répugnance naturelle pour la dépendance, ou plutôt l'asservissement. L'approbation que donnait à mon refus un homme qui aurait pu s'en offenser, et qui me vou-

lait du bien; ne fit que me confirmer dans mes sentiments. Si mon petit amour-propre m'a quelquefois fait négliger ma fortune, il m'a toujours empêché de m'écarter de l'honneur. Je n'ai, par exemple, jamais accepté avec des seigneurs de ces soupers libertins que j'ai souvent faits avec mes égaux. Je me souviens que, me trouvant à un souper d'hommes chez le prince de Guise, avec sept ou huit jeunes gens de la cour les plus à la mode, le repas fut très gai. Entre minuit et une heure, on proposa, pour couronner la fête, d'envoyer, chez une célèbre abbesse, chercher des filles. La proposition fut applaudie, et je ne la contredis point. Mais, pendant que le Mercure était en course, quoique j'eusse la tête échauffée de vin de Champagne, je ne la perdis point, et, sous prétexte d'un besoin, je m'évadai. Je trouvai le lendemain un de nos convives, qui me dit qu'on s'était fort réjoui; qu'on m'avait regretté; mais qu'apparemment je m'étais senti incommodé. Je le rassurai sur ma santé de la veille, et ajoutai que je n'aimais pas les parties de plaisir qui pouvaient finir par un éclat; que ces messieurs, en cas d'aventure, avaient des noms qui imposent, et que celui d'un particulier comme moi figurerait mal sur une telle liste. Ce motif de mon éclipse, qu'il dit aux autres, ajouta quelque estime au goût qu'ils avaient pour moi.

La vie que je menais me plaisait beaucoup plus que mes devoirs. Ma mère n'en aurait pas été aussi contente que moi; mais je ne l'en instruisais pas.

Quoique ma conduite ne fût pas absolument sans reproche, je vivais du moins habituellement dans ce qu'on appelle la bonne compagnie.

(Ici finissent les Mémoires de Duclos; il commença trop tard de les écrire et n'eut pas le loisir de les achever.)

MÉMOIRES
D'UN JEUNE ESPAGNOL.

AVERTISSEMENT

DU PREMIER ÉDITEUR.

L'ouvrage que nous donnons ici, sous le titre de *Mémoires d'un jeune Espagnol*, forme l'histoire des dix-huit premières années de la vie de FLORIAN, et il y a lieu de croire que c'est tout ce qu'il a écrit de ses mémoires; car ces sortes de confessions, ordinairement sans conséquence lorsqu'il s'agit des premières années, auraient pu acquérir, en traitant de la seconde partie de sa vie, un tout autre caractère, soit par la nature des événements, soit par le rôle des personnages qu'il eût fallu mettre en scène.

Quel est en effet le littérateur, et même l'homme du monde un peu répandu, qui, en traçant son histoire, ait le droit de tout dire sur les autres? Quel est l'homme délicat qui osera disposer du secret des familles avec lesquelles le sort l'a lié, et cela sur le frivole espoir d'être lu lorsqu'il ne sera plus, et d'occuper quelques instants l'oisive malignité? J.-J. Rousseau a succombé à cette tentation; mais ses plus sincères admirateurs mêmes seraient fort embarrassés pour justifier en tout cette entreprisa; et il n'est personne qui ne convienne que si un homme connu a le droit de mettre au grand jour ses faiblesses pour l'instruction de tous, quand ce tableau ne blesse point les mœurs, il n'a pas du moins celui de dévoiler celles des autres; et toute défense de laisser

paraître de tels écrits de son vivant ne peut être considérée comme un acte de délicatesse qui excuse l'historien, mais comme une précaution personnelle, un moyen de se soustraire aux lois sociales qui laissent un recours contre la diffamation.

Ces réflexions ont sans doute empêché Florian de tracer l'histoire d'une époque où ses actions, acquérant plus d'importance, liaient aux événements la réputation d'hommes et de femmes que les lois de la société lui ordonnaient de ne point troubler : le caractère de ses ouvrages nous est un sûr garant de ses principes à cet égard ; et on a pu voir, dans la notice sur sa vie, que sa conduite fut toujours d'accord avec la morale de ses pastorales, de ses poèmes et de ses fables.

Peut-être aussi Florian a-t-il pensé que la vie d'un homme de lettres offre peu de diversité dans les événements, parce que, le littérateur ayant presque toujours un but unique, les moyens de l'atteindre sont, à peu de chose près, les mêmes pour tous ; d'ailleurs, ceux de ces événements qui ont quelque éclat, tels que les grands succès ou les grandes chutes, ont toujours eu trop de témoins pour pouvoir entrer dans un récit qui n'offre plus l'intérêt de la nouveauté. Enfin, quelque opinion que l'on conçoive sur l'objet que Florian avait en vue en écrivant ces mémoires, et sur son intention en les bornant à l'histoire de ses premières années, on peut du moins assurer qu'il n'a jamais eu l'intention de les continuer jusqu'au moment où il a cessé de vivre ; car il ne leur eût pas conservé un titre écrit plusieurs fois de sa main : *Mémoires d'un jeune Espagnol*.

Quant au style, le public jugera sans doute qu'il a

les caractères ordinaires de celui de cet auteur, c'est-à-dire de la simplicité, de la naïveté, et une sorte de négligence qui convient à des mémoires de ce genre plus qu'à tout autre ouvrage. Florian, toujours plein de la littérature espagnole, a donné à des personnages réels des noms et des titres espagnols : quelques-uns, peu importants, sont totalement déguisés, et c'est un voile qu'il eût été facile de lever, si on l'avait cru utile ; d'autres sont de simples imitations, des anagrammes de noms français, et ce léger déguisement prouve qu'il ne tenait pas à ce que ces noms restassent inconnus ; ainsi, dès la seconde page, il fait mention de la terre de *Niasflor*, seule propriété de son grand-père ; et il n'est personne qui ne voie que ce nom est une espèce d'anagramme de celui de *Florian*, que portait la terre que sa famille possédait dans les basses Cévennes.

Le nom de *Lope de Véga*, qui est celui d'un célèbre auteur espagnol, ne déguise pas mieux celui de Voltaire dans son habitation de Ferney, que Florian nomme *Fernixo* ; et l'on sait que la tante de notre auteur était, ainsi qu'il le dit dans ses mémoires, propre nièce de Voltaire, dont l'autre nièce, sœur de cette tante, était madame Denis, que Florian nomme en espagnol *dona Nisa* ; l'abbé Marianno, frère de cette tante, est l'abbé *Mignot* ; mais la difficulté de donner un nom étranger à mademoiselle Clairon, qui se trouvait à Ferney lors du premier voyage de Florian, lui a fait conserver celui de cette actrice fameuse¹.

¹ Voltaire désignait le jeune Florian par le nom de *Florianet*. Il paraît que le vieil ermite de Ferney fut fort content de notre aimable adolescent. On lit

Il est aussi facile de reconnaître dans la petite-fille du grand Caldéron, autre célèbre auteur espagnol, la nièce de notre grand Corneille, que Voltaire avait en effet mariée.

Il n'est pas moins aisé de soulever le voile qui cache, sous le titre des nièces du poète *Tegrès* (au chap. VIII du liv. I), les nièces de Gresset. Enfin les personnes qui ont lu quelques traits de la vie de Florian ne peuvent méconnaître dans *don Juan* ce prince, modèle de piété et de bienfaisance, qui ne cessa de le protéger et de l'aimer : le duc de Penthève une fois reconnu dans ce digne protecteur, les noms des princesses de sa maison, non moins célèbres par leurs vertus et leurs malheurs, ne sont plus un mystère pour les lecteurs, qui les auraient sans doute reconnues au portrait simple et touchant de leur caractère (chap. x du liv. I). Qui pourrait, en effet, méconnaître l'infortunée duchesse d'Orléans à ce portrait naïf qu'il termine par cette phrase prophétique : « Et l'on pouvait prévoir dès lors qu'elle deviendrait chère à toute l'Espagne. »

La scène de tous les événements racontés dans ces mémoires étant transportée en Espagne, on sent bien que Madrid est là pour Paris, et l'Escorial pour Versailles¹. Durango, où se tenait l'école d'artillerie, dé-

dans une de ses lettres datée du 14 janvier 1767, et adressée au marquis de Florian :

« *Florianet* a écrit une lettre charmante en latin à père Adam. Je vous prie de le baiser pour moi des deux côtés. J'embrasse de tout mon cœur la mère et le fils. »

Et dans une autre lettre adressée au même, le 1^{er} avril 1771 : « Vous avez un neveu qui est charmant, etc. »

¹ Florian, tout entier à la vérité de son récit, a pu oublier le lieu fictif de la scène, et on lit quelquefois dans son manuscrit, Paris, au lieu de Madrid.

signe Bapaume. Les autres noms peuvent conserver le voile qui les couvre sans les cacher entièrement, ce demi-jour n'ôtant rien à l'intérêt de la narration; d'ailleurs, ce serait ne pas seconder les intentions de Florian que de chercher à soulever celui dont il a couvert les objets de ses premières amourettes.

Les dates sont exactes, si nous en jugeons par celles que nous avons été à portée de vérifier : Florian a même eu l'attention de noter en marge les noms des mois, ce qui nous a paru peu important pour le lecteur.

On peut voir dans la *Vie de Florian* un abrégé des événements qui remplirent la dernière moitié de sa carrière; c'est l'homme de lettres surtout que cette notice retrace, tandis que les mémoires que nous publions font connaître l'adolescent et le jeune homme, dont les désirs flottent encore, et dont les goûts cherchent à se fixer. La peinture naïve des premières années d'un homme dont tous les ouvrages ont un caractère qui les distingue offre toujours quelque intérêt et une étude qui n'est peut-être pas sans fruit; telle est du moins l'opinion qui nous a engagé à publier un petit ouvrage qui est en quelque sorte le complément des écrits d'un auteur pour lequel le public a montré tant de bienveillance.

MEMOIRES

D'UN JEUNE ESPAGNOL.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

**Ma naissance. Fortune de mon père; sa position. Mon éducation.
Accident de mon frère.**

Je suis né le 6 mars 1755, à Cogollos, petite ville du royaume de Grenade. Mon père était le huitième cadet d'un gentilhomme qui dissipait son bien avec les femmes et les maçons. Une seule de ces deux passions suffit pour ruiner l'homme le plus opulent; mais mon grand-père les possédait toutes deux; elles l'absorbaient si entièrement, qu'il s'occupa peu de sa nombreuse famille; mes tantes furent mises au couvent, mes oncles au service; mon père fut cornette au régiment d'Alcantara, cavalerie; il fit la guerre sous le fameux duc d'Albe, assista à trois de ses victoires; et, après onze ans de service et beaucoup de blessures, il quitta la carrière de la gloire, qui n'est trop souvent que celle des désagréments. Il devint amoureux de ma mère, et, après quelques difficultés causées par la différence des religions (ma mère était protestante), il l'obtint et l'épousa. Le père de ma mère lui donna tout son bien, mais en s'en réservant l'usufruit; et mon père, qui ne possédait rien et devait posséder fort peu de chose, crut encore faire un fort

bon mariage : il fut heureux au moins ; ils s'adoraient réciproquement, et ils passèrent les premiers temps de leur union à Cogollos, où ils vivaient fort à l'étroit ; mais ils s'aimaient ; et quand on s'aime, on a bien moins de besoins. Je fus le premier fruit de cet amour. Un an après, ma mère accoucha d'un second fils ; et mourut des suites de cette couche. Mon père fut inconsolable ; il perdait sa compagne et son amie ; il résolut de n'en prendre jamais d'autres et de ne plus penser qu'à l'éducation de ses enfants, et à leur faire une petite fortune.

La terre de Niaflor était tout ce qui restait à mon grand-père du patrimoine considérable qu'il avait dissipé, encore était-elle chargée de beaucoup de dettes. Mon père alla l'habiter, la cultiva, la laboura, pour ainsi dire, et se fit donner par ses autres frères la cession de leurs droits à cette terre, à condition qu'il en acquitterait les dettes. Mon grand-père, que ces soins auraient dû regarder, était à Murcie, occupé à plaider ; car la passion des procès avait succédé chez lui à celle des femmes. Tandis qu'il consumait son temps et le peu qui lui restait à courir après les mauvais marchés qu'il avait faits, mon père nous élevait, et, malgré la modicité de sa fortune, il ne négligeait rien pour notre éducation. A quatre ans, nous fûmes mis en pension à Priégo, petite ville peu éloignée, chez une demoiselle qui tenait des pensionnaires : là nous apprîmes à lire et à écrire, et ce fut cette même année qu'il arriva un événement qui coûta depuis bien des larmes à mon père.

Le jour de la Saint-Jean 1759, mon père vint nous voir à Priégo ; il était à cheval, suivi d'un domestique, et nous avait apporté beaucoup de fruits, dont mon frère mangea sans ménagement. Lorsque mon père voulut partir pour retourner à Niaflor, je le priai de me prendre sur son cheval, et de me conduire ainsi hors de la ville ; il y consentit ; jamais il n'a su me rien refuser. Il me prit donc sur l'arçon de sa selle, et mon frère fut placé de même entre les bras du domestique. Ce malheureux valet, craignant de laisser tomber le fils de son maître, le serra si fort sur l'es-

tomac, que l'on rapporta mon frère mourant. On crut d'abord que ce n'était qu'une indigestion ; mais le mal devint plus sérieux ; il se forma une tumeur et ensuite un ulcère, qui ne s'est cicatrisé que bien des années après. Mon malheureux frère ne grandit plus ; sa santé ne fit qu'empirer, et il devint tout contrefait. Mon père le rappela près de lui, lui prodigua les soins les plus tendres, le fit voir à tous les médecins de la faculté de Grenade, mais le mal fut déclaré sans remède : alors mon père se décida à le garder à Niaflor, et je restai seul en pension.

J'eus, à peu près dans ce temps-là, une maladie assez sérieuse, qui cependant m'épura le sang, et a sûrement beaucoup contribué à la bonne santé dont j'ai joui depuis ; c'était la petite vérole volante ; j'en fus guéri au bout de quelques mois, et je ne quittai pas pour cela Priégo. Je n'avais guère que six ans, lorsque la milice qui y était en garnison reçut ordre de partir, et on fit monter la garde aux bourgeois. Le gouverneur de la ville, ami de mon père, fit ses deux fils officiers de cette bourgeoisie et me fit moi-même sous-lieutenant. J'eus donc un uniforme, je montai la garde, et je commençais à me croire un petit être important, lorsque l'on nous congédia, et je perdis mon emploi. Je continuai à rester dans ma pension à Priégo jusqu'à l'âge de sept ans. A cette époque, je fis un voyage dont le récit exige que je reprenne les choses de plus haut.

CHAPITRE II.

Ce que c'était que mon oncle. Voyage à Pedrera. Séjour à Grenade. Singulière réception. Prompt retour.

Mon père avait un frère aîné dont il avait été le cornette pendant le temps qu'il avait servi. Ce frère, dont j'aurai souvent occasion de vous parler, avait quitté la maison paternelle pour entrer dans les dragons de la garde du roi. Le

peu de tendresse que mon grand-père avait pour ses enfants lui fit presque oublier celui-ci dès qu'il ne le vit plus; mon oncle se vit donc abandonné à Madrid, et n'eut d'autre ressource que lui-même : il se répandit beaucoup, joua gros jeu, et heureusement se fit aimer de beaucoup de femmes, et se passa aisément des secours que son père lui refusait. Mon oncle était fait pour les femmes. Né avec la plus grande complaisance, la plus grande discrétion, une persévérance infatigable et l'art heureux de savoir vivre pour les autres, il était très aimable aux yeux de celles qu'il attaquait. Il obtint par ses maîtresses et par le cardinal Porto-Carrero, dont il était un peu parent, une compagnie de cavalerie; et, après avoir servi longtemps avec agrément, il vendit sa compagnie pour épouser une femme à laquelle il était attaché depuis bien des années; mais le prix de cette compagnie ne le rendant pas bien riche, il courut auprès d'un de ses vieux oncles, qui demeurait à Pedrera, petite ville du royaume de Grenade, pour se faire nommer son héritier. Mon père, sachant qu'il était peu éloigné de son frère, voulut aller l'embrasser, et trouva tout simple d'y mener son fils. Nous partîmes donc pour Pedrera, et nous nous arrêtâmes à Grenade : j'y fus présenté au duc d'Aveyro, notre vice-roi. Le hasard me fit connaître de la duchesse son épouse : j'étais à la comédie, et mon père m'avait habillé en houssard. Ma figure ou mon habit fut remarqué de la duchesse d'Aveyro, qui me fit venir dans sa loge : elle me dit que j'avais de fort beaux yeux, mais qu'ils étaient un peu trop grands. Le hasard fit que je lui répondis qu'ils ne le seraient jamais assez pour la regarder. Je n'avais que sept ans, ma réponse lui plut; elle me fit souper chez elle, et je fus comblé de caresses et de bonbons.

Nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes à Pedrera. Mais quelle fut notre surprise à la réception que l'on nous fit ! Le vieux richard crut que mon père venait pour enlever, ou du moins partager la fortune qu'il pouvait donner, et n'eut pas l'art de déguiser cette crainte. Mon père, peu content de l'accueil, partit le lendemain de son arrivée,

et retourna dans sa terre, un peu piqué du succès de son voyage.

Son premier soin fut de me conduire à Santa-Fé, dans une espèce de collège où je restai près d'une année, me perfectionnant dans la lecture et dans l'écriture, sans apprendre rien au delà; car je compte pour rien certaines leçons que l'on nous enseignait comme à des perroquets, et que nous débitions ensuite sur un théâtre construit pour attirer des pensionnaires au principal du collège. Peu de temps après, ce collège fut transféré à Priego, où j'avais été élevé : j'y restai quelque temps encore et j'avais près de neuf ans, lorsque mon père résolut de me faire inoculer.

CHAPITRE III.

Inoculation. Ce que c'était que ma tante. Départ du royaume de Grenade.

L'inoculation n'était pas alors aussi en vogue qu'aujourd'hui ; elle avait beaucoup d'ennemis dans le royaume de Grenade. Ce pays, le plus beau de l'Espagne pour le climat, est aussi le plus superstitieux ; tous ceux qui me voyaient faire les préparatifs nécessaires pour être inoculé me regardaient comme perdu ; et l'on disait que mon père serait sûrement puni de sa hardiesse à *tenter Dieu* ; c'était l'expression dont se servaient beaucoup de Grenadins et toutes les dévotes grenadines : mon père ne s'en disposait pas moins à rassurer mes jours contre une maladie mortelle, et il avait loué une maison à Guadix, de concert avec un de ses voisins qui voulait aussi *tenter Dieu*, et faire inoculer sa fille. Cette jeune personne, appelée Séraphine, n'avait qu'un an de moins que moi, et promettait déjà de faire du bruit par ses charmes. Nos deux pères se firent un plaisir de nous faire inoculer ensemble, et l'on nous conduisit à Guadix. Séraphine et moi nous habitions la même chambre ; nos deux lits étaient

l'un contre l'autre; nous ne nous quittons pas, nous nous aimions de tout notre cœur, nous nous promettions de nous aimer toujours; nous nous embrassions avec un plaisir au-dessus de notre âge : nous savions déjà faire la différence des baisers de l'amour à ceux de la simple amitié, car les baisers que je donnais à Séraphine devant son père ne ressemblaient point du tout à ceux que j'imprimais sur ses lèvres quand nous étions sûrs de n'être pas vus. Pendant le repos que la petite vérole nous laissa, Séraphine et moi nous nous enfermions souvent ensemble. Je me rappelle avec plaisir tout ce que nos cœurs se disaient; et le temps de mon inoculation est une époque dont je me souviendrai toujours avec délices; toutes les circonstances m'en sont présentes; je n'ai jamais oublié les serments que me faisait Séraphine. Vous verrez qu'elle ne s'en souvint pas aussi bien.

Dès que je fus guéri, mon père me ramena à Niaflor, où je passai quelque temps à ne faire autre chose que tuer des oiseaux, et lire des livres que je pouvais trouver dans la vieille bibliothèque du château. Mon père, qui me destinait au service, aimait à me voir manier un fusil à huit ou neuf ans; il me donnait de la poudre, du plomb; je courais les champs tout seul, tuant fort bien des moineaux, et le soir je revenais au château rapporter ma chasse, et lire quelque livre : celui qui me plaisait le plus était la traduction de *l'Iliade* d'Homère; les exploits des héros grecs me transportaient; et lorsque j'avais tué un oiseau un peu remarquable par son plumage ou par sa grosseur, je ne manquais pas de former un petit bûcher avec du bois sec au milieu de la cour; j'y déposais avec respect le corps de Patrocle ou de Sarpédon, j'y mettais gravement le feu, et je me tenais sous les armes jusqu'à ce que le corps de mon héros fût consumé; alors je recueillais ses cendres dans un pot que j'avais volé à la cuisine, et j'allais porter cette urne à mon grand-père, en lui nommant celui dont elle renfermait les restes. Mon grand-père riait, et m'aimait beaucoup; il était revenu de Murcie finir ses jours tranquillement avec son fils : quoique âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, il travaillait continuellement :

né avec beaucoup d'esprit, et d'une vivacité prodigieuse, il était le même qu'il avait toujours été, et ses années ne l'avaient pas vieilli.

J'avais dix ans, la chasse et *l'Iliade* partageaient mes jours, lorsque cet oncle dont je vous ai parlé écrivit à mon père de me conduire chez don Lope de Véga, à Fernixo, dans le royaume de Valence. Voici la première époque intéressante de ma vie : il faut, pour vous mettre au fait, que je reprenne l'histoire de mon oncle.

Après s'être fait donner tous les biens du vieux oncle de Pedrera, il l'engagea à vendre une terre qu'il avait, pour venir à Madrid se mettre en pension dans la maison qu'il comptait tenir avec celle qu'il allait épouser. Le vieux oncle fit tout ce qu'il voulut, et, après la vente de la terre, ils partirent ensemble pour Madrid. Un attachement de vingt années faisait désirer à mon oncle et à dona Ferenna que leur mariage se terminât. Il est temps de vous faire connaître dona Ferenna : c'était alors une femme de quarante ans, veuve d'un magistrat qui lui avait laissé un fils dont je vous parlerai ci-après. Elle était grande, bien faite, bonne, assez bien de figure. Elle portait dans ses yeux tout l'esprit qu'elle avait, et personne n'en eut un plus juste et plus fin : elle était tendre, compatissante, toujours prête à tout sacrifier à la personne qu'elle aimait, mais quelquefois impérieuse et exigeante ; voilà les deux seuls défauts que ma reconnaissance pour elle m'a permis de voir. Mon oncle fut assez heureux pour lui plaire et pour l'épouser. Ils vécurent tantôt à Madrid, tantôt dans une terre dont ma tante avait l'usufruit. Peu de temps après ce mariage, mon oncle eut le malheur de se brouiller avec ce vieux oncle, son bienfaiteur ; des tracasseries domestiques les forcèrent de se séparer, et le vieillard mécontent n'a cessé jusqu'à sa mort de se plaindre de mon oncle.

Comme ma tante était propre nièce de Lope de Véga, elle

¹ On a vu, dans l'avertissement de l'éditeur, que c'est le nom sous lequel Florian désigne Voltaire et son habitation de Ferney.

engagea son époux à aller passer un été chez ce grand homme, qui s'était alors fixé à Fernixo, dans le royaume de Valence : ce n'était pas le premier voyage qu'y faisait mon oncle ; aussi saisit-il avec empressement l'occasion d'y retourner. Ce fut de là qu'il écrivit à mon père de le venir voir et de m'amener avec lui. On employa peu de temps à faire mon équipage. Je pris congé de mon grand-père, qui me dit bien en m'embrassant que c'était la dernière fois. Je quittai mon frère, toujours malade des suites de son accident, et enfin mon père et moi prîmes la route de Fernixo. Nous rencontrâmes à Guadix le père de Séraphine, qui la conduisait avec sa sœur à Carthagène pour y achever leur éducation. J'eus le plaisir de voyager avec la belle Séraphine ; car nos deux pères se mirent dans la même voiture, et laissèrent leurs enfants dans l'autre. A Carthagène, nous nous séparâmes, et mon père et moi continuâmes notre route vers Fernixo.

CHAPITRE IV.

Début à Fernixo. Bataille des pavots.

Ce fut au mois de juillet 1765 que j'arrivai chez le premier homme de l'Europe. J'y trouvai cet oncle et cette tante que je vous ai déjà dépeints : ils me comblèrent de caresses, et me présentèrent à Lope de Véga et à dona Nisa¹, sœur de ma tante, et nièce comme elle de ce grand génie. Il serait trop long de vous dire toutes les bontés dont me combla cette dona Nisa : elle faisait les honneurs de la maison de son oncle, et avec son caractère, que je vous dévoilerai dans peu, il était impossible qu'elle ne les fit pas bien. Mon père, enchanté de l'accueil que nous avions reçu, convint avec mon oncle d'une certaine somme qu'il lui paierait tous les ans pour mon éducation, et partit pour retourner dans

¹ Madame Denis.

sa terre, après m'avoir recommandé à son frère et à sa belle-sœur. Cette recommandation était inutile; ma tante avait pris beaucoup d'amitié pour moi, et cette amitié augmentait tous les jours.

Je n'avais que dix ans; je savais bien que Lope de Véga était supérieur par son génie au reste des hommes; mais j'étais peu en état de sentir cette supériorité; le respect que j'avais pour lui était mêlé de beaucoup de crainte: quinze jours suffirent pour la dissiper. Lope de Véga me fit tant de caresses, que bientôt il devint celui de sa maison que j'aimais le mieux. Souvent il me faisait placer auprès de lui à table; et tandis que beaucoup de personnages, qui se croyaient importants, et qui venaient souper chez Lope de Véga pour soutenir cette importance, le regardaient et l'écoutaient, Lope se plaisait à causer avec un enfant. La première question qu'il me fit, fut si je savais beaucoup de choses. « Oui, Monsieur, lui dis-je, je sais *l'Iliade* et le blason. » Lope se mit à rire, et me raconta la fable du marchand, du père et du fils du roi: cette fable et la manière charmante dont elle fut racontée me persuadèrent que le blason n'était pas la plus utile des sciences, et je résolus d'apprendre autre chose.

Lope de Véga avait un aumônier¹ pour faire sa partie d'échecs. Cet aumônier avait été jésuite, et savait assez bien le latin; ma tante le pria de vouloir bien m'en donner les premiers principes. On m'acheta des livres, on me fit faire des thèmes, et comme j'étais souvent embarrassé pour mettre en latin ce que je n'entendais pas trop bien en français, je m'en allais par la garde-robe de Lope le prier de me *faire ma phrase*; ce grand homme, que j'interrompais quelquefois au milieu d'une tragédie, ne se fâchait jamais; *il me faisait ma phrase* avec tant de bonté, que je m'en retournais toujours croyant que c'était moi qui l'avais faite: l'aumônier trouvait mon thème excellent; on le lisait dans le salon, on le montrait

¹ Le père Adam.

comme un petit chef-d'œuvre à Lope de Véga, qui disait en souriant que c'était fort bien pour mon âge.

Ma tante, qui m'aimait beaucoup, et qui avait à cœur mon éducation, cherchait à y contribuer autant qu'elle pouvait. Tous les jours, à sa toilette, je venais lire haut le *Télémaque* de Fénelon, et le *Siècle de Louis XIV*; elle me demandait mes réflexions sur mes lectures, elle s'efforçait de rendre mon esprit juste, et personne n'était plus en état qu'elle de donner de telles leçons. J'aimais beaucoup mon maître, et je voyais bien que j'en étais aimé; je travaillais au latin avec plaisir et succès; mes lectures m'instruisaient davantage, mais ne m'amusaient pas autant que cette *Iliade* que j'avais si souvent relue chez mon père; mes héros grecs étaient toujours dans ma tête, et je résolus de bien repasser toutes leurs actions dans le jardin de Lope de Véga. Dans ce jardin il y avait plusieurs carrés de fleurs, et parmi ces fleurs les plus beaux pavots du monde élevaient leur têtes panachées; toutes les fois que je passais près d'eux je les regardais de côté, en disant tous bas : « Voilà de perfides Troyens qui tomberont sous mes coups; » je donnais à chacun deux le nom d'un fils de Priam, et le plus beau des pavots s'appelait Hector.

Pour rendre l'illusion plus complète, je m'étais fait une épée de bois, que j'imaginai avoir été forgée par Vulcain : cette épée était fatale aux pavots; souvent j'entrais dans les carrés pour ôter la vie à quelque Troyen; mais, pour mieux suivre la vérité de cette histoire, je ne faisais pas grand carnage; j'étais toujours repoussé jusqu'à mes vaisseaux, qui étaient de fort jolis cabinets de charmillé : là je me reposais en attendant que la colère d'Achille fût passée et qu'il revînt au secours des Grecs. Enfin ce grand jour arriva : la mort de Patrocle fit courir le fils de Pélée à la vengeance; je m'arme de ma terrible épée, et, malgré les efforts des ennemis, j'entre dans un des carrés et je coupe la tête à mille pavots; non content de tant de héros immolés aux mânes de mon ami, je passe dans un autre carré. En vain le Xanthe en fureur veut s'opposer à mon courage, je brave les eaux du

Xanthe, et fais mordre la poussière à tous les pavots qui s'offrent à mes coups. Déjà Déiphobus n'est plus, Sarpédon ne voit plus la lumière, Astéropée est tombé sous mes coups; le champ de bataille est couvert de morts et de mourants : ce n'était pas assez; Hector restait, Hector, le meurtrier de Patrocle! le meurtrier de mon ami! Hector levait une tête superbe et semblait braver ma fureur; je m'élançai vers lui; déjà mon épée était prête à lui porter le coup mortel. Tendre Andromaque, malheureux Astyanax, tremblez, Hector va périr, il va tomber sous le fer d'Achille! Un bonheur inespéré sauva la vie à Hector : Lope de Véga parut au moment où j'allais porter le coup mortel au héros de Phrygie. Lope me regardait depuis une demi-heure, coupant la tête à tous les pavots; il voulut sauver le superbe Hector, et me demanda doucement le motif de ma fureur. Je lui dis que je repassais mon *Iliade*, et que, dans ce moment, j'étais devant les portes de Scées où Hector devait périr. Lope de Véga rit beaucoup, et, me laissant continuer mon combat, il courut raconter ma victoire dans le palais de Priam.

CHAPITRE V.

Fête à Fernixo.

Les soins et les bontés que l'on me prodiguait à Fernixo m'empêchaient de regretter la maison paternelle; d'ailleurs, ce beau château était le centre des fêtes et des plaisirs. Les plus grands seigneurs de l'Europe venaient tous admirer le grand homme qui y résidait; une foule d'étrangers, toujours nouvelle, venait assister aux spectacles que donnait Lope de Véga. Il faisait jouer des pièces dans une salle qu'il avait bâtie exprès, et la signora Clairon, cette actrice qui fit tant de bruit en France, vint jouer sur son théâtre et passer quelque temps avec lui; elle enchantait tout le monde par ses talents : moi, qui n'avais que dix ans, je fus enchanté de sa figure; je ne la quittais jamais, on me trouvait toujours

dans sa chambre, et l'aumônier se plaignit que mes thèmes n'allaient plus si bien. Ma tante fut bien aise que l'on me donnât de petits rôles, et je jouai deux ou trois valets dans des comédies de Lope de Véga. La signora Clairon avait la bonté de me faire répéter. Je prenais aisément ses inflexions de voix, et lorsqu'elle me donnait mes leçons, je voulais toujours les prendre à ses genoux. A la représentation je fus fort applaudi. Don Lope me donna un diamant pour marque de son amitié, et la belle signora, ma maîtresse, m'embrassa plusieurs fois : ce que j'aimais bien mieux que le diamant de Lope.

Ce grand homme voulut donner une fête à la belle actrice ; et cette fête fut d'autant plus agréable, que les apprêts s'en firent sans qu'elle s'en doutât. Les vers que fit don Lope pour cette fête ne sont pas les meilleurs qu'il ait faits dans sa vie, mais comme tout ce qui vient d'un homme célèbre intéresse toujours, surtout lorsque peu de gens le connaissent, je vais rapporter fidèlement et en détail la fête donnée à la signora Clairon.

C'était au mois d'août, le jour de sainte Claire ; le soleil était couché depuis longtemps ; les fenêtres ouvertes du salon laissaient entrer un vent si doux, que mille bougies allumées n'en étaient pas agitées ; tout le monde assemblé autour de la divine actrice racontait avec plaisir combien elle avait fait verser de larmes à sa dernière représentation. Tout à coup on annonce un berger et une bergère qui venaient apporter un bouquet à la belle Aménaïde ; nous entrons, j'étais vêtu de blanc, et mon habit, mon chapeau et ma houlette étaient garnis de rubans roses. Une jeune fille, vêtue de même, soutenait avec moi une grande corbeille pleine de fleurs : nous nous approchons de celle pour qui nous les avons cueillies ; tout le monde fait cercle ; Lope se cache modestement derrière le fauteuil de la fière Électre, et nous chantons le dialogue suivant, qui avait coûté un quart d'heure de travail à don Lope. Nous essayons de le traduire en français, en prévenant qu'il perd beaucoup à la traduction.

SUR L'AIR : *Annette à l'âge de quinze ans.*

LA BERGÈRE.

Dans la grand'ville de Paris,
On se lamente, on fait des cris :
Le plaisir n'est plus de saison ;
La comédie
N'est plus suivie ;
Plus de Clairon.

LE BERGER.

Melpomène et le tendre Amour
La conduisirent tour à tour ;
En France elle donna le ton.
Paris répète :
Que je regrette,
Notre Clairon.

LA BERGÈRE.

Dès qu'elle a paru parmi nous,
Les bergers sont devenus fous :
Tyrcis a quitté sa Fanchon.
Si l'infidèle
Trahit sa belle,
C'est pour Clairon.

LE BERGER.

Je suis à peine à mon printemps,
Et j'ai déjà des sentiments.

LA BERGÈRE.

Vous êtes un petit fripon.

LE BERGER.

Sois bien discrète,
La faute est faite :
J'ai vu Clairon.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Clairon, daigne accepter nos fleurs ;
Tu vas en ternir les couleurs ;

Ton sort est de tout effacer.

La rose expire;

Mais ton empire
Ne peut passer.

La signora, transportée, s'élança au cou de Lope de Véga, et m'embrassa moi-même plusieurs fois : elle accepta notre corbeille, au fond de laquelle elle trouva une superbe robe de Perse; mon oncle, toujours galant, se précipita à ses pieds pour obtenir la permission de la broder en or au tambour. La signora était encore occupée à remercier, lorsque deux ou trois fusées lui firent porter les yeux vers le jardin, où l'on tirait un superbe feu d'artifice. Après le feu, on alla souper à une table dont le dais était de guirlandes; je fus placé près d'Aménaïde; l'on but du Tokai à sa santé; l'on me fit répéter ma chanson, et, au moment où je la finissais, don Lope, qui était très gai, se mit à chanter d'une voix entrecoupée ce couplet qu'il venait d'ajouter :

Nous avons vu mourir Vanlo,
Nous venons de perdre Rameau,
Nous avons vu quitter Clairon.

Quel sort funeste
Mais il nous reste
Monsieur F....¹

Toute la table répéta en chœur le couplet de don Lope, l'on se leva pour aller danser, et l'on ne quitta le bal que pour admirer le plus beau spectacle que les yeux puissent voir : c'est le soleil levant à Fernixo. Fernixo est entouré de montagnes couvertes de neige en tout temps; dès que les premiers rayons du soleil viennent les frapper, on voit l'or se répandre lentement et par degrés sur les sommets glacés que l'œil peut à peine mesurer; cette vive lumière descend des montagnes pour venir éclairer un pays superbe, et se

¹ Fréron.

réfléchir dans un lac qui couvre sept lieues d'étendue. Le chant des oiseaux qui saluent le jour; le bruit et les chansons des paysans qui vont couper les épis qu'ils ont fait éclore, le coup d'œil d'un fleuve majestueux qui sort en bouillonnant du lac, et roule avec impétuosité une onde assez rapide pour ne pas se mêler à ses eaux; une ville bâtie sur ses bords et qui repose la vue : tel est le spectacle dont on pouvait jouir dans les jardins de Fernixo : tout le monde l'admira, et fut se coucher.

CHAPITRE VI.

Portraits.

J'aurais dû vous faire plus tôt, mon cher lecteur, le portrait de dona Nisa, la sœur de ma tante. C'était alors une femme de cinquante-cinq ans, qui joignait à de l'esprit beaucoup de talents et une excessive bonté : elle poussait même cette dernière qualité jusqu'à la faiblesse; on lui reproche d'avoir été galante dans son jeune temps; je le crois aisément, et cela doit être. Dona Nisa n'est heureuse qu'autant qu'elle est subjuguée; son âme a tellement besoin d'être remplie, qu'elle aimerait plutôt une poupée que de ne rien aimer du tout. Généreuse et noble jusqu'à la profusion, jalouse du mérite des autres femmes, inconstante dans ses goûts, et oubliant aussi vite les injures que les services. Elle avait alors avec elle une petite-fille du grand Caldéron ¹, le père du théâtre espagnol, que don Lope avait élevée, dotée, et mariée à un capitaine de dragons, nommé don Podillo. Pendant le temps que j'étais à Fernixo, dona Podilla accoucha d'une fille que dona Nisa adopta dès cet instant. Dans la suite de ces mémoires j'aurai plusieurs choses à vous raconter de la jeune Podilletta.

Au bout de trois mois de séjour à Fernixo, il fallut le quit-

¹ Le grand Corneille.

ter, et je pris à regret la route de Madrid, où mon oncle et ma tante allaient passer l'hiver. Le premier plan de mes parents, en me faisant venir du royaume de Grenade, avait été de me mettre en pension à Madrid; mais l'amitié vive que ma tante avait prise pour moi déranger ce projet, et il fut décidé que je ne la quitterais pas et que j'aurais un précepteur. Je méritais la tendresse de ma tante par celle que j'avais pour elle; jamais je n'avais su ce que c'était qu'une mère; c'est elle qui m'apprit comment on les aimait.

A notre arrivée à Madrid, nous fûmes reçus par M. l'abbé Marianno ¹, frère de ma tante, et don Avilas, son fils du premier lit. Ces deux messieurs avaient loué une maison dans la rue de Léon, pour l'habiter avec mon oncle et ma tante: je fus tout étonné d'y trouver mon appartement; on m'habilla comme un petit seigneur; j'eus un laquais, et l'on chercha partout un précepteur.

Nous restâmes peu de temps à Madrid: nos parents allèrent passer le mois d'octobre (1765) chez un don Bornillo, dont la ruine a fait depuis beaucoup de bruit en Espagne. Il habitait alors la terre de son nom, à quinze lieues de Madrid. L'opulence qui régnait dans ce château était à peu près comme celle qui régnait à Fernixo: nous y fûmes très bien reçus, et, pendant le temps que nous y passâmes, tout ce que la chasse et la pêche peuvent avoir de plus agréable contribua à nos plaisirs. Don' Avilas, le fils de ma tante, nous y avait suivis; il n'avait alors que vingt-quatre ans, et était membre du conseil de Castille. Je suis trop son ami pour risquer de faire son portrait. Don Avilas était très estimé dans son corps, et, quoique bien jeune, il avait beaucoup de vieux amis. Il s'intéressa à moi dès ce temps-là, et cet intérêt n'a fait qu'augmenter depuis.

Après un mois de séjour à Bornillo, nous revînmes à Madrid. Comme l'on ne m'avait point encore trouvé de précepteur, ma tante pria son frère l'abbé Marianno de vouloir bien me continuer mes principes de latin. Je fus donc l'é-

¹ L'abbé Mignot.

colier de l'abbé Marianno, et j'ai maudit plus d'une fois mon maître : c'était un homme de quarante ans, qui avait beaucoup d'esprit et de l'érudition ; éloquent, plein de feu, avide de travail, vertueux jusqu'au fanatisme, juge sévère des actions d'autrui, entier dans son opinion, fier de ne l'avoir jamais fait plier à celle d'un autre ; faisant le bien par plaisir, mais disant du mal trop publiquement de ceux qu'il n'estimait pas. Son estime était difficile à acquérir ; il fallait être bien plus parfait que lui-même pour qu'il vous en crût digne ; et, si par malheur vous lui aviez déplu une fois, son implacable austérité n'oubliait jamais votre faute, et la rappelait toujours ou à vous-même, ou à vos amis. L'abbé Marianno était tel, en un mot, qu'il était aussi difficile de l'aimer que de ne le pas estimer. Il eut la bonté de me donner des leçons ; mais je tremblais en entrant dans sa chambre : ses railleries amères m'humiliaient presque toujours. On regarde comme un grand bien d'abattre l'orgueil d'un enfant : on a raison sans doute de combattre sa vanité ; mais lorsque le combat est perpétuel, l'enfant, toujours battu, ou perd nécessairement de la force et de l'énergie de son caractère, ou, si cette énergie est assez forte pour résister, elle se tourne contre le continuel agresseur qui le tourmente ; l'âge vient, et l'impression reste. L'enfant, devenu homme, se souvient des terribles leçons qu'on lui a données, et, en payant le tribut de reconnaissance qu'il vous doit, il vous refuse avec joie ce dont la nature lui laisse la liberté, sa confiance.

Enfin, l'on me trouva cependant un précepteur ; il s'appelait Bovino. Cet homme, né avec de l'esprit et beaucoup de connaissances, ne laissa pas de m'avancer dans mon latin pendant le peu de temps que je restai avec lui. Il se livrait cependant moins à l'éducation de son pupille qu'à son goût pour l'art dramatique : le succès qu'a eu depuis sa tragédie des *Chérusques* semble prouver qu'il n'était pas sans talents.

CHAPITRE VII.

Mes précepteurs.

Pendant l'hiver que nous passâmes à Madrid, je menai une vie douce et agréable; ma tante donnait à souper deux fois par semaine, et familiarisait mon enfance avec le monde : elle s'était chargée de mes lectures, et avait l'art de me faire lire avec fruit. Son grand désir était de me rendre l'esprit juste, et tous les matins je lui portais l'extrait de ce que nous avions lu la veille; ces extraits, en me rappelant les faits, m'apprenaient à écrire et à narrer; ma tante corrigeait mes extraits; et, lorsqu'elle était contente de mon travail, ma récompense était d'aller à la Comédie Française : je jouissais souvent de ce plaisir. Elle avait la moitié d'une loge, et elle regardait le spectacle comme une partie de l'éducation. Nous allions donc toujours ensemble à la comédie; mon oncle nous y menait, et nous laissait ensuite pour aller voir ses connaissances particulières. J'écoutais la pièce avec attention, parce que je savais que ma tante m'en demanderait compte : cette manière de m'amuser m'instruisait à sentir et à rendre ce que je sentais. Mon précepteur avait assez d'exactitude pour m'être utile, et pas assez pour me gêner. Don Avilas et l'abbé Marianno prenaient de l'amitié pour moi, et se plaisaient à me faire de ces petits présents qui rendent si heureux les enfants; je m'instruisais, j'étais content, lorsque Bovino, mon précepteur, nous quitta. Bovino ne voulut point venir à la campagne, et nous donna à sa place un certain Hecco, qu'il assura nous convenir parfaitement; on le prit sans examen, parce qu'on était à la veille d'un départ : la belle saison rappelait mes parents à une terre dont ma tante avait l'usufruit. Cette terre était dans les Asturies; mon oncle l'aimait beaucoup, desorte qu'à peine les beaux jours commencèrent, que, prenant congé de l'abbé Marianno et de don Avilas, nous nous mîmes en chemin pour les Asturies. La terre où nous allions s'appelait Avilas, et n'est pas à une grande distance

de Madrid. C'est un endroit peu agréable ; la maison, mal bâtie a plutôt l'air d'une ferme que d'un château ; peu de promenades, point d'eau, un pays plat et sans vue : voilà la position d'Avilas ; mais le voisinage dédommageait de la situation. La marquise de Caréva avait une terre auprès, et y vint passer l'été. Dona Sachéra, nourrice de Sophia, fille du roi, vint aussi chez son fils l'abbé de Santo-Pedro, dont l'abbaye était à un quart de lieue d'Avilas. Cette dona Sachéra avait une nombreuse famille, et tout ce monde répandait beaucoup de gaieté dans la maison de mon oncle, qui était leur rendez-vous commun. J'étais pendant ce temps sous la férule de mon précepteur Hecco. Peu de jours suffirent pour nous apercevoir de son incapacité ; il ne savait pas un mot de latin ; on le congédia, après s'être assuré d'un autre à Madrid. Le malheureux Hecco s'en alla, et, n'ayant plus de ressource, il se passa son épée au travers du corps ; il ne se tua pas, et don Avilas le servit en empêchant la poursuite de cette malheureuse affaire. L'abbé Marianno, qui s'était chargé du soin de me trouver un précepteur, nous envoya un certain abbé Bertillo, dont la science était assurément la seule qualité : cet homme vint me joindre à Avilas, et je fus mis sous sa discipline. Jamais il n'y en eut de plus dure : il me battait, toutes les fois qu'il n'avait rien à faire, avec une certaine règle qui ne le quittait pas, et presque toujours il était oisif. Enfin j'eus le courage de m'en plaindre à ma tante, et l'abbé Bertillo fut renvoyé. Le vicaire d'Avilas se chargea de corriger mes versions en attendant un quatrième précepteur, qui ne tarda pas à arriver ; il s'appelait l'abbé Bonino, et ne savait que médiocrement son latin. Comme nous étions près de notre départ pour Madrid, nous l'emmenâmes avec nous.

L'hiver que je passai à Madrid fut exactement le même que le précédent. Mes études, un maître à danser, les spectacles, et les soupers de ma tante, partageaient mon temps. L'abbé Bonino m'en laissait perdre beaucoup, et courait fréquemment les rues de Madrid. Je me souviens qu'il me menait souvent chez une demoiselle qui demeurait rue des Prêtres, à un cinquième étage. Cette personne peignait des éventails, mais elle

quittait la peinture pour recevoir mon précepteur. Je remarquais qu'elle avait toujours quelque chose à lui dire en particulier, ce qui les obligeait de passer dans la chambre d'à côté; je restais dans la première pièce, où je me souviens qu'on me laissait toujours un gros chat pour me divertir.

Peu de mois passés à Madrid firent ouvrir les yeux à ma tante sur l'abbé Bonino : le malheureux penchant qu'il avait à l'ivrognerie la détermina à le renvoyer; et comme j'avais été jusqu'alors très malheureux en précepteurs, elle résolut de me mettre en pension chez un certain abbé Chocardo qui demeurait à la barrière Saint-Dominique : tout fut arrangé pour que j'y fusse placé; j'allai même y faire ma première visite, et je devais y entrer huit jours après, lorsqu'une tragédie dérangerait tous ces projets.

CHAPITRE VIII.

Année intéressante.

Don Lope de Véga fit jouer alors sa tragédie des *Scythes*. Je voulus absolument la voir; et comme ma tante ne me refusait rien, elle suspendit mon entrée à la pension de l'abbé Chocardo. Pendant ce temps, une amie de ma tante lui indiqua un précepteur qu'elle assura lui convenir parfaitement : la peine que mes parents avaient à se séparer de moi leur fit encore essayer ce dernier, et, au lieu d'entrer en pension, mon oncle prit ce nouveau précepteur, qui s'appelait Vrido. Le temps de quitter Madrid était venu; nous partîmes donc pour Avilas, et nous emmenâmes Vrido avec nous. Mes parents n'eurent point à se repentir de l'avoir pris : c'était un homme bien au-dessus de son état, plein d'esprit et d'érudition, de mœurs irréprochables, et fait, en un mot, pour rendre son disciple vertueux, aimable et instruit. Vrido ne tarda pas à s'attacher à moi; je le lui rendis de tout mon cœur, et cet attachement ne finira qu'avec moi.

J'étais dans ma douzième année, je commençais à penser et à sentir; j'eus alors une petite idée de l'amour, un peu plus forte que toutes celles que vous avez pu remarquer. Je fis connaissance avec les nièces du poète Tegrès¹ : la cadette me plut beaucoup; et pendant un petit séjour que nous allâmes faire à leur château, j'étais aux petits soins avec celle que j'aimais. Je peux dater de cette époque mon premier sentiment ressemblant un peu à l'amour : la ressemblance était bien légère, car je vis fort peu cette cadette, et je l'oubliai tout aussi vite que je m'en étais épris.

Mon oncle, qui me destinait au service, m'acheta un petit cheval pour me donner les premiers principes de l'équitation. La possession de ce cheval fut un des plaisirs les plus vifs que j'aie sentis : j'aimais beaucoup mon petit coursier, qui était une jument : je lui avais donné le nom de Biche; je la parais de fleurs et de rubans, je lui faisais des vers, et le cœur me saigne encore en me rappelant que je fis accoucher ma Biche avant terme, pour l'avoir galopée pendant deux lieues dans le temps de sa grossesse. Biche était pourtant tendrement aimée, et elle a dû me regretter d'autant plus, que de mon écurie elle a été finir ses jours dans un moulin.

Pendant le cours de cet été, ma tante fit connaissance avec un gentilhomme des environs, père de trois filles assez aimables. Elles étaient fort jeunes, et plurent infiniment à ma tante, qui les prit en amitié, les attira chez elle, et, les traitant comme ses filles, leur donna cet usage du monde et ce vernis qu'on n'acquiert guère qu'à Madrid.

Ces trois signora avaient une femme de chambre nommée Joséphine, que je trouvai charmante; elle était effectivement jolie, et j'allais dans sa chambre le plus souvent que je le pouvais. Mon amour pour Joséphine me donna, pour la première fois, l'idée de la jalousie; je n'aimais point que personne vint parler à Joséphine; et, un jour que mon précepteur voulut l'embrasser par plaisanterie, je tirai exprès la chaise de Joséphine, qui tomba et se blessa : je fus enchanté de ce que

¹ Les nièces de Gresset.

cet accident l'empêchait d'être embrassée. Ses maîtresses se moquaient de mes amours avec leur femme de chambre ; leurs plaisanteries me déplurent. Ce qui acheva de m'aigrir contre elles, c'est qu'elles chassèrent Joséphine, et que je ne vis plus l'objet de mes amours.

Cependant Vrido ne me laissait pas négliger mon latin ; j'avais assez rapidement ; j'expliquais Horace et Virgile ; ma tante, qui voulait cultiver la mémoire dont le ciel m'avait doué, me faisait apprendre par cœur le poème de Lope de Véga ; lorsque je disais un chant sans faute, ma récompense était douze réales, et comme ce poème avait dix chants, il me valut une piastre. Souvent l'on m'en faisait déclamer les morceaux les plus beaux ; on applaudissait mes talents, et mon petit amour-propre préférait une louange aux douze réales de ma tante. Mes jours se passaient gaiement ; car, outre la société des trois beautés que Joséphine servait, nous avions toujours beaucoup de monde. Un nouvel hôte vint mettre le comble à mon bonheur.

Un jour, je m'en souviendrai toute ma vie, j'allais monter à cheval, je descendais l'escalier de ma chambre, lorsque j'aperçois, à quelques marches de moi qui ?... mon père, mon père que je n'avais pas vu depuis deux ans, mon père que je croyais à deux cents lieues de moi ! Je me précipitai dans ses bras, la joie me fit pleurer à chaudes larmes ; je fus un quart d'heure sans pouvoir prononcer un mot ; je sanglotais et j'embrassais mon père. Mon oncle et ma tante furent émus de la vive sensation que j'éprouvais ; ils reçurent leur frère avec tendresse, et je me livrai à la mienne avec toute la vivacité que Dieu m'a donnée. Ce fut alors que j'appris la mort de mon grand-père ; je le regrettai, quoique je ne l'eusse guère vu ; mais il était bon, il m'aimait, et nous serions trop malheureux s'il nous en fallait davantage pour chérir et pleurer quelqu'un. Il avait fait mon père son héritier universel, et ce testament lui assurait la possession incontestable de la terre de Niaflor.

L'arrivée de mon père décida mon oncle et ma tante à passer leur hiver à Avilas ; d'ailleurs, ils avaient besoin de raccommoder leurs finances, qu'un trop long séjour à Madrid

avait dérangées. Je ne fus point fâché de ce projet ; je restai auprès de mon père, et nous avions de la société : un commandeur de Malte et une chanoinesse, sa nièce, passaient l'hiver dans leur commanderie, fort près d'Avilas. Les signora Crinitto venaient souvent nous voir ; l'aînée, âgée d'environ vingt-deux ans, n'était pas jolie, mais elle était douce et honnête ; la seconde, nommée Henriette, était assez bien de figure, grande, bien faite, peu d'esprit, mais beaucoup de bon sens ; la troisième, la signora Gornilla, était la plus jolie et la plus spirituelle, mais elle était un peu contrefaite, et visait à l'épigramme, sans avoir assez de saillies pour soutenir avec agrément ce genre dangereux et brillant. L'abbé Marianno vint aussi nous voir et mit de la gaieté dans la maison ; l'hiver s'écoulait insensiblement : mon père était toujours avec Vrido et moi, quelquefois nous allions ensemble à la chasse, que j'aimais assez ; mes études allaient bien, et cette année est une des plus douces de ma vie. Le départ de mon père me la fit regretter plus d'une fois. Au mois de mars 1768, il reprit la route du royaume de Grenade : cette séparation me coûta infiniment ; j'aimais mon père plus que moi, et je l'aimais d'autant plus, que jusqu'alors je n'avais guère aimé que lui. Je fus bien longtemps à me consoler de sa perte ; je m'enfermais pour pleurer son absence, et Vrido n'était pas fâché de mon chagrin.

Ce fut dans cet instant que l'on me fit faire ma première communion. Jusqu'alors je n'avais pas fait grande attention à la religion. Le curé de la paroisse, qui m'instruisit, me fit une si grande frayeur de l'enfer, que je devins dévot : je ne manquai plus la messe ; j'étais devenu un petit saint, et je fis ma première communion avec tout le zèle d'un converti.

A peine était-elle faite, que mon oncle reçut une lettre du premier écuyer de l'infant don Juan, par laquelle il lui apprenait que j'avais une place de page, et qu'on lui donnait le choix de m'envoyer cette année ou la suivante. La tendresse de ma tante la portait à renvoyer à l'année d'après : je n'avais que treize ans, j'aurais fort bien pu attendre ; mais mon impatience déterminait. Il fut résolu que mon oncle

me conduirait lui-même à Madrid. On me fit mon petit équipage : Vrido vit tous ces apprêts avec chagrin, il m'aimait tendrement, et il devait rester à Avilas jusqu'à ce qu'il fût placé : je le quittai aussi avec regret ; j'embrassai ma bonne tante en pleurant, et le lendemain nous prîmes la route de Madrid.

CHAPITRE IX.

Arrivée à Madrid ; début dans la maison de don Juan. L'on m'essaie comme un cheval de cabriolet.

En arrivant dans cette capitale, nous trouvâmes établie dans la maison de mon oncle dona Nisa que j'avais vue à Fernixo ; dona Podilla, cette petite-fille du grand Caldéron, et son mari don Podillo, dont je crois vous avoir parlé, y étaient aussi. Lope de Véga avait pris la résolution de ne plus voir personne, et, par une suite d'événements trop longs à vous détailler, il avait prié sa nièce dona Nisa d'aller habiter Madrid. Don Podillo et sa femme l'avaient suivie, et, en attendant une maison, ils occupaient celle de mon oncle : ce fut là que je renouvelai connaissance avec dona Nisa, qui me marqua beaucoup d'amitié et d'intérêt.

Le lendemain de mon arrivée, nous allâmes voir le premier écuyer de l'infant don Juan ; c'était lui qui me faisait entrer page, et il nous conseilla d'aller à l'Escurial voir le gouverneur, appelé don Cortillos.

Cette visite sera toujours gravée dans mon esprit. Je vis un grand homme brun, qui avait l'air dur et sot. A peine m'eut-il regardé, qu'il dit en haussant les épaules, fronçant le sourcil, et tournant vers mon oncle un œil bête et hagard : « Ça est trop petit, Monsieur, ça ne peut pas monter à cheval, et, depuis que le prince prend brenailons pour pages, j'ai été obligé d'acheter des bidaillons pour monter ces mersdaillons. » Mon oncle, un peu piqué du début, lui dit qu'il attendrait l'avis de l'infant don Juan avant de me ramener

chez lui, et le remercia de l'intérêt tendre qu'il prenait à moi. Don Cortillos s'offrit pour me présenter lui-même à l'infant. Mon oncle refusa cet insigne honneur, et me conduisit à Madrid.

Tous ceux à qui nous racontâmes notre visite rirent beaucoup de la courtoisie de don Cortillos, mais nous conseillèrent d'aller voir l'infant lui-même. Ce prince était alors à Loucienno, au chevet de son fils expirant; quoique ce fût une bien triste circonstance pour lui être présenté, cependant mon oncle me fit monter à cheval, et nous allâmes à Loucienno : l'infant avait déjà été prévenu par l'obligeant Cortillos; il me trouva bien faible et bien petit pour faire le service; j'avais beau me hausser sur la pointe des pieds, dans les grandes bottes fortes que j'avais, je ne gagnais pas assez de pouces pour paraître digne de l'état pagique; cependant le prince me sut gré de ma bonne volonté, et, pour me prouver la sienne (ce furent ses termes), il consentit à me prendre à l'essai. On convint de me faire aller à Crisco, l'une de ses terres, à dix-huit lieues de Madrid, et de m'en faire revenir le lendemain en poste; si je soutenais le voyage, je devais être reçu page : on me mit donc sur un bidet de poste; j'arrivai à Crisco, après avoir roulé la moitié du chemin; j'en revins de même; je mis fort peu de temps à ma course, malgré mes chutes, et je fus reçu page en dépit de don Cortillos. Mon oncle me donna de l'argent et des conseils, et me laissa à l'Escorial, où était le chef-lieu de l'éducation pagique; il chargea dona Sachéra d'avoir soin de mes finances, de me fournir ce qui me serait nécessaire, et, après m'avoir embrassé, il retourna à Avilas.

Il faut que je vous peigne cette éducation pagique. Nous avions d'abord pour gouverneur ce don Cortillos qui m'avait si bien accueilli; c'était un homme fort dur, et qui, à force de vivre avec des chevaux de carrosse, était devenu le plus brutal cheval de l'écurie de l'infant don Juan; il suivait toujours ce prince, et veillait plus particulièrement sur les quatre anciens qui faisaient les voyages de l'infant et le

servaient dans ses différentes maisons. Les quatre autres pages, car nous n'étions que huit, restaient à l'Escurial, sous la férule d'un certain abbé Rosiro : cet abbé était petit, laid, méchant, ignorant, sot et tartufe; c'était là notre digne mentor. Nous avions deux domestiques chargés de veiller sur nos actions et de rapporter fidèlement tout ce que nous disions et faisons. De plus, nous avions des maîtres de dessin, d'écriture, de mathématiques, d'exercice, d'armes, de danse et de voltige; mais la plupart de ces messieurs, trop grands seigneurs pour nous donner leçon eux-mêmes, avaient des prévôts, lesquels prévôts en sous-payaient d'autres, pour ne pas venir donner la leçon: tel était surtout don Blondino, notre maître de mathématiques, qui donnait quelque argent à l'abbé Rosiro pour nous enseigner l'arithmétique qu'il ne savait pas. Cet abbé Rosiro nous menait tous les jours à la messe; il avait souvent de l'humeur, et alors il nous mettait en prison pour se divertir. Je me souviens fort bien d'y avoir été mis pour avoir rêvé que je couchais avec une femme, et avoir raconté mon rêve; mais aussi l'on ne m'y mettait pas toutes les fois que j'allais voler du plomb sur les gouttières pour faire un bassin dans le jardin du signor abbé. Tel était notre équitable précepteur, et telle était l'école où j'ai passé les années les plus intéressantes de ma vie.

CHAPITRE X.

Détails peu intéressants.

Heureusement pour moi, je ne passai que six mois à l'Escurial, sous la férule du digne abbé Rosiro. Ces six mois furent employés à me promener dans le parc de l'Escurial, à donner et recevoir des coups de poing, car les pages ne portent point d'épée; et, pour entretenir la valeur naturelle à tout Espagnol, ils passent leur vie à s'arracher

réciroquement les cheveux. Quoique je n'eusse alors que treize ans et quelques mois, j'avais du plaisir à aller souvent admirer les tableaux qui ornaient les appartements du roi d'Espagne : j'aimais la peinture, et le peu d'argent que j'avais était employé à acheter les estampes des tableaux qui m'avaient frappé ; j'étais devenu assez connaisseur en gravures ; cependant il faut avouer que je n'y employais pas tout mon argent ; le café, les liqueurs en absorbaient une partie, et le plaisir que j'avais à régaler mes camarades pensa me devenir funeste. J'eus une maladie assez sérieuse, causée par la trop grande quantité de liqueurs que j'avais bue ; je fus près de six semaines malade ; mais cette leçon me corrigea pour toujours de l'intempérance, et depuis ce temps j'ai été sobre et bien portant. Enfin le temps de quitter l'Escorial arriva ; l'infant don Juan alla faire un voyage dans l'un de ses duchés, et laissa à Madrid la princesse Adélaïde, sa fille, et la princesse Thérésia, sa belle-fille, veuve de son malheureux fils¹. Il fallut deux pages pour aller servir ces princesses. Je fus donc envoyé à Madrid, et l'on m'attacha à la jeune princesse Adélaïde, qui était au couvent de Monte-Marto (Montmartre) : je passai ce temps agréablement ; j'étais toute la journée dans le couvent de Monte-Marto, et j'y vivais de biscuits et de sirops. La princesse me comblait de bontés, et je la servais avec beaucoup de zèle ; je n'avais pas grand mérite à cela, elle était alors ce qu'elle a été depuis et ce qu'elle sera toujours, douce, polie, aimable pour tout le monde, ne se souvenant jamais de sa dignité que pour faire du bien ; elle était adorée par son dernier valet de pied comme par sa première dame d'honneur, et l'on pouvait prévoir dès lors qu'elle deviendrait chère à toute l'Espagne.

Un jour que je venais de la reconduire à son couvent, un homme se trouva vis-à-vis de moi, au tournant d'une rue : je ne pus arrêter mon cheval, et je lui marchai sur le corps : il y eut des plaintes portées, on m'envoya à l'Escorial en pri-

¹ La duchesse de Chartres, puis d'Orléans, et la princesse de Lamballe.

son; mais la jeune princesse Adélaïde demanda ma grâce, et je revins continuer mon service auprès d'elle. Ce fut alors que je connus l'infant don Juan; il était de retour de son voyage, et, pendant le peu de temps qu'il séjourna à Madrid, j'eus le bonheur de lui plaire; il s'amusait à me faire causer, et dès ce moment il décida que je le suivrais partout. Je quittai donc la princesse Adélaïde pour passer au service de son père, dont les bontés pour moi allèrent toujours en augmentant. Il me donna le surnom de Pollichinello, que j'ai toujours porté depuis. Pollichinello ne quittait guère son maître, et devint un de ses favoris. Don Cortillos, dont l'âme basse et jalouse redoutait le crédit naissant de Pollichinello, ne perdait pas une occasion de me nuire dans l'esprit de l'infant; mais, malgré lui, ma faveur se soutenait; j'amusais le prince, chose qui n'était jamais arrivée à don Cortillos : j'avais quatorze ans, j'étais plus instruit qu'on ne l'est ordinairement à cet âge : l'infant était bon et avait de l'esprit; ces deux qualités m'assuraient son indulgence et la continuation de ses bontés.

CHAPITRE XI.

Courses, fêtes, études des mathématiques. — Mariage de don Avila. —
Mort de ma tante.

Je passais ma vie sur les chemins ou à l'église, car don Juan était très dévot et voyageait sans cesse; je n'étudiais guère, j'oubliais même ce que j'avais appris : mon projet était de servir dans la cavalerie, et je croyais qu'il était inutile de s'appliquer à autre chose qu'au cheval. Je lisais beaucoup de romans, que j'aimais avec passion. Celle de toutes mes lectures qui me plaisait le plus, était la traduction de l'Arioste; ce charmant poème faisait sur moi le même effet qu'avait produit l'*Iliade* dans ma première enfance; je ne rêvais qu'à Charlemagne et à ses paladins; je ne passais jamais

sur le Pont-Neuf sans chercher des yeux l'endroit où Rodomont avait passé la Seine à la nage ; j'avais donné un nom à chaque cheval de l'écurie de l'infant, et le mien était toujours le fidèle Bayard. Mon temps se passait ainsi à courir, à lire et à rêver. Mon oncle et ma tante venaient passer leur hiver à Madrid, et j'allais souvent dîner chez eux ; d'ailleurs les fêtes se succédèrent à la cour d'Espagne pendant tout le temps que je fus page : le mariage de la princesse Adélaïde, mon ancienne maîtresse, avec l'infant don Joseph, fut le premier dont je fus témoin. Cette princesse me donna une montre, et toute la maison de son père pleura de la voir entrer dans une autre. Le mariage du duc de Bourbon avec la sœur de l'infant don Joseph suivit celui de la princesse Adélaïde ; et enfin celui du prince des Asturies se fit au mois de mai 1770. J'assistai à toutes les fêtes qui se donnèrent à cette occasion. Je pensai périr au malheureux feu d'artifice qui coûta la vie à tant de citoyens de Madrid ; et, toujours à la suite de don Juan, je vis les différentes maisons du roi d'Espagne, et tout ce que sa cour avait de plus brillant.

J'avais ainsi passé deux années de mon temps de page ; j'étais âgé de quinze ans, et dans onze mois je devais entrer au service, lorsque tout à coup le désir de servir dans l'artillerie me prit : j'en fis part à mes parents, qui y consentirent ; mais il fallait travailler et apprendre quatre gros volumes sur lesquels il était nécessaire de subir un examen avant d'être admis seulement aux élèves. Rien ne me rebuta ; je pris un maître à Madrid ; je travaillai jour et nuit, je ne sortis plus de ma chambre ; pendant le temps que je suivais mon prince dans les visites qu'il faisait, j'avais mon livre dans ma poche, et, tandis qu'il faisait sa visite, je m'occupais dans l'antichambre à calculer le solide d'un boulet, ou à mesurer la hauteur d'une courtine. Un ancien général espagnol, qui venait dans la même maison que don Juan, me trouva un jour occupé à tracer sur le parquet de l'antichambre, avec de la craie, la démonstration de la vis : il fut édifié de mon goût pour l'étude, et me prédit que je serais général ; je ne demandais qu'à être élève, et mon ardeur pour le travail ne diminuait point. Il m'est ar-

rié souvent, dans le fort de l'hiver, courant à cheval devant la voiture de don Juan, de me rappeler une proposition que j'avais de la peine à démontrer sans figure; je descendais, et, traçant sur la neige, avec le manche de mon fouet, deux mobiles liés ensemble par une ligne inflexible, je calculais et démontrais le point où était leur centre de gravité; et lorsque j'avais fini ma démonstration, je remontais à cheval et je regagnais en galopant le temps que mes mobiles m'avaient fait perdre. Avec cette ardeur, je fis de grands progrès, et mon maître m'assurait tous les jours que je ne serais pas refusé à l'examen. Le temps s'écoulait insensiblement : dans l'été de 1770, je devais suivre mon prince à Aranjuez; mais la haine de don Cortillos ne manqua pas de prétexte pour me faire rester à Madrid. Ce contretemps fut heureux pour moi; mon oncle et ma tante y vinrent pour marier ce don Avilas dont je vous ai parlé; il épousait la fille de don Sibalto, garde du trésor royal : je fus prié de la noce, qui se fit à la campagne, à trois lieues de Madrid. J'allai donc passer quelques jours à cette campagne, et ce fut un grand plaisir pour moi de me retrouver avec cette bonne tante que j'avais quittée à regret : elle me combla de caresses, ainsi que le marié et la mariée, qui me donna une belle chaîne d'or pour présent de noce. Après quelques jours passés ainsi dans les plaisirs et dans les festins que cause toujours un mariage, il fallut retourner à mon service et dire adieu à mon oncle et à ma tante, qui reprenaient le chemin d'Avilas. En embrassant ma tante, je versais des pleurs, comme si j'avais prévu que c'était la dernière fois que nous nous embrassions.

Hélas ! je ne la revis plus; elle tomba malade peu de temps après, à Avilas; les soins de mon oncle, l'art des médecins prolongèrent sa faible vie jusqu'au mois de février; mais elle succomba à cette époque, et mourut en donnant encore des marques de son attachement pour moi. Elle me laissa six cents livres de rente viagère : je n'avais pas besoin de ce bienfait pour la pleurer.

Mon oncle, inconsolable, se rendit sur-le-champ à Madrid, où je le vis pénétré d'une douleur que rien ne pouvait calmer.

Il fit vendre tous ses meubles, mit ordre à ses affaires, et loua une maison de campagne dans un village à cinq lieues de Madrid. Mon oncle avait douze ou quinze mille livres de rente, et devait en avoir encore six ou sept à la mort de ce grand-oncle, son bienfaiteur, duquel il s'était séparé. J'allais le voir à sa campagne le plus souvent que je pouvais; son amitié pour moi semblait augmenter par la perte de sa femme. Il fit un testament par lequel il me donnait tout ce qu'il laisserait après lui; il attendait impatiemment la fin de mon temps de page pour pouvoir me conduire lui-même au corps que j'avais choisi, et j'étais plus impatient que lui de voir arriver ce moment.

CHAPITRE XII.

Premier instant de liberté. — Ma sortie des pages.

Pendant l'hiver de cette année était arrivé le fameux exil du conseil de Castille. Don Avilas avait subi cet exil comme les autres, et même mieux que les autres, parce qu'il s'était montré plus entier dans ses sentiments; le roi d'Espagne l'avait envoyé dans le fond de la Sierra Morena : la mort de ma tante, sa mère, était arrivée pendant le séjour qu'il fit à la Sierra, et il n'obtint d'être exilé à Avilas qu'à la sollicitation de son oncle, l'abbé Marianno, qui, pensant d'une manière opposée à la sienne, était entré dans le nouveau conseil de Castille. Don Avilas repassa donc à Madrid pour aller dans son nouvel exil : je le vis à son passage, et il me dit avoir hérité de toute l'amitié que ma tante avait pour moi.

Nous étions au mois d'avril. Je devais quitter les pages au mois de juin. L'infant don Juan alla faire un voyage dans ses terres; et comme il était très important que j'étudiasse dans ces derniers moments, je lui demandai la permission de me mettre dans une pension pour y profiter de mon maître de mathématiques; il y consentit et me laissa à Madrid.

Voici le premier instant d'où je puis dater ma liberté; et, chose étonnante, je n'en fis pas mauvais usage. Je prenais jusqu'à trois leçons par jour, et j'allais les chercher d'une extrémité de Madrid à l'autre. Tous les soirs, j'allais au spectacle, et je passais ma nuit à étudier; ma santé ne s'altérait point par cette manière de vivre.

Le temps s'écoulait; les leçons fréquentes de mon maître et l'ardeur avec laquelle j'étudiais m'avaient mis en état de subir un examen. Avant de m'y exposer, j'obtins de don Juan qu'il prierait l'examineur de l'artillerie de m'examiner à Madrid avant d'aller à Durango, lieu où se faisait le concours. Je fus donc examiné et jugé digne de me présenter à Durango. Je fus alors un peu plus tranquille, et je repris mes fonctions de page auprès de don Juan. Ce fut l'instant où se maria le frère aîné du prince des Asturies. J'assistai à ce mariage et aux fêtes qui le suivirent; tout de suite après, je quittai l'habit de page pour prendre l'uniforme. Je ne peux pas vous rendre le plaisir que me fit mon habit bleu : je me regardais dans tous les miroirs; j'étais occupé de savoir si j'avais bien l'air d'un officier. Ma cocarde et ma dragonne faisaient le bonheur de ma vie. J'allai passer quelques jours chez mon oncle; de là j'allai prendre congé du prince; et comme mon oncle voulut me conduire lui-même à Durango, nous partîmes ensemble de Madrid le 2 juillet.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Nouvelle position. — Départ pour Durango. — Anecdote de dona Pradella. — Arrivée à Durango. — Concours, et départ pour le château de don Crinitto.

J'entre dans une nouvelle carrière, je quitte l'enfance et l'esclavage ; j'ai seize ans, un uniforme et ma liberté. Je vais décrire mes erreurs et mes folies ; trop heureux si, au moment où je les écris, il ne m'en reste plus à faire !

Avant de commencer le récit de ce qui m'arriva, il est à propos de vous peindre quelle était ma situation physique et morale. Mon père, toujours dans le royaume de Grenade et jouissant d'une médiocre fortune, m'avait totalement abandonné à mon oncle, qui se chargeait de mon entretien. Je vous ai dit que cet oncle avait douze ou quinze mille livres de rente ; il avait fait un testament, avant de partir de Madrid, par lequel il me déclarait son seul héritier ; j'avais à moi les six cents livres de rente que ma tante m'avait laissées, et une petite pension que me faisait mon oncle : cet oncle, en partant de Madrid, avait payé toutes mes dettes de page et tout l'argent qui était dû à mon maître de mathématiques. Enchanté de mon nouvel état, je regrettais peu tout ce que je quittais ; j'étais fort vif, fort pétulant, fort avide de tout ce que je ne connaissais pas, et désirant avec fureur de me singulariser dans quelque genre que ce fût.

Voilà dans quelles dispositions je partis de Madrid, avec mon très cher oncle. Nous allâmes coucher tout près de Si-

guença, chez une dona Pradella, parente de mon ancienne tante : elle nous reçut fort bien, et j'aurais passé sous silence cette visite, si la vue du lit où dona Pradella allait se coucher ne m'avait tellement échauffé la tête, que je n'en dormis pas de la nuit. J'avais seize ans, j'avais mon innocence. Je mourais d'envie de partager ce lit; si j'avais osé, je l'aurais proposé à dona Pradella. On m'a dit depuis qu'elle était dans l'usage d'accepter ces sortes de propositions.

Deux jours après, nous arrivâmes à Durango. Je trouvai là plus de cent aspirants, qui concouraient tous à quarante places d'élèves. L'on n'entendait dans cette ville que la langue des mathématiques, et quoique, tous tant que nous étions, nous eussions l'esprit fort peu géométrique, nous ne laissions pas d'en raisonner savamment. Je concourus comme les autres, et l'usage était d'attendre le résultat de tout l'examen pour apprendre ensuite à chacun quel était son sort.

Mon oncle, dont le projet était d'aller passer quelque temps chez ce don Crinitto, père des trois demoiselles dont je vous ai parlé, me fit quitter Durango, pour aller, disait-il, attendre mon sort chez don Crinitto. Je partis donc, après avoir pris congé du commandant de l'école, nommé don Garcias; je le remerciai des bontés qu'il m'avait marquées pendant mon petit séjour à Durango, et j'arrivai en peu de temps au château qu'habitaient don Crinitto et ses trois filles.

CHAPITRE II.

Soupirs et bouquets pour Henriette. — Pari perdu. — Agréable nouvelle. — Séjour à Avilas et départ pour Durango.

Nous fûmes reçus par don Crinitto, non comme de vieilles connaissances, mais comme de vieux bons amis. Don Avilas, le fils de ma tante, exilé alors, pour les affaires du conseil de Castille, dans sa terre d'Avilas, vint nous voir chez don Crinitto. Il m'invita à aller passer quelque temps avec lui : j'a-

vais oublié mon ancienne inimitié pour ses demoiselles ; je rendais même des soins à la seconde, nommée dona Henriette. Je me levais tous les jours à six heures du matin, parce que j'étais sûr de trouver Henriette seule dans le salon, occupée à faire de la dentelle ; je la regardais travailler ; j'osais quelquefois lui baiser la main ; je courais au jardin lui cueillir des roses : j'avais soin de les prendre toujours en boutons, pour les voir épanouir sur son sein : mon imagination me servait bien, je croyais être véritablement témoin des progrès que la chaleur de ce beau sein faisait faire à mes roses. Quelquefois Henriette, me rendait mon bouquet après l'avoir porté : c'était alors que mon grand plaisir était de manger mes roses feuille à feuille, après les avoir bien fanées par mes baisers. Henriette n'était pas de celles qui comprennent le plaisir de manger un bouquet ; d'ailleurs, elle était bien plus âgée que moi et tournait mon amour en plaisanterie ; mais elle avait assez d'amour-propre pour être flattée des hommages même d'un enfant, et l'empire qu'elle avait sur cet enfant l'amusait au moins, s'il ne l'intéressait pas. Elle voulut s'en servir un jour d'une manière assez plaisante. J'avais la mauvaise habitude de dire à tout propos un certain mot espagnol, qui répond en français à celui de pardieu. Henriette, qui prenait plaisir quelquefois à me corriger de mes défauts, me promit de m'embrasser, si j'étais douze heures sans le dire. Le marché commençait à six heures du matin. Je me fis violence toute la journée ; le prix qu'on avait mis à mon attention m'enflammait au point que j'aimais mieux ne pas parler que de m'exposer à le perdre. Je fus assez heureux pour arriver sain et sauf jusqu'à six heures moins une minute du soir : alors, la montre à la main, je vins à elle avec l'air du bonheur, et je m'écriai : « Pardieu, je vais donc avoir gagné ! — Vous avez perdu », me dit Henriette, et, malgré toutes mes instances, elle fut inexorable. Cette petite aventure me fit une telle peine, que depuis ce temps je n'ai jamais prononcé le mot qui m'eût coûté ce baiser.

Je passai près de six semaines dans cette société, mon oncle pleurant toujours, et moi m'occupant sans cesse d'Hen-

riette et de mes bouquets. Mon oncle prépara bientôt son départ, et me fit alors confidence de ma réception à l'école de Durango : il me l'avait cachée, parce que don Garcias, le commandant, la lui avait dite sous le secret; et mon oncle me donna l'agréable surprise de ne m'apprendre mes succès que par des boutons numérotés que l'on attacha à mon habit tandis que je dormais. Ces boutons étaient la distinction des élèves admis. Ma joie fut vive, je commençais à sentir très vivement. J'embrassai mille fois mon oncle, et bientôt je lui dis adieu. Il prit la route de Madrid, tandis que moi, fier de mes boutons, et me croyant déjà un être nécessaire à l'État, je regardai l'amour comme une occupation indigne d'un héros; et, quittant ces belles demoiselles et leurs jardins, que j'avais dépouillés de roses, je m'en allai chez don Avilas, qui fut fort aise de m'avoir chez lui et me combla de caresses.

Je regrettai peu Henriette; en lui rendant des soins, ce n'était pas elle que j'avais aimée, c'était le plaisir d'aimer une femme que j'avais cherché : dès que mon âme fut remplie par un autre objet, je cessai de penser à l'amour; il viendra un temps, mon cher lecteur, où vous me verrez tout quitter pour ne penser qu'à lui; mais n'anticipons point sur les événements. Je fus peu de temps à Avilas, et j'y fus toujours entouré de monde; la famille de dona Avilas s'y était rassemblée, et cette société rendait le château vivant et gai. Don Angelo, frère de dona Avilas, avait aussi été membre du conseil de Castille, et une lettre de cachet l'avait relégué auprès de son beau-frère. Ce jeune homme, né avec de l'esprit et un fort bon cœur, avait fait dans sa jeunesse beaucoup d'étourderies; et, quoique âgé de près de trente ans, il paraissait ne pas avoir renoncé à en faire de nouvelles. Ces raisons m'attachèrent à lui, et nous nous liâmes d'une amitié assez étroite. Bientôt je fus forcé de quitter Avilas; une lettre de don Garcias me confirma ma réception, et m'enjoignit d'être à Durango pour le 14 d'août. Enchanté d'être assez important pour recevoir des ordres, je me hâtai d'obéir; mon paquet fut bientôt fait; don Avilas me donna de l'argent, don Angelo m'en



prêta, et je partis pour Durango, avec le projet de m'y faire une excellente réputation. Je réfléchis pendant toute la route aux moyens que je devais prendre pour réussir, et, après m'être bien rappelé tous les conseils que l'on m'avait donnés, vous allez voir comment je les suivis.

CHAPITRE III.

Début à Durango. — Liaison avec Estevan. — Perte irréparable.

En arrivant, je me trouvai dans une position très agréable pour un jeune homme qui entre au service. Mon premier chef, don Garcias, était prévenu en ma faveur et m'accueillit avec toutes sortes de bontés. J'avais, outre don Garcias, trois autres commandants à qui mon oncle m'avait fortement recommandé ; ce même oncle avait donné une année de pension à celui de nos chefs chargé de tenir notre argent ; car, par un ordre du roi, les élèves n'avaient pas le maniement de leurs finances : j'avais dans ma poche une dizaine de louis uniquement consacrés à mes plaisirs, et je pouvais mener la vie la plus heureuse en cultivant l'amitié que mes commandants m'offraient. Au lieu de suivre cet excellent parti, mon premier soin fut de me lier avec les élèves les plus étourdis et les plus tapageurs de la troupe ; nous étions soixante : ainsi je n'eus pas de peine à me composer une société de cinq ou six des plus bruyants. Parmi ces jeunes gens, il y en avait un que je distinguai dès lors, et qui n'a pas cessé depuis d'être mon ami ; il s'appelait Estevan. Estevan avait vingt ans, beaucoup d'esprit, beaucoup de science, beaucoup d'aptitude aux mathématiques. Il était de la plus grande vivacité, mais aussi sensible qu'étourdi ; brave comme son épée, mais mettant sa gloire à la tirer souvent. C'était enfin un de ces hommes aimables qui sont dangereux jusqu'à vingt-cinq ans, et qui après sont plus solides que les autres. Tel fut l'ami que je me choisis ; nous ne fûmes pas

longtemps sans nous lier intimement. Je voulais que son expérience me guidât dans les aventures que j'espérais avoir ; car j'étais avide de tout ce qui pouvait me donner l'air d'un grand garçon.

La première qui m'arriva ne fut pas très flatteuse, comme vous en allez juger. Je me promenais avec un élève de ma société aussi jeune que moi : nous parlions de nos bonnes fortunes, et, de mon côté, la conversation tarissait, parce que je possédais encore ce que j'avais été si tenté d'offrir à dona Pradella. Dans le moment où mon camarade me faisait le récit d'une de ses victoires, nous vîmes paraître deux belles qui marchaient devant nous en riant. Nous les accostâmes : le cœur me battait en touchant le casaquin d'indienne de celle qui m'échut en partage ; je ne savais trop que lui dire ; je mourais d'envie cependant qu'elle m'entendit : je fus assez heureux pour qu'elle en prît la peine. « Il est trop tard, me dit cette belle, pour que nous puissions aller faire un tour dans un de ces bastions ; je suis obligée de vous quitter ; mais demain, à la même heure, trouvez-vous ici, et j'aurai le temps. » Quel bonheur ! Je la remerciai mille fois ; je précipitai mes baisers en proportion de l'heure qui la pressait et de la reconnaissance qui m'animait ; et, après lui avoir fait répéter vingt fois qu'elle serait exacte, je baisai l'arbre sous lequel ce tendre rendez-vous était donné, et m'en retournai chez moi attendre le lendemain.

Jamais journée ne m'a paru si longue que ce lendemain ; jamais nuit n'a été si appelée, si désirée, si invoquée que le fut celle au commencement de laquelle nous devons revoir nos infantes. Enfin elle arrive, cette nuit ; et mon camarade et moi, après nous être bien parfumés, nous volons au rendez-vous sur les ailes de l'amour. Nos belles nous attendaient : jugez du plaisir que nous eûmes à les joindre ! Bientôt nous nous séparons ; je conduis la mienne dans une allée charmante où les fleurs semblaient naître pour nous inviter à les fouler : là, je me jette aux genoux de celle de qui dépend mon bonheur ; ma langue bégaye pour la première fois la plus tendre déclaration. Hélas ! c'était la première fois que ma

divinité en entendait, elle ne me répondit pas grand'chose ; mais apparemment ayant peu de temps à elle, comme la veille... Je m'arrête ici, mon cher lecteur ; je ne puis m'empêcher de pleurer sur la perte que je viens de faire ; ma tendre amante n'eut pas l'air de rien regretter. Je rejoignis mon camarade avec l'air d'un héros vainqueur. En m'en retournant avec lui, un accès de franchise nous prit ; nous convinmes que nos deux amantes avaient été chéries par des cœurs tout neufs ; mais quelle fut notre douleur en apprenant le lendemain que nos divinités avaient été quelques jours auparavant fouettées et chassées de Bilbao ! Voilà quelle fut la première sortie de don Quichotte, et la première aventure que son courage mit à fin.

CHAPITRE IV.

Conquête de la belle Rose. — Voyage à Avilas. — Mariage de mon oncle.

Je me consolai aisément de mon malheur, et je me crus obligé de le réparer par une conquête plus difficile et plus digne de m'illustrer : ce fut la belle Rose que j'attaquai. Rose était une jeune marchande de modes fort jolie, et plus que coquette ; mais ses amants avaient tous été des élèves de renom ; elle choisissait toujours quelqu'un dont la réputation fût déjà faite, et je crus que la mienne le serait bientôt, si je parvenais à lui plaire. Je lui écrivis donc une lettre bien vive, bien touchante, et j'allai la lui remettre moi-même, sous prétexte d'acheter une cocarde. Rose prit ma lettre, sans daigner sourire ni me regarder. Le lendemain je retourne acheter encore une cocarde ; mais la pudibonde Rose, tout en me la faisant, me dit à voix basse : « Monsieur, votre lettre m'offense, j'ai eu grand tort de la décacheter ; je veux le réparer en vous la rendant ; mais je ne puis vous la remettre ici, parce que ma mère me verrait : trouvez-vous ce

soir dans telle rue, vous entrerez dans telle allée, et là je vous expliquerai pourquoi je ne veux plus vous voir. » Ces paroles furent accompagnées de cinq ou six coups d'œil qui auraient rassuré tout autre que moi; mais, loin d'être enchanté du discours de Rose, je fus assez sot pour me désoler. Je me trouvai cependant au rendez-vous; la belle Rose m'attendait: j'entre dans cette allée; aussitôt Rose ferme la porte sur moi, et je me trouvai alors, non dans une allée, mais dans un bûcher fort étroit et fort obscur. La charmante Rose me dit en m'embrassant qu'une de ses amies, servante chez la maîtresse du bûcher, lui avait prêté la clef; que nous étions en sûreté, et qu'ainsi je pouvais répandre dans son cœur tous les secrets du mien. Moi, en homme consommé dans ces sortes d'aventures, je profitai de l'obscurité du bûcher pour arracher à la pudique Rose des faveurs qu'elle n'eût jamais accordées dans un lieu plus éclairé. Nous étions cependant embarrassés, le bûcher était petit, et l'on ne pouvait s'asseoir nulle part: j'en fis mes plaintes à mon amante; mais la prévoyante fille avait pourvu à tout. Elle avait fait apporter un panier sur lequel je m'assis; et comme il n'y avait pas deux places, il fallut bien que Rose s'assît sur mes genoux: dans cette charmante attitude, nous commençâmes une conversation si vive et si tendre, que le fond du panier cassa, et nous roulâmes tous trois. La bonne amie qui avait prêté la clef du bûcher entendit du bruit, et vint à tâtons voir ce que c'était; elle tomba sur nous, et ne fit que redoubler l'embarras. Enfin je m'en tirai; je mis à la porte la charitable amie, je recommandai tant bien que mal le panier pour le lendemain, et quittai ma belle Rose, en lui promettant de revenir tous les jours lui redire les mêmes choses.

Cette intrigue dura quelque temps; Rose m'aimait, et nos rendez-vous se multipliaient avec les jours. Je fus étonné au bout de six semaines de ne plus y aller avec le même plaisir; Rose ne me paraissait plus jolie; et j'étais fort aise lorsque quelque accident me faisait manquer mon rendez-vous. Je proposai à Rose de la résigner à un de mes amis: elle pleura, et puis ses larmes tarirent, et trois jours me suffirent pour lui

persuader la résignation. Je la proposai à Estevan, qui n'en voulut point. Un autre fut moins difficile, et me promit de prendre ma place : je le menai donc au bûcher, je l'installai dans la charge que je quittais, et je lui recommandai d'être fidèle à Rose. Après mon exhortation, je les laissai ; et depuis ce temps je n'ai plus fait de visite à ce bûcher que j'avais tant aimé. L'ennui me gagna bientôt ; je résolus d'aller me dissiper quelque temps chez don Avilas, qui était toujours en exil ; je partis pour sa terre, et j'y retrouvai à peu près la même société que j'y avais laissée. Pendant les trois semaines que j'y passai, il ne m'arriva rien de remarquable, et je pris la route de Durango, aussi content d'y retourner que j'avais été aise d'en sortir.

Pendant mes amours et mes voyages, mon oncle voyageait aussi et faisait aussi l'amour ; il se divertissait seulement de plus à se remarier. Je ne vous ai point parlé de lui depuis l'instant où nous nous séparâmes chez don Crinitto : il avait fait peu de séjour à Madrid, et était allé passer l'hiver à Fernixo, auprès de Lope de Véga et de dona Nisa, qui l'y avaient invité. A peine arrivé, il devint fort épris d'une Minorquoise qui était chez Lope de Véga ; cette étrangère, mariée à un habitant de Minorque, qui avait pensé la jeter cinq ou six fois par la fenêtre, était parvenue à faire casser son mariage, en profitant des lois de sa petite île. Cette veuve d'un mari vivant était assez bien de figure, et y joignait même de l'esprit, si l'on peut nommer ainsi une imagination grimaçière et l'art de saisir des minuties. Cette femme aperçut le faible de mon oncle ; et comme elle n'avait rien et qu'elle désirait quelque chose, elle parvint à se faire épouser par lui. La différence des religions, le premier mari encore vivant, apportèrent des obstacles à ce mariage ; mais l'argent de mon oncle les leva tous. Ce qu'il ne put empêcher, et ce qui nous fâcha le plus, ce furent les mauvais propos que ce second hymen fit tenir. La douleur qu'avait d'abord fait paraître mon oncle, et les ridicules de sa femme, furent des armes terribles qu'il mit dans les mains de ceux qui ne l'aimaient pas. J'étais de retour à Durango lorsqu'il m'écrivit cette nouvelle : j'y fis

peu d'attention ; j'étais trop occupé dans cet instant pour me donner la peine d'examiner si ce mariage m'était utile ou désavantageux.

CHAPITRE V.

Grand souper. — Bal, et choix de Joséphine. — Goût pour le saumon frais.

Je craignais trop l'ennui pour ne pas chercher avec soin tout ce qui pourrait m'en préserver. L'étude des mathématiques m'occupa quelque temps ; mais je m'aperçus bientôt que les problèmes et les corollaires ne remplissaient point mon cœur, et qu'il lui fallait quelque chose de plus. Je crains fort, mon cher lecteur, que le détail de ma vie ne produise sur vous le même effet que les théorèmes produisaient sur moi ; ils m'endormaient un peu, parce qu'ils se ressemblaient beaucoup : tous mes récits se ressemblent autant ; vous me voyez toujours amoureux : c'est bien monotone. Mon cher lecteur, je vous en demande pardon ; mais je me suis fait une loi de dire la vérité, et je ne veux oublier aucune aventure.

J'abandonnai donc mes problèmes pour m'occuper plus gaiement ; et comme je pouvais choisir parmi plusieurs beautés qui embellissaient notre ville, je résolus, avec Estevan, de leur donner une fête où je pourrais jeter le mouchoir à celle qui me plairait le plus. Estevan était le premier homme du monde pour les fêtes de cette espèce. Il alla chez une marchande de poisson de ses amies, et sa première négociation fut pour obtenir que l'on nous fit crédit. Une fois cet important article passé, il commanda un beau souper, un bal, et fit distribuer les billets d'invitation. Nous nous mîmes à table à cinq heures du soir, pour pouvoir souper sans nous presser. Estevan avait rassemblé une demi-douzaine de belles ; nous étions à peu près autant d'élèves, et comme j'étais amphitryon, Estevan avait soin de me faire rendre les honneurs.

Après le souper, le bal commença, et dura toute la nuit ; car, malgré une visite qu'un de nos commandants faisait tous les soirs dans nos chambres pour voir si nous étions couchés, nous avions trouvé le moyen de lui faire croire que nous dormions. De gros portemanteaux mis entre nos draps, affublés d'un bonnet de coton et d'un beau ruban autour, tenaient notre place dans nos lits ; et, pour compléter l'illusion et donner en même temps une plus grande opinion de notre goût pour l'étude, nous avions grand soin de placer auprès du lit une petite table avec une chandelle allumée, et le cours de mathématiques ouvert à une proposition difficile. Le commandant, édifié, faisait éteindre la lumière, fermait le rideau, et disait, en voyant dormir le studieux portemanteau, que ce n'était pas la peine de l'éveiller.

Tandis que notre chef vigilant nous croyait assoupis par la vapeur des calculs algébriques, nous dansions de tout notre cœur avec nos charmantes convives. Une d'elles, nommée Joséphine, me plut par sa vivacité, et accepta avec joie toutes les offres que je lui fis : ces nouvelles amours durèrent près de huit jours ; au bout de ce temps, Joséphine m'ennuya et je l'abandonnai. J'avais fort peu d'argent ; c'était un obstacle à tous mes projets d'amusements. Le souper que j'avais donné m'avait inspiré beaucoup de goût pour tenir maison ; toutes les fois que j'allais manger à l'auberge, je me lamentais avec Estevan du malheur de n'avoir pas une table à nous où nous pussions inviter nos amis et nos amies : manger toujours entre hommes nous paraissait trop ennuyeux ; mais il fallait de l'argent pour manger avec des femmes, et nous n'en avions point. Nous conclûmes qu'il fallait faire comme si nous en avions, et voici le parti que nous primes : la marchande de poisson qui nous avait donné à souper était jeune et jolie ; son mari courait le pays et n'était point avec elle ; une sœur, fille encore, et assez bien de figure, demeurait dans sa maison, et l'aidait à faire son commerce. Estevan et moi nous nous attachâmes, lui à la sœur, moi à la maîtresse ; nous fûmes aimés en peu de temps... Alors tout le poisson nous appartient, et, au lieu de le faire

vendre, nous aimions bien mieux le manger avec nos amis. Tous les soirs nous commandions un souper de cinq ou six couverts, et, lorsque nous rencontrions de nos camarades, nous leur offrions du saumon frais avec cet air d'aisance de grands seigneurs dont la table est toujours ouverte. Nos belles, aussi généreuses que tendres, ne trouvaient jamais qu'il y eût trop de convives; le plaisir et l'amour présidaient à nos soupers : on y chantait, on y riait, et Estevan et moi nous faisions les honneurs du saumon frais avec toutes les grâces possibles. Cette agréable vie dura près d'un mois; mais, au bout de ce temps, le maudit mari revint de ses courses, et resta quelque temps à Durango; dès ce moment, adieu le plaisir; il fallut retourner à l'auberge, et nos tendres amantes furent aussi fâchées que nous du triste séjour que faisait le mari auprès d'elles.

CHAPITRE VI.

Claire.

Estevan et moi nous attendions impatiemment que le cruel époux qui avait dérangé nos soupers recommençât ses voyages, et, tout en attendant, nous cherchions à charmer notre ennui en courant les petits bals qui se donnaient dans la ville. En Biscaye, le peuple aime beaucoup la danse, et l'on se rassemble les dimanches et les fêtes dans une salle illuminée de trois ou quatre chandelles : là, une vieille femme, armée d'un violon, dont l'archet n'a plus que quelques crius et point de colophane, écorche une contredanse sur trois cordes, qui crient toujours toutes à la fois; chaque danseur donne un sou pour lui et pour sa danseuse, et des bancs de bois rangés tout autour de la salle servent de sièges à ceux qui se reposent par fatigue ou par économie; la cheminée, aussi large que haute, est l'asile des enfants de la joueuse de violon, qui interrompt de temps en temps ses triples accords pour les empêcher, à coups d'archet, de faire

trop de tapage. Ce fut dans une de ces salles qu'Estevan et moi nous entrâmes certain dimanche, et que, tout en regardant danser les gentilles citoyennes de Durango, j'en découvris une grande, bien faite, et qui me parut charmante. Ce n'était pas la beauté de sa figure qui me plaisait, car elle était à peine jolie; mais je ne savais pourquoi toute sa personne m'enchantait : elle était assise sur le bout du banc; c'était la fille de la joueuse de violon. Je m'approchai d'elle, et mon cœur battait; j'étais surpris de ne plus sentir cette hardiesse que mes aventures, mes soupers et mes victoires m'avaient donnée; je tremblais presque en regardant Claire (c'était son nom) et je ne savais comment lui parler. Estevan, qui vit mon embarras, et qui ne tremblait point du tout, entama la conversation; mais Claire la termina tout de suite par une réponse laconique; à peine daigna-t-elle nous regarder, et l'air de fierté que je lui trouvai redoubla l'amour qui m'enflammait déjà. Pendant tout le temps que dura le bal, je pus à peine dire deux mots à Claire, qui avait soin de répondre fort haut à toutes les questions que je lui faisais tout bas. Le bal fini, il fallut s'en aller, et je me retirai chez moi véritablement amoureux.

Claire avait une sœur nommée Victoire, qui était plus jolie, mais moins aimable qu'elle. Je persuadai à Estevan qu'il était amoureux de Victoire; Estevan le crut, dès que je l'eus prié de le croire : nous voilà tous les deux épris des deux sœurs, mais d'une manière différente; j'adorais Claire, au lieu qu'Estevan n'aimait Victoire que par amitié pour moi.

Je ne veux pas vous ennuyer en vous détaillant tous les billets, toutes les lettres que j'écrivis à ma chère Claire, et qu'elle me renvoya toujours sans les avoir ouverts. Je me trouvais partout où elle allait; je la suivais à l'église, dans ses promenades; j'étais toujours sur ses pas : peine inutile ! Claire faisait à peine semblant de me voir. Deux mois se passèrent sans pouvoir lui dire un mot, et tant de vertu ne faisait qu'accroître mon amour. A force de suivre Claire, je connus bientôt ses sociétés, et je fis tout au monde pour y avoir entrée. La maison d'un menuisier, parent de Claire, était une de celles

où elle allait le plus souvent : j'y venais chaque jour faire faire une équerre ou une règle, et mes politesses gagnèrent le cœur de la femme du menuisier; je lui demandai la permission de lui faire quelquefois ma cour; cette permission ne me fut point refusée. Ce fut dans ces visites que j'eus enfin le bonheur d'entretenir ma Claire, et que je vins à bout de la convaincre de mes sentiments : quand on se croit aimé, on est tout prêt à rendre amour pour amour, si déjà on ne l'a rendu. Claire daigna me donner de l'espoir : quelques présents me gagnèrent son cœur, et bientôt je me crus aussi aimé d'elle que je l'aimais moi-même. Je ne la voyais pas plus souvent : j'étais obligé de prendre l'heure de mon dîner pour passer avec elle quelques instants; c'était ordinairement depuis une heure jusqu'à deux qu'elle m'introduisait dans une salle basse où elle travaillait avec sa sœur. Estevan ne venait point avec moi; il aimait mieux dîner que faire l'amour : moi je portais du café à Claire; nous le faisions; nous le prenions ensemble; rien ne me paraissait comparable à ces doux moments; et comme l'heure à laquelle je la quittais était consacrée à une leçon de dessin, je faisais toujours servir mes crayons à me retracer celle que je venais de voir. Chaque jour me retrouvait d'autant plus amoureux, que ma pudique amante avait grand soin d'éloigner tout ce qui, selon elle, ne tendait qu'à déshonorer l'amour : excepté quelques doux baisers qu'elle me permettait, tout le reste m'était défendu, encore avait-elle soin de régler le nombre de ces baisers : et moi, qui étais aussi soumis que tendre, je me gardais bien de lui désobéir; je tâchais seulement de la faire tromper dans ses calculs.

Cependant un jour, j'arrivai de meilleure heure qu'à l'ordinaire : sa sœur Victoire n'était point avec elle; Claire était seule. Je fus si surpris de mon bonheur, que la regarder et voler dans ses bras, ne fut l'affaire que d'une seconde : je la pressais contre mon cœur, mes yeux dévoraient ses charmes; mes lèvres étaient collées aux siennes; je ne parlais pas, mais que de baisers lui expliquaient mes pensées! Ce langage si tendre, si supérieur à tous les autres, Claire l'entendit; elle me demandait grâce avec cet air qui ne l'obtient

jamais; je la lui promis cependant; je la mis sur mes genoux, je la regardais, ma main gauche la soutenait, et ma droite serrait la sienne; nous nous faisons des protestations d'une éternelle constance; je lui jurai de réprimer mes désirs, je lui tins parole; mais, en lui promettant de ne pas prétendre aux plaisirs qu'elle me devait peut-être, je ne voulus pas... Claire trouvait mes raisonnements bons, et j'étais toujours à ses ordres pour raisonner, lorsqu'une aventure tragique vint me séparer quelque temps de ma tendre Claire.

CHAPITRE VII.

Querelles, batailles, prison.

Je ne songeais qu'au bonheur d'aimer ma Claire et d'en être aimé : le temps que je passais sans la voir était employé à penser à elle; je vivais peu avec mes camarades, le seul Estevan était dépositaire de mes secrets amoureux, et je le menais avec moi chez mon amante le plus souvent que je pouvais. Un soir qu'il y était venu, Claire se plaignit de ce que des élèves, en la voyant passer, avaient ricané et l'avaient appelée par mon nom. La fureur s'empara de moi, et Estevan me promit de m'aider dans ma vengeance. Nous courons donc trouver les deux ricaneurs : celui qu'Estevan attaqua s'appelait Enrique, et ne se fit point tirer l'oreille; il alla se battre avec Estevan, qui lui donna trois coups d'épée. Je fus moins heureux; celui que je provoquai s'appelait Carlos, et soutint des propos assez vifs sans s'en offenser. Comme je les redoublais, je fus entendu d'un de ses amis, qui, piqué du sang-froid de Carlos, vint prendre sa place et accepta le cartel avec joie. C'était la première fois que je me servais de mon épée; mon ennemi avait l'avantage de l'expérience et de la taille; il profita de la précipitation avec laquelle je m'élançai sur lui, et, en me présentant seulement sa pointe, il me perça le bras, ou plutôt je m'enferrai moi-même. Je fus

médiocrement fâché d'être blessé; j'aurais mieux aimé être le vainqueur; mais, sans aucun doute, j'aimais mieux ma blessure que de ne point avoir eu d'affaire à mon âge. Quel bonheur! je me croyais un personnage : avant dix-sept ans, j'étais assez heureux pour posséder une maîtresse, un coup d'épée et un ami. J'allai me faire panser chez la belle Claire, et j'attendis à peine que je fusse guéri pour me faire une seconde affaire. J'étais jaloux de ce qu'Estevan avait partagé ma vengeance; les blessures qu'il avait faites à Enrique me paraissaient un vol fait à mon courage. Je fis confidence de cette idée à Enrique, qui m'offrit de me satisfaire, et nous nous portâmes sur le pré : nous étions animés l'un contre l'autre depuis longtemps; cette Joséphine que j'avais aimée pendant huit jours avait été adorée de lui. Enrique fut aussi enchanté que moi de l'occasion qui se présentait : nous nous battîmes donc avec colère, et je lui portai un coup d'épée avec si peu de ménagement, que ma lame, rencontrant sa coquille, se brisa en mille morceaux. Comme j'allais chercher une autre épée, on vint nous séparer. Nous nous promîmes, par un serrement de main réciproque, de nous rejoindre, et je courus chez Claire lui conter tous mes combats.

Claire descendait vraisemblablement de quelque illustre amazone, car mes duels lui faisaient toujours plaisir; et elle me parut si guerrière, que je crus ne pouvoir lui faire un don plus cher que celui de cette épée que j'avais brisée en combattant pour elle. Claire en reçut les morceaux avec une reconnaissance qui m'enflamma encore davantage; mais, hélas! on ne me laissa pas le temps de lui répéter combien son héroïsme me plaisait. Don Garcias, le commandant de l'école, avait appris nos querelles et nous fit conduire, le brave Estevan et moi, dans une prison où nous n'avions qu'une planche pour dormir, et de la soupe et du pain pour dîner. Ah! il fallait entendre Estevan se lamenter de ce que nous avions négligé nos marchandes de poisson! « Si nous eussions été constants, disait-il, nous ne serions pas ici, ou si nous y étions, le saumon frais y viendrait; au lieu que ta Claire te nourrit avec des lettres, et moi je crève de faim et d'ennui. » Je

consolais Estevan, et je désirais autant que lui que le jour de notre délivrance arrivât.

CHAPITRE VIII.

Fin de la captivité. — Nouvelle inconstance impardonnable. — Nouvelles querelles, nouvelle prison. — Départ de Durango.

Au bout d'un mois, don Garcias nous crut assez punis et nous envoya chercher. J'écoutai avec distraction la morale qu'il me débita; je grillais de sortir de chez lui pour voler chez Claire. Jugez de mes transports en la revoyant! Je ne fus pas content de la joie qu'elle fit paraître, je ne la trouvais pas assez vive; il me semblait qu'un amant qui sortait de prison devait faire tourner la tête de l'amante qui le revoyait. Je dissimulai cependant mon mécontentement; mais mon amour en fut refroidi, et une vanité mal entendue lui porta le coup mortel. Un de mes amis vint me confier qu'il avait entendu parler de moi à une demoiselle, de celles que l'on appelle dans les garnisons demoiselles comme il faut, et qui sont presque toujours comme il ne faut point. Cette demoiselle avait amèrement déploré l'aveuglement qui m'attachait à Claire; elle avait dit que j'étais fait pour prétendre à mieux, et mon ami me le répéta d'un air à me donner beaucoup d'amour-propre. Je voulus voir cette demoiselle, je la trouvais assez bien; je lui parlai, elle me répondit d'une manière peu équivoque; mon amour tenait pourtant encore. Malheureusement Claire eut une petite fluxion sur les yeux, et la fluxion acheva de me détacher d'elle. Vous vous indignez contre moi, mon cher lecteur, vous avez raison; hélas! je rougis en vous racontant mon inconstance: ce qui me fâche le plus, c'est que j'aurai à rougir plus d'une fois.

Claire fit quelques démarches pour regagner un cœur que je ne lui ôtais qu'avec des remords, mais la vanité l'emporta sur ces remords; Claire avait beau m'écrire, Claire n'avait plus ses beaux yeux, et je ne répondais point à ses lettres: je

me croyais disculpé en disant à Estevan que la Providence était juste, puisqu'elle faisait faire autant de pas à mon amante abandonnée que j'en avais fait dans le temps où j'étais méprisé. « C'est pour que tout soit égal », m'écriais-je ; et j'évitais de rencontrer Claire.

Cette même Providence, dont j'admirais l'équité, ne me laissa pas jouir longtemps de ma perfidie : à peine y avait-il huit jours que je suivais ma demoiselle comme il faut, lorsque l'on persuada à ce Carlos, que j'avais provoqué en vain, de se laver des soupçons que son silence avait fait concevoir ; et Carlos, craignant le déshonneur, vint me rappeler mes vivacités et m'en demander raison. J'allai au rendez-vous avec cet air d'assurance d'un homme coutumier du fait ; je comptais réparer l'honneur de Carlos par une blessure légère ; mais à peine je fus en garde, que Carlos tomba sur moi comme un lion : en vain je crus l'arrêter en tirant à sa figure qu'il avait fort jolie ; rien n'intimida mon brave adversaire, qui me fit une blessure en moins de deux minutes de combat. Cet échec me fut d'autant plus douloureux, que c'était en présence d'Estevan et de plusieurs témoins. Estevan voulait prendre ma place et me venger : on contint son courage et son anitié, et l'on me reconduisit chez moi. De là je fus transporté à l'hôpital des élèves, et de l'hôpital en prison, où don Garcias me tint six semaines : c'est quelquefois la demeure des héros, ainsi je m'en consolai ; mais don Garcias avait pris la chose au grave ; il me regardait comme un tapageur, et il obtint un congé pour me faire aller chez mes parents mûrir ma tête. Je restai en prison jusqu'à l'arrivée du congé, et, quand je sortis de captivité, dont Garcias me donna un cheval, me prêta deux piastres, ce qui revient à peu près à douze livres de notre monnaie, et m'ordonna de partir. J'embrassai mon cher Estevan, je montai à cheval, et pris la route d'Avilas, dont je n'étais éloigné que de vingt lieues.

CHAPITRE IX.

Voyage économique. — Fête à Rovillo. — Ce qui s'ensuivit. — Départ pour Madrid.

Des douze francs que don Garcias avait bien voulu m'avancer, j'avais été obligé de payer pour neuf francs de dettes criardes, et il ne me restait plus qu'un petit écu pour faire vingt lieues, payer mon cheval de louage, le nourrir, nourrir un homme qui me suivait pour ramener mon cheval, et dîner moi-même en chemin.

Pour comble de malheur, ce cheval ne devait me conduire que jusqu'à Oviedo, où je devais en louer un autre, toujours avec mon petit écu. Je réfléchissais tristement aux moyens de remplir tant de devoirs avec trois livres, et je ne trouvais d'autre expédient que de faire les vingt lieues sur le même cheval, sans le faire manger, et sans manger moi-même. Mon guide, à qui je confiai mon projet, le désapprouva beaucoup; mais il était à pied, et moi à cheval. Je lui dis de se rendre à son aise à Avilas, où je le paierais et lui rendrais sa monture; et, sans m'informer si la chose lui convenait ou non, je piquai des deux, et, à force de coups d'éperon, j'arrivai à Avilas sans avoir débridé et sans avoir touché à mon petit écu. Je trouvai le château désert; don Avilas et tout son monde étaient allés souper à l'abbaye de Santo-Pedro, à un quart de lieue d'Avilas. Je mis mon cheval à l'écurie, ou, pour mieux dire, sur la litière, et, prenant mes jambes à mon cou, je gagnai l'abbaye le plus vite que je pus, comptant bien satisfaire la faim qui me pressait depuis le matin. Je fus reçu à merveille par l'abbé Taschero et par don Avilas. Je me mis à table avec grand plaisir, je mangeai comme un ogre, et l'on me ramena le soir à Avilas, où arriva le lendemain mon guide, à qui je payai, avec l'argent que don Avilas me prêta, sa course et celle du cheval, qui était fourbu.

Don Angelo, dont je vous ai déjà parlé, était encore exilé à Avilas, et dans l'instant où j'y arrivai il était fort occupé

d'une fête qui devait se donner dans un château voisin : voici à quelle occasion. La marquise de Careva, femme de qualité, et dont le mari était notre ambassadeur en Hesse, était venue passer l'été dans sa terre de Rovillo, située à une petite lieue d'Avilas. Elle avait amené avec elle son fils, âgé de dix ou douze ans, et cet enfant, ou plutôt son précepteur, conçut le projet de donner une fête à sa mère le jour de l'Assomption. Don Angelo, qui allait souvent à Rovillo, fut dans le secret, et se mit à la tête de tous les arrangements. J'arrivai sur ces entrefaites. Je connaissais depuis mon enfance la marquise de Careva; je fus enchanté d'être le lieutenant de don Angelo pour tous les préparatifs de la fête. Ils se firent sans que celle pour qui nous travaillions s'en doutât; l'on eut soin de la faire aller dîner à Avilas le jour de la fête, et le soir, à son retour, son carrosse s'arrêta devant la porte d'une grange : elle y entra, et trouva un fort joli petit théâtre : une musique complète la reçut; la toile se leva, et nous jouâmes deux comédies, dont l'une était faite pour elle. La marquise, transportée, vint embrasser tous les acteurs et actrices. Elle voulut retourner à son appartement, elle le trouva transformé en un café; tous les gentilshommes du canton s'étaient rassemblés au château; le café était rempli de petites tables de quatre couverts chacune; chaque table était sous un berceau de verdure parfaitement illuminé; un garçon du café, vêtu de blanc et orné de rubans roses, était à la porte de chaque berceau pour servir les quatre convives; des guirlandes de fleurs unissaient les différents berceaux et étaient si artistement rangées, qu'elles formaient partout le chiffre de la marquise de Careva. Pendant le souper, une musique charmante ajoutait à l'illusion, et la marquise, transportée, se croyait à peine la maîtresse du café. Après souper, feu d'artifice, et, après les fusées, des proverbes. Le bal nous conduisit au jour. Tant que le soleil demeura sur l'horizon, tous les habitants de Rovillo dormirent : le soir on se réveilla pour recommencer, et, pendant trois nuits que la fête dura, le désordre le plus agréable et la joie la plus vive régnèrent dans le château. Pour préparer

cette fête j'avais fait plusieurs séjours au château de Rovillo ; rien ne lie comme la comédie, il faut être toujours ensemble ; les répétitions générales, particulières, le secret que l'on veut y mettre, tout cela rapproche infiniment, et, tout en répétant un rôle de valet, j'étais devenu amoureux d'une petite demoiselle qui jouait les amoureuses, et les jouait presque aussi froidement que M. l'amoureux, et c'est beaucoup dire. Cette jeune personne s'appelait dona Rincôra : elle était jolie comme un ange, bien faite, blanche comme un lis, douce, timide, mais elle avait peu d'esprit ; et je suis certain que, pendant trois semaines à peu près que dura ma passion pour elle, malgré mes assiduités, malgré mon affection à être toujours auprès d'elle, malgré mon attention à lui adresser des choses agréables, malgré même cinq ou six demi-déclarations, je suis convaincu qu'elle ne se douta seulement pas que je l'avais distinguée. Cette froideur m'irritait, loin de me décourager, et le dépit me soutenait presque autant que l'amour.

Après la fête, je revins à Avilas avec une dame qui avait joué la comédie avec moi, et qui, par la suite, tiendra une grande place dans ces mémoires. C'était dona Menilla. Dona Menilla était née fille de qualité des Asturies ; elle avait eu une grande passion, longtemps traversée par son père et par sa famille ; sa constance avait surmonté tous les obstacles, et à la fin elle avait épousé don Menillo, qu'elle aimait depuis tant d'années. Leur union était aussi heureuse qu'elle avait été difficile à former. Ils étaient chéris et estimés de toute la province : mon oncle avait été assez heureux pour être un des premiers à les accueillir ; ils étaient allés plusieurs fois à Avilas pendant que j'étais page, et les malheurs et la constance de dona Menilla me l'avaient fait connaître avant de l'avoir vue. Je fis une connaissance réelle avec elle chez la marquise de Careva ; elle contribua plus qu'une autre aux charmes de la fête par son esprit et par ses talents. Dona Menilla est une des meilleures musiciennes d'Espagne ; la harpe et le piano enchanteraient sous ses doigts, si les agréments de son chant ne l'emportaient encore sur ces har-

monieux instruments. Ses talents, dont elle est peu fière, ne sont rien auprès du charme de son esprit; son imagination, naturellement vive, est tempérée par un fonds de tendresse que ses malheurs ont augmenté; née pour aimer, et ayant rempli sa destinée, elle a plus de sensations que les autres femmes; et l'atmosphère qui l'entoure est d'un air plus doux que celui que l'on respire ailleurs. Son époux, le plus loyal des hommes, mérite tout ce qu'elle a fait pour lui par une franchise, une candeur et une égalité inaltérables. On connaissait à Avilas le prix de deux hôtes si aimables, et c'étaient eux que mon oncle avait le plus regrettés en quittant les Asturies. Je restai peu de temps avec eux, parce que cet oncle m'écrivit de me rendre à Madrid, où je trouverais de nouveaux ordres de lui pour aller le rejoindre. J'obéis, je pris congé avec peine des habitants d'Avilas, et je partis pour Madrid en emportant un petit souvenir tendre de dona Rincôra.

CHAPITRE X

Séjour à Madrid. — Aventure du Colisée. — Départ et arrivée à Fernixo.

En allant à Madrid, je m'arrêtai un jour chez don Britinno, avocat général du conseil de Castille, et exilé dans sa terre, comme tous les autres membres de ce conseil; don Angelo m'y avait conduit, et je l'y laissai un peu épris des charmes de madame l'avocate générale. Je continuai ma route vers Madrid par une voiture publique, et mon premier soin fut, en arrivant dans cette grande ville, d'aller voir l'abbé Marianno, qui était toujours dans le nouveau conseil que le roi avait substitué à celui qu'il avait exilé. L'abbé Marianno me reçut à merveille, me remit de l'argent que mon oncle lui avait envoyé pour moi, et je n'eus pas plus tôt cet argent, que je brûlai de ne l'avoir plus; cela ne fut pas long : le spec-

tacle et mille autres occasions de dépense, qui s'offrent à Madrid à chaque pas, consumèrent bientôt le peu de piastres que mon oncle m'avait fait donner. Il ne m'arriva rien d'intéressant pendant le séjour que je fis dans la capitale, excepté une petite histoire qui ne fut pas très glorieuse pour moi. J'étais au Colisée avec mon uniforme d'artillerie. J'aperçus une fille bien mise et très jolie; j'allai l'accoster; j'eus de la peine à lier la conversation, parce que mon habit bleu ne lui donnait pas grande idée de mon opulence : enfin je parvins cependant à causer avec elle, et je fus joint dans le moment par un des amis que je m'étais faits dans les Asturies. Cet ami vit bientôt quels étaient mes projets, et, pour les seconder autant qu'il pouvait, il me demanda de l'air du monde le plus simple si j'avais mon carrosse; je répondis aussi simplement que j'étais à pied, parce que j'avais un cheval boiteux. La belle dame écoutait et ne disait rien; mon ami et moi lui offrîmes de la ramener en fiacre, et ce ne fut pas sans avoir beaucoup juré contre le malheur d'avoir un cheval boiteux. Notre belle avait l'air de nous croire; elle consentit à être reconduite : nous sortons, et je ne me possédais pas de joie : je cours chercher un fiacre, il n'y en avait plus; quel malheur ! Je la décide à aller à pied; elle s'y résout, et me voilà dans l'allée du Colisée, serrant de toutes mes forces le bras de ma belle, la conjurant d'aller plus vite, et regardant à peine mon ami, qui courait presque pour nous suivre. Tout à coup la belle s'arrête, et me dit : « Je suis perdue ! voilà mon amant qui vient à nous ; il est jaloux, et, s'il nous voit, rien ne me dérobera à ses fureurs. — Rien, beauté divine ? Ah ! pensez mieux de mon courage. »

Avant d'aller au cœur que son bras veut percer,
Voilà par quel chemin ses coups doivent passer.

En disant ces vers, j'avais une main sur la garde de mon épée; mais elle reprit avec vivacité : « Écoutez, un combat ne servirait de rien; allez-vous-en; je m'appelle mademoiselle Clarisse, je loge rue d'Estramadoure, au premier, chez un

tapissier : demain, à deux heures, je vous attends ; il y a un pied de biche à la sonnette. » Elle se dégage de mon bras en me disant ces mots ; je cours après elle pour savoir s'il y avait plusieurs tapissiers : « Il n'y en a qu'un », me crie-t-elle ; et je la perds de vue.

Je me gardai bien de dire à mon ami l'adresse de la belle Clarisse. Je retournai chez l'abbé Marianno, ivre de joie : pendant tout le souper je ne tenais point sur ma chaise, je riaais tout seul de ma bonne fortune ; je comptais à part moi toutes les heures qui me restaient jusqu'au lendemain ; je me disais que ceci ne ressemblait point aux belles de Durango. Diable ! quelle différence ! une beauté de Madrid, bien mise, bien parée ! Cette aventure devait m'immortaliser : on avait beau me demander d'où venaient mes sourires, mes distractions et mes sauts sur ma chaise, je répondais avec un petit air mystérieux que ce n'était rien. Enfin j'allai me coucher, enfin je m'endormis, enfin six heures du matin sonnèrent, et je sautai à bas de mon lit pour me mettre à ma toilette.

Jamais mon perruquier n'a été tant grondé ; j'avais pris trois miroirs pour me voir de partout : à huit heures, j'étais coiffé, habillé, adonisé. Je prends un fiacre, et je dis prudemment : « Au coin de la rue d'Estramadoure. » Le cocher fouette, et j'arrive. Je descends, je paie, et, tout en payant, mes yeux cherchaient le tapissier. Je parcours la rue, j'en découvre un, je monte sans hésiter, je vois une porte, je vois le pied de biche que la belle Clarisse m'avait indiqué ; je tressaille, je sonne ; une vieille femme vient m'ouvrir, et me demande qui je veux : « Mademoiselle Clarisse, » lui dis-je d'un air impatient ; elle me ferme brusquement la porte au nez, en me disant une injure que je n'entendis pas trop bien. Confondu de l'accueil, je crois m'être trompé ; je descends pour demander au tapissier chez qui j'avais frappé : c'était chez un vieux prêtre qui demeurait avec sa vieille gouvernante, et mademoiselle Clarisse était inconnue dans le quartier.

Un peu confus de mon aventure, j'allai déjeuner tout seul dans un café. J'y réfléchis sur le peu de certitude des biens

de ce monde, et je revins dîner tristement chez l'abbé Marianno, où je fus moins gai et plus tranquille sur ma chaise que je ne l'avais été la veille.

Pendant mon séjour à Madrid, j'avais eu l'honneur de revoir l'infant don Juan, qui m'avait fort bien accueilli; j'avais été faire visite à tous mes amis, à tous mes protecteurs; don Sibalto, le beau-père de don Avilas, m'avait comblé de caresses, et sa maison m'était ouverte à toute heure; toutes mes anciennes connaissances m'avaient revu avec plaisir, et j'avais profité de mon séjour à Madrid pour renouer des liens que l'absence affaiblit au moins, si elle ne les rompt pas.

Je reçus bientôt une lettre de mon oncle, qui m'ordonnait de partir de Madrid avec l'abbé Marianno, qui venait à Fernixo voir don Lope de Véga, son oncle. Je devais voyager dans un carrosse que mon oncle faisait faire, et qui devait suivre la chaise de poste de l'abbé Marianno; mais cet abbé, qui n'aimait pas mon oncle, voulut lui faire la petite niche de laisser sa voiture à Madrid : en conséquence, sous prétexte qu'elle n'était pas finie, il me dit de me préparer à courir devant sa voiture. La poste n'était pas une allure effrayante pour moi; j'achetai des bottes et un fouet, et je partis de Madrid, galopant devant la chaise de l'abbé Marianno, où il était avec un de ses amis, nommé Soravo, et qui voulait aller voir don Lope sous les auspices de son neveu.

Au bout de deux jours de route, nous nous arrêtâmes à cinquante lieues de Madrid, chez don Bertiro, premier président du nouveau conseil de Castille : nous nous y reposâmes trois jours, après quoi nous nous remîmes en route, et, après trois journées terribles, dans l'une desquelles je fus vingt-trois heures à cheval, après avoir passé de nuit les montagnes affreuses du royaume de Valence, toujours marchant au bord des précipices, et ne pouvant cependant pas vaincre le sommeil qui m'accablait, après quatre chutes qui ne me firent nul mal, j'arrivai à Fernixo, moulu, couvert de boue, et accablé de fatigue et de besoin de dormir.

CHAPITRE IX.

Ce que c'était que ma tante, seconde du nom. — Épisode de Podilletta.

Il était onze heures du matin lorsque j'entrai au grand galop dans la cour du château de Fernixo ; j'avais laissé loin derrière moi l'abbé Marianno et son compagnon de voyage. Je reconnus à peine Fernixo, tant Lope de Véga l'avait embellì. La première personne que je rencontrai fut l'aumônier de don Lope. Je lui demandai des nouvelles de ce grand homme : cet aumônier ne me reconnut pas, et m'apprit que don Lope et dona Nisa étaient allés dîner chez un voisin. Alors je me fis conduire à l'appartement de mon oncle, qui était sorti. Fâché de ne trouver personne, je demandai où logeait la nouvelle femme de mon oncle. On me mena à sa porte, à laquelle il n'y avait point de clef : je frappe, j'entends une petite voix féminine qui crie : « Qui est là ? — Moi, repris-je. — Qui, vous ? — Le neveu de mon oncle », répondis-je de la meilleure foi du monde. Sur-le-champ la porte s'ouvre, et une petite femme me saute au cou avec un transport de joie que je ne pouvais comprendre.

Ma tante, car c'était elle, m'accablait d'embrassements et me disait les choses les plus tendres. Moi, qui la voyais pour la première fois, qui étais excédé de fatigue, je ne répondais pas un mot à tous ses discours, et ma froideur commençait à piquer ma tante, lorsque mon oncle arriva. J'allai à lui, je l'embrassai ; et comme sa femme fit quelques pas pour venir à nous, je m'aperçus qu'elle boitait ; alors j'ouvris la bouche, qui avait été fermée jusque-là, pour lui dire qu'elle avait une épine dans le pied. « Non, mon neveu, reprit-elle, ce n'est rien. — Pardonnez-moi, Madame, car vous boitez beaucoup. — Mon neveu, c'est que je suis boiteuse. — Ah ! c'est différent. » Voilà mon premier compliment à ma nouvelle tante. Elle n'était pas mal de figure, elle n'était pas sans esprit, et don Lope avait assez d'amitié pour elle ; mais elle avait un

fonds d'aigreur et d'impatience dans le caractère qui la faisait souvent disputer; elle était coquette avec tous les hommes, et méchante avec toutes les femmes; grande caresseuse, les baisers et les larmes ne lui coûtaient rien; et en moins d'une heure je m'aperçus à merveille que mon oncle était absolument subjugué par elle. Je la priai de vouloir bien me faire donner à dîner et un lit; mais elle avait trop d'amitié pour moi pour m'accorder toutes mes demandes; elle me fit manger un morceau, et voulut me conduire avec elle chez un Minorquois de ses amis qui leur donnait à souper. J'allai donc m'habiller malgré ma fatigue, et pendant ce temps arriva l'abbé Marianno, qui reçut assez froidement les politesses dont l'accablait ma tante. Enfin nous montâmes en carrosse, et nous partîmes pour la maison du Minorquois. Pendant le chemin, ma tante me combla de caresses; pendant le souper, ce fut de même; moi, je n'étais occupé qu'à m'empêcher de succomber au sommeil. Enfin nous revînmes à Fernixo, j'eus la permission de m'y livrer. Le lendemain je fis ma cour à don Lope et à dona Nisa, qui me reçurent à merveille. Dona Nisa eut une conversation avec moi pour m'assurer que ce n'était pas elle qui avait marié mon oncle. Elle me faisait trop d'honneur en croyant que je m'en occupais, je pensais à tout autre chose; et, pendant mon séjour à Fernixo, je ne songeai qu'à me distraire et à chercher de la dissipation.

Il y avait au château une petite enfant de huit ans que dona Nisa aimait avec passion : c'était la fille de cette dona Podilla, nièce du grand Caldéron, que don Lope avait dotée et mariée. La jeune Podilletta n'était pas jolie, mais sa petite mine était pleine d'esprit : vive comme le salpêtre, elle impatientait souvent dona Nisa, qui lui montrait à jouer du clavier; mais, au milieu de la plus grande colère, une saillie de Podilletta faisait éclater de rire dona Nisa. Cette petite fille était insupportable, mais charmante, et ses grâces égalaient ses défauts. Fort avancée pour son âge, elle entendait presque tout ce que l'on disait; elle n'était encore animée que par le feu de son esprit, mais l'on pouvait dire avec confiance que bientôt un autre feu viendrait s'y joindre, et,

quoiqu'elle n'eût que huit ans, de temps en temps on en voyait poindre des étincelles.

Podilletta prit beaucoup d'amitié pour moi ; elle était toujours à mes côtés, elle m'embrassait souvent, souvent ce n'était pas sur mes joues, et elle faisait semblant de s'être trompée. Dès que je sortais avec mon fusil, pour aller tuer quelques becfigues dans les vignes, Podilletta me suivait, elle me tenait par la main, se cachait derrière moi à l'instant où je tirais, et courait ramasser l'oiseau tué, en sautant sur les échaldas avec une agilité et une grâce charmantes. On se moquait de l'amour de Podilletta, et la moindre raillerie là-dessus la mettait en colère : cette enfant était singulière pour son âge. Une conversation qu'elle eut avec moi m'étonna plus que tout ce que nous avions vu.

Nous revenions de la chasse tous les deux ; elle portait mon gibier, suivant sa coutume, et me donnait la main, lorsqu'un chien vint nous aboyer et lui fit peur : je pris une pierre et j'en frappai le chien. « Ah ! prends garde, dit Podilletta, ce chien pourrait venir te mordre. » Podilletta n'avait pas coutume de me tutoyer ; je fus un peu étonné de cette nouveauté, et, sans vouloir la lui faire apercevoir, je lui répondis : « Il n'y a rien à craindre, n'ayez pas peur... — Ah ! ce n'était pas pour moi que j'avais peur ; mais apparemment monsieur trouve mauvais que je l'aie tutoyé?... — Moi ? non, je vous assure ; au contraire, vous m'avez fait plaisir... — Ah ! si cela était, vous m'auriez dit : Tu m'as fait plaisir... — Ne soyez pas fâchée, Podilletta, si je ne vous tutoie pas, ce n'est permis qu'à des frères et sœurs, et à des maris et femmes... — C'est permis aussi à ceux qui s'aiment, et voilà pourquoi vous ne le vous croyez pas permis, parce que vous ne m'aimez pas... — Je vous aime de tout mon cœur, ma chère Podilletta... — Ah ! vous m'aimez ? Comment m'aimez-vous?... — Comme la sœur la plus gentille que l'on puisse aimer... — Monsieur, je ne veux point de cette amitié-là, et j'aime mieux n'être point aimée que de l'être comme cela... — Eh ! comment voulez-vous donc que je vous aime, Podilletta?... — Comme un mari aime sa femme, quand il y a deux jours qu'ils sont mariés... — Eh bien,

je vous aimerai comme ma femme... — En ce cas, dis donc : Je t'aime, et embrasse-moi en disant encore : Je t'aime.... — Je t'aime de tout mon cœur, ma chère amie, » et je l'embrassai. — Podilletta fut enchantée; nous fîmes le reste du chemin toujours causant, toujours Podilletta cherchant les tournures de phrases par lesquelles elle pouvait me tutoyer davantage; et nous arrivâmes au château du meilleur accord du monde.

J'avais résolu de voir jusqu'où irait cette singulière enfant; de sorte qu'en entrant au salon je dis exprès que je venais de ma chambre. Sans nous être donné le mot, Podilletta dit qu'elle venait de jouer dans le jardin. Elle me proposa bientôt une partie de piquet, que j'acceptai. Podilletta jouait mal au piquet, je la gagnais; elle se fâcha, je la gagnais toujours. Elle prit de l'humeur et me jeta les cartes au nez. Alors je lui dis, du plus grand sérieux et de manière à être entendu de tout ce qui était dans le salon : « Ce que vous faites là n'est pas bien, Podilletta, après ce qui s'est passé il y a une demi-heure. » Tout le monde demande en riant ce qui s'est passé; je ris moi-même, en affectant de regarder Podilletta, qui, rougissant jusqu'au bout des ongles, me lança un coup d'œil terrible. « Vous êtes un monstre, me dit-elle, et jamais je ne vous reverrai. » En disant ces paroles, elle tire sa chaise et sort du salon. C'est en vain que dona Nisa la rappelle : rien au monde ne peut arrêter sa course. Alors je contai à dona Nisa la plaisante histoire de la petite Podilletta. Dona Nisa en rit moins que ceux qui ne s'intéressaient pas autant qu'elle à Podilletta; elle se leva pour aller voir ce qu'elle était devenue; elle la trouva dans son lit avec le pouls très agité et ne voulant voir personne. On la laissa. Le lendemain, elle affecta de m'éviter, et depuis ce temps elle ne m'a jamais pardonné mon indiscrétion. Lorsque nous racontâmes tous ces détails à don Lope, il s'écria avec enthousiasme : « Ah ! que c'est respectable ! »

CHAPITRE XII.

Nouvelles de Durango. — Arrivée de mon père. — Ennui, bals, amours. chasse. — Vaisseau cassé dans la poitrine de ma tante.

Cependant le temps s'écoulait ; nous étions au mois de novembre 1772 : je passais mon temps à chasser, à faire de la musique et aller à une comédie qui n'était qu'à deux lieues de Fernixo. Le soir, j'accompagnais avec ma mandoline la petite Podilletta, qui chantait en jouant du clavecin, et qui me conservait toujours sa rancune. J'étais fort bien avec mon oncle ; j'étais encore mieux avec ma tante, malgré les petites querelles que nous avons assez fréquemment ; il y avait plus de ma faute que de la sienne si nos brouilleries ne duraient pas ; mais c'est une vérité que je dois confesser, jamais je n'ai pu garder de fiel contre qui que ce soit plus de vingt-quatre heures ; le sommeil a toujours mis fin à mes inimitiés ; et tous les matins j'allais déjeuner avec ma tante de la meilleure amitié du monde.

Un jour que nous revenions de la comédie, on me remit un paquet de lettres pour mon oncle et pour moi : j'eus bientôt trouvé les miennes, et j'en vis une adressée à mon oncle, et timbrée de Durango. Je la lui remis avec quelque inquiétude ; cette inquiétude était fondée : c'était une épître de la marchande de poisson, qui faisait part à mon oncle du goût que j'avais eu pour le saumon frais, et lui envoyait le mémoire de tous ces soupers qu'Estevan et moi nous comptions bien avoir payés.

Ce mémoire se montait à cent écus ; Estevan en avait autant pour son compte ; ainsi six cents francs, et les acomptes que nous avons donnés, ont sûrement bien acquitté tout ce que nous devons à nos charmantes poissonnières. Mon oncle, qui n'a jamais aimé le saumon, trouva ce mémoire fort ridicule, et faisait semblant de ne vouloir pas le payer : quand je vis cela, je fis semblant aussi d'être fort triste, fort repentant ; je fis encore semblant d'être de l'avis de ma tante sur deux ou trois points où personne n'était de son opinion ; je fis sem-

blant encore de la trouver plus jolie qu'à l'ordinaire, et ma tante me fit payer mon mémoire de saumon.

Cette affaire-là finie, je croyais être tranquille; mais une autre lettre de Durango vint me donner une alarme plus sérieuse : notre commandant me manda que le roi avait réformé l'école d'artillerie, et que nous étions tous dispersés et renvoyés à la suite des différents régiments de ce corps. Je m'en consolai plus aisément que mon oncle, parce que, s'il faut parler franchement, les mathématiques m'ennuyaient fort, et j'enviais intérieurement le bonheur des officiers des autres corps qui avaient le droit de ne rien faire. Je me promis bien de profiter de l'occasion pour rentrer dans ce beau droit. Je ne découvris cependant mon projet à personne; au contraire, je feignis d'être au désespoir, et mon oncle essaya de me consoler. On écrivit à mon père, on tint conseil chez dona Nisa pour savoir ce que l'on devait demander. Moi, qui n'étais inquiet de rien, j'allais danser avec les filles du village, tandis que l'on se consultait, ou bien je faisais ma cour aux femmes de chambre de dona Nisa, et, dès que je voyais tout le monde bien occupé dans le salon à discuter une question intéressante, je passais par la garde-robe, et j'allais causer avec une certaine Rosette qui raccommodeait des rideaux dans la salle à manger; j'allais l'aider à son ouvrage, et je ne rentrais au salon que lorsque les laquais, qui venaient mettre le couvert, m'obligeaient de quitter ma couturière. Quelquefois j'allais à la chasse, et je ne rentrais qu'à la nuit. Un soir que j'en revenais, et que, n'ayant point trouvé de gibier, je m'étais amusé à penser à cette petite Rincôra que j'avais vue à Rovillo, j'entrai chez mon oncle, qui me dit, d'un ton très sérieux, qu'après avoir mûrement réfléchi à ma position, il m'exhortait fort à quitter le service et à aller habiter la terre de Niaflor avec mon père; que je l'aiderais, que je me marierais; et en me débitant là-dessus toutes les choses qui se sont dites, depuis les *Georgiques* jusqu'aux *Éphémérides*, sur le bonheur de cultiver son champ, il finit par conclure que je ne trouverais le bonheur qu'entre une charrue et une tendre épouse. D'après les souvenirs

qui m'étaient venus à la chasse, je lui répondis que j'y consentais de tout mon cœur, pourvu que l'on me fit épouser tout de suite une certaine petite Rincôra, dont j'étais très amoureux depuis très long temps. Mon oncle, enchanté, prend les nom, surnoms et demeure de la signora Rincôra; il écrit sur-le-champ à don Avilas pour lui demander des éclaircissements, et moi je fus décidé pendant toute la soirée à épouser Rincôra, si on me la donnait. Je me couchai, et le lendemain, au déjeuner de ma tante, je lui dis que décidément je voulais servir et ne jamais me marier. La lettre était partie, et, grâce à la prudence de don Avilas, la négociation ne s'entama pas.

Sur ces entrefaites, mon père arriva : je le revis avec un sentiment bien vif; j'ai toujours aimé mon père autant que moi-même. Ce bon père me trouva grandi, et ne se lassait pas de me le dire; il m'embrassait à chaque instant du jour. Dès le lendemain de son arrivée, il voulut voir un peu comment j'étais dans mes affaires; le compte n'était pas difficile : j'avais un écu d'argent comptant, un habit retourné, une veste, une paire de culottes, une paire de souliers, un chapeau, deux paires de bas, dont une mauvaise, quatre chemises toutes trouées, deux épées et une cocarde toutes neuves. Mon père me conduisit à la ville voisine et me rhabilla. J'avais un peu l'air de l'enfant prodigue. Don Lope riait beaucoup de tout ce qui m'arrivait. Dona Nisa s'intéressait véritablement à moi; ma tante disait que j'avais de beaux yeux, mais qu'ils n'étaient pas assez tendres; mon oncle prétendait que je n'avais nul usage du monde, et que je n'aimais pas assez les femmes : mon père ne disait rien et m'achetait des chemises.

La maison que don Lope faisait bâtir pour mon oncle se trouva prête à peu près dans ce temps-là. Nous quittâmes donc le château de Fernixo, et nous allâmes l'habiter : ce fut dans cette nouvelle maison que mon père et mon oncle décidèrent de me faire entrer dans la marine. Nous écrivîmes à mon protecteur l'infant don Juan, qui était admirante de Castille, pour obtenir une place de garde dans la marine. L'in-

fant nous répondit et nous promit qu'il ferait ce qu'il pourrait ; mais les jours se passaient sans que nous eussions de nouvelles certaines : je m'ennuyais beaucoup, et, pour me dissiper, je louai une chambre dans le village, où je donnai des bals tous les dimanches aux belles de Fernixo. Parmi mes danseuses, la fille d'un horloger me parut plus aimable que les autres ; je le lui dis : elle avait quinze ans, elle me répondit qu'elle me trouvait aussi très aimable ; nous aimions mieux nous le répéter que danser ; ou bien, quand nous dansions, c'était toujours ensemble. Je commençais à ne plus tant m'ennuyer, lorsque le père de la naïve Pirennetta jugea à propos de lui interdire le bal. Dès que nous ne pûmes plus nous voir, nous nous écrivîmes, et je lui donnai un petit cœur d'or que ma tante m'avait donné ; ce cœur ne m'avait jamais fait plaisir que dans l'instant où je le donnai à Pirennetta. Elle me donna en échange un petit cœur d'émail que j'attachai à ma montre pour ne jamais le quitter ; nous nous dîmes adieu en pleurant. Elle partit, et nous convinmes d'une certaine marque qu'elle devait faire sur toutes les cheminées des auberges où elle entrerait, afin que, lorsque je repasserais, je pusse être sûr qu'elle s'était occupée de moi. Enfin elle partit, et mes bals ne m'amuserent plus. D'ailleurs, le curé et les pères des danseuses ne les approuvèrent pas ; il fallut y renoncer. Je me retournai du côté de la chasse, et j'y passai mes journées. Mais le malheur, qui me poursuivait, me fit chasser sur les terres d'un gentilhomme minorquois : ces Minorquois sont très fiers, et s'appellent entre eux magnifiques seigneurs. Le magnifique seigneur me rencontra chassant sur son terrain, et me demanda de quel droit j'y chassais : « De quel droit ? » lui dis-je,

Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit obscur du reste de humains ;

et je continuai ma chasse. Le magnifique seigneur me demanda mon nom. J'avais bien envie de lui dire : « Tu l'ap-

prendras en recevant la mort ; » mais je crus qu'il était plus beau de ne le point cacher ; je le lui dis à haute voix, et je chassai toujours. Lui, il s'en alla conter à mon oncle que son neveu était fort peu respectueux envers les magnifiques seigneurs. Grande colère de la part de mon oncle, reproches. Enfin je renonçai à la chasse, et je me jetai du côté de la dispute pour passer le temps : mes disputes me brouillèrent presque avec ma tante, qui fut attaquée dans ce moment de la poitrine, et n'en devint qu'un peu moins aimable : comme cette maladie donne de l'humeur, et qu'elle ne laissait pas d'en avoir beaucoup contre moi, elle eut la charité de m'accuser auprès de mon oncle de lui avoir cassé un vaisseau. Le fait était que ma tante chantait et voulait que je l'accompagnasse avec ma mandoline ; ma malheureuse mandoline était un peu haute à la vérité, et comme je ne savais pas bien l'accorder, je ne voulais pas la descendre ; ma tante chantait à mon ton, et elle prétendait que mon *la* l'avait tuée. Enfin ma tante cracha du sang. Mon oncle se mit à la soigner, et la malade devint chaque jour plus acariâtre. Mon brevet n'arriva point : mon père s'impatienta de tout ce qu'il voyait ; nous prîmes congé de don Lope et de dona Nisa : nous fîmes nos malles, où j'eus soin de mettre la mandoline, et, après avoir embrassé mon oncle et ma tante, nous partîmes de Fernixo le 31 décembre, et prîmes la route de Carthagène.

CHAPITRE XIII.

Voyage à Madrid, résultat.—Voyage à Avilas.—Changement de corps :

Le chemin que nous parcourions était le même que celui qu'avait suivi la jeune Pirennetta. Je reconnus sur toutes les cheminées les marques amoureuses dont nous étions convenus ; j'y ajoutai les miennes, et j'y traçai partout avec la pointe de mon couteau : « J'aimerai toujours Pirennetta. »

Enfin nous arrivâmes à Carthagène ; là je perdis ses charmantes traces, et là je me séparai de mon père. Cette séparation nous coûta des larmes ; il prit la route du royaume de Grenade, et moi celle de Madrid, par la diligence. Il ne m'arriva rien de remarquable, excepté que je retrouvai vers Cuença les traces de Pirennetta ; mais je les perdis tout de suite après. Je m'amusai fort pendant la route : c'était dans le temps des Rois, et nous les tirâmes pendant tout le chemin. Enfin nous arrivâmes à Madrid. Je me logeai dans le premier quartier du palais de don Juan, et le lendemain j'allai lui faire ma cour : il me reçut avec bonté. Je lui demandai une audience particulière qu'il m'accorda : je lui peignis combien ma position était triste ; je lui représentai que mes parents désiraient vivement que je servisse dans la marine, mais que, si cela était impossible, ils ne seraient point du tout fâchés de me voir dans son régiment de cavalerie. C'était là le grand objet de mes désirs. L'infant me promit de m'y placer, si je ne pouvais pas l'être dans la marine, et m'exhorta cependant à aller voir à l'Escurial le ministre de la marine, auquel il avait écrit en ma faveur. Il me donna une seconde lettre de recommandation pour lui, et je courus à l'Escurial. Je fus trois jours sans avoir de réponse à ma lettre ; enfin j'en eus une par laquelle la cinquième place vacante m'était promise. Don Juan m'annonça cette triste nouvelle, que j'appris sans me désespérer. Je lui reparlai de la cavalerie, et il me promit de penser à moi dans son premier travail sur son régiment. Un peu rassuré par cette espérance, je restai à Madrid, ménageant mon argent le plus que je pouvais, cultivant mes connaissances, allant souvent au spectacle, et mangeant presque tous les jours chez l'abbé Marianno, qui était toujours dans le nouveau conseil de Castille.

Pendant mon séjour à Madrid, je cherchai à découvrir où était la pauvre Pirennetta. J'y parvins, et j'allai chez l'horloger où son père l'avait envoyée. Je la trouvai malade : elle était au lit, pâle comme un lis, et je vis à son cou le petit cœur d'or que je lui avais donné : je ne puis pas vous rendre

combien je fus ému de voir Pírennetta malade. Je ne pus lui parler en particulier ; elle me pria même de ne pas revenir la voir, parce que son père le saurait et la rendrait plus malheureuse : je lui obéis avec peine ; je n'y retournai plus ; mais je conservai toujours d'elle un souvenir triste et bien tendre.

Je faisais ma cour tous les jours à l'enfant pour qu'il n'oubliât point ce que je lui avais demandé. Au bout d'un mois, ce prince m'annonça qu'il m'avait donné une sous-lieutenance dans son régiment de cavalerie, et que je pouvais compter dessus, si dans deux mois je n'étais pas garde de la marine. Je remerciai beaucoup mon protecteur, et, n'ayant plus d'affaires à Madrid, je résolus d'aller attendre à Avilas l'expiration de mes deux mois. Je partis donc pour Avilas par la voiture publique, et j'y trouvai le maître et la maîtresse de la maison à peu près seuls. Je passai avec eux février et mars 1773, ne m'amusant pas trop, parce que je ne savais pas m'occuper, et l'instant où il fallait monter dans ma chambre était terrible pour moi : je ne savais que devenir ni que faire. Don Angelo n'était plus à Avilas ; il avait eu la survivance de son père, et était retourné à Madrid ; nous étions absolument seuls, dans le fort de l'hiver, à la campagne. Je m'occupais à copier des chansons et à faire un ouvrage de métaphysique, que j'ai depuis jeté au feu : l'ennui m'avait rendu raisonneur, et le raisonnement m'avait rendu athée : j'ai mieux aimé renoncer à raisonner, et je suis revenu de bonne foi à reconnaître un Dieu, mon créateur. Au bout de deux mois, mon brevet m'arriva, et je me préparai à joindre mon régiment qui était en Catalogne. Avant d'y aller, j'avais besoin de passer par Madrid, où je voulais voir don Juan et arranger mes finances ; elles ne se montaient qu'à dix-sept ou dix-huit louis que j'avais confiés à don Avilas : il me les rendit dans une bourse où j'en trouvai ving-cinq : avec cela, je pris congé de lui et je partis pour Madrid. Mes vingt-cinq louis ne pouvaient me suffire pour faire mon entrée au régiment ; j'empruntai trente louis, pour acheter un cheval, à mon ancien précepteur Vrido, qui

me les prêta avec un zèle et un plaisir que je n'oublierai jamais. Tranquille du côté de l'argent, je pris congé de l'infant don Juan, et je partis pour la Catalogne avec le jeune D. Montalto, à qui don Juan avait promis son régiment, et qui commençait par être sous-lieutenant comme moi.

ESSAIS DE MÉMOIRES

SUR M. SUARD.

« Je lègue à ma bonne et tendre Amélie le soin de ma mémoire ; condamné par la nature, résigné par la raison à la laisser seule après moi sur la terre, la peine de cette cruelle séparation n'est adoucie que par l'idée que je vivrai encore longtemps dans le cœur qui m'a aimé, qu'elle aimera la vie pour m'aimer encore, pour parler de moi à nos amis communs, pour s'entretenir avec eux de ce qu'il a pu y avoir en moi qui méritât leur estime et leur affection. Je n'ai jamais vécu pour l'opinion des hommes, je n'ai jamais songé à celle de la postérité, mais j'aime à penser qu'après moi mon nom sera prononcé avec bienveillance et avec intérêt par ceux que j'ai estimés et chéris. Tant que mon image restera empreinte dans le cœur tendre de mon Amélie, je ne puis me persuader que ce ne soit pas là une douce existence.

« Je lui confie ce dépôt avec l'espérance de nous rejoindre un jour dans un monde plus désirable, etc., etc. »

Telles sont les paroles que j'ai lues dans le testament de M. Suard et qui m'ont imposé le devoir que je remplis aujourd'hui. Ces *Essais de mémoires*, auxquels j'aurais voulu donner un titre plus modeste, ne sont destinés qu'aux amis de M. Suard et aux personnes qui l'ont connu. Une plume beaucoup plus habile avait désiré se charger de ce soin ; la connaissance parfaite que cet écrivain avait du caractère et

des vertus de M. Suard, les larmes abondantes qu'il répandait sur sa tombe, m'ont fait céder à ses vœux. Mais ni mes intentions, ni celles que je lisais dans les dernières volontés de M. Suard n'ayant été remplies par cet écrit, dont à peine quelques fragments m'ont été communiqués, des considérations très puissantes à mes yeux, et dont je ne dois compte à personne, me décident à le désavouer auprès de mes amis. Je vais donc essayer de peindre les qualités aimables et les vertus douces de l'homme excellent auprès de qui j'ai commencé à compter ma vie par le bonheur que j'ai tenu de lui, et avec lequel j'espérais la terminer. Qu'on ne s'attende à aucun ordre dans un travail fait à la hâte et où je ne consulte que mes souvenirs. Mais si j'ai pu réussir à rendre l'homme dont je vais parler plus cher à ceux qui l'ont aimé, si je puis le rendre regrettable à ceux qui ne l'ont point connu, je serai assez récompensée d'une occupation où la douleur se mêle sans cesse à la satisfaction de remplir un devoir sacré pour moi, mais qui me retrace sans cesse aussi la cruelle séparation de l'ami le plus tendre et le plus chéri.

Jean-Baptiste-Antoine Suard est né à Besançon, le 15 janvier 1734.

Il fut élevé à l'université de cette ville, dont son père était le secrétaire. Il s'y distingua de bonne heure, obtint des prix dans toutes les classes, conserva l'amitié de ses rivaux comme l'estime de ses maîtres. Il avait un frère plus jeune que lui, qu'il aimait beaucoup, son égal peut-être pour les qualités de l'âme : mais c'était l'aîné qui, en réunissant un esprit distingué à l'âme la plus tendre et au caractère le plus ferme, fit de bonne heure les délices comme l'orgueil de ses parents.

On avait fondé dès longtemps à l'université de Besançon un prix pour celui qui faisait le mieux des armes, comme si on avait prévu que les écoliers de l'université auraient un jour besoin d'en faire usage : c'était le jeune Suard, né avec une souplesse et une flexibilité de mouvements qu'il a conservées jusque dans sa vieillesse, qui obtenait toujours ce prix.

Le régiment du Roi, composé de la meilleure noblesse de France, mais dont quelques officiers étaient plus vains de leurs aïeux qu'animés du désir de s'en rendre dignes, le régiment du Roi faisait tous les ans un long séjour à Besançon. Les jeunes écoliers, nourris dans l'étude de l'antiquité, où les facultés naturelles occupaient les premières places, repoussent avec une indignation naturelle le dédain que leur montrent des hommes qui quelquefois ne peuvent s'enorgueillir que de leurs ancêtres. Il y avait depuis longtemps une guerre ouverte entre le régiment du Roi et les écoliers de l'université, dont les premiers prodiguaient l'insulte que les derniers brûlaient de venger. Le jeune Suard (il avait alors dix-sept ans) se trouva seul dans une rue au moment où le jour tombait. Il marchait librement dans la rue, quand un jeune officier du régiment du Roi lui cria : *Bourgeois, prenez le bas du pavé.* M. Suard n'avait point d'épée dans ce moment : une loi leur défendait d'en porter ; mais plusieurs, ainsi que lui, ne sortaient jamais de nuit sans en avoir une à leur côté. M. Suard traversa la rue, passa devant le jeune officier, le fixa assez attentivement pour le bien reconnaître, et peu de temps après il eut la satisfaction de le rencontrer. Ils étaient alors seuls dans la rue. Il avait son épée, il s'avança vers l'officier, et lui dit, en la tirant : *Défendez-vous, Monsieur.* Il s'aperçut promptement que ce jeune homme était tout neuf dans le métier des armes. Sa seule crainte, m'a-t-il dit, était de le tuer ; il ne voulait lui donner qu'une leçon. Il y réussit ; il ne le blessa qu'au bras, mais la blessure fut assez profonde pour obliger le jeune militaire à rester plusieurs semaines dans son lit.

M. le duc de Randan était gouverneur de Besançon et appartenait tout entier à la cour et au régiment du Roi. On l'estimait généralement, mais les écoliers de l'université le jugeaient trop partial en faveur de leurs adversaires. Ce duel fit du bruit. M. Suard n'en parla qu'à un ami, et ses parents l'ignorèrent longtemps. Le jeune officier fut interrogé par le duc et par ses chefs ; mais il fut assez délicat pour déclarer qu'au moment de ce combat, la nuit commençait

à tomber, et qu'il ne pouvait donner aucun signallement de l'écolier qui l'avait provoqué.

Quelques mois après cet événement, un ami intime du jeune Suard, nommé Colin, fut insulté et désarmé, dans la nuit, par quatre officiers du régiment du Roi qui le couvrirent d'outrages. L'un d'entre eux, qui était le neveu du ministre de la guerre, se montra le premier provocateur. Colin ne respira plus que la vengeance; son ami, le jeune Suard, partagea son juste ressentiment et s'engagea d'être témoin du combat qui suivit de près cette horrible insulte. L'indigne neveu du ministre y périt; Colin lui perça le cœur et l'étendit expirant sur le pavé. Colin sortit à l'instant de la ville et passa les frontières. La rue où le combat s'était passé et où gisait mort l'auteur de l'outrage était solitaire au moment du combat, mais ceux qui la traversèrent depuis et qui aperçurent le cadavre, crièrent, « A la garde! » Le jeune Suard, tranquille sur son ami, songea à lui et jeta son épée dans une fenêtre entr'ouverte; il voulait aussi y jeter son ceinturon; mais comme, il ne cédait pas à son impatience, il en brisa la boucle, et mit par distraction une partie des morceaux dans sa poche : ce fut cette circonstance qui prouva, en rapprochant les pièces, qu'au moins il avait été témoin du combat.

On peut imaginer l'effet de la mort du neveu d'un ministre puissant, tué par un jeune écolier. La ville, qui applaudissait peut-être à la vengeance de cet écolier, fut jetée dans l'effroi par les cris menaçants du duc de Randan contre l'auteur d'un tel attentat. Il fit répandre un monitoire, et fit usage de toute sa puissance pour découvrir celui qu'il appelait le *meurtrier*. Le jeune Suard confia ce duel à sa famille, et lui dit qu'il en avait été témoin. Son père fut saisi d'effroi, car ce fils devenait naturellement l'objet des soupçons, par son habileté à manier les armes.

Son père le fit partir pour la campagne d'un ami, qui était à quelques lieues de Besançon. Ce bon père, plein de franchise, crut assurer au malheureux jeune homme un protecteur plus sûr en disant à celui dont il réclamait l'hospita-

lité que son fils avait été témoin du combat de Colin ; mais cet homme indigne trahit la confiance d'un ami, se rendit chez le duc de Randan, et lui rapporta tout ce qu'il venait d'apprendre. M. Suard fut instruit par son père du monitoire lancé contre Colin et ses complices, et de la trahison de l'homme chez qui il avait cherché un asile. Il pressentit dès ce moment tout son malheur : « Je fus, dit-il, ré-
« veillé le lendemain par le bruit qu'on fit en ouvrant fort
« rudement la porte de ma chambre : je vis paraître Mi-
« nary » (un archer odieux à la ville de Besançon par la dureté de son cœur et la raillerie la plus insultante envers ceux qu'il était chargé d'arrêter), « qui me pria peu poli-
« ment de me lever. Je cachai mon trouble, me levai et
« m'habillai à l'instant, non sans quelques distractions. Tout
« ce qui composait la maison. » (le traître n'y était pas, et aucun des habitants ne soupçonnait sa bassesse) « fut à l'ins-
« tant dans ma chambre, baigné de larmes, moi seul af-
« fectais d'être tranquille, quoique je le fusse moins que
« personne. Au moment du départ, la désolation de toute
« cette famille, les larmes qu'elle répandait, me furent
« mille fois plus sensibles que mon malheur même ; je sor-
« tis, pénétré de reconnaissance de tant de preuves de la
« bonté de leur cœur et de l'intérêt si tendre qu'ils me
« montraient. »

Minary prit dans toute la route les précautions les plus humiliantes pour s'assurer de son prisonnier, qui se serait infailliblement échappé de ses mains, s'il avait pu concevoir la moindre espérance de le faire avec succès. A pied, Minary l'obligeait de tenir un mouchoir dont lui et l'autre archer tenaient les deux bouts. Un bon curé vint lui offrir son cheval, que le jeune Suard accepta. Minary l'y attacha par l'étrier, et le garrotta jusque dans son lit. Toutes les personnes de sa connaissance qui se trouvaient sur la route, averties de son arrestation, se rendirent dans les auberges où il devait passer, lui témoignèrent le plus vif et le plus tendre intérêt, et lui firent les offres de services les plus empressées. C'est dans une lettre de M. Suard à son père que

j'ai trouvé ces tristes détails, et j'ai peine à transcrire ce qui va suivre. « Arrivé, dit-il, à Besançon, je me rendis à la « prison. Je croyais de bonne foi qu'on avait déjà préparé « une chambre où j'aurais joui de quelque liberté; mais je « fus consterné quand on me fit descendre dans un cachot « où l'on m'enferma seul et sans lumière; un antre qui sem- « blait plutôt fait pour les bêtes féroces que pour des hom- « mes. Figurez-vous, mon père, quels furent les mouve- « ments qui m'agitèrent dans ce moment. Fatigué de mon « voyage, à peine pouvais-je me soutenir sur mes genoux; « je m'approchai d'une muraille humide contre laquelle je « m'appuyai, et là je soulageai mon cœur oppressé par un « torrent de larmes. Peu de temps après, j'entendis le bruit « des clefs infernales : on m'apportait une chaise et de la « paille, sur laquelle je me jetai. J'étais comme Job sur son « fumier, et j'avais besoin de sa patience pour supporter « ma situation. Je me calmai peu à peu, dans l'espérance de « ne pas rester une nuit de plus dans cet antre horrible, et « je m'endormis. »

Le lendemain au matin, on l'en fit sortir pour paraître devant le grand prévôt; et, sans conseil, sans guide, car son père n'avait pu lui rien faire parvenir, il adopta le parti d'une entière dénégation sur cette affaire, et dit au grand prévôt qu'il n'en connaissait aucun détail. M. le duc de Randan voulut le voir, et espéra l'intimider; mais il avait naturellement l'âme aussi courageuse que douce et sensible, et les regards de ses concitoyens, dans la route qu'il traversa pour se rendre chez le duc de Randan, conduit par des archers, ces regards pleins de l'intérêt le plus vif et le plus tendre, avaient aussi rendu son âme à son énergie naturelle. Il se présenta avec calme devant le duc de Randan, qui lui dit : « Jeune homme, vous êtes perdu si vous ne me dites pas toute la vérité et tout ce que vous savez du duel de Colin. — Monsieur le duc, je ne sais aucun détail, si ce n'est le traitement horrible que cette affaire m'a attiré : j'ai été ramené dans cette ville par des hommes indignes d'en porter le nom, et, en y arrivant, jeté dans un horrible cachot où ne devraient entrer

que les hommes chargés de crimes. — Je vous y ferai remettre, les fers aux pieds, si vous ne voulez pas parler. — Vous en êtes le maître, Monsieur », fut toute sa réponse. Le duc, en effet les lui fit attacher au moment même : il conserva un tel calme qu'il osa demander s'il y en avait aussi pour les mains. J'avoue que je n'approuve point cette bravade : sa jeunesse en doit être l'excuse ; mais elle lui attira tant de mauvais traitements, que je souffre encore aujourd'hui des maux par lesquels on lui fit expier cette parole indiscrete. A cette question, s'il n'y en avait pas pour les mains, la fureur du duc fut au comble ; il fit jeter ce jeune homme dans un cachot infect, à côté de deux scélérats qui devaient être exécutés peu de jours après. Ici le courage moral céda à une fièvre ardente qui le saisit au bout de quelques heures, et lui fit repousser tout aliment. Le geôlier vint avertir M. de Randan qu'il ne répondait pas de son prisonnier pour vingt-quatre heures. La nouvelle de cet affreux traitement se répandit bientôt dans la ville, dont les habitants furent indignés en voyant cet intéressant jeune homme, qu'ils nommaient le héros de l'honneur et de l'amitié, traité comme un vil criminel et confondu avec des scélérats infâmes. Quelques officiers du régiment du Roi, sensibles au véritable honneur, se montrèrent touchés de la noble conduite de ce jeune homme. Les outrages dont le neveu du ministre avait abreuvé Colin ne pouvaient être expiés que par la mort : c'était là ce que pensaient plusieurs d'entre eux ; sans doute ils sentaient aussi qu'un traitement si indigne et si barbare allait les rendre plus que jamais l'horreur de toute la ville. Le parlement se rangea de premier mouvement du parti de la ville ; plusieurs de ses membres se rendirent chez M. de Randan, pour se plaindre d'un traitement si atroce envers un jeune homme dont ils étaient les protecteurs naturels ; ils prétendirent que cette affaire était de leur ressort et redemandèrent leur prisonnier. M. de Randan ne put résister à une réclamation si générale ; il consentit qu'on le transférât sur-le-champ dans les prisons du parlement, qui le plaça dans une chambre propre et saine,

appela un médecin dont les secours lui furent longtemps nécessaires, n'osa permettre, à cause du gouverneur, d'autres communications que par lettres avec ses parents et ses amis, mais le laissa libre de demander aux premiers toutes les petites douceurs qu'il pouvait désirer. Il demanda des livres, ses manuscrits, et un oiseau qu'il aimait beaucoup.

Le duc de Randan, soit par ordre du ministre, soit par ressentiment, enjoignit au parlement de juger son prisonnier. On avait trouvé sur lui, en le fouillant dans les cachots, la boucle brisée de son ceinturon. On s'était assuré, en rapprochant les pièces, que l'épée était à lui. Il avait donc porté les armes malgré la défense des lois. Il parut devant ses juges avec la tranquille assurance de n'avoir point à combattre d'injustice. On lui demanda pourquoi il avait porté une épée, quand il ne pouvait ignorer la loi qui le lui défendait : un conseiller qui était derrière lui : *Répondez*, lui dit-il, *que c'était pour vous donner des airs*. Je ne sais point d'autre détail sur cet interrogatoire ; sans doute on le questionna sur l'affaire de Colin ; mais comme on ne cherchait pas à le convaincre, on se contenta de la déclaration qu'il avait déjà faite au duc de Randan, qu'il n'en avait aucune connaissance. Le parlement, pour le punir de sa désobéissance aux lois, le condamna à un an de détention dans ses propres prisons.

Une peine si sévère pour un jeune homme de dix-sept ans ne satisfait point le duc de Randan, qui, soit pour obéir à des instructions du ministre, soit pour satisfaire un ressentiment personnel, ce qui paraît par deux lettres de M. Suard à son père, le fit enlever la nuit des prisons du parlement par des archers à qui on donna l'ordre de le conduire aux îles Sainte-Marguerite. Son enlèvement, qu'on sut le lendemain dans toute la ville, porta le désespoir dans l'âme de ses parents. Cette disparition secrète, cette violation des droits du parlement devint l'objet de toutes les conversations. Où allait-il ? qu'en voulait-on faire ? Son père se rendit chez le gouverneur, qui répondit à toutes ses

questions que son fils était perdu pour lui, et qu'il lui conseillait de n'y plus penser.

Une des premières idées qui se présentèrent à M. Suard, en recevant la nuit l'ordre de se lever et de suivre ceux qui le lui portaient, fut que, n'osant le faire juger dans une ville qui s'était montrée si dévouée à ses intérêts, on allait le conduire dans un lieu où l'on pourrait prononcer son arrêt de mort avec sûreté. En causant un jour avec lui sur son sentiment intérieur dans ce moment, il me dit que dès son arrestation il avait envisagé la mort, dans cette circonstance, comme devant être le terme du procès, et qu'il ne la craignait pas. Comme il avait autant de vérité dans le cœur que de finesse dans l'esprit, je suis sûre qu'il était sincère. Son sentiment le plus pénible, m'a-t-il dit, était le désespoir qu'il était bien certain que cet enlèvement secret causait à ses parents. Il était soutenu dans ce moment par l'intérêt général qu'on lui portait, circonstance que lui avaient apprise les lettres de son père et de ses amis, pendant son séjour dans les prisons du parlement. Il avait suivi, sans guide, l'impulsion d'une âme courageuse et élevée : il était content de lui, et j'ai toujours vu que c'était là son plus grand besoin.

Il n'eut point à se plaindre des archers qui étaient chargés de le conduire. Ils refusèrent à la vérité de lui apprendre le lieu où ils devaient le laisser, et ne le perdirent de vue ni le jour ni la nuit. Mais il n'en reçut jamais d'insultes. Dans toutes les auberges où on l'arrêta, il n'avait rencontré que les regards de la plus douce bienveillance; il voyageait en prisonnier d'État et non en criminel. Il conserva un doux souvenir de la jolie fille d'un hôte chez lequel il coucha. Elle ne lui parla point, mais s'occupa de tout ce qu'elle crut pouvoir lui offrir, et ses regards touchants l'instruisirent du tendre intérêt qu'elle prenait à son malheur.

Quand il arriva à Marseille, il ne douta plus qu'on ne le menât aux îles Sainte-Marguerite; il y arriva en effet bientôt, et là on le mit dans la prison du fort qui depuis longtemps servait de prison d'État. Quoiqu'il ne vît plus qu'une

détention dans le traitement qui lui était réservé, il l'envisagea comme devant être longue et terrible. Il s'était senti plein de courage pour entrer dans la tombe, qui offre le repos et l'absence de tous les maux; mais la chambre où on le confina lui présenta un tombeau vivant qui rassemblait toutes les privations; et c'était à l'âge de près de dix-huit ans, à l'époque du printemps, où la terre se paraît pour tous ses semblables, qu'il était privé de la vue du ciel, de la vue de cet astre qui ranime tout ce qu'il éclaire; que surtout il était privé de tous les biens du cœur au moment où il s'ouvre au charme des affections les plus fortes et les plus douces, privé de l'amitié de ses amis et de la tendresse de ses parents, à qui il ne pouvait penser sans répandre des larmes.

Sa santé, naturellement délicate, se ressentait encore du court séjour qu'il avait fait dans les deux cachots, et c'était un triste lieu pour se rétablir qu'une chambre où l'on n'apercevait le ciel qu'à travers une lucarne élevée; encore ne pouvait-il le voir qu'en montant sur des chaises. Il était aussi mal nourri que mal logé, et les portions qu'on apportait aux prisonniers suffisaient à peine à soutenir leur existence, quoique le gouvernement payât 1,500 francs pour chacun d'eux. Il se rejetait bientôt sur son lit, où il n'entendait que le bruit des flots de la mer qui venaient frapper les murs de sa prison. Ce silence, qui n'était interrompu que par ce bruit monotone, le jetait dans une mélancolie qui depuis a fait partie de sa manière d'être et de son caractère, et qui y répandait, ce me semble, un grand intérêt.

Une nuit, il entendit jouer de la flûte; les sons sortaient d'une chambre voisine. C'étaient les premiers qui parvenaient à lui depuis sa détention, les premiers qu'il entendit sortir d'une bouche humaine. Il se crut encore au milieu de ses semblables, son visage fut à l'instant baigné de larmes, mais ses larmes étaient les plus douces qu'il eût répandues depuis longtemps; il sentait qu'il n'était plus seul et qu'un infortuné n'était pas loin de lui.

Cependant il reprit bientôt cette résignation courageuse,

recours des âmes fermes contre l'inflexible destinée, et qui toujours fait supporter les maux inévitables à l'âme qui s'y soumet. Son désœuvrement absolu commença à lui peser; il sentit qu'il fallait s'y soustraire par des idées étrangères à ses peines et par une occupation sérieuse; n'ayant aucun livre, il traça d'abord des vers et de la prose avec du charbon sur toutes les parties des murs de sa chambre. Il avait une grande aptitude pour découvrir beaucoup de vérités mathématiques, et, en s'en occupant seul et sans livres, il alla bientôt jusqu'aux logarithmes. Il fit aussi sur les chiffres des observations dont les résultats étaient à la portée des femmes mêmes. Il composa depuis plusieurs chiffres pour les correspondances des cabinets politiques, et devinait tous ceux qu'on lui présentait. Un jour le maréchal de Beauveau, qui lui montrait autant d'estime que d'amitié, le défia, en lui envoyant son chiffre, de le deviner; M. Suard le devina à l'instant même et, à sa prière, lui en fit un autre que personne ne devina jamais.

Il trouva un geôlier disposé à lui donner une plume et de l'encre; il sentait le besoin de livres : il écrivit au gouverneur pour lui en demander, afin de s'arracher, lui disait-il, quelques instants à son malheur. Il parlait dans cette lettre de la cause de sa détention et de tous les maux que cette cause lui avait attirés. Le gouverneur fut touché du ton de cette lettre et la montra à sa femme qui fut encore plus sensible que lui aux infortunes du jeune prisonnier. Ils lui envoyèrent le peu de livres qu'ils possédaient. M. Suard lui demandait aussi de voir et de causer quelquefois avec un de ses camarades d'infortune, et le gouverneur permit au chevalier de Lus **, qui occupait une chambre à côté de la sienne, de le visiter tous les jours à certaines heures.

J'ai entendu souvent M. Suard parler de ce chevalier de Lus **: c'était un homme qui avait le génie du vice avec un instinct digne de Satan lui-même. Dès l'entrée de sa carrière, il avait été le fléau de sa noble famille. Joueur, escroc, plein d'inventions diaboliques pour échapper aux châ-

timents qu'il méritait, il connut toutes les prisons de la France et se sauva de toutes, même de Pierre-en-Cise. La difficulté était de le saisir. Il s'était rendu la terreur de tous ceux qu'on chargeait de l'arrêter; il se jouait de la vie de ces hommes comme de la sienne propre. Au moment où l'on mit la main sur lui pour le conduire aux îles Sainte-Marguerite, après avoir tué un des archers, il força le second qui le poursuivait à le suivre jusque sur les gouttières de la maison. Là, le chevalier de Lus** le saisit au collet, lui dit qu'ils allaient faire ensemble un beau saut, enfonça le pied dans la gouttière avec tant de force que le plomb céda, et qu'au lieu de précipiter son archer dans la rue, ils se trouvèrent tous les deux dans un grenier; c'est ainsi qu'on s'empara de lui et qu'il fut conduit aux îles Sainte-Marguerite, d'où il se sauva encore peu de temps après.

Il racontait avec orgueil toutes ses machinations pour se procurer la liberté, et était enchanté de la terreur où il jetait ses parents en la recouvrant. Il prétendait avoir le droit de se livrer à tous ses vices comme à toutes ses bassesses, et exérait une famille qui s'arrogeait le pouvoir d'y mettre un frein.

M. Suard m'a dit souvent qu'avec un génie aussi inventif pour recouvrer sa liberté perdue, accompagné d'un courage qui tenait au mépris de sa vie et de celle de ceux qui attendaient à sa liberté, il n'avait aucun esprit; mais ne perdant jamais de vue son objet et ayant besoin d'engager sans cesse les geôliers à moins de surveillance, ils étaient tous ses meilleurs amis, après quinze jours de détention. Le chevalier de Lus** demanda bientôt à M. Suard les raisons de la sienne; il lui fit le récit de son aventure, en ajoutant que sa plus grande peine était l'ignorance où étaient ses parents de son existence. « Quoi! lui dit le chevalier, vous êtes ici depuis six mois, et vous n'avez pas encore trouvé le moyen de faire parvenir une lettre à votre père? Vous êtes un grand sot. Écrivez-lui sur-le-champ, demandez-lui de l'argent et donnez-lui telle adresse, je vous réponds qu'il aura votre lettre dans peu de temps. » En effet, la réponse de son père

ne se fit pas attendre ; le chevalier donna à M. Suard des assurances de la joie que son père avait éprouvée en s'assurant de son existence et du lieu de sa détention, et mit l'argent que celui-ci envoyait dans sa poche. Quand M. Suard eut la certitude d'une bassesse qu'il était bien loin d'imaginer, il se rappela que le chevalier, en jouant au petit palet avec ses écus qu'il avait escroqués, le regardait d'un air malin, railleur et plein de joie du nouveau triomphe qu'il venait d'obtenir.

Le chevalier de Lus** s'échappa des îles Sainte-Marguerite peu de temps après. Il avait fait une longue corde de ses draps et de ses matelas, sans que les geôliers s'en aperçussent. Il avait l'art de les éloigner de toute surveillance, en leur offrant du tabac, en leur parlant de leurs femmes et de leurs enfants. Il tomba dans la mer et vogua vers un batelier qui toujours environnait l'île. Il lui donna l'ordre de le passer sur le continent. Celui-ci résista, car il y allait de sa vie ; mais le chevalier s'était armé d'un couteau, et le menaça, en le levant sur son cœur, de le lui percer à l'instant, s'il n'obéissait, et le batelier obéit.

M. Suard dut au moins au chevalier d'avoir soulagé le cœur de ses parents, en leur apprenant son existence et le lieu de sa captivité. Bientôt il reçut à la fois deux lettres de son père. « Je n'entreprendrai point, lui disait-il dans sa réponse, de vous peindre le bonheur que j'ai ressenti en « les lisant ; votre tendresse pour moi se montre dans « toute son étendue dans ces précieuses lettres, et mes « expressions ne peuvent vous dire assez le bien qu'elles « ont fait à mon cœur. Tranquillisez-vous, mon bon père, « ces lettres si longtemps désirées, en me tirant de la cruelle « incertitude où j'étais, ont rendu le calme à mon âme ; le « poids de ma prison en est plus léger de moitié. C'est la « seule vraie, la plus pure satisfaction que j'aie goûtée depuis que je suis ici.

« J'apprends enfin par vous la friponnerie du chevalier « de Lus**. J'ai été étrangement surpris qu'il vous écrivit « une seconde fois pour vous redemander de l'argent. C'est

« pousser l'impudence jusqu'au dernier degré. Jamais je
« n'eusse soupçonné d'une telle bassesse un homme de qua-
« lité, à qui on prête naturellement des sentiments dignes de
« sa naissance. Il semble que nous soyons nés tous les deux
« pour être les dupes de notre bonne foi. Heureux quand on
« ne pêche que par-là ! Il faut cependant nous consoler de
« ce dernier accident, car il est sans remède.

« Je serais trop heureux si je pouvais m'abandonner aux
« espérances que vous me donnez de ma prochaine déli-
« vrance. Je ne puis me persuader qu'on m'ait fait transférer
« ici pour m'en tirer au bout de six mois, et mon rappel me
« semble encore dans un éloignement que je n'envisage
« qu'avec horreur. Mal nourri, mal couché, sans presque
« aucune liberté, j'ai le temps de sentir mon malheur. Je
« m'en rapporte à votre tendresse pour les démarches relati-
« ves à ma liberté auprès de M. de Randan.

« Je suis désolé d'être obligé de recourir encore à votre
« bourse pour beaucoup de besoins pressants. Envoyez-moi,
« je vous prie, mes manuscrits, ils serviront à me dis-
« traire.

« J'ai la consolation d'avoir trouvé un ami bien aimable
« dans un de mes camarades d'infortune ; c'est un officier
« du régiment du Roi. Je suis bien sûr que s'il recouvre avant
« moi sa liberté, il emploiera tous ses moyens et ceux de sa
« famille à ce que je recouvre très promptement la mienne.

« Nous avons ici un aumônier dont l'extrême bonté égale
« la douce piété, et qui s'est prêté avec autant de douceur
« que de zèle à m'obliger.

« Il veut bien que les lettres que vous m'écrirez lui soient
« adressées.

« Je ne comprends que trop quelle a été la douleur de ma
« mère ; hélas ! je ne puis que la partager. Je l'embrasse de
« tout mon cœur ainsi que mon frère. Mon souvenir à la
« pauvre Rose (leur bonne) ; pour vous, mon père, jugez par
« votre cœur de la tendresse dont le mien est rempli, et que
« je ne perdrai que dans la nuit du tombeau. »

Toutes les instances de son père auprès de M. le duc de

Randan ne purent obtenir la liberté de son fils qu'au bout de dix-huit mois.

On peut imaginer la joie qu'une telle nouvelle, si longtemps désirée, si longtemps attendue, produisit sur lui. Après avoir dîné avec le gouverneur, il s'embarqua à l'instant pour Marseille, et descendit avec un sentiment délicieux sur cette terre si longtemps fermée à ses regards. Il reprenait ses forces en s'approchant tous les jours davantage du lieu de sa naissance, en s'occupant du bonheur que son retour allait donner à ses bons parents, de celui qu'il allait avoir lui-même en revoyant ses amis; mais il ne s'attendait pas à la récompense qu'il allait recevoir d'une conduite qui lui semblait si naturelle, qu'il croyait que tout autre en eût fait autant à sa place. Ce ne fut pas sans la plus douce émotion qu'à un quart de lieue de Besançon, il vit l'université entière et une grande partie des habitants de cette ville, son jeune frère à la tête, se précipiter en avant dès qu'ils l'aperçurent, et se disputer ses premiers embrassements, le presser dans leurs bras, le baigner de leurs larmes, le nommer l'honneur de l'université, le remercier des dangers que par son courage il venait pour longtemps d'éloigner d'eux.

Oh! quel moment! comme il anéantit le souvenir des maux et les fait presque bénir! C'est avec ce bataillon sacré qu'il entra, baigné de larmes de joie, dans le lieu de sa naissance, où son père, sa mère, qui avaient été aussi au-devant de lui, mais à une moindre distance, l'embrassèrent avec des transports qui ne purent s'exprimer que par leurs larmes; larmes délicieuses longtemps prolongées par les acclamations de joie d'une ville entière, au moment d'un retour si longtemps inespéré.

M. Suard passa quelques mois dans sa ville natale, environné de la tendresse de ses parents, de ses amis, et de l'estime de tous ses concitoyens. Il continuait l'étude du droit, qu'il avait commencée avant le duel de Colin. Mais il n'éprouva que le plus grand dégoût en s'enfonçant dans ce labyrinthe, et il renonça à en découvrir les secrets inextricables.

Comme il n'avait de fortune à espérer que dans ses propres moyens, son père lui conseilla d'en faire l'essai à Paris, où il avait un oncle à qui il fut recommandé. Il en fut reçu avec tendresse, et sa femme et ses enfants l'aimèrent bientôt comme s'il était né au milieu d'eux.

M. Suard était d'une taille au-dessus de la médiocre, il était bien fait; son front était élevé, ses yeux petits, mais pleins d'esprit, de finesse et de douceur; sa bouche et ses dents étaient parfaites, et ses manières avaient toutes les grâces naturelles que donne l'éducation la plus distinguée. L'abbé Raynal, qui l'a connu presque au moment de son arrivée à Paris, me dit, qu'il avait, à vingt ans, le ton aussi parfait, la politesse aussi exquise et le sentiment des convenances aussi délicat qu'on le lui voyait à quarante ans; qualités qui firent l'étonnement des sociétés où il fut admis, qu'il tenait de la nature, qui n'avaient point eu de modèle, et qui, j'ose le dire, pouvaient en servir à tout ce qu'il y avait de distingué dans les rangs les plus élevés.

Un ami de son père lui avait donné une lettre pour une femme riche et intéressante; il le lui recommandait comme un jeune homme qui lui était cher, et qui était l'objet de l'intérêt général dans sa ville natale. Cette dame était amie de M. Peyre, riche financier, qui avait un grand nombre d'employés dans ses bureaux; elle le conjura de donner un emploi à ce jeune homme, qui par ses manières lui avait inspiré une affection presque maternelle. M. Peyre n'en avait point alors de vacant, mais il le prit sur-le-champ comme surnuméraire, avec 1,200 francs, et la promesse de l'employer promptement. Ce moyen de vivre n'était pas du goût de M. Suard; il ne pouvait recevoir un argent auquel il ne se connaissait aucun droit sans la plus grande répugnance. Il allait souvent voir M. Peyre pour lui demander une place active; le financier le pria de prendre patience; mais il la perdit bientôt, et déclara à M. Peyre que cette manière de vivre ne lui convenait point, et il lui remit des émoluments qu'il touchait sans avoir à s'acquitter d'aucun devoir.

Il avait profité de son loisir pour apprendre l'anglais, qu'aucun Français n'a jamais mieux su que lui.

Il paraissait dans ce temps une grande feuille anglaise par semaine, qu'un libraire lui proposa de traduire, et qui lui valut autant que l'emploi qu'il venait d'abandonner. Dès sa première jeunesse il s'était nourri de tous les beaux ouvrages de l'antiquité et du génie de nos modernes; c'est dans ce temps qu'il rencontra l'abbé Raynal, entre les mains de qui était le *Mercur*; cet abbé fut frappé de la maturité de son esprit, de la finesse de son goût et de l'élégance avec laquelle il s'exprimait. Il l'engagea de s'essayer sur quelques morceaux de littérature. M. Suard en fit un sur les hommes les plus marquants de l'époque dans les lettres, sur Voltaire, Buffon, Montesquieu. Ce dernier s'y sentit apprécié d'une manière qui lui plut; il rencontra l'abbé Raynal dans la société, et lui demanda qui en était l'auteur. L'abbé Raynal lui dit que c'était un jeune homme arrivé depuis peu de temps de sa province, qui lui faisait l'effet d'un homme dans la maturité de sa raison, et lui demanda de le lui présenter. M. Suard rappelait quelquefois le bonheur qu'il avait goûté dans la conversation de ce grand homme et dans l'expression de sa sensibilité pour le jugement qu'il avait porté de ses ouvrages. Il fut surtout flatté de l'intérêt constant qu'il lui témoigna jusqu'à la fin de sa vie.

M. Suard concourut aussi à des prix d'académies de provinces, tels que l'éloge de Louis XV, et enrichit son sujet par le tableau des hommes qui honoraient le siècle de ce monarque. Il y a quelques années qu'en relisant un de ces petits ouvrages, il me dit qu'il en était assez content. Ces discours et quelques morceaux dans le *Mercur* lui donnèrent de bonne heure la réputation d'un bon écrivain et d'un homme d'un excellent goût.

L'abbé Raynal, répandu dans les hautes classes de la société, aimait naturellement la jeunesse et la servait de tous ses moyens. On s'adressait à lui pour avoir des précepteurs, des gouverneurs ou des hommes capables de donner des leçons de littérature; il avait presque toujours en main les

moyens de satisfaire à ces différents besoins; il procura à M. Suard l'occasion de donner des leçons de littérature au prince de Nassau et à quelques autres personnes de distinction.

L'abbé Raynal était d'une laideur repoussante, vivait toujours chez les grands et chez ses amis, se refusait tout, quoi qu'il eût dès lors une fortune aisée, qu'il ne devait qu'à lui-même; mais c'était *un bon citoyen*, et ce titre était alors l'éloge le plus honorable. Malgré sa bonté naturelle, la mendicité lui faisait horreur. Il n'aurait pas donné un sou à un mendiant; il me dit un jour qu'il voudrait qu'il lui fût permis de leur tirer à tous un coup de fusil, tant cette manière de vivre lui était odieuse; mais dès qu'il jouit de l'aisance que lui avaient procurée ses ouvrages, il fonda des prix en Auvergne, où il était né, pour tous les genres d'industrie. Il avait aussi une sœur naturelle qu'il aimait beaucoup, et que son père en mourant avait oubliée. Son premier bienfait fut de lui faire une pension qui lui assurât les moyens de vivre avec aisance.

Sa conversation était plus pleine que spirituelle et piquante; mais comme il connaissait tous les cabinets de l'Europe et tous les rapports du commerce des deux mondes, elle était aussi attachante qu'instructive.

Cet abbé voyait souvent madame Geoffrin; il lui parla de son jeune ami, et lui demanda la permission de le lui présenter. La douceur, la politesse des manières de M. Suard, sa réserve, sa modestie naturelle, l'absence de tous les défauts de la confiante jeunesse, l'intéressèrent promptement à un jeune homme qui n'en avait que les grâces. On vint à parler de Fontenelle: elle jugea, par ce qu'en dit M. Suard, qu'il serait heureux de le voir, et l'invita à venir un jour qu'elle l'attendait. Fontenelle était dans les dernières années de sa vie et très sourd; il parla peu; mais M. Suard disait qu'il crut voir un revenant quand il l'entendit commencer ainsi le récit d'une anecdote: « Je me souviens qu'un jour
« j'entendis madame de la Fayette dire chez madame de Sé-
« vigné, etc. »

M. Suard rencontra l'abbé Arnaud dans le monde; ils se goûtèrent réciproquement, et ne se séparèrent plus jusqu'à la fin de la vie de cet aimable abbé. Ils demeuraient l'un et l'autre chez l'avocat Gerbier, qui était alors l'oracle du barreau; il les aimait tous deux, et l'un et l'autre étaient ses admirateurs les plus passionnés.

Si la beauté des hommes consiste surtout dans leur physionomie, il était impossible d'en avoir une plus expressive que l'abbé Arnaud. Il était grand et bien fait; il plaisait à toutes les classes de la société, surtout à celle des grands; vif, toujours animé, portant le mouvement et la vie partout où il paraissait, passionné pour tous les arts, surtout pour la musique, qu'il savait parfaitement, et d'une politesse et d'un ton parfait.

On lui proposa, car il n'avait pas plus de fortune que M. Suard, on lui proposa, dis-je, la place de directeur de la *Gazette de France*, un secrétaire, le logement, le feu, la lumière et 5,000 francs d'appointement. Il ne s'agissait que de faire une demi-feuille par semaine, dont les bureaux des affaires étrangères faisaient presque tous les frais. L'abbé Arnaud ne pouvait, même pour vivre, supporter l'idée d'aucune contrainte, et il trouva le travail d'une demi-journée par semaine trop assujettissant pour lui. Il vivait alors d'une correspondance avec un duc de Wirtemberg, où il pouvait répandre tout ce qu'il pensait et sentait. Il allait refuser, quand M. Suard, envisageant cette place comme sûre et durable, lui dit qu'il se chargerait de faire cette gazette, si le duc de Praslin voulait le lui associer. Le duc y consentit, l'abbé n'entendit jamais parler de cette gazette, et M. Suard trouva son emploi bien facile à remplir.

Il leur vint ensuite l'idée de faire un journal où il ne serait question que de littérature étrangère, et on y lut pour la première fois les *Nuits d'Young* et des poésies diverses traduites par M. Suard.

Ce journal obtint une grande estime, il était rempli de morceaux sur les arts et la littérature étrangère, qui furent remarqués comme sortant de la plume d'hommes exercés et

pleins de goût. L'abbé Arnaud, qui aimait les Grecs avec passion et n'en parlait qu'avec l'enthousiasme d'un prophète, fit un morceau sur leur langue, où il semble avoir fait passer dans la nôtre la noblesse et les formes périodiques de leurs plus grands orateurs ; mais ce journal avait trop peu de juges. Il fut remplacé quelque temps par la *Gazette littéraire*, qu'ils abandonnèrent bientôt, parce que le duc de Praslin, qui les avait engagés à la faire, en donnait tout le produit à sa maîtresse et à son cuisinier.

M. de Praslin fut si indigné du refus de continuer ce journal ; qu'il leur fit signifier qu'ils eussent à abandonner leur place, s'ils ne voulaient pas le continuer ; ils persistèrent dans leur refus, et il fallut toute l'éloquence de Gerbier pour empêcher le duc de Praslin de commettre une telle injustice.

Pendant ce temps, M. Suard vivait dans la société de M^{me} Geoffrin, du baron d'Holbach et d'Helvétius, qui rassemblaient tout ce que Paris offrait d'hommes éclairés, savants et aimables : les Buffon, les d'Alembert, les Diderot, les Marmontel ; tous les étrangers distingués par leur esprit et leurs talents : les Hume, les Sterne, les Garrick et les nobles étrangers qui aimaient la société des hommes instruits, tels que le duc de Bragance, qui goûta beaucoup M. Suard. On y rencontrait aussi plusieurs ambassadeurs aussi aimables que spirituels, tels que milord Stormont, qu'on appelait avec raison *le beau milord* ; le comte de Creutz, ambassadeur de Suède, d'une imagination méridionale, aimant passionnément les beaux-arts et surtout la musique ; le baron de Gleichen, qui parlait peu, mais disait avec promptitude des mots aussi justes que piquants. Un jour qu'il entendait une pièce de musique peu amusante, mais exécutée avec le talent le plus brillant, un homme à ses côtés lui dit que ce morceau était bien beau et bien difficile. « Ah ! dit le baron, je voudrais bien que cela fût impossible. »

Pendant le séjour du roi de Danemark à Paris, on ne s'entretenait que de ce prince, on recueillait tous ses mots. Une dame de la cour dit un jour au baron de Gleichen, comme

il arrivait dans son salon plein d'une société nombreuse : *Monsieur le baron, votre roi est une tête... — Couronnée, Madame* », lui répondit M. de Gleichen en l'interrompant.

M. Helvétius et le baron d'Holbach réunissaient deux fois la semaine, à dîner, cette société si distinguée. Helvétius ne passait qu'un tiers de l'année à Paris, le baron y passait l'année entière.

Il ne m'appartient point de parler des systèmes de ces deux hommes. Je n'ai point goûté celui d'Helvétius, et n'ai jamais su un mot de l'autre. Mais on ne peut trop louer les vertus, la bonté naturelle, la générosité, la bienfaisance qui étaient l'essence de leur nature. On ne peut trop regretter qu'ils n'adorassent pas l'être qui leur avait prodigué les biens les plus précieux pour leur bonheur et celui de leurs semblables. Il était impossible de n'être pas touché de cette bonté si vraie qui débordait à chaque instant de leur âme; et j'ai connu des personnes qui ne me parlaient de l'un et de l'autre qu'avec l'attendrissement et l'enthousiasme qu'il n'appartient qu'aux plus aimables vertus d'inspirer.

Les manières du baron étaient calmes comme sa figure. Sa politesse était parfaite, jamais il ne s'en écartait; et quoiqu'il s'engouât facilement pour les hommes et pour les choses, la familiarité était bannie de son commerce. Helvétius eut jusqu'à la fin de sa vie l'abandon de la jeunesse; mais on a observé que jamais il ne s'écartait des formes les plus remplies d'égards pour quelques hommes de lettres qui avaient consenti à voir en lui un bienfaiteur comme un ami.

M. Helvétius n'était pas grand, mais très bien fait; sa figure était tout à la fois belle et charmante, par l'expression de ses regards pleins de bonté, ou de la plus aimable bienveillance.

M. Suard était l'ami de tous les deux; il l'était de leurs femmes et même de leurs enfants. Le baron d'Holbach surtout le chérissait comme un frère; M. Suard était, comme je l'ai dit, un peu mélancolique, et il avait un chagrin particulier dans ce temps-là. Le bon baron s'imagina que cette mélancolie ne pouvait être produite que par la médiocrité de

sa fortune. Il vint trouver M. Suard un matin, et, avec autant de sensibilité que de réserve et de délicatesse, il le conjura d'accepter 10,000 francs dont il dit qu'il ne pouvait faire lui-même aucun usage, et en pleurant le pria avec instance de consentir que cet argent servît du moins à les tranquilliser tous les deux sur son existence. M. Suard, vivement touché de cette offre généreuse de l'amitié, l'en remercia avec toute la sensibilité d'un cœur qui en était pénétré, l'assura que sa mélancolie était étrangère à la médiocrité de sa fortune, et, pour le consoler de la peine que le baron éprouvait de son refus, il lui promit que jamais il ne s'adresserait qu'à lui, s'il éprouvait quelque gêne.

C'est dans ce temps (en 1764) que M. Panckoucke, mon frère, vint s'établir à Paris. Ceux qui lui ont survécu parlent encore du génie qu'il a montré dans le commerce de la librairie, de l'usage honorable qu'il fit de la grande fortune qu'il devait tout entière à ses talents; de la noblesse de ses procédés pour les hommes de lettres distingués qui travaillaient à remplir ses vues; de son humanité avec ses confrères malheureux, et du grand nombre d'hommes qui lui doivent leur fortune. Dans les fureurs de la révolution, il apprit que le château d'un bon gentilhomme venait d'être incendié, et que son propriétaire, qui y vivait toute l'année, ne déplorait que la perte de l'*Encyclopédie méthodique*, dont il avait eu l'idée. Mon frère en fit partir sur-le-champ, par la diligence, un exemplaire et se sentit heureux de pouvoir consoler ce bon gentilhomme, en lui laissant ignorer l'auteur de l'envoi. Dans un voyage qu'il fit à Paris, un libraire lui proposa son fonds qui était de 150,000 liv.; mon frère l'acheta et le remboursa en trois ans. Il nous appela à Paris; ma sœur et moi nous avions perdu mon père; son cœur lui donna le besoin de le remplacer. Il était l'aîné de la famille, j'en étais la plus jeune. J'eus dès mon enfance toutes les préférences de son cœur; il a été pour moi le premier bienfait de la Providence, et j'eus encore le bonheur de voir ma sœur, que j'aimais tendrement, n'éprouver jamais un sentiment jaloux de cette préférence qu'il trahissait souvent, quoiqu'il nous traitât

toutes deux avec la même bonté et une parfaite égalité dans ses bienfaits.

J'étais fort triste, les premiers mois de mon séjour à Paris; je n'avais encore rencontré personne qui me consolât des amis que j'avais laissés à Lille, ma ville natale, quand M. Suard parut. Il connaissait mon frère; ils s'étaient rencontrés plusieurs fois à Paris, et mon imagination me le rend encore aujourd'hui tel qu'il s'offrit à moi dans ce moment. Sa coiffure, la couleur de ses habits, son bras en écharpe (il sortait d'un violent accès de goutte), mais surtout ses manières, ses regards, la conversation intéressante et prolongée qu'il eut avec moi, tout m'est resté présent¹.

M. Suard avait beaucoup de goût pour les femmes, il plaçait en elles presque tout son bonheur. Il était aimable pour toutes celles qui lui plaisaient, mais il avait toujours un sentiment dominant dans le cœur. Il y avait un accord parfait dans ses regards et son langage; il ne disait que ce qu'il sentait, sans exagération, mais avec une sensibilité qui pénétrait le cœur de sa sincérité. Je suis persuadée que jamais il n'a trompé une femme; que toujours il a essuyé les larmes qu'il a fait répandre, et que ses plus grandes peines étaient celles qu'il causait. Aussi était-il aussi content des femmes qu'elles l'étaient de lui. Un jour, longtemps après son mariage avec moi, un homme de la société parlant des femmes avec trop peu d'estime : « Pour moi, dit M. Suard, je n'ai jamais eu à m'en plaindre, et j'ai fini par être gâté par la mienne. »

M. Suard avait ses entrées aux Français; mon frère demeurait tout près de ce théâtre : ce fut pour lui une occasion de me voir souvent; je lisais toujours le même intérêt dans ses

1 C'est à M. Suard que sont adressées les *Lettres d'une femme retirée à la campagne*, dans lesquelles, en lui parlant de la promptitude des jugements du cœur, elle lui dit : « Je me rappelle que je devinal presque tout ce que vous valez, la première fois que je vous vis. L'accord de vos accents et de votre langage, de vos manières et de votre physionomie, m'annonce un homme aussi honnête que je le trouvais aimable, et l'intérêt de vos regards me promet un ami. Il faut que ce soient là des indications justes de l'âme et du caractère, puisque vous m'avez tenu parole en vertus comme en amitié. »

regards, et je crois que les miens y répondaient. Cet intérêt s'accrut et la confiance la plus intime en fut la suite. Nous ne parlions que d'amitié, quoiqu'il m'ait avoué depuis que, dès les premiers moments, son imagination lui avait offert l'idée du bonheur qu'il trouverait dans une union avec moi; mais il n'avait de fortune que celle qui lui était nécessaire pour vivre décemment dans le monde où les circonstances l'avaient appelé. Mon frère arrivait à Paris et ne pouvait rien me donner. Il y avait un autre obstacle à notre union : par ses idées, mon frère appartenait aux philosophes; mais la nature de ses affaires, le journal de Fréron surtout, le liait avec tous leurs ennemis, et ces ennemis avaient jeté dans son âme beaucoup de préventions contre M. Suard. Il fallait donc se borner à l'amitié, mais le langage de l'amitié dans la bouche de M. Suard était si affectueux et si tendre que je sentis le besoin de la renfermer dans les bornes où me retenaient les principes de mon éducation, fortifiés par des sentiments religieux et une antipathie d'instinct contre tout ce qui pouvait blesser la décence. Un jour que M. Suard me parlait avec tant de charme de son amitié, je lui demandai s'il avait une sœur, il me répondit qu'il n'avait qu'un frère. « Eh bien ! lui dis-je, je veux vous donner cette sœur que la nature vous a refusée, et je vous promets les sentiments de la plus tendre de toutes. »

Il me remercia presque avec transport de lui donner un nom qui nous laissait la liberté de nous aimer et qui cependant devait nous avertir de ne pas nous aimer trop. Mais, quand l'attrait est réciproque, le cœur ne suit pas les lois que la raison lui impose. Nous étions souvent gênés par des spectateurs. Quand nous avions le bonheur de nous trouver seuls, la conduite de M. Suard avec moi était aussi parfaitement décente qu'elle était remplie de tendresse. Tant de bons procédés accrurent tellement la mienne et mon estime pour lui, que je ne tardai pas à être obligée de m'avouer qu'il n'existait plus de bonheur pour moi sur la terre que dans l'assurance de n'être jamais séparée de lui.

Je maigris, je perdis presque entièrement ma santé,

M. Suard fut vivement touché de mon changement. Ses prières, son chagrin, me ranimaient quand je le voyais : cet état dura plus de six mois. Enfin les préventions de mon frère s'affaiblirent. Il allait souvent chez M. de Buffon ; il était aimé de lui et de sa femme ; il y rencontrait le baron d'Holbach et quelques autres amis de M. Suard, qui, ayant occasion d'en parler, firent les plus honorables éloges de son caractère, et mon frère finit par prendre plus de confiance dans le bien qu'ils disaient de M. Suard, qu'ils connaissaient, que dans les propos insignifiants des antiphilosophes. Alors M. Suard se déclara. Ce ne fut pas sans regret que mon tendre frère consentit à lui remettre mon bonheur, et jamais je n'oublierai les larmes qu'il répandit quand je quittai sa maison (qui, disait-il, allait lui paraître un désert) pour suivre mon aimable ami dans la sienne.

Mon frère m'habilla parfaitement et me donna 2,000 écus.

Je ne rencontrai que la plus grande bienveillance et même l'accueil de l'amitié dans les sociétés où M. Suard m'introduisit. Ce fut d'abord chez M. et M^{me} Necker ; ils avaient rencontré M. Suard et n'avaient pas d'ami qu'ils lui préférassent ; dès les premiers moments, ils étaient venus chez mon frère, à mon insu, uniquement pour connaître la femme à qui leur ami allait confier son bonheur. Ils avaient même, par suite de cet intérêt, interrogé plusieurs hommes que je connaissais, sur ce qu'ils pensaient de moi. Une jeune personne, qui n'a qu'un sentiment dans le cœur, n'a pas, je crois, le mérite de la vertu, quand elle obtient l'estime de ceux qui l'approchent. Ils furent satisfaits de ce qu'on leur dit de moi, et je fus, dès le premier moment, traitée par eux comme une amie ; et cette amitié, dont nous reçûmes tous deux les preuves les plus touchantes, dura jusqu'à la fin de la vie de l'un et de l'autre.

M. Suard avait passé quelques mois à Versailles, dans les premières années de son arrivée à Paris ; il y avait fait connaissance avec M. d'Angivilliers, menin du dauphin, depuis l'infortuné Louis XVI. C'était un homme qui portait au

milieu de la cour les mœurs et le caractère d'un stoïque, mais dont l'âme était le foyer des affections les plus tendres et les plus profondes. Il aimait beaucoup les lettres et rendait tous les services qui étaient en son pouvoir à ceux qui les cultivaient : il s'honorait, au milieu de la cour, d'être l'ami de Thomas et même de d'Alembert : ce dernier l'appelait *l'Ange Gabriel*. Jamais on ne vit une plus belle figure, et plus empreinte de la beauté de l'âme. Il passait sa vie avec madame de Marchais, qu'il a épousée depuis. Elle était parente de madame de Pompadour et fort bien traitée par Louis XV. C'était une femme de beaucoup d'esprit et dont les connaissances semblaient aussi sûres qu'étendues.

Elle voyait beaucoup M. Quesnay ainsi que M. de Mirabeau, qui étaient, je crois, les chefs des économistes. Elle parlait avec autant d'esprit que de clarté de leur système. Son goût s'étendait à tout, depuis la métaphysique jusqu'aux romans. Elle lisait tout, ne sentait peut-être pas toujours juste, mais parlait toujours avec esprit. Elle était étonnamment petite, un pied de poupée et une tête énorme, ornée des plus beaux cheveux cendrés que j'aie vus de ma vie.

Sa maison était le rendez-vous des hommes les plus distingués de toutes les classes. Ambassadeurs, étrangers, hommes de lettres, hommes du monde, artistes, tout s'y rassemblait. Elle ne passait que quelques mois à Paris. Elle y arriva peu de temps après le mariage de M. Suard qu'elle aimait, mais que M. d'Angivilliers aimait bien davantage. Ils vinrent nous chercher l'un et l'autre, et j'avoue que je montrai plus d'étonnement que de reconnaissance, quand je me vis pressée dans ses bras, accablée de noms charmants et de caresses, dès le premier moment. M. Suard fut embarrassé de mon air presque glacé, que je perdis par degrés, quand je vis surtout qu'elle avait des bras ouverts pour presque tout ce qu'elle voyait chez elle. On l'accusait de coquetterie, et non sans fondement, je crois; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne distinguait M. d'Angivilliers, qui l'accompagnait partout, qu'en ne lui adressant jamais non seulement une chose aimable, mais même un seul mot. Cet

homme, d'une âme si élevée et si ferme, n'était plus qu'un esclave tremblant devant elle. L'amitié que je lui portais m'inspirait la plus tendre pitié pour lui, et je ne concevais pas qu'on pût traiter ainsi un homme qu'on prétendait aimer, car je sentais confusément que l'amitié était le seul voile honnête d'un sentiment qu'on ne pouvait pas avouer.

Un jour qu'on parlait des avantages des femmes, et qu'elle mettait au premier rang celui d'enchaîner, comme esclave, l'homme le plus fier : *Pour moi, Madame*, lui dis-je, *j'aimerais mieux en faire un héros.*

Je crois pourtant que mon amitié pour M. d'Angivilliers était mon premier titre à celle qu'elle me montrait. Quand M. d'Angivilliers revenait de Versailles, où il passait la moitié de l'année, et qu'il paraissait dans le salon de M. Necker, il venait m'embrasser au milieu de vingt personnes, en me disant : *Nous ne sommes pas embarrassés de nous montrer notre amitié.* — *Comme elle aime M. d'Angivilliers !* disait madame de Marchais. Puis, en s'adressant à moi : *Mais M. Suard sera jaloux.* — *Non, Madame*, lui dis-je. — *Mais pourquoi ?* — *C'est, Madame, qu'il partage tous mes sentiments pour lui.*

Elle m'invita à ses grands dîners, les meilleurs peut-être de Paris, et plus distingués encore par le rang et le mérite des convives. Il y avait chez elle un air d'ordre couvert par une grande magnificence. Elle était, malgré les ridicules que lui donne madame du Deffand, aussi aimable que spirituelle, et aussi généreuse que magnifique.

M. de Saint-Lambert et son amie madame d'Houdetot furent aussi du nombre de ceux dont j'ai reçu l'accueil le plus aimable. Il n'est personne qui, ayant entendu parler de la passion de Rousseau pour madame d'Houdetot, ne s'attendit à voir en elle une femme d'une figure aimable et intéressante ; mais il était impossible de ne pas éprouver l'étonnement le plus désagréable en la voyant pour la première fois. Elle louchait horriblement, et il était difficile d'apercevoir la personne sur laquelle s'arrêtaient ses regards. Ses traits étaient très forts et désagréables dans leur ensem-

ble. Mais l'habitude de la voir triomphait bientôt de ces premières impressions, en l'entendant produire dans la conversation l'imagination la plus vive, l'esprit le plus aimable et l'âme la plus douce et la plus bienveillante. Je disais quelquefois en l'écoutant : « Mon Dieu ! qu'un joli visage irait bien à cet esprit-là ! » Elle n'était d'abord frappée que de ce qu'il y avait de bon et de beau dans les objets de l'art, comme de la nature : elle découvrait le mérite des choses et des hommes avec une promptitude et une sagacité qui semblait appartenir à l'instinct. On sait qu'elle faisait des vers aussi naturels que faciles et aimables. Ils sortaient de sa tête aussi promptement que sa prose ; et je l'ai entendue, à la suite d'une fête, en adresser de charmants à ceux qui la lui donnaient et qui en faisaient partie. Je ne citerai que les quatre vers qu'elle fit sur-le-champ pour la duchesse de la Vallière, qui conservait, dit-on, le plus beau visage à l'âge de quatre-vingts ans.

La nature, prudente et sage,
Força le temps à respecter
Les charmes de ce beau visage,
Qu'elle ne pouvait répéter.

Il y avait plus de traits que de suite dans sa conversation et, quand les résultats sont justes, ils terminent presque toujours l'entretien.

Une chose m'étonnait dans son esprit, c'est que ne paraissant pas manquer de fécondité dans les idées et de mouvements dans l'âme, elle ne parlait jamais d'un auteur, d'un tableau ou d'une statue, qu'en reproduisant toujours les mêmes pensées, revêtues des mêmes expressions. C'était un jugement formé pour toujours ; et, en lui citant un auteur, on savait à l'avance ce qu'on allait entendre. J'avoue qu'en ne parlant jamais des écrivains qu'avec ma disposition du moment, rendue plus vive ou éteinte par les personnes qui m'entouraient, je ne pouvais accorder ces jugements toujours semblables, avec une sensibilité naturelle et spontanée.

Madame d'Houdetot, en citant quelquefois le mot de Fonte

nelle à la fin de sa vie : *Je suis Français, j'ai cent ans, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu*, faisait aussi une confession aimable quoique moins glorieuse. Elle disait qu'en mourant elle n'aurait pas à se reprocher *d'avoir jamais donné le plus petit ridicule au plus petit plaisir* ; et sa vie en effet présentait l'idée d'une personne qui voulait la remplir d'une suite non interrompue de jouissances. J'étais souvent à Sanois avec M. Suard ; après le dîner, nous faisons toujours des courses, tantôt au Moulin-Joli, chez M. Watelet, tantôt à Saint-Ouen, chez madame Necker, ou dans la vallée de Montmorency ; madame d'Houdetot n'abandonnait pas, même dans la belle saison, les spectacles de Paris. Un jour qu'elle était retenue chez elle par une légère incommodité, elle me montra beaucoup de regret de n'avoir aucun plaisir à m'offrir ; mais, parfaitement heureuse auprès de M. Suard, jouissant de la belle campagne et des douceurs de l'amitié, je lui dis que je ne connaissais pas ce besoin de continuelles distractions, et que les biens qui m'entouraient me suffisaient.

Sa maison de Sanois, où Saint-Lambert était toujours, ou on ne voyait en lui qu'un ami aussi tendre qu'attentif et com plaisant, était aussi le rendez-vous des hommes les plus distingués et les plus aimables.

M. de Saint-Lambert ne plaisait dans la société qu'à ceux qui lui plaisaient à lui-même. Il avait, pour tout ce qui lui était indifférent, une politesse froide, qu'on pouvait quelquefois confondre avec le dédain ; mais quand il recevait ses amis dans sa jolie solitude d'Aubonne, près de Sanois, on ne pouvait être plus animé et plus aimable : là il appartenait tout entier à ses convives ; ses dîners, où on respirait le parfum des fleurs dont sa table était semée, étaient aussi délicats qu'excellents ; et sa conversation, d'aussi bon goût qu'elle était spirituelle, rendait délicieux les jours qu'on passait auprès de lui.

C'est peu de temps après notre mariage que mademoiselle de l'Espinasse vint loger dans la même maison que M. d'Al lembert, et réunit, auprès d'elle et de son ami, toutes les

personnes distinguées par leur politesse, leur bon ton et leur bon goût. Mademoiselle de l'Espinasse, qui me montra toujours le plus tendre intérêt, parce qu'elle en prenait beaucoup à M. Suard, mademoiselle de l'Espinasse donnait l'idée de la perfection des grâces qui s'acquièrent dans l'habitude du grand monde. Le naturel le plus parfait s'unissait en elle au sentiment le plus prompt des convenances. Elle était certainement laide, mais sa laideur n'avait, ce me semble, rien de désagréable. Sa taille avait de la grâce et de l'élégance, ainsi que ses manières. Elle attachait tous ceux qui vivaient dans son intimité, plus encore par la chaleur de son âme que par les grâces de son esprit, qui plaisait à tous ceux qui l'entendaient, parce que ses idées n'étaient que des sentiments et le produit de ses impressions.

Elle prit promptement une tendre amitié pour M. Suard. Il inspirait naturellement la confiance. L'âme de mademoiselle de l'Espinasse se confia tout entière à la sienne, et en reçut toutes les consolations qu'il est au pouvoir de l'amitié de donner. Je disais souvent à M. Suard, en lui voyant rendre des soins si aimables et si constants aux femmes de ses amis, qui jamais ne m'ont inspiré un moment de jalousie, que, si je n'étais pas sa femme, j'aurais borné tout mon bonheur à être sa meilleure amie.

M^{me} Geoffrin, qui aimait M. Suard dès son arrivée à Paris, désapprouva, par amitié même, son union avec moi. Il épousait une fille sans fortune, il n'en avait pas lui-même : le ménage ne ferait, disait-elle, que des enfants malheureux. Je ne sais si jamais elle avait connu le bonheur du cœur, le seul parfait qui soit sur la terre, mais elle avait dès lors une trop longue expérience de la vie sociale, pour ne pas craindre un terme fatal à ces unions formées par le goût, et dénuées de toute fortune. Je n'éprouvai pas un mouvement d'humeur de cette désapprobation que j'attribuais à son âge, et j'étais trop heureuse pour penser que jamais je pusse être un objet de pitié dans l'avenir, quand je possédais le bien le plus cher à mon cœur. Mais M. Suard se sentit blessé du blâme qu'elle donnait à une union de son choix et cessa absolument

de la voir. Plus de deux ans après, dans un moment où nous étions, pour plusieurs jours, établis à la campagne de M^{me} Necker, elle me dit que M^{me} Geoffrin venait, ce jour même, dîner avec elle. Je fus charmée de rencontrer une personne dont j'entendais parler, tous les jours, à des amis qui nous étaient communs et qui presque tous lui devaient de la reconnaissance. Elle avait causé avec M. et M^{me} Necker avant que j'arrivasse (M. Suard ne dînait pas, ce jour-là, avec nous). Je ne doutai point, à l'air de bienveillance avec lequel elle répondit à mon salut, qu'ils ne l'eussent prévenue favorablement pour moi. J'étais à table vis-à-vis d'elle, et quand elle en sortit, elle vint s'asseoir à mes côtés et causer avec moi. L'usage si noble qu'elle faisait de sa fortune me rendit aussi respectueuse que réservée. M. Suard fut étonné, le lendemain, de recevoir une lettre d'elle, par laquelle elle le priait de venir la voir; il s'y rendit. Elle lui dit qu'elle m'avait vue la veille et qu'elle voulait faire une connaissance plus intime avec moi. J'en fus enchantée, car elle m'avait saisie de tout le respect que peut inspirer la vieillesse, par sa taille élevée, ses cheveux d'argent, couverts d'une coiffe nouée sous le menton, sa mise si noble et si décente, et son air de raison mêlée à la bonté. J'étais aussi étonnée que contente de ma conquête. Je ne tardai pas à aller la chercher, et j'en reçus l'accueil le plus aimable et le plus amical. Peu de jours après, notre portière me remit un rouleau où je trouvai une robe superbe; j'allai la remercier, car je ne doutais pas que ce présent ne vint d'elle; elle me défendit d'en parler à personne. Je lui dis que je ne la porterais qu'à la condition que je pourrais me vanter, jusque sur les toits, de son bienfait. Indépendamment de ses nombreuses aumônes, elle était en possession de faire des cadeaux aux gens riches comme à ceux d'une fortune médiocre. Elle nous en accabla, M. Suard et moi; mais ce qui m'était cher, c'était son amitié, ses caresses et l'assurance qu'elle avait de mon attachement reconnaissant. Je l'aimais comme une seconde mère, et M. Suard, qui s'était remis en possession de son amitié, l'aimait aussi avec

beaucoup de tendresse. Elle nous envoya plusieurs pièces d'argenterie, jusque sur son lit de mort. M. Suard, qui la vit dans ses derniers jours, lui parla du chagrin que me donnait son état. *Je n'en doute point, dit-elle, dites-lui qu'elle est toujours dans ma tête et dans mon cœur.* Je la pleurai longtemps, et le souvenir de ses bontés est un des plus doux et des plus chers de ma vie.

On sait assez généralement que M^{me} Geoffrin n'était pas instruite; son éducation l'avait laissée à son propre fonds, et ne pouvant exercer son esprit que sur les hommes et les femmes que sa situation auprès d'une grand'mère lui faisait connaître, elle se renferma dans ce cercle, et y resta volontairement le reste de sa vie. Elle montrait souvent de la sagacité dans ses observations. Sans être née avec le goût des arts et des lettres, elle aimait le mouvement que la conversation de ceux qui les cultivent répandait autour d'elle, et y trouvait un aliment pour son esprit. Elle croyait que la raison la plus parfaite était celle qui nous apprenait à mériter l'estime de nos semblables, à mériter la considération, si nous avions des moyens d'en obtenir, et à nous soumettre aux usages et aux lois du pays où la nature nous avait placés.

Elle n'aimait point qu'on frondât devant elle le gouvernement; il fallait se contenter des faits et de peu de réflexions; elle aimait moins encore qu'on parlât de la religion légèrement en sa présence: elle lui rendait hommage dans les jours de solennité. Elle aurait bien voulu que les philosophes de ses amis lui rendissent les mêmes respects, mais elle ne put jamais l'obtenir d'eux. Un jour, Marmontel lui dit qu'il allait être parrain de l'enfant d'un de ses amis. « Voilà un bel engagement, dit-elle; je suis sûre que vous ne savez plus un mot de votre *Pater* et de votre *Credo*, qu'on va vous demander, et que vous ignorez aussi bien ce qu'il faudra répondre aux questions qu'on va vous faire; » il convint de son oubli absolu sur les prières, comme de son ignorance sur le reste. La crainte qu'il ne donnât un scandale au prêtre lui fit exiger de Marmontel non seulement de rapprendre son *Pater* et son *Credo*, mais de les lui répéter plusieurs fois, ainsi que sa

réponse à toutes les questions qu'on lui ferait. Le jour du baptême arrive ; il part pour l'église, presque fier de l'idée qu'un homme qu'on appelait philosophe allait donner de sa catholicité. La première question que lui fait le prêtre est : « Quelle est, Monsieur, votre paroisse ? » Marmontel reste interdit et muet : c'était la seule question que M^{me} Geoffrin n'eût pas prévue, et Marmontel ne pouvait y suppléer.

M^{me} Geoffrin contait d'une manière aussi piquante que naturelle ; plusieurs de ses observations, par leur précision et leur justesse, sont devenues des maximes ; et le peu de lettres qu'on connaît d'elle sont aussi originales que naturelles et d'un excellent goût.

Je soupai, dans les commencements de mon mariage, avec M. de Beccaria. Il venait de publier, et l'abbé Morellet venait de traduire son livre sur *les délits et les peines*, qui avait le plus grand succès. On sait qu'il y montre l'horreur des peines atroces qui ne produisent, selon Montesquieu, que des mœurs aussi atroces qu'elles. M. de Beccaria condamne même le droit que les sociétés humaines se sont attribué sur la vie des hommes qui ont attenté à celle de leurs semblables. Quelques jours après l'avoir rencontré, nous eûmes un grand souper à l'occasion de notre mariage ; on raconta qu'on venait d'arrêter un monstre qui avait massacré un malheureux enfant, l'avait rôti et l'avait mangé. A quelle peine croyez-vous, dit un des convives, que le condamnerait M. de Beccaria ? — A vivre de légumes, dit un autre, le reste de sa vie. »

Le marquis de Beccaria dut être fort content de l'accueil qu'il reçut à Paris. On l'environna d'estime, d'éloges et même de témoignages d'admiration les plus flatteurs. Il était petit de taille, mais il avait une figure qu'on ne pouvait jamais oublier, quand on l'avait vue une fois. Ses traits étaient réguliers ; ses yeux, d'une incomparable beauté, et qu'il élevait souvent vers le ciel, lançaient les flammes du génie ; la fierté de l'aigle, mêlée à une douceur, une sensibilité, qui vous frappait de l'idée d'un être supérieur par son âme comme par son esprit.

Mais la société la plus intime de M. Suard, et qui devint la

mienne, était celle de M. Saurin¹ et de sa femme ; leur union offrait l'image d'un vieillard heureux par une compagne belle, spirituelle, jeune encore, dont le premier besoin semblait être celui du bonheur de son mari. Madame Bro... était de leur société. Elle avait un esprit aimable et fin, un grand désir de plaire et beaucoup de moyens d'y réussir. Sa beauté était un peu flétrie quand je me suis mariée, quoiqu'elle n'eût pas plus de trente ans. Elle était faite comme une nymphe et pétrie de grâces. C'est elle qui est l'objet de la chanson de M. de la Harpe sur Daphné et Apollon :

Vous retracez tous les appas
De cette nymphe agile
Dont Apollon suivit les pas,
Sans la rendre docile :
Vos mouvements sont aussi doux,
Votre taille aussi belle ;
Mais qu'il faudra nous plaindre tous,
Si vous courez comme elle !

Madame P*** faisait aussi partie la société de madame Saurin ; elle était belle et surtout agréable. Elle avait beaucoup d'esprit, sans prétention. Elle était gaie, animée, aimait beaucoup l'amusement et le plaisir, et portait dans ses regards une grande disposition à répandre sa gaieté naturelle sur toute la société.

Les hommes qui faisaient partie des soupers de madame Saurin étaient l'abbé Delille, M. de la Harpe, Chamfort, l'abbé Arnaud, quelquefois M. Collé, l'abbé Morellet, et des hommes du monde, comme M. Fournier, ami de M. Necker, MM. de Garville et de Vaines, sans parler des étrangers qui venaient à Paris.

Cette société se réunissait quelquefois trois fois la semaine, ou dans des dîners que nous donnaient les hommes riches de la société, ou dans de petits soupers, où la gaieté se mêlait presque toujours à la raison ; que l'abbé Delille

¹ L'auteur de *Spartacus*.

embellissait souvent par ses beaux vers ; où M. de la Harpe lisait quelquefois les siens , qu'il soumettait à la critique ; où l'abbé Morellet chantait des chansons pleines d'esprit et d'aimables plaisanteries. Je me rappelle qu'un jour M. Saurin, semblable à Anacréon, chantait son bonheur le verre à la main , et porta l'attendrissement dans tous les cœurs, en conjurant les dieux d'accorder encore quelques années à sa tête blanchie.

De tous les hommes que je rencontraï dans la nouvelle société où m'introduisit M. Suard, un seul m'e déplut (1) : je ne pouvais même le souffrir après l'avoir vu quatre ou cinq fois. Il ne fallait pas le voir davantage pour découvrir qu'il ne savait ni aimer les personnes, ni admirer les talents et les vertus : c'était par les vices des uns et les défauts des autres qu'il les appréciait. Il ne faisait pas plus de grâce aux morts qu'aux vivants. Un jour, à souper, qu'on parlait des *Vies* de Plutarque, il releva les petites taches qu'il avait découvertes dans celles des Aristide et des Camille. « Sans doute, Monsieur, lui dit M. Suard, vous vous proposez de nous laisser un modèle de perfection dont vous avez l'idée ? »

C'était le plus envieux des hommes. Un autre jour que l'abbé Delille nous récitait, dans un grand diner, les morceaux de son poème des *Jardins*, sur *Versailles et Marly* qu'il nous les récitait avec ces accents, ce mouvement qui ajoutaient tant de charmes à l'harmonie, à la beauté de ses vers, toute la société fut transportée d'admiration et le couvrit d'applaudissements. J'aperçus involontairement la figure de M. Chamfort dans ce moment, mais j'en détournai promptement mes regards : l'envie et ses furies étaient empreintes sur son visage, et la pitié se mêla, dans mon âme, à une sorte d'horreur que je ressentais pour un homme dont l'âme était fermée aux plus douces, aux plus nombreuses jouissances de la vie.

M. de la Harpe, au contraire, sentait et aimait le mérite, même de ceux qui surpassaient ses talents, pourvu que les

1 C'était Chamfort.

hommes qui avaient cet avantage ne fussent pas injustes envers lui. Malgré l'amour-propre qu'on lui reprochait et dont son injuste sévérité lui laissait quelquefois trahir les mouvements, je n'ai point connu d'auteur plus docile à la critique. Il écoutait tous les bons juges, et réformait ou corrigeait tout ce qu'on désapprouvait. M. Suard m'a dit qu'à l'Académie sa discussion était franche et jamais hostile; et que, lorsqu'il était question de juger les discours des concurrents pour le prix, il y portait autant de justesse d'esprit que de justice dans le cœur.

Il avait une belle tête et d'une expression aimable; mais sa taille était petite et sans aucune élégance.

Je ne sais ce qu'il était hors de notre société; mais pendant plus de dix ans, et jusqu'à la querelle de la musique, on ne put lui reprocher aucun tort ni de propos ni de procédés avec aucun de nous. Cette société, où il ne rencontrait que la bienveillance, l'amitié et le plus grand goût pour son talent, lui servait comme d'égide contre ses ennemis. Aussi semblait-il s'y être renfermé.

M. Suard, en me transportant tout à coup dans les premiers cercles de Paris, fut fort étonné de ne n'y voir porter ni cette timidité d'une femme qui se sent déplacée au milieu d'un monde où elle n'aperçoit de tous les côtés que des supériorités dans le rang et l'esprit de tout ce qui l'entoure, ni aucune espèce d'embarras dans mon maintien ni dans le peu de choses que je me permettais de dire. En effet, je ne me souviens pas d'en avoir senti un seul instant. C'est, je crois, que je n'y portais que la modestie naturelle que me donnait ce sentiment de mon infériorité, et aucune espèce de prétention; mais je devais sans doute aussi cette absence absolue de toute gauche timidité et de tout embarras à l'accueil si bienveillant que je reçus de tous les amis de M. Suard, et qu'il m'était si doux de lui devoir.

Le moment du mariage de M. Suard était, je crois, celui de la plus grande explosion en faveur des sciences, de la littérature, de l'économie politique et de cet esprit philosophique qui s'attache à découvrir tout ce qui peut éclairer

les gouvernements sur le bonheur des peuples qui leur sont confiés. Les abus, les erreurs étaient dénoncés, et la France s'attachait à les réformer par degrés. Si le gouvernement se permettait encore quelque acte arbitraire, comme d'enfermer un homme à la Bastille, il s'élevait à l'instant une réclamation des hommes éclairés, qui formaient alors l'opinion publique, pour demander le délit et réclamer le jugement du prisonnier. M. de Voltaire, voisin de sa patrie et couvert de gloire, alimentait alors presque à lui seul tous les esprits, par ses lettres à ses amis, au milieu desquels nous vivions; par ses morceaux de prose, ou ses charmantes épîtres, dans lesquelles il transmettait à ses lecteurs sa haine contre l'intolérance, et les pénétrait de cet amour pour l'humanité dont son âme a été le foyer le plus ardent, jusques aux derniers jours de sa vie.

On peut imaginer les conversations animées et fécondes qui seraient de la réunion de tous ces hommes de talent. La nature de l'esprit de M. Suard, plus penseur, plus rêveur que parleur, le faisait sortir de son silence accoutumé pour entrer tout entier dans des idées et des vues qui avaient pour objet le perfectionnement des sociétés humaines.

Ah! qu'ils étaient beaux ces jours de la France où tout était espérance pour elle! Pourquoi a-t-on voulu conquérir par la violence ce que le temps, avec sa marche tranquille, ne pouvait tarder à nous donner?

Mais je ne veux point anticiper sur une époque si désastreuse, alors si imprévue, et qui a ébranlé l'Europe entière jusque dans ses fondements.

Après avoir montré M. Suard dans le cercle de ses sociétés, je dois le montrer dans l'intérieur de sa maison.

J'avais bien attendu le bonheur de mon union avec lui, mais je fus encore surpassée dans mes espérances et je sentis bientôt que le choix de mon cœur aurait encore été celui de ma raison; je trouvai en lui un ami aussi délicat qu'il était tendre, et occupé de moi, comme s'il avait encore à gagner mes affections. Il ne voulut me contrarier dans aucun de mes goûts : quand il me proposait une chose,

je lui répondais : « Je ferai là-dessus ce que vous désirerez; » et il me priait toujours de faire ce qui me plairait le mieux. Il paraissait peiné de cette disposition de ma tendresse à lui plaire, dans la crainte même d'en perdre quelque chose.

Il me présenta, comme amis de sa jeunesse, deux ou trois hommes dont l'un ne me plut pas ; je le lui dis : « Eh bien ! me dit-il, il ne faut pas le voir. » Ce repoussement naturel, né, pour ainsi dire, de l'instinct, était bien fondé ; car M. Suard découvrit en lui un grand manque de délicatesse et finit par le mépriser.

Je ne sais comment M. Suard s'y prenait, mais il trouvait toujours le moyen de me faire participer soit à des bals d'ambassadeurs, soit à des spectacles où je pouvais voir mademoiselle Clairon, qui avait quitté le théâtre et jouait souvent chez la duchesse de Villeroy. J'y étais presque toujours, mais je jouis bien plus longtemps de son talent chez madame Necker. Mademoiselle Clairon était souvent de nos soupers, et on la priait souvent aussi de nous déclamer quelques scènes de nos plus grands poètes tragiques. MM. de Marmonet et la Harpe lisaient le rôle du personnage avec qui elle était en scène, et, comme tous les deux lisaient parfaitement les vers, on assistait véritablement à une belle scène tragique. Je fus enchantée de la perfection du débit de mademoiselle Clairon ; mais je crus sentir que l'art, un art sans doute admirable, s'y faisait trop apercevoir, au lieu que chez Lekain la nature couvrait toujours l'art le plus parfait, et le faisait même disparaître dans les moments les plus passionnés. Je n'ai point connu d'acteur qui me transportât d'enthousiasme comme ce sublime interprète de nos grands tragiques, dont il surpassait, je crois, quelquefois les conceptions mêmes, par les accents les plus fiers et les plus touchants qui jamais soient sortis d'une bouche humaine : ces accents sont encore dans mes oreilles et ne sortiront jamais de mon souvenir.

Nous n'avions au moment de notre mariage que mille écus de rente, le logement, le feu, et j'étais, grâce au frère

généreux que la nature m'avait donné, parfaitement bien vêtue en me mariant ; mais M. Suard enchérit encore sur sa générosité. Le plus doux emploi du peu d'argent qu'il avait était consacré à me parer à l'égal des femmes que je voyais. La médiocrité dans laquelle j'avais toujours vécu m'avait rendue soigneuse de mes belles robes et de tous leurs accessoires ; j'avais d'ailleurs plus de soupers que de dîners. Mesdames de Marchais et Necker nous envoyaient toujours leurs chevaux, et je ne m'habillais qu'à huit heures et souvent à neuf.

Je laissai à M. Suard la liberté de dîner souvent avec ses aimables amis, mais je le priai en même temps de ne se séparer jamais de moi dans les soirées. Il me le promit et me tint parole : quand une soirée agréable, dont je ne faisais point partie, lui était proposée, il ne l'acceptait jamais sans en avoir obtenu mon consentement, que jamais je ne lui ai refusé. Il me proposait souvent aussi, dans ces occasions, d'aller souper moi-même chez les femmes de nos amis ; mais j'aimais par-dessus tout, après lui, la solitude, et mes goûts naturels savaient la remplir. Je n'étais pas étrangère par mon éducation aux connaissances qui conviennent aux femmes, ni à la littérature, que j'aimais passionnément, surtout les romans et les tragédies ; et un des grands bonheurs de ma situation, c'était de faire de tout mon temps l'usage qui m'était le plus agréable. M. Suard avait une bibliothèque dès lors fort étendue, et je dévorais tout ce qui était en rapport avec mes goûts. M. Suard m'abandonna d'abord à cette pâture abondante ; mais, en causant avec moi sur mes lectures, il m'engagea, sans m'écarter de ces goûts, à me nourrir le plus souvent de nos meilleurs auteurs en prose et en vers. Je fis, guidée par lui, un cours presque complet de notre littérature, et bientôt je ne pus plus lire rien de ce qui était trop au-dessous de nos grands écrivains.

Les chagrins que j'avais éprouvés avant mon mariage avaient tellement ébranlé ma santé, qu'il me fallut plusieurs années pour la recouvrer. J'étais devenue sujette à des douleurs d'entrailles qui me mettaient à la mort ; la moindre

émotion forte et la plus légère peine me donnaient des attaques de nerfs. Les personnes nerveuses ont un estomac fort irrégulier, que le temps et les circonstances gouvernent. Je ne digérais bien que lorsqu'il n'y avait aucun nuage ni dans le ciel ni sur la terre. M. Suard soigna ma santé à l'égal de mes plaisirs; bien différent dans sa manière du médecin de Sancho, il ne tenait pas la baguette à la main, mais c'était par des prières si douces qu'il m'engageait à ne pas manger trop de ce qui était de mon goût, qu'à l'instant même je renvoyais mon assiette, et j'étonnais souvent les convives par ce sacrifice si prompt à ses désirs.

Nous vivions entourés de poètes, et il n'est pas étonnant qu'on nous adressât quelques vers. Il y avait une pièce de M. Saurin, adressée *au petit ménage*, et le petit ménage devint une manière de nous désigner. Les amis de M. Suard s'en occupaient beaucoup; plusieurs allaient souvent à la chasse. M. Leroi, capitaine des chasses à Versailles, l'auteur des lettres si intéressantes sur l'instinct des animaux, et qui ont paru dans les *Variétés littéraires*, M. Leroi ne passait guère de semaines sans nous envoyer des faisans et des perdreaux. Le prince de Beauvau, depuis maréchal, nous envoyait aussi de sa chasse; et le chevalier, depuis marquis de Chatellux, nous faisait aussi porter ce qu'il appelait ses *pièces fugitives*, c'est-à-dire ses lapins.

J'étais heureuse de l'intérêt dont je voyais M. Suard environné; j'attribuais celui dont j'étais moi-même l'objet à ma tendresse pour lui. J'ai cru voir souvent que les hommes considéraient comme un mérite, dans une femme, une tendresse qui pour elle n'était qu'un bonheur.

Les personnes que la nature a destinées à vivre dans un autre qu'elles-mêmes ont éprouvé sans doute le sentiment d'un bonheur que les âmes religieuses n'espèrent que dans le ciel; mais ce bien qui fait leur vie, elles se croient menacées de le perdre au moindre sujet d'alarmes. Après mon union avec M. Suard, je me trouvai saisie par un tourment jusqu'alors inconnu à mon âme. Quand, seule à neuf heures, je ne voyais pas rentrer M. Suard, les idées les plus funestes se

présentaient à mon imagination et bouleversaient mon âme; heureusement sa tendresse pour moi rendait ces tourments très rares, et mademoiselle de l'Espinasse, chez qui il allait souvent, l'avertissait elle-même de la quitter, pour venir me joindre, quand elle voyait sa pendule approcher de neuf heures. Rien ne le retenait alors, et je le remercie encore aujourd'hui des sacrifices que souvent il a faits pour assurer mon repos; j'ai travaillé toute ma vie, par tendresse même pour lui, à vaincre dans ces occasions cette inquiétude dévorante, sans pouvoir jamais en triompher.

M. Suard avait beaucoup vécu à Paris avec M. Hume; il avait pour lui autant d'estime que d'amitié. C'était avec une sorte de respect qu'on parlait de cet homme, de la bonté la plus naturelle et la plus parfaite. L'*Émile* de Rousseau venait d'être condamné par le parlement et l'auteur banni de la France. M. Hume, touché d'une telle situation, venait de déterminer Rousseau à le suivre en Angleterre, où il retournait; et Gatti, qui les rencontra en route, nous dit qu'il avait vu l'excellent M. Hume pleurer de joie de l'espérance que ce changement de séjour arracherait Jean-Jacques à ses tristes et fausses chimères. Je puis attester que je n'ai pas vu un individu de la société de M. Suard qui ne fût disposé à faire les plus grands sacrifices au bonheur de cet homme qui ne voyait dans ses semblables qu'une phalange d'ennemis. Il y avait certainement quelques travers dans son esprit ou dans son cœur. Six semaines après son départ pour l'Angleterre, nous étions allés souper chez madame Necker; une personne qui sortait de chez le baron d'Holbach nous dit qu'il venait de recevoir une lettre de M. Hume, qui commençait par ces mots: *Mon cher baron, Rousseau est un scélérat, etc.*

On resta frappé d'étonnement. Ces mots étaient échappés à l'indignation de cet excellent homme, au moment où il recevait la lettre où Rousseau appliquait une suite de *soufflets* sur la joue de son patron. Je crois que l'épithète d'insensé lui aurait mieux convenu, quoiqu'on ne puisse le disculper d'ingratitude. On passa toute la soirée à en citer des preuves sans nombre; je ne les rappellerai point ici, je

dirai seulement que M. Suard traduisit cette correspondance, et qu'il y joignit une préface pleine d'impartialité, mais peu favorable à l'auteur de l'insulte faite à son respectable ami.

M. Suard était en correspondance avec M. Robertson, qui se préparait à nous donner l'histoire de Charles-Quint; il désirait que M. Suard se chargeât d'en faire la traduction, et, M. Suard formant le même vœu, M. Robertson lui en envoya les feuilles, à mesure qu'on les imprimait. C'était un véritable bonheur que d'avoir à traduire un si bel ouvrage, où l'auteur, dans l'introduction, fait le tableau des progrès de la civilisation de l'Europe, en assigne toutes les causes, et répand sur un ouvrage d'une érudition immense une lumière qui ne laisse au lecteur que le plus vif intérêt et le bonheur de le suivre. Cette traduction ne fit rien perdre à M. Robertson de l'élégance, de l'harmonie, de la noblesse de son style. Le traducteur y disparaît toujours, pour ne laisser voir que l'auteur¹.

L'abbé Arnaud vivait à côté de nous, et c'était l'homme le plus facile et le plus agréable à vivre que j'aie connu. Jamais je ne lui ai vu un moment d'humeur ni d'impatience, quoiqu'il fût plein de vivacité. Il ne sortait jamais, pour aller dîner, sans venir me demander de mes nouvelles; et, quand nous soupions chez nous, il venait nous dire bonsoir et nous raconter tous les plaisirs dont sa journée avait été remplie; avec une gaieté qu'il était impossible de ne pas partager : les bons dîners, les belles femmes, les grands et les petits spectacles, il voyait tout; et quoiqu'il ne connût que deux tyrans, disait-il souvent, *le génie et la beauté*, le besoin de s'amuser en était un troisième, qui ne lui faisait pas même dédaigner les spectacles de la foire, pas même celui des chiens qui dansaient et montaient à l'assaut; et il faisait pâmer de rire ceux à qui il parlait des talents de ces différents acteurs, quels qu'ils fussent.

¹ C'est aussi M. Suard qui a traduit en partie *l'Histoire de l'Amérique* du même auteur. Il a revu entièrement, dans ses dernières années, sa traduction de *Charles-Quint*, et y a joint une vie très intéressante de l'auteur.

Il venait de faire connaissance avec la comtesse de Tessé, qu'il amusa et intéressa bien promptement. On sait l'amitié active et agissante avec laquelle cette femme aimable et pleine d'esprit servait ses amis. Elle sut bientôt que toute la fortune de l'abbé Arnaud se bornait à 2,500 livres. Elle chercha avec lui les moyens de l'améliorer; il en parla à M. Suard, qui lui conseilla de faire demander au duc de Choiseul, alors ministre des affaires étrangères, de donner aux deux amis la direction de la *Gazette de France*, qui coûtait beaucoup au ministère, tandis que, par l'arrangement proposé, cette direction donnerait de l'aisance aux deux amis, sans faire rien perdre aux affaires étrangères. Madame de Tessé ne perdit pas un moment pour proposer cet arrangement au chef du bureau, qui disposait, comme on le sait, de ces affaires peu importantes. Il se montra étonné que des hommes de lettres ne se trouvassent pas assez riches avec 2,500 livres de revenu. Madame de Tessé, indignée et ne pouvant concevoir qu'on regardât les hommes de lettres comme ayant fait vœu de pauvreté, écrivit, dans ce moment, à M. Suard : « Je voudrais que cet homme fût à l'aumône, pour avoir le plaisir de la lui refuser. » Elle était fort liée avec la princesse de Beauvau¹, qui s'intéressait beaucoup, ainsi que le prince son mari, à M. Suard. Elle était liée aussi avec la duchesse de Gramont, sœur du duc. Elle les mit toutes les deux dans l'intérêt de la cause qu'elle désirait vivement de gagner, et demanda à la duchesse de lui présenter son ami, l'abbé Arnaud. Il ne pouvait manquer de lui plaire; la nature lui en avait prodigué tous les moyens. Comme il n'osait parler de son propre intérêt, il s'étendit beaucoup sur le mérite de son ami, qu'il aimait par-dessus tout, et pour qui même il avait une sorte de respect. La duchesse lui dit : « Vous plaidez si bien sa cause, que je veux que mon frère vous entende; et je vous présenterai moi-même à

¹ La maréchale de Beauvau, que M. Suard voyait souvent, lui a laissé en legs le portrait de Montaigne, peint par Léonard, et deux charmants tableaux de Vanloo.

lui. « On dit que le duc de Choiseul, quand une femme était intéressée dans une requête, demandait toujours d'abord si cette femme était jolie, ensuite si elle aimait son mari. Il suivit avec l'abbé son usage ordinaire et ouvrit un vaste champ aux exagérations de celui-ci. M^{me} de Gramont, qui s'en divertissait, dit au duc : « Avoue, mon frère, que monsieur et madame Suard ont, dans monsieur l'abbé, un excellent négociateur. Le duc, déjà bien disposé par elle et par mesdames de Tessé et de Beauvau, dit qu'on ne pouvait résister à tant d'éloquence, et qu'il voulait que monsieur et madame Suard, déjà si heureux par leur tendresse, le fussent encore davantage par l'aisance qu'il pouvait leur procurer.

Les deux amis, dès ce moment, sans rien faire perdre aux affaires étrangères, passèrent de 2,500 à 10,000 francs de revenu chacun.

Ce changement heureux remplissait tous les vœux naturellement modérés que M. Suard et moi pouvions former. Je m'accommodais, sans effort, à la médiocrité, mais nous sûmes jouir des dons de la fortune, quand elle vint nous les offrir. Nous eûmes ainsi notre petit souper un jour de la semaine, et une charmante soirée; et les amis de M. Suard parurent jouir plus que lui-même de cette amélioration de sa situation.

J'allais souvent à la campagne de nos amis, et souvent aussi à celle de mon frère, dont la maison était pour moi la maison paternelle. M. Suard, me voyant renaître dans le peu de jours que je passai à la campagne, s'occupa de m'obtenir un logement ou à Choisy, ou à la Muette, ou à Saint-Cloud, chez le duc d'Orléans, où nous passions une partie de la belle saison; il n'attendait qu'une occasion de vendre une partie de son trésor, sa bibliothèque, pour m'acheter une petite maison.

Quelque temps après, l'abbé Morellet, qui se plaisait beaucoup dans la société où nous vivions, voulut aussi la réunir chez lui, à un déjeuner, les premiers dimanches du mois. M^{mes} Saurin, Bro..., Po... et moi, n'en manquions pas un, ainsi que tous les hommes de nos amis. L'abbé Morellet y in-

vitait les Caillot, les Grétri, les Hulmandel ; et, après un déjeuner excellent et une conversation intéressante, nous entendions une musique charmante. C'était une vraie fête que ces déjeuners ; c'est là que plus tard nous entendîmes, pour la première fois, Gluck et sa nièce, que l'abbé Arnaud appelait une *petite muse*. Elle était excessivement délicate et presque aérienne. Mais les sons de sa voix pénétraient jusqu'à l'âme. C'est là aussi que nous entendîmes Mélico, adorateur passionné de Gluck, et presque son élève, dans le rôle d'Orphée, suppliant les Furies de se laisser toucher par ses pleurs, et qu'il nous en fit répandre dès que les premiers sons sortirent de sa bouche. Gluck y représentait, à lui seul, la troupe inexorable des démons, par ses *non* terribles. C'est là aussi que, pour la première fois, l'abbé Morellet, qui voulait nous surprendre, nous transporta tout à coup dans le ciel, par les sons ravissants d'un harmonica placé dans une pièce voisine et touché par Hulmandel. Les jeunes poètes y venaient quelquefois chercher des encouragements à leurs talents naissants. MM. la Harpe et Delille nous lisaient aussi quelquefois leurs vers, et l'abbé Morellet adressait à la société des chansons aussi aimables que spirituelles et piquantes. Je n'ai point vu de réunion plus aimable et qui se séparât avec plus de regret.

Le cœur de l'abbé Morellet était aussi excellent que sa raison était parfaite. Cette raison était toujours animée, et ses discussions, fondées sur des connaissances étendues et longtemps méditées, avaient presque la chaleur des passions.

M. Suard profita du loisir que lui donnait son aisance pour faire plusieurs morceaux de littérature et de biographie, sur la Rochefoucauld, M^{me} de Sévigné, la Bruyère, une vie du pape Ganganelli, une vie du Tasse, qui est à la tête de l'édition du duc de Plaisance ; tous ces morceaux, qui sont des modèles dans ce genre, ont été insérés depuis dans les *Mélanges de littérature*, que M. Suard a publiés il y a quinze ans. Les gens de lettres ainsi que les gens du monde ont goûté ces différents morceaux, comme le produit d'un excellent écri-

vain, d'un véritable homme de lettres et d'un homme d'un excellent goût. Je recommande au lecteur les *Conseils à un jeune homme*, qu'on trouve également dans les *Mélanges de littérature*. Le jeune homme qui donna à M. Suard l'idée de ce petit écrit était de nos amis ; il était aussi beau que bon et aimable, mais il avait le travers, très excusable à son âge, de vouloir réunir tous les genres de mérite. M. Suard, dans les leçons qu'il se plaît à lui donner pour le guérir de cette prétention, me semble réunir au plus haut degré la connaissance de l'homme et la science du monde à la sagesse d'un philosophe. Parmi les choses remarquables qu'offre cet excellent morceau, se trouve cette maxime, si vraie, qu'il prête aux Chinois, et qui est de lui : *L'âme n'a point de secret que la conduite ne révèle*.

C'est encore dans les *Mélanges de littérature* qu'on trouve les *Lettres d'un solitaire des Pyrénées*, fiction heureuse qui charme également l'esprit et le cœur. Les aperçus les plus ingénieux s'y mêlent aux traits de sentiment les plus exquis. Il est impossible de mieux exprimer les regrets du cœur, de mieux saisir le langage de la mélancolie. Ces mêmes lettres contiennent des détails curieux sur M^{me} de Tencin, dont le caractère et le tour d'esprit y sont présentés sous le jour le plus vrai et le plus piquant à la fois. Elles se terminent par une histoire très agréable, dont le vaudeville depuis s'est emparé.

Comme M. Suard n'aspira jamais à la célébrité, son esprit, avide d'aliments, put se porter sur un grand nombre d'objets. Il ne négligea point les sciences, et son instruction en ce genre était plus profonde et plus étendue qu'on ne le soupçonnait : on peut en voir la preuve dans la huitième lettre d'un solitaire des Pyrénées, où il examine les *Études de la nature*, de Bernardin de Saint-Pierre, en homme très versé dans le système du monde, et toujours avec ce ton d'estime et de politesse qui sied si bien aux critiques éclairés, et que méritait aussi un écrivain si distingué.

Les matières de législation furent aussi pour M. Suard un objet d'étude. Il s'attacha surtout à bien connaître la consti-

tution et le gouvernement des Anglais. Ses belles pages sur l'ordre judiciaire de ce peuple, celles sur le jury, feraient honneur à un publiciste de profession.

Mais ce qu'il étudia le plus et qui l'attacha le plus constamment, ce qu'il connut le mieux, ce fut sa propre langue. Personne, j'ose le dire, ne le surpassa en pureté, en élégance. Personne n'a écrit avec plus de goût et de sagesse la langue française; elle n'a pas un secret qu'il n'ait surpris, pas une nuance qu'il n'ait démêlée; il en a observé toutes les ressources, pénétré tout le mécanisme : c'est ce dont on peut se convaincre en lisant ce qu'il a écrit sur la Rochefoucauld, sur M^{me} de Sévigné, et particulièrement sur la Bruyère; il est, je crois, le premier qui ait mis ce dernier au rang de nos plus grands prosateurs, et qui nous l'ait représenté comme écrivain aussi dramatique que profond observateur. Ceux qui depuis ont fait l'éloge de la Bruyère ont presque tous emprunté ses idées.

Les arts furent, après les lettres, ce que M. Suard aimait le mieux; un beau tableau, une belle statue, de beaux sons, le touchaient presque aussi vivement qu'un beau livre et qu'un discours éloquent : à l'organisation la plus heureuse pour sentir le mérite des chefs-d'œuvre en tout genre, il joignait des connaissances aussi variées que ses goûts, et en parlait avec autant de justesse que de convenance. Le morceau qu'il a consacré à la mémoire de Drouais, jeune homme enlevé de si bonne heure à la peinture et qui laissa tant de regrets après lui, et celui qu'il a écrit sur Pigalle, à qui le tombeau du maréchal de Saxe a fait tant d'honneur, suffiraient pour justifier les éloges que je lui donne ici. Je l'accompagnais dans ses visites chez les artistes, et j'étais toujours aussi frappée que charmée de sa promptitude à exprimer, avec autant de vérité que de délicatesse, l'impression qu'il recevait de leurs ouvrages.

Connaisseur dans tous les beaux-arts, il le fut surtout en musique, et il eût même été, s'il eût voulu, quelque chose de plus. La musique eut toujours pour lui un attrait particulier; la disposition de ses organes le rendait non seulement très

sensible aux charmes de cet art, mais encore très propre à le cultiver. Il avait une voix très juste et singulièrement douce et sensible; il jouait un peu du piano; il avait appris les règles de la composition; enfin, il eut en musique toutes les connaissances que peut avoir un simple amateur. Je pourrais citer à l'appui de cette assertion sa lettre à Gluck, dans les *Mélanges de littérature*, et la *Correspondance de l'anonyme de Vaugirard*.

On voit, par tout ce que je viens de dire, combien furent variés les talents, les connaissances et les occupations de M. Suard. Il dissémina les forces de son-esprit, et l'on va voir qu'il ne s'en repentit pas. Dans un morceau inédit, que j'ai trouvé dans ses papiers, il blâme les hommes de génie, comme Pascal, Leibnitz, d'Alembert, de n'avoir pas concentré toutes leurs forces sur la science qui était leur passion dominante, et qui pouvait le plus sûrement les conduire à la gloire : « Mais pour ceux, dit-il, qui ne sont pas « doués du génie qui crée, ou d'un talent marqué pour une « branche de littérature, si leur goût les porte à étendre et « à varier leurs connaissances, ils peuvent, en se livrant à « ce goût, non seulement trouver plus de bonheur, mais « même se rendre plus utiles, qu'en s'attachant exclusive- « ment à un objet particulier de méditation et de travail : « c'est ce qui m'est arrivé à moi-même; mais c'est ce que « j'ai pu faire de mieux. J'ai suivi mon penchant, j'ai beau- « coup joui, et je n'ai rien sacrifié, car je ne pouvais pas « aspirer à la gloire d'homme de génie, la seule qui eût pu « me tenter. »

Ah! je l'atteste, il a été bien plus heureux que ceux qui ont fait de la gloire leur unique idole. L'étude l'a conduit par une douce pente à la connaissance de la vérité; la soif de la renommée, le sentiment de la rivalité, n'ont pas troublé un seul instant les pures jouissances que lui ont procurées les lettres. A défaut de la gloire, il a obtenu cette considération qui s'attache toujours aux hommes qui, comme lui, joignent un beau caractère à un esprit supérieur. L'amitié n'a pas cessé dans tout le cours de sa vie d'embellir

son existence; ses vertus, si naturelles, si vraies et si douces, l'ont fait chérir autant que son âme élevée et ferme l'a fait estimer. Il a vécu et a disparu de la terre, environné d'amis dignes de lui, autant que lui-même était digne d'eux.

Le duc de Choiseul, menacé depuis longtemps dans sa place, fut exilé à Chanteloup, pour n'avoir pas voulu fléchir devant M^{me} du Barry. Il y emporta les regrets d'une grande partie de la France, dont les premiers personnages semblaient à l'envi l'un de l'autre aller le chercher et vivre avec lui dans son exil.

Louis XV fut quelque temps sans nommer un ministre des affaires étrangères et en remplit lui-même les fonctions. J'ai ouï dire, par des hommes à même d'être bien instruits, que le grand Frédéric se montra plus satisfait des dépêches de ce monarque que de celles d'aucun de ses ministres. Ce prince avait l'esprit éminemment juste; son avis dans le conseil obtenait toujours l'approbation des hommes les plus éclairés qui le composaient; mais le cardinal de Fleury l'avait accoutumé à croire qu'il devait faire céder son opinion à celle du plus grand nombre. Il cédait la plupart du temps avec regret et avec la conscience que son avis était le meilleur, et cette habitude, entretenue par sa défiance naturelle, dut être quelquefois funeste aux résultats du conseil.

Un jour de cet interrègne d'un ministre des affaires étrangères, Louis XV lisant au conseil une dépêche qu'il venait d'écrire, tous les membres lui en firent les plus grands éloges. « Bon! dit ce prince, voilà comme vous êtes : vous êtes toujours contents des nouveaux ministres. »

Ce fut le duc d'Aiguillon qui fut nommé à la place du duc de Choiseul. Ce choix n'avait pas l'opinion publique pour lui. L'affaire du duc d'Aiguillon avec M. de la Chalotais, en Bretagne, avait été très défavorable au premier, et, dans ce moment, on le regardait comme le principal auteur de la disgrâce de son prédécesseur, que tout ce qui nous entourait regrettait avec nous. Nous étions bien loin d'imaginer cependant le malheur qui allait nous frapper. Dans l'ancien régime, à moins qu'on ne fût indigne de la place qu'on occu-

pait, la crainte de la perdre n'était point connue. Le duc d'Aiguillon se montra contraire, dès les premiers moments, à tous ceux que son prédécesseur avait favorisés. L'abbé Arnaud et M. Suard apprirent bientôt que le duc voulait les dépouiller de leur place et la donner à un nommé Marin, l'objet du mépris de tous ceux qui le connaissaient, et que depuis mademoiselle de l'Espinasse n'appela jamais que le *monstre marin*.

Il fallait un prétexte pour dépouiller deux hommes chéris et estimés du public, d'une place qu'ils occupaient depuis dix ans, et ce prétexte fut bientôt trouvé.

M. Suard envoyait toutes les semaines aux affaires étrangères la *Gazette de France* en épreuves; mais, avant de la laisser publier, le ministre ou le chef des bureaux supprimait les articles qu'il ne leur convenait pas qu'on imprimât. M. Suard, qui la dirigeait, n'avait aucun intérêt à rétablir ce qu'on avait effacé aux affaires étrangères. Dans la dernière gazette qui avait paru, il y avait un article sur un mariage très disproportionné d'un frère du roi d'Angleterre qu'on avait annoncé dans tous les papiers anglais, et on n'avait point effacé cet article à Versailles; mais le duc d'Aiguillon soutint toujours qu'on l'avait conservé malgré lui. C'était un absurde mensonge; car il n'est personne qui ne sente qu'on n'avait nul intérêt à le laisser, s'il fût revenu effacé; il jeta les hauts cris, comme si la guerre allait être déclarée entre la France et l'Angleterre. A cette occasion, milord Stormont, ambassadeur de cette nation, et que nous rencontrions souvent chez M. Necker, environné sans cesse des plus tendres amis de M. Suard, et l'estimant personnellement lui-même, assura le duc d'Aiguillon, à qui on n'osait reprocher son odieux mensonge, que son maître ne s'était pas plaint, qu'il ne se plaindrait pas, qu'il n'était pas dans son pouvoir d'empêcher qu'on imprimât de pareilles nouvelles dans son pays, et encore moins chez ses voisins. Tout fut inutile; le duc fut aussi sourd aux raisons de milord Stormont qu'aux instances de M^{me} du Barry, qui aimait l'abbé Arnaud, et plaida sa cause avec chaleur.

On ne vit jamais un intérêt plus général que celui qu'inspiraient ces deux hommes, aussi heureux alors qu'ils étaient aimables et chéris. Plusieurs personnes de la cour, peu accoutumées à ces actes d'injustice, blâmèrent le duc d'en commettre une envers deux hommes qui possédaient l'estime publique; mais M. Suard, qui intéressait plus particulièrement par l'aménité de son caractère, par la sûreté de son commerce, par la constance dans ses affections, et sans doute aussi par sa position même, ne voyait autour de lui que des amis consternés de sa ruine. Il avait voulu qu'on me cachât tout, pour ne point me priver du plaisir qu'il était sûr que je goûterais à une séance qui allait avoir lieu à l'Académie, où M. de la Harpe venait d'obtenir le prix par son éloge de Fénelon, dont j'adorais le génie et les vertus; et j'étais fort étonnée de me voir aborder à la promenade par des personnes qui venaient me demander s'il était vrai qu'il eût perdu sa place; je les rassurais, le calme parfait de M. Suard ne m'ayant pas laissé le moindre soupçon qu'il eût même à combattre la plus légère inquiétude.

C'était une véritable solennité que ces assemblées à cette époque. Elles étaient composées de tout ce qu'il y avait de distingué dans toutes les classes; et les quarante fauteuils étaient honorés, presque tous, par le mérite ou le rang éminent de ceux qui les occupaient. Dans cette séance, une des tribunes était occupée par la famille de Fénelon. Son portrait, qui représente si bien la beauté de son âme et de son génie, était placé au-dessus de la tribune. M. d'Alembert, avant de faire la lecture de l'éloge de Fénelon, montra cette tribune et ce portrait au public, et dit quelques mots sur cet homme adoré, qui disposèrent à l'attendrissement. Mon émotion dura toute la séance, et les applaudissements répétés et éclatants du public, joints à ce sentiment que l'on éprouve toujours en assistant au plus beau jour de l'homme couronné, portèrent souvent mon émotion jusqu'aux larmes. (On verra bientôt pourquoi je parle ici de mon émotion et de mes larmes.) Nous rentrâmes, M. Suard et moi, après la séance; je fus étonnée, quelques moments après, de voir arriver chez moi

M. d'Alembert et plusieurs de nos amis, qui prièrent M. Suard de passer un moment avec eux dans son cabinet. Ils rentrèrent bientôt, mais avec l'air d'une telle tristesse, que je leur en montrai ma surprise et leur en demandai la cause. M. d'Alembert me dit qu'ils étaient tous inquiets, et que la place de M. Suard était menacée par le duc d'Aiguillon. Cette nouvelle me frappa comme un véritable malheur pour M. Suard. Il allait perdre une aisance qui le rendait indépendant; il ne cultivait les lettres que pour son bonheur; il allait donc être obligé de travailler pour sa femme et pour lui-même. Quelle triste différence!

Les questions que je fis à nos amis ne me laissèrent point d'espérance; et quand ils furent partis, M. Suard m'apprit que l'arrêt était prononcé; mais il me montra tant de courage sur la perte d'une place qui le mettait sous la dépendance du duc d'Aiguillon, me parla des moyens qui lui restaient avec une espérance si confiante, que je fus consolée dans le moment même, en voyant qu'il rentrerait sans peine dans notre première médiocrité.

Nos amis ne furent plus occupés qu'à chercher une personne qui eût de l'influence sur le duc d'Aiguillon, pour demander une pension, dont celui-ci ne parlait pas. On découvrit que M^{me} de Maurepas était la seule qui eût quelque influence sur le duc, et que le duc de Nivernois pouvait aussi quelque chose sur elle. Il était placé vis-à-vis de moi pendant la séance de l'Académie, et m'avait souvent embarrassée par ses regards. Il avait dit à M. de la Harpe, en lui demandant mon nom : « Elle a bien bonne grâce à pleurer. » M. d'Alembert, instruit de ses relations avec M^{me} de Maurepas, de l'intérêt avec lequel il avait vu couler mes larmes, se rendit chez le duc de Nivernois, qui lui dit qu'il ne perdrait pas un moment pour obtenir un dédommagement si juste en faveur de deux hommes couverts de l'estime publique, et que lui-même estimait personnellement; et sa galanterie naturelle fit entrer mon intérêt pour quelque chose dans la justice de la cause qu'il allait plaider.

On avait si mauvaise opinion du duc, qu'on était persuadé

que son silence sur le dédommagement qu'il devait à ces messieurs n'était qu'une vengeance momentanée contre les protégés du duc de Choiseul.

M. de Nivernois ne tarda pas à instruire MM. Suard et Arnaud de son succès. Le duc leur donnait 2,500 livres de pension, qui étaient les appointements qu'ils avaient avant d'obtenir la direction.

M. Suard, touché de l'activité pleine d'intérêt qu'il avait portée dans la cause qu'il venait de plaider, intérêt dans lequel il m'avait comprise, désira que je l'accompagnasse dans la visite de remerciement qu'il voulait faire à M. de Nivernois; il nous reçut avec toutes les grâces qui distinguaient cet aimable seigneur, et depuis nous invita l'un et l'autre à dîner avec lui.

Comment M. Suard aurait-il conçu quelques regrets sur la perte de son aisance, quand il se voyait enrichi de tous les biens du cœur ? Il n'avait jamais douté de l'amitié de ses amis; j'ai toujours vu son âme fermée à la défiance; mais quand on a mérité de vrais amis et que le malheur vient vous visiter, ils semblent alors oublier leur propre intérêt pour ne s'occuper que du vôtre.

Quelques jours après la nouvelle de la pension obtenue, je reçus une lettre dont la grosseur m'étonna. En la décachetant j'y trouvai un contrat de huit cents livres de rentes perpétuelles sous le nom de M. Suard et le mien, avec un billet d'une main inconnue, qui disait « qu'une personne qui nous « aimait tendrement espérait de notre amitié que nous con- « sentirions qu'elle pût répandre quelque douceur sur des « vies si chères à nos amis. » Je portai ce billet et ce contrat à M. Suard, qui fut aussi touché que moi de cette nouvelle preuve d'intérêt, dont nous devinâmes bien promptement les auteurs. M. Suard écrivit au notaire désigné dans le contrat qu'il avait le nécessaire absolu, et que son travail lui donnerait le reste à lui et à sa compagne. Il y ajoutait l'expression de toute sa sensibilité et de sa reconnaissance pour l'être généreux qui lui donnait une preuve si rare de son amitié. Il avait écrit le matin même, et dînait ce jour-là

chez le baron d'Holbach, où il y avait une nombreuse société; il raconta ce qui lui était arrivé le matin. Ce fut un enthousiasme général; on le conjura de ne pas affliger, par un nouveau refus, un ami si noble et si délicat; on lui parla de moi dont les intérêts lui étaient bien chers, mais qu'ils savaient bien ne former d'autre vœu que celui de lui voir suivre son propre sentiment. Cette nouvelle se répandit le même jour chez tous nos amis, qui furent transportés. « Il y a donc encore de la vertu ! m'écrivait l'un d'eux, je n'en ai jamais douté, mais que je suis enchanté que cette vertu vous ait rencontrés ! Vous serez donc heureux encore, et combien vos amis jouiront de votre bonheur ! Je ne doute pas que M. Suard n'accepte, parce que le bienfaiteur est digne de tous les deux, et qu'il y aurait une bonne action de moins dans le monde si vous n'acceptiez pas. »

M. Suard, qui avait refusé les offres du baron d'Holbach avant son mariage, fut pourtant ébranlé par des considérations relatives à sa femme; d'ailleurs, il n'était entouré que d'amis qui le conjuraient de ne pas affliger l'auteur d'un don si généreux, et qui se tenait voilé, pour ne pas blesser notre délicatesse : mais il ne voulut se décider qu'à la condition que l'auteur se montrerait et accepterait sa reconnaissance. Il vit le notaire et le questionna; le notaire l'assura qu'il ignorait absolument le nom du donataire, mais qu'il avait été chargé de plus d'un contrat de cette nature de la part de la même personne. M. Suard découvrit bientôt qu'il ne s'était pas trompé en croyant que c'était M. et M^{me} Neker. Ils furent instruits par ses amis que tous les refus céderaient à l'estime qu'il avait pour eux; ils vinrent sur-le-champ se jeter dans nos bras, avec un attendrissement qui fut partagé par M. Suard et moi; et, en embrassant M. Neker, je lui dis : « Lequel de nous deux doit aujourd'hui le plus à l'autre ? »

Il fallut abandonner notre logement, témoin depuis six ans de notre bonheur. M. Suard trouva une maison entière, rue Louis-le-Grand, qu'il loua comme principal locataire. L'abbé

Arnaud ne pouvait plus se séparer de lui et nous y suivit. Il lui resta deux logements de garçon qui furent presque toujours occupés par des amis.

M. Suard eut, peu de temps après, une correspondance littéraire avec un prince souverain d'Allemagne ; et bientôt ses amis, sans qu'il le leur demandât, lui obtinrent une pension de douze cents livres sur l'*Almanach royal*.

Il cherchait un acquéreur d'une partie de ses livres anglais. Il le trouva dans le duc de Coigny, qui souvent l'avait obligé en nous donnant des logements dans les maisons royales. Le duc en prit pour 12,000 francs, avec lesquels M. Suard m'acheta une jolie maison à Fontenay-aux-Roses, dans une situation charmante, où, de mon salon et de ma chambre, je découvrais un amphithéâtre de bois superbes et très étendus, dont le paysage était aussi varié dans ses aspects que dans ses productions, et offrait au printemps d'immenses champs de roses et de cerisiers en fleurs, sur un terrain en mouvement, qui formaient un coup d'œil enchanteur.

M. Suard ne passait guère de jour sans me voir ; il venait ou dîner avec moi, ou souper et déjeuner le lendemain ; mais les amis qui lui restaient à Paris lui ayant demandé de leur donner à dîner un jour de la semaine, il leur dit que, s'ils voulaient se contenter d'un dîner d'anachorète, il le leur donnerait très volontiers : ils ne voulurent qu'un pot-au-feu avec les légumes et les fruits très abondants du jardin. Nous primes le dimanche, car j'allais là pour vivre solitaire, excepté dans les soirées d'automne, quand j'avais M. Suard près de moi. Ce dimanche devint un jour de fête pour nous et nos amis qui arrivaient, avec leurs voitures chargées de tout ce qu'il y avait de meilleur ; de sorte que c'était un véritable festin que ces dîners : c'étaient MM. de Garville, de l'Étang et de Vaines qui en faisaient le plus souvent les frais : nous y invitations aussi les amis qui nous restaient à Paris. M. de Vaines, d'un esprit très distingué, de la société la plus animée et qui aimait beaucoup le monde, me disait quelquefois : « Mais, Madame Suard, que faites vous-ici ? — Du bonheur, lui disais-je ; mais le dimanche est toujours une fête pour moi, qui

ajoute un charme à la solitude peu interrompue des autres six jours de la semaine. »

M. Suard fut nommé l'un des quarante en 1774. Je transcris ici la lettre que je reçus à ce sujet de mademoiselle de l'Espinasse :

« Je vous fais mon compliment, Madame, et je partage
 « votre plaisir avec tant de vérité et d'intérêt, que je serais
 « presque tentée de croire que vous me devez aussi des félici-
 « tations. Ayez du moins assez de bonté pour être bien per-
 « suadée qu'il n'y a que vous au monde à qui je cède l'avan-
 « tage de mieux aimer M. Suard et de prendre un intérêt
 « plus tendre à tout ce qui le touche. Si c'était un moyen de
 « vous plaire et de mériter votre amitié, personne n'y au-
 « rait plus de droit que moi, et ne sentirait plus vivement le
 « prix de ce que vous voudriez bien y accorder. Votre ami
 « le M*** sera sans doute instruit par vous, Madame, de l'é-
 « lection de M. Suard; il mérite de partager tout ce qui vous
 « intéresse par son attachement pour vous. Recevez, je vous
 « prie, la tendre assurance des sentiments que je vous ai
 « voués pour la vie. »

Dans son discours, M. Suard s'attache à montrer les bienfaits des lumières et de la philosophie; de la philosophie si mal entendue, si mal interprétée par ceux qui veulent attirer la haine sur ses partisans : il la considérait comme la raison perfectionnée par les lumières de tous les siècles. Il ne la souillait point en l'accusant de tous les excès qui en bannissaient une religion tolérante et éclairée. Jamais je n'ai entendu M. Suard prononcer un mot de raillerie sur cette base sacrée de la morale toujours; dans l'intimité de la confiance, il applaudissait à mon amour pour l'auteur de tous les biens que j'en avais reçus, et dont le premier et le plus grand était lui-même.

Après avoir parlé des bienfaits de cette philosophie pour l'amélioration des sociétés humaines, il parle de son heureuse influence sur les beaux-arts, et surtout sur la poésie, dont elle a étendu et agrandi le domaine. Il parle d'une ligue qui s'était formée au commencement du dix-septième siècle, dont les chefs étaient Fontenelle et la Motte : « Il n'a pas tenu

« à eux, dit-il, qui faisaient des vers où l'esprit imitait le talent, qu'on ne les considérât comme une combinaison de sons, dont le seul mérite était d'amuser l'oreille, pour donner un air de nouveauté à des idées communes.

« Heureusement pour le bon goût, il s'éleva, dans le même temps, un homme extraordinaire, né avec l'âme d'un poète et la raison d'un philosophe; la nature avait allumé dans son sein la flamme du génie et l'ambition de la gloire : son goût s'était formé sur les chefs-d'œuvre du siècle dont il avait vu la fin, son esprit s'enrichit de toutes les connaissances qu'accumulait le siècle de lumières dont il annonçait l'aurore. Si la poésie n'était pas née avant lui, il l'aurait créée; il la défendit par des raisons, il la ranima par son exemple, il en étendit le domaine sur tous les objets de la nature : tous les phénomènes du ciel et de la terre, la métaphysique et la morale, les révolutions et les mœurs des deux mondes, l'histoire de tous les peuples et de tous les siècles, lui offrirent des sources de nouvelles beautés. Il donna des modèles de tous les genres de poésie, même de ceux qui n'avaient pas encore été essayés dans notre langue. Il rendit le plus beau des arts à sa première destination, celle d'embellir la raison et de répandre la vérité. L'humanité surtout respira dans ses écrits : il leur imprima ce caractère noble et touchant qui donnera à l'auteur encore plus d'admirateurs et d'amis, dans les siècles futurs, qu'il n'a eu dans le nôtre d'envieux et de calomnieux. »

Ce portrait, où le public reconnut Voltaire, obtint les plus grands applaudissements. M. de Voltaire, qui ne manquait ni de modestie ni de fierté, ne put s'y méconnaître, et voici la lettre qu'il adressa à M. Suard :

« J'ai, Monsieur, plus d'un remerciement à vous faire; je n'ose vous parler d'un portrait dans lequel je ne dois pas avoir l'imprudence de me reconnaître; mais s'il était vrai que vous eussiez voulu soutenir un pauvre vieillard, sur le bord de sa tombe, contre la cabale des Sabatiers et des Cléments, jugez quelle obligation vous aurait ce bon-

« homme, et comme il marcherait gaiement vers sa dernière demeure.

« C'est d'un plus grand bienfait que je voudrais vous rendre des actions de grâces publiques, pour votre très étonnant discours, pour cette vertu courageuse dont vous avez donné le premier l'exemple, pour cette raison victorieuse avec laquelle vous avez confondu les ennemis de la raison. Le jour de votre réception sera une grande époque. Il y a si peu d'intervalle entre l'éloge de Fénelon, condamné par la Sorbonne, et votre discours, que je suis encore tout stupéfié de votre intrépidité; il est vrai qu'elle est accompagnée d'une grande sagesse : vous êtes couvert de l'égide de Minerve, en frappant à droite et à gauche avec l'épée de Mars.

« Voilà, Dieu merci, une nouvelle carrière ouverte : il faut jeter au feu cette foule de discours qui n'ont été que de fades éloges en style académique. Je vois enfin les fruits de la philosophie, et je commence à croire que je mourrai content.

« Savez-vous, Monsieur, qu'un curé de votre pays et de mon voisinage a fait un assez gros livre pour prouver que je suis le plus religieux des hommes, et que j'ai eu bien de la peine à empêcher qu'il ne fût imprimé, tant la bonté extrême de cet honnête curé aurait fait rire la malignité humaine?

« Je vais relire votre discours pour la quatrième fois. Si mes quatre-vingts ans et mes maladies me permettaient de me remuer, je viendrais vous embrasser vous et vos amis.

« Adieu, Monsieur, point de formule gothique de très humble, etc., etc., je suis trop votre redevable. »

Quand M. de Voltaire vint à Paris, il y vit beaucoup M. Suard, et le traita toujours avec autant d'estime que de bienveillance. Il conservait un doux souvenir du portrait qu'il avait fait de lui, et ne parlait qu'avec reconnaissance de ce qu'il appelait *ses bontés*. Il permit à M. Suard seul d'assister à une répétition d'Irène, et M. Suard a intéressé plus

d'une fois notre société en racontant ses observations, les éloges et même les critiques qu'il adressait aux différents acteurs. C'était une scène charmante.

Je fus aussi reçue de M. de Voltaire avec la même bonté qu'il m'avait montrée à Ferney. Je le vis trois fois, et nous acceptâmes un diner de M. de Villette pour le voir et l'entendre plus longtemps. Mais, hélas ! ce que je lui avais prédit est arrivé, c'est que, s'il restait quelques jours avec nous, nous le ferions mourir. En effet, pouvait-il survivre, avec une aussi frêle machine, à un triomphe qui jamais n'a été obtenu par aucun mortel ? Ai-je besoin de dire que M. Suard et moi y avons assisté ?

L'abbé Arnaud, dont les opinions se confondaient presque toujours avec celles de M. Suard, tant l'amitié qui les unissait était étroite, s'était passionné pour Gluck, comme il l'avait été autrefois pour les Grecs. Habituellement plein de douceur et de politesse dans les discussions littéraires, il parut, lorsqu'il entendit la musique si dramatique de Gluck, sortir de son caractère de modération, et son admiration fut exclusive pour le compositeur allemand. Il se montra injuste envers Piccini, et intolérant pour tous ceux qui n'étaient pas aux pieds de son idole. Il ne parlait d'eux qu'avec le dernier mépris. Il se permit des épigrammes contre Marmontel, qui faisait mettre en musique, par Piccini, son opéra de *Roland*. *Eh bien*, dit-il, *nous aurons un Orlando et un Orlandino*. Marmontel fut furieux et fit partager son humeur à Saint-Lambert et à d'autres amis communs : et M. Suard, qui n'avait jamais été injuste envers Piccini, qui estimait son talent, comme on peut s'en assurer par les *lettres de l'anonyme de Vaugirard* ; M. Suard, à qui on prêtait tous les sentiments de l'abbé Arnaud, porta la peine de son exagération. Saint-Lambert et madame d'Houdetot, très liés alors avec Marmontel, nous firent un accueil si différent de celui auquel nous étions accoutumés, que nous cessâmes absolument de les voir, et que nos relations furent interrompues pendant plusieurs années ; heureusement M. Suard n'avait rien à se reprocher. Enfin ils sentirent leur injustice ; et comme ils

l'aimaient véritablement, ils revinrent l'un et l'autre sincèrement à lui. M. Suard, dans la chaleur de cette querelle, avait été voir *Atys*. Il était si peu disposé à l'injustice envers Piccini, homme aussi honnête que doux et simple, qu'il donna de justes éloges à quelques morceaux de cet opéra, entre autres à l'air du *Sommeil d'Aty*, qui me parut ravissant. Il rencontra Piccini, quelques jours après, à l'Opéra; et M. Suard lui montra sa peine de ce qu'on l'avait représenté à lui comme un ennemi de son talent. « Ah! Monsieur, lui répondit Piccini, que mes prétendus admirateurs ne me font-ils autant de bien que j'en reçois du moindre éloge d'un homme tel que vous ! »

En effet, il était malheureux pour lui que la plupart de ses admirateurs ne sussent ce qu'ils disaient, en parlant de musique, car ils n'en connaissaient pas une note.

M. de la Harpe avait sans doute des organes heureux pour la sentir, mais il était aussi ignorant qu'eux sur cet art. M. Suard, aussi mécontent que surpris de lui voir attaquer les partisans de Gluck, ses amis et ses défenseurs depuis dix ans, le traita avec une juste sévérité dans sa lettre à Gluck; c'est-à-dire qu'il lui prouva qu'il n'entendait pas un mot de la chose dont il parlait avec le ton d'un homme qui, malgré cette ignorance, se croyait le droit d'en parler.

J'eus le bonheur de faire cesser cette *correspondance de l'anonyme de Vaugirard*, en témoignant à l'abbé Arnaud et à M. Suard toute la peine que j'éprouvais de cette querelle, qui nous séparait d'une partie de nos amis.

M. Suard était censeur royal depuis longtemps, quand le garde des sceaux le nomma censeur de tous les spectacles. C'était une place de 100 louis et qui donnait le droit de donner deux places à chacun des huit spectacles de Paris. Cette place était fort assujettissante, il l'a occupée jusqu'à la révolution; et jamais aucun homme de lettres n'a trouvé en lui que la sévérité qu'exigeait sa place, mêlée à tous les égards et à la bienveillance qu'il croyait devoir à ceux qui cultivaient les lettres. Beaumarchais seul le trouva trop sévère; il ne voulut jamais approuver le *Mariage de Figaro*. Il trou-

vait, et le dit au garde des sceaux, que c'était une pièce de mauvais goût et de mauvaises mœurs. Beaumarchais intrigua à Versailles et obtint, je ne sais par quelle puissance, qu'elle paraîtrait sur la scène. Elle eut du succès, mais la saine partie du public jugea, comme M. Suard, qu'elle était scandaleuse.

A la réception de M. le marquis de Montesquieu, M. Suard, qui était directeur de l'Académie, fut chargé de lui répondre. Ce discours, étant par sa nature plus rempli de mouvement, eut plus de succès encore que celui de sa réception ; il renfermait aussi une satire indirecte contre la pièce de Beaumarchais. Le prince royal de Suède, depuis roi, que M. Suard avait déjà vu chez le maréchal de Beauvau, s'approcha de lui à la fin de la séance, et lui dit : « Vous nous avez traités
« un peu sévèrement, et peut-être avec raison. Mais, ajouta-
« t-il en riant, je suis si inaccessible à la raison, que je
« vous quitte pour aller entendre *Figaro* pour la troisième
« fois. — Beau fruit de mon sermon, mon prince ! » dit M. Suard.

Louis XV n'était plus, et Louis XVI était monté sur le trône. Il avait appelé, pour lui servir de guide, M. de Maurepas auprès de lui, et avait nommé pour ministres MM. de Malesherbes et Turgot. Je n'ai pas plus le pouvoir que la connaissance et les lumières qu'il me faudrait pour me permettre de peindre les différents personnages qui vont paraître sur cette nouvelle scène. Je me bornerai à parler de la conduite de M. Suard aux différentes et désastreuses époques de la révolution. La nation avait applaudi au choix de son roi et ne se nourrissait que d'espérances. Ce prince n'apportait sur le trône que le besoin de faire le bonheur du peuple qui lui était confié. Je me souviens avec quels transports et quelles acclamations ce bon prince fut accueilli à Paris, quand il y vint rétablir le parlement. Que les transports d'un peuple entier sont touchants ! Nous en étions émus et attendris, M. Suard et moi, jusqu'aux larmes. Hélas ! qui n'aurait pensé comme nous qu'ils commençaient une ère de bonheur pour la nation ?

Le *Journal de Paris* était le premier journal qui parût tous les jours, et le public était content d'avoir chaque matin un aliment à sa curiosité, en nouvelles politiques ou littéraires. Les auteurs, qui aussi en étaient les propriétaires, eurent l'imprudence d'y insérer une chanson, du chevalier de Boufflers, sur une princesse étrangère, parente de nos princes. Cette chanson était trop plaisante pour ne pas amuser une partie du public et même de la cour; mais Louis XVI ne crut pas devoir pardonner aux auteurs d'avoir rendu sa parente l'objet de la risée publique. Il donna l'ordre de suspendre le *Journal de Paris*, et d'en ôter le privilège aux auteurs. M. de Miromesnil écrivit à M. Suard de passer chez lui, et, jugeant que lui seul pouvait lui répondre que rien de semblable n'arriverait dans l'avenir, il lui proposa non seulement la censure, mais la propriété du *Journal de Paris*. M. Suard était trop juste pour ne pas repousser de toutes ses forces le privilège d'un journal qui, dès la première année, valait cent mille francs à ceux qui en avaient eu l'idée. Il représenta au garde des sceaux combien cet arrêt deviendrait injuste par sa rigueur même; qu'une imprudence ne devait pas être punie par la perte de la propriété de ceux qui l'avaient commise, et que jamais il ne consentirait à se revêtir de leurs dépouilles. — « Mais le roi le veut, dit M. Miromesnil. Le roi, dit M. Suard, ne peut avoir que le besoin d'être rassuré pour l'avenir contre une nouvelle imprudence. Je m'offre de l'en garantir en me chargeant seul de la censure. » Il fut proposé au roi comme l'homme en qui M. de Miromesnil avait la plus parfaite confiance. Le roi l'accepta, et le garde des sceaux, en rendant le privilège aux auteurs, ne leur cacha point qu'ils le devaient au refus de M. Suard, et voulut qu'en se chargeant d'une censure qui leur garantissait leur propriété, il eût une part dans les bénéfices.

M. Suard rendit les plus grands services aux propriétaires dont il faisait partie, en insérant souvent dans ce journal des morceaux de littérature, jusqu'à la révolution.

Douze mille livres de rente de plus vinrent mettre M. Suard dans une grande aisance. Il prit un cabriolet, avec

lequel il se transportait, après avoir rempli les devoirs de ses places, à la jolie maison qu'il m'avait donnée.

Mais, au milieu de tant de biens, la nature, quelquefois aussi cruelle que les hommes, nous avait enlevé successivement les biens les plus chers. Plusieurs de nos amis, M. Helvétius et le baron d'Hoibach, n'existaient plus ; nous regrettions depuis longtemps madame Geoffrin. Le docteur Roux, notre médecin et notre ami, un des hommes les plus savants de l'Europe, nous fut aussi enlevé. M. Saurin avait aussi disparu du milieu de nous. Sa femme conserva tous ses amis, et continua de les réunir chez elle. Mais celui qui me laissa de plus longs regrets fut le chevalier de Bonnard¹ : je n'ai point connu d'homme d'un caractère plus parfait, d'un commerce plus aimable et d'une vertu plus pure et plus indulgente. Cette vertu, il semblait ne l'exiger que de lui-même, et ne la montrait que revêtue d'une gaieté aussi douce qu'elle était indulgente et spirituelle.

Mademoiselle de l'Espinasse ne tarda pas non plus à disparaître, et laissa autant de vide dans la société qu'elle réunissait, que de longs regrets dans le cœur de ses amis.

M. d'Alembert regrettait beaucoup mademoiselle de l'Espinasse. Il avait abandonné le logement de Belle-Chasse pour moins sentir son absence, et occupait au Louvre celui qui était destiné, de tout temps, au secrétaire perpétuel de l'Académie française. Il nous avait montré tant d'intérêt dans tous les temps, qu'il avait appelé tout le nôtre sur tout ce qui le touchait ; et la perte de son amie était celle d'une compagne qui se trouvait le but de sa vie, et qui aussi était l'âme de la société qu'il rassemblait autour de lui.

M. Suard, qui regrettait beaucoup mademoiselle de l'Espinasse, dont l'amitié était aussi agissante que tendre et confiante, entra bien naturellement dans les regrets de M. d'Alembert. Je lui écrivis aussi dans ce temps pour lui témoigner combien je m'associais à sa douleur. Il nous vit beaucoup,

¹ Le chevalier de Bonnard a laissé un fils, qui a hérité des qualités aimables de son oncle. Il est officier du génie.

et nous parlait sans cesse du vide de sa vie et de la solitude de son cœur. Jamais il ne parlait des peines que mademoiselle de l'Espinasse lui avait causées. Il ignorait heureusement son dernier secret, qu'elle a enseveli, ou qu'elle a cru ensevelir avec elle dans la tombe. Elle ne l'a pas même confié à M. Suard; elle était déjà malade au moment où il allait faire un troisième voyage en Angleterre avec M. et M^{me} Necker.

Il lui témoigna tout le regret de la quitter dans l'état de santé où elle était; elle lui répondit : *Je ne suis point digne de votre intérêt*, et, sur la surprise qu'il lui montrait d'un sentiment qu'il ne lui avait jamais vu, elle lui répéta : *Non je ne suis pas digne de votre intérêt*. Il se rappela ces paroles au moment où il lut ses lettres. Pour moi, qui avais pleuré sur elle à la mort de M. de Mora, à peine j'en eus parcouru quatre, que, pleine de surprise, je courus dans le cabinet de M. Suard : « Mais, mon ami, lui dis-je, elle aimait M. de Guibert. — Mais oui, me dit-il; je viens de l'apprendre. J'ai eu beaucoup d'amitié pour M. de Guibert, et il a eu beaucoup de confiance en moi; mais je puis attester que jamais en causant avec moi de mademoiselle de l'Espinasse, ce qui lui arrivait souvent, il ne m'en a parlé qu'avec l'enthousiasme de l'amitié, et que jamais il ne lui est échappé un seul mot qui pût me faire soupçonner que ce n'était pas la mort de M. de Mora qui avait causé la sienne. »

Dans les derniers jours de la vie de mademoiselle de l'Espinasse, un de ses amis, qui aussi était le mien, venait tous les jours me donner de ses nouvelles (M. Suard était à Londres); il me dit que M. de Guibert ne quittait pas l'appartement de M. d'Alembert, où se réunissaient les amis de tous les deux; qu'il demandait à chaque minute des nouvelles de son amie, et paraissait désespéré de celles qu'on lui donnait; qu'il conjurait M. d'Alembert d'envoyer chercher de nouveaux médecins; qu'il ne cessait pas de pleurer, et demandait à la voir; mais mademoiselle de l'Espinasse, par intérêt même pour ses amis, a refusé de les rendre témoins de ses derniers moments.

Elle avait écrit et communiqué à M. Suard, qui lui de-

manda la permission de m'en faire part, l'histoire de ses sentiments pour M. de Mora : je puis assurer qu'il n'y a eu d'autre événement entre eux que des communications par lettres et des conversations, et que ce n'est que dans la dernière, veille du départ de M. de Mora pour l'Espagne, qu'ils s'avouèrent leurs sentiments réciproques. M. de Mora s'évanouit de joie, et emporta avec lui l'assurance d'être aimé. M. de Mora était d'une santé extrêmement délicate ; il avait des crachements de sang très fréquents, et mademoiselle de l'Espinasse n'a connu que l'inquiétude et la crainte de le perdre jusqu'à ce dernier moment. Il était en route pour la voir, et mourut à Bordeaux d'un crachement de sang, au moment où elle l'attendait.

Il fut trois ans absent, et, d'après ce que j'ai appris, ils avaient à se faire une confiance réciproque. On voit par les lettres de mademoiselle de l'Espinasse combien elle avait le besoin de lui faire la sienne. « *Il m'aurait pardonnée,* » dit-elle. Ah ! oui, sans doute, et le cœur de mademoiselle de l'Espinasse eût été soulagé en apprenant que M. de Mora avait à se reprocher le même tort dont elle s'accusait elle-même.

Je n'ai pu achever les lettres d'une personne si aimable, si malheureuse, qui avait montré tant d'amitié à M. Suard, et m'avait toujours témoigné tant d'intérêt : l'âme de Phèdre n'est pas plus ardente, et ne fut pas plus ravagée.

Je reviens à M. d'Alembert ; il était, je crois, son seul appui, sa plus douce consolation, et peut-être son premier ami, quand elle avait quitté la maison de M^{me} du Deffand pour venir habiter avec lui. Il était impossible qu'avec une âme faite pour tout sentir, environnée d'hommes aimables et empressés de lui plaire, elle ne se trouvât pas plus de rapports avec eux qu'avec M. d'Alembert, fait pour l'amitié, et ignorant, par la nature même de ses études et la vie solitaire qu'il avait menée longtemps, les orages des passions. Je fus étonnée cependant, en l'écoutant exprimer ses regrets, d'entendre le langage des âmes les plus sensibles, même de celles dont l'imagination accompagne les sentiments du cœur. Depuis la perte de cette amie, il me dit qu'il lui avait écrit

plusieurs fois, qu'il lui avait parlé comme si elle pouvait l'entendre encore. Ces regrets si tendres, et qu'il trouvait de la douceur à me communiquer, m'attachèrent beaucoup à lui; et M. Suard se montra heureux de son amitié pour moi.

Il nous fit lire, à l'occasion de cette perte, une lettre du roi de Prusse où le monarque disparaissait absolument et ne montrait que l'ami, mais l'ami qui semblait puiser dans son cœur tout ce qu'il exprimait avec le naturel et la vérité la plus touchante.

Je ne pouvais m'absenter huit jours de ses soirées, quoiqu'il vînt beaucoup aux nôtres, sans qu'il m'en fit de doux reproches. Il avait de la gaieté dans l'humeur, et, comme la société était pour lui un délassement, il apportait presque toujours une gaieté expansive dans nos réunions; il en mettait aussi dans ses billets, dont je ne citerai qu'un seul :

« Madame Suard ne vint point il y a huit jours au Louvre, « comme je l'attendais, parce qu'elle avait, m'a-t-on dit, « l'envie de pleurer; elle ne vint point encore hier, parce « qu'elle avait, m'a-t-on dit encore, l'envie de danser; mais « madame Suard devrait savoir que, quand je ne la vois « pas, j'ai plus envie, moi, de pleurer que de danser. S'il ne « faut pour la voir que pleurer ou danser, je la prie de « croire que mes yeux et mes jambes sont fort à son service. Elle ferait fort bien, pour me consoler, de venir ce soir « chez moi prendre sa place parmi les docteurs. En attendant, je baise bien tendrement et bien respectueusement « les pieds qui doivent danser si bien, et les yeux qui ont si « bonne grâce, même à pleurer. »

M. d'Alembert m'a parlé avec la plus grande confiance de madame de Tencin sa mère, et de son père M. Destouches, militaire distingué et le plus honnête homme du monde. Madame de Tencin était grosse de six mois de M. d'Alembert quand son père reçut l'ordre de se rendre à la Martinique, ou à Saint-Domingue. Il recommanda cet enfant à sa mère, comme le bien le plus précieux pour lui; mais à peine fut-elle accouchée qu'elle fit porter cet enfant, qui devait honorer les sciences, aux Enfants trouvés. M. Destouches ar-

riva à Paris six mois après la naissance de son fils, et son premier besoin fut de demander à madame de Tencin où elle l'avait mis en nourrice. L'embarras où la jetèrent ses questions réitérées obligea M. Destouches de lui déclarer qu'il voulait savoir ce que son fils était devenu; il lui arracha enfin la vérité : heureusement elle avait laissé des moyens de le reconnaître. M. Destouches ne perdit pas un moment pour aller s'assurer de la vie de son fils : on le lui montra; mais dans quel état ! M. d'Alembert m'a dit que sa nourrice l'avait reçu à six mois avec une tête pas plus grosse qu'une pomme ordinaire, des mains comme des fuseaux, terminées par des doigts aussi menus que des aiguilles. Il l'emporta, bien enveloppé, dans son carrosse, et parcourut tout Paris pour lui donner une nourrice; mais aucune ne voulait se charger d'un enfant qui paraissait au moment de rendre son dernier souffle; enfin il arriva chez cette bonne madame Rousseau, qui, touchée de pitié pour ce pauvre petit être, consentit à s'en charger, et promit à son père qu'elle ferait tout ce qui dépendrait d'elle pour le lui conserver : elle y parvint à force de soins. Ceux qui ont connu M. d'Alembert ont été témoins de la tendresse qu'il a conservée pour cette excellente femme, qui s'était montrée sa véritable mère. Il est resté auprès d'elle jusqu'à l'âge de cinquante ans, et, lorsqu'il alla vivre avec mademoiselle de l'Espinasse, il allait sans cesse chercher sa chère nourrice, la consoler de ses peines, faire des caresses à ses petits-enfants, et la laissait heureuse d'avoir un tel fils.

Son père le voyait souvent et s'amusait beaucoup, m'a dit M. d'Alembert, de ses gentilleses, et bientôt de ses réparties, qui annonçaient, dès l'âge de cinq ans, une intelligence peu commune. Il le mit en pension, et son maître était enchanté de son esprit.

Un jour, M. Destouches, qui en parlait sans cesse à madame de Tencin, obtint d'elle qu'elle l'accompagnerait à la pension où il l'avait placé, et, par ses caresses et les questions qu'il adressa à son fils, en tira beaucoup de réponses qui le divertirent et l'intéressèrent. « Avouez, Madame, dit M. Des-

touche à madame de Tencin, qu'il eût été bien dommage que cet aimable enfant eût été abandonné. » M. d'Alembert, qui avait alors sept ans, se souvenait parfaitement de cette visite et de la réponse de madame de Tencin, qui se leva à l'instant, en disant : « Partons, car je vois qu'il ne fait pas bon ici pour moi. »

M. Destouches en mourant laissa douze cents livres de rente à M. d'Alembert et le recommanda avec instance à sa famille, qui jamais ne l'a perdu de vue. Quand j'ai connu M. d'Alembert, il allait encore dîner avec le neveu et la nièce de son père une fois par semaine, et il en était toujours reçu avec autant d'égards que d'estime et d'amitié.

En me mettant si avant dans sa confiance, M. d'Alembert m'autorisa un jour à lui demander s'il était vrai que madame de Tencin lui eût fait dire par un ami, quand il eut acquis une grande célébrité, qu'elle serait charmée de le voir. « Jamais, m'a-t-il dit, elle ne m'a rien fait dire de semblable. — Cependant, Monsieur, on vous prête, dans cette occasion, une réponse très fière à une mère qui, jusqu'à votre célébrité, ne vous avait pas donné un signe de vie ; et j'ai entendu bien des personnes applaudir à votre refus comme à un juste ressentiment. — Ah ! me dit-il, jamais je ne me serais refusé aux embrassements d'une mère qui m'eût réclamé : il m'aurait été trop doux de la recouvrer ! »

Quand madame de Tencin mourut, elle laissa tout son bien à Astruc, son médecin : on prétendit que c'était un fidéicommis et que le bien devait passer à M. d'Alembert, mais il n'en a jamais rien cru ; il disait qu'elle aimait beaucoup Astruc, et que, quant à lui, il était bien sûr qu'elle n'avait pas plus pensé à lui à sa mort que pendant sa vie.

M. d'Alembert était le plus bienfaisant des hommes, il l'était par sa bonté naturelle et par principe. Il croyait qu'on devait son superflu à tous ceux qui n'avaient pas le nécessaire. Comme il avait vécu longtemps de ses douze cents livres de revenu, dont il donnait la moitié à sa bonne nourrice, il s'était accoutumé à peu de besoins. Quand je l'ai connu chez mademoiselle de l'Espinasse, il ne dînait plus en ville : il ne

mangeait que du veau rôti, et des poires pour son dessert; il était toujours vêtu avec une extrême propreté, mais avec la plus grande simplicité. Il me dit un jour que, peu avant ce temps, ses ouvrages ne lui avaient rapporté que cinq mille francs. Depuis, la France avait rougi de ne rien faire pour un des hommes qui l'honoraient le plus et qui avait consenti à recevoir une pension du roi de Prusse, qui l'estimait et l'aimait. Le gouvernement français lui en donna une sur le *Mercur*e, et ses deux pensions, avec son travail dans l'*Encyclopédie*, se montaient environ à douze mille francs de revenu. Il n'en pouvait dépenser qu'un tiers; le reste appartenait à des jeunes gens qu'il aidait dans leur éducation, à des amis malheureux, et aussi à tous ceux qui en avaient besoin.

M. d'Alembert avait fait deux voyages pour aller voir le roi de Prusse; il nous disait qu'au premier il avait trouvé le portrait en pied de l'impératrice-reine dans son cabinet particulier, et que dans le second voyage le portrait n'y était plus; il en montra son étonnement au roi, qui lui répondit : « Depuis que je lui ai enlevé la Silésie, cette femme ne me « laissait point en repos, et me disait toujours, quand je la « regardais : « Rendez-moi ma Silésie, rendez-moi ma « Silésie; cette prière m'importunait, et j'ai trouvé qu'il va- « lait mieux l'éloigner de moi que de la satisfaire. »

A son second voyage, le partage de la Pologne avait eu lieu, et M. d'Alembert parla au roi avec franchise de cette violation du droit des gens et des souverains; il ne chercha point à la justifier : « L'impératrice Catherine et moi, lui dit-il, « sommes deux brigands; mais cette dévote d'impératrice- « reine, comment a-t-elle arrangé cela avec son confes- « seur? »

M. Necker avait été appelé au ministère, et M. Suard, pour qui il avait autant d'amitié que d'estime et de confiance, le voyait aussi souvent qu'autrefois. J'étais aussi traitée par le mari et la femme avec la même amitié. M. Necker me plaçait souvent à ses côtés, quand j'y allais dîner ou souper; et leur constant intérêt donnait à notre âme la douce confiance,

qu'ils n'ont point trompée, que cette amitié serait éternelle.

C'est chez eux que j'ai soupé à côté de Schouvalov, amant de l'impératrice Élisabeth. Il parlait très bien notre langue, et ses manières, sa politesse, sa galanterie avec les femmes, égalaient celles de nos grands seigneurs; il avait seulement dans le maintien et le langage quelque chose de plus sérieux et de plus réfléchi, qui annonçait un homme dont l'esprit s'était formé et étendu dans les affaires d'État.

Nous vîmes aussi Alexis, amant de l'impératrice Catherine, dans une grande réunion chez un de nos amis. Jamais je n'oublierai Alexis, tant sa figure me causa de surprise. C'était un homme d'une grandeur et d'une taille athlétique, mais d'une physionomie qu'on ne pouvait attendre d'un complice de l'assassinat de son souverain; cette physionomie était empreinte de bonté, de vérité et de douceur, et le son de sa voix était en harmonie avec cette figure si bonne et si douce. Il était couvert d'ordres et de diamants. Il avait sur sa poitrine le portrait de l'impératrice, et j'appris par lui que c'était un diamant et non un cristal qui le recouvrait. M. de Schouvalov et lui parlaient avec admiration de leur souveraine et de toutes les merveilles de son règne, et engageaient les femmes qui leur plaisaient à venir l'admirer avec eux.

Mais les jours du malheur vont arriver; j'ai beau vouloir ne m'y pas jeter, je n'ai d'autre événement à retracer, jusqu'à cette horrible et désastreuse époque, que la suite d'une vie douce et variée, et un bonheur altéré quelquefois par les chagrins de nos amis, et quelquefois aussi des larmes répandues sur l'éternelle séparation de quelques-uns ¹.

Je ne parlerai point de tous les événements de ces temps déplorables; je ne m'arrêterai point sur le déluge de crimes qui en fut la suite. Quand je rentrai à Paris, quelque temps après le 6 octobre, je crus rentrer dans un autre monde et voir d'autres habitants. Il semblait que les Français eussent déjà traversé des milliers de siècles, tant les habitudes, le

¹ L'abbé Arnauld, M. d'Alembert, M. Dupaty, qui étaient de nos amis les plus intimes, eurent le bonheur de ne pas assister à la révolution.

langage, le caractère, la nature des entretiens, avaient subi de changements. Je vis un peuple armé de toutes parts, un peuple qu'on avait appelé souverain et qui avait manifesté sa puissance par des assassinats; un peuple que les représentants de la nation avaient admis à ses conseils, et dont les applaudissements étaient devenus le premier vœu d'une grande partie de l'assemblée de nos législateurs, et souvent dictaient leurs décrets. Je vis un peuple toujours menaçant, incendiant les châteaux, et souillant plusieurs villes du sang le plus pur de ses concitoyens. On n'entendait que la voix des démagogues, qui proclamaient les droits de l'homme, et criaient du matin au soir une foule d'écrits favorables à leurs principes d'égalité et remplis de haine contre les classes ennemies de leur doctrine anarchique. Si on jetait les yeux sur le château des Tuileries, qu'y voyait-on, hélas! une famille auguste, née pour les grandeurs, captive, outragée sans cesse par ce même peuple qu'elle avait gouverné avec tant de douceur et qu'elle avait comblé de plus de bienfaits qu'aucun de ses prédécesseurs ¹.

M. Suard a toujours été royaliste; il l'était de sentiment, par son éducation; il l'était de principe, par sa raison. J'avais aussi été élevée dans l'amour de Dieu. M. Suard croyait que la monarchie tempérée, qui donnait à la nation des garanties pour la vie et la fortune de chaque particulier, était le seul gouvernement qui convînt à la France; mais il désirait, pour elle, un pouvoir exécutif assez énergique pour faire respecter les lois et les faire exécuter. Jamais je ne l'ai entendu former le vœu de l'adoption du gouvernement d'Angleterre. Il avait la plus juste et la plus grande admiration pour l'ordre judiciaire des Anglais, et aurait voulu le voir adopter par tous les peuples civilisés; mais il pensait que le gouvernement de trente millions de Français, sur le continent, avait

¹ Louis XVI avait aboli les restes de la servitude, interdit la question, supprimé la corvée, établi les administrations provinciales, amélioré les hôpitaux et les prisons, et avait admis les protestants à tous les avantages de l'état civil en France.

besoin d'une autre force pour se faire obéir, que dix millions d'un peuple sérieux, grave, accoutumé dès longtemps à la liberté, et ayant pour garant de sa constitution la mer qui l'environne et toutes ses forces sur cet élément.

L'amour et le respect pour la personne du roi, cette puissance morale par l'opinion et par le sentiment, semblaient à M. Suard la puissance la plus salutaire comme la plus nécessaire à une grande nation; cette puissance si douce jusqu'alors pour les Français, et qui s'était associée dans leur cœur aux idées paternelles et protectrices, il la voyait décroître tous les jours par l'état de captivité du roi, par sa nullité absolue dans tout ce que faisait l'assemblée nationale, et par l'impunité qu'elle accordait aux crimes du peuple, dont le délire s'accroissait de jour en jour. Il ne vit plus que des factieux dans les apôtres d'une liberté qu'il aimait, mais à laquelle il associait la justice et l'humanité. C'est alors qu'il fallut dire adieu au bonheur comme à la gloire de la France : cette France qui si longtemps avait servi de modèle de politesse, d'urbanité, de vertus aimables, mêlées au courage le plus brillant, cette France était déchuë dans l'opinion de l'Europe par les routes sanglantes qu'elle prenait pour arriver à la liberté; et c'était au moment où les lumières étaient le plus répandues sur toute la nation, au moment où elle avait si peu de chemin à faire pour arriver au but de ses vœux, qu'elle faisait pleuvoir sur elle un déluge de maux qui engloutissait à jamais ses beaux jours, et nous montrait un avenir gros de malheurs, dont nous ne pouvions, à travers le présent, apercevoir ni les bornes ni l'issue.

M. Suard ne cessa de répandre dans les journaux de ce temps ses sentiments, ses principes sur la monarchie, sur le respect dont on doit environner la personne du roi, sur la licence de la presse ¹, celle des spectacles, et ne manquait

¹ « Dans aucun pays du monde, dit M. Suard dans une de ses lettres, on n'a vu éclore en moins de temps plus d'écrits incendiaires, diffamatoires et scandaleux, tendant à irriter le peuple, à égarer ses opinions, à le soulever contre tout ce qu'il doit aimer et respecter. Les personnes les plus augustes, les caractères les plus purs, les plus zélés défenseurs de la liberté, rien n'a été à l'abri de

pas une occasion d'élever sa voix contre un peuple qui mettait au nombre de ses droits la violation de cette liberté qu'il prétendait poursuivre, la violation de la justice et de la tendre humanité.

Mais c'était la voix du désert qui se perdait au milieu d'un peuple sans cesse animé par les factieux, devenu féroce par l'impunité de ses premiers crimes et le sentiment de sa puissance.

A un spectacle si douloureux pour les amis de la patrie, se joignait aussi le malheur particulier des oppositions d'opinions entre les amis qu'on avait le plus chéris. Les conversations n'avaient plus pour objet que les intérêts politiques, dans des circonstances si importantes au bonheur de tous; et, à mesure qu'on avançait dans la révolution, que le délire du peuple et ses violences s'accroissaient, l'opposition des opinions devenait plus passionnée et se terminait par des querelles : la raison, l'amitié, avaient perdu leur pouvoir. Deux hommes qui avaient fait partie de notre vie, qui avaient vécu nombre d'années sous le même toit que nous, s'avançaient tous les jours dans les routes qui tendaient à anéantir la monarchie. Ils n'avaient été connus jusqu'alors que par leurs talents et leurs vertus : cette métamorphose en amena par degrés une semblable dans mes sentiments. Je ne pus plus reconnaître ni bon sens, ni véritable humanité, qualité qui avait été dominante dans leur caractère, et que sans doute ils conservaient toujours dans leur cœur, je ne pus plus, dis-je, la reconnaître dans deux hommes qui restaient attachés à ce qu'ils appelaient encore *la cause de la liberté*, souillée par tant de crimes, et qui paraissaient travailler, dans cette poursuite, à se rendre insensibles aux malheurs trop réels de la

l'insolence et de la calomnie. Le mépris et l'indignation publique ont absous la France de la honte de receler dans son sein des êtres si pervers et de si sots écrivains. »

Ne semble-t-il pas qu'après trente ans de révolution, ce que M. Suard dit ici soit encore l'histoire de nos jours, et que la liberté, si mal entendue, de la presse n'en soit que la licence la plus effrénée ? Voyez les lettres de M. Suard, tome V des *Mélanges de littérature*.

génération vivante, par l'espérance incertaine et insensée du bonheur de la génération qui n'était pas née. Nous aurions préféré leur mort à la perte de leur vertu. Il nous devint tous les jours plus impossible de les voir et de les entendre. Nous nous séparâmes, mais je ne pus les oublier, et, quand on me demandait si je les aimais encore, je répondais : « Oui, dans le passé. »

Deux des trois femmes avec lesquelles nous avions traversé tant d'heureuses années, se rangèrent aussi du parti révolutionnaire, et nos sentiments étaient trop prononcés contre ce qu'on appelait alors si injustement les *patriotes*, pour entendre sans indignation la joie qu'elles osaient manifester de leur triomphe. Nous nous en séparâmes encore : nous pensions, M. Suard et moi, que les malheurs publics étaient un poids assez lourd à supporter, sans le surcharger encore par celui d'une contradiction journalière d'opinions, quand les nôtres n'étaient que le résultat de notre raison, de nos sentiments et de la juste indignation contre un parti qui ne voyait dans le crime qu'un moyen de succès pour bouleverser l'État. La dernière fois que je vis l'une des deux, celle que j'avais toujours la plus aimée et qui était la plus violente dans ses sentiments, nous étions seuls, M. Suard et moi : je la reçus avec beaucoup de froideur, et M. Suard se chargea presque seul de la conversation. Elle se leva bientôt et me dit : « Pourquoi, « Madame, me recevez-vous si froidement ? — C'est, lui dis-je, « Madame, que vous êtes un peu trop révolutionnaire pour « moi. »

Cependant je sentis que je l'aimais toujours quand j'appris, six ans après, qu'elle venait de faire la perte la plus déchirante pour son cœur ; je sentis le besoin de lui dire la part bien sincère que je prenais à sa douleur ; et, quand on lui annonça ma lettre, madame de Beaumont, qui était chez elle, me dit que le premier mot de cette ancienne amie fut : *Je m'en suis doutée.*

Elle me répondit avec la plus grande sensibilité, me témoigna le désir de me voir et de m'embrasser, et j'y courus à l'instant. Nous cessâmes de parler politique ; nous conti-

nuâmes de nous voir, parce que nous ne pouvions cesser de nous aimer, mais plus rarement, et avec moins d'intimité.

M. Suard, toujours occupé des intérêts publics, fut cependant rappelé un moment aux siens, par la suppression de toute censure.

Les propriétaires du *Journal de Paris* jugèrent avec raison, ce me semble, qu'ils ne lui devaient plus rien. On investit aussi la municipalité de la censure des théâtres. Je laisserai dans cette circonstance parler M. Suard, qui adressa la lettre suivante à M. Bailly, maire de Paris et son confrère à l'Académie française :

« D'après ce que vous m'avez dit, monsieur et cher confrère, j'ai continué de recevoir, d'examiner et d'approuver jusqu'à ces jours derniers, les pièces de théâtre qu'on m'apportait, parce que vous avez continué d'en permettre les représentations. On vient enfin de m'annoncer qu'on ne m'en présenterait plus. Voilà donc mes fonctions terminées, je n'ai aucune réclamation à élever, je ne me permettrai qu'une observation.

« La censure du théâtre était une place conférée par la puissance publique avant la révolution; je l'exerçais depuis quatorze ans; j'ose dire que j'y ai constamment porté des principes de morale et de liberté, qui ont quelquefois choqué l'ancienne administration. Ceci n'est pas même un prétexte pour conserver une place que l'on juge inutile: mais peut-être y avait-il quelque convenance à m'en notifier la suppression.

« Je ne sais point quelle a été à cet égard la décision de la municipalité; je n'ai ni dit un mot, ni fait un pas pour la pressentir, quoique j'aie toujours pensé que de livrer les théâtres aux caprices des auteurs, à l'esprit de parti et aux effervescences populaires, ce serait vouloir corrompre les mœurs publiques à leur naissance, fomenteur des germes de troubles et de scandales, et précipiter l'art dramatique vers une décadence véritable. J'ai pensé que l'exercice de la censure n'était pas nécessairement attaché

« aux fonctions municipales, parce qu'il demande des connaissances et des habitudes d'observation qui ne se trouveront pas toujours dans les administrateurs de la police. J'ai cru aussi que le censeur ne devait être qu'un simple rapporteur, sans aucune autorité, et qu'il était plus convenable à la liberté publique et à la dignité de l'administrateur qu'il ne fût que juge entre l'auteur et le censeur ; mais je n'ai pas cru devoir publier ces idées ¹, parce qu'ayant un intérêt personnel à la décision de la question, je n'ai pas voulu m'exposer même au soupçon de n'avoir écrit que pour défendre mon intérêt, et à répandre par là quelque défaveur sur des principes importants et vrais, en excitant contre eux une défiance très naturelle en général, mais non méritée à mon égard.

« J'en viens à un détail d'intérêt sur lequel je n'aime point à m'arrêter.

« J'avais 2,400 fr. de traitement annuel, pour la censure des spectacles ; je n'ai rien touché de cette année : je n'ai pas dû penser qu'on voulût me retirer les appointements de ma place, tant qu'on ne m'en aurait pas retiré les fonctions ; ces fonctions étaient devenues très assujettissantes et souvent pénibles, parce qu'on m'avait établi en même temps médiateur entre les prétentions et les querelles de différents théâtres. J'ai refusé la pension de censeur royal qui m'a été offerte, parce que je me trouvais assez bien traité d'ailleurs. Je ne sais pas si ces considérations peuvent être un titre à quelque indemnité, je les abandonne à votre équité.

« Ce n'est pas ici le premier sacrifice que j'ai fait depuis la révolution ; elle m'a enlevé l'aisance dont je jouissais ; mais, quoiqu'il soit un peu dur, à cinquante-cinq ans, de recommencer une carrière de travail, si je n'avais aucune inquiétude sur le sort d'une personne dont le bonheur m'est bien plus cher que le mien, je me reprocherais le moindre

¹ Il les a publiées depuis. Voyez les *Mélanges de littérature*, tome IV, *Censure des théâtres*.

« regret sur des pertes dont le bonheur public serait le dé-
« dommagement.

« Je vous dois, Monsieur et cher confrère, une petite apo-
« logie pour avoir négligé de vous voir depuis longtemps;
« mais j'ai senti une répugnance invincible à entretenir une
« bienveillance dont je pouvois avoir besoin. Si vous avez
« pensé que cette disposition de ma part pût diminuer l'in-
« térêt sincère que j'ai toujours pris à votre personne, à vos
« succès personnels dans les fonctions difficiles et impor-
« tantes dont vous êtes chargé au milieu de circonstances
« si orageuses, vous n'auriez rendu justice ni à mon carac-
« tère, ni aux sentiments d'estime profonde avec lesquels je
« suis, etc. »

M. Bailly fit toucher à M. Suard l'année de ses appointe-
ments; mais il était si peu occupé de ses intérêts, qu'il ne
pensa même point à réclamer sa pension sur les affaires étran-
gères, qui était depuis deux ans de 3,700 livres. Toujours
inquiet sur mon avenir, il m'avait fait obtenir, sans m'en
parler, une pension de 1200 livres sur le même ministère,
payable sur ma seule signature. J'en déchirai, depuis, l'acte
qui était signé d'un ministre, bien sûr qu'il arriverait un
moment où l'on visiterait nos papiers. Il était tout simple
que, lorsque M. Suard s'oubliait lui-même, on ne songeât
pas à lui, et jamais il n'a eu l'idée de réclamer, après la chute
du trône, ni ses arrérages, ni sa pension, ni la mienne.

Nous étions fort liés avec le chevalier de Pange, qui s'était
montré l'ami de M. Suard, du moment même où il l'avait
connu. Ils semblaient avoir reçu de la nature une âme
parfaitement semblable, tant il y avait d'accord dans leur
esprit, leurs sentiments et leurs principes politiques. Les ma-
nières du chevalier de Pange avaient aussi la même amé-
nité et les mêmes grâces naturelles que celles de M. Suard.
Sa santé était extrêmement délicate, et donnait au son de
sa voix l'émotion fréquente qu'il recevait des événements
qui se passaient sous ses yeux. Il se plut beaucoup dans nos
soirées. M. Suard et moi avions vu madame de Beaumont,
fille de l'infortuné Montmorin, la cousine et l'amie de M. de

Pange, chez madame de Staël : elle nous montra le désir d'accompagner son parent dans nos soirées ; elle s'y plut beaucoup, et nous la trouvâmes aussi spirituelle qu'aimable.

Quand M. de Montmorin suivit le roi à Paris, au 6 octobre, il rencontra M. Suard chez sa fille, et sa réputation de loyauté, celle que lui donnait un caractère qui unissait l'énergie à la sagesse, engagèrent ce ministre dans les confidences les plus intimes sur tout ce qui se passait au château ; mais au moment où le 10 août s'approchait, toutes les voix en faveur du roi étaient étouffées par les cris audacieux des républicains.

Nous étions aussi amis depuis longtemps du chevalier de Sainte-Croix, ancien ministre de Suède et de Sardaigne, et dans ce moment dernier ministre de l'infortuné Louis XVI.

M. de Sainte-Croix avait une figure aussi noble qu'intéressante, il unissait aux manières d'un homme qui avait vécu dans les cours les plus polies de l'Europe, l'esprit du monde, étendu par le goût des lettres. Son âme était aussi généreuse que susceptible d'affections profondes ; il était royaliste très prononcé, et en s'approchant de l'auguste famille des Bourbons, il ne connut plus d'autre intérêt que le leur ; il avait été saisi surtout d'une sorte d'idolâtrie pour la reine, étant témoin, dans une si terrible circonstance, de la dignité douce et calme qu'elle ne cessait de manifester dans les jours qui précédèrent l'attaque du château : il venait nous voir tous les soirs, et nous instruisait de ce qui se passait. M. Suard pensait que l'énergie seule pouvait sauver la famille royale ; il était persuadé que si le roi montait à cheval et parcourait Paris, entouré de ses sujets les plus dévoués, les habitants industriels qui remplissaient cette capitale du royaume, et frémissaient du sort qui lui était préparé, lui auraient formé à l'instant une armée capable de combattre ses ennemis, qui étaient aussi ceux de la nation ; car elle ne les avait pas chargés d'établir une république ¹. M. de Sainte-Croix nous di-

¹ Les vœux de la nation n'ont été libres qu'au moment de l'appel des États-généraux. Tous les cahiers des provinces étaient uniformes, et ne demandaient

sait que la reine était aussi pour les partis énergiques ; on dit même qu'elle avait conseillé au roi de monter à cheval ; mais la destinée en a disposé autrement, pour son malheur et pour celui de la France.

Nous fûmes réveillés, le 10 août, à sept heures du matin, par le tocsin ; nous nous levâmes, consternés de tristesse et d'un vague pressentiment de tout ce que ce jour renfermait d'événements sinistres. M. Suard mit pour la première fois son habit de garde nationale, et ce fut moi-même qui l'habillai, en pleurant sur la France et sur le danger qu'il allait courir lui-même, mais applaudissant du fond de mon cœur au besoin qu'il éprouvait d'aller défendre son roi. Sa section était celle de la place Vendôme, qui jusqu'à ce jour s'était montrée favorable à la monarchie, comme celle des Filles-Saint-Thomas ; au moment où elles allaient partir pour le château, une troupe de soi-disant patriotes vint crier : « On tire sur le peuple, on tire sur le peuple ! » Ces deux sections furent à l'instant métamorphosées par ces paroles, et aucun chef ne put les retenir dans les intérêts du roi.

J'étais restée remplie d'effroi de ce combat, qui renfermait la destinée de la France. J'entendais continuellement le bruit du canon et je craignais tout pour la vie de M. Suard. Je ne pus rester dans la maison, je me hasardai à la quitter pour m'assurer s'il était encore à la section, mais il en était parti. Toute la place Vendôme était remplie de militaires. J'entendais parler des chevaliers du poignard ; on criait qu'il ne fallait pas qu'il restât un seul aristocrate sur la terre. Je rentrai dans la maison, plus malheureuse et plus effrayée que je n'en étais sortie, et je comptai de long moments avant que de revoir M. Suard. Il avait été témoin impuissant du massacre de plusieurs Suisses, dont l'un, dans la rue Royale, jeune et beau, joignait les mains de la manière la plus tou-

que des ministres responsables, la destruction des lettres de cachet, l'égalité d'impôts. Ils demandaient des améliorations, et non une révolution. Elle n'est que l'ouvrage d'un ou de plusieurs factieux, qui appelèrent à eux la lie de l'Europe.

chante pour obtenir sa vie de ses meurtriers, qui le massacrèrent sans pitié. Tout était perdu. Le roi était entre les mains de ceux qui venaient d'anéantir son trône, et sous l'empire d'hommes qui l'accablaient d'outrages, et ne voyaient de sûreté contre cet affreux attentat que sa mort et la perte de sa famille.

M. Suard s'était montré trop ami de la monarchie, il était trop intimement lié à M. de Montmorin pour que ses amis ne tremblassent pas pour sa vie. Nous couchâmes dehors quelques nuits. M. de Sainte-Croix, qui n'avait point quitté la famille royale, vint nous voir dans notre asile : il était accablé de douleur du sort qu'il croyait leur être réservé. Il nous parla avec admiration du calme héroïque de la reine ; au moment de se déterminer au parti qu'il fallait prendre, quand toute espérance de salut était perdue, et lorsque M. Rœderer pensa que l'asile le plus sûr était l'assemblée législative, elle prit ses deux enfants par la main, et se retournant vers M. de Sainte-Croix, elle lui dit : « Eh bien, « Monsieur, c'est mon dernier sacrifice, mais (en lui montrant ses enfants) vous en voyez les objets. » M. de Sainte-Croix partit quelque temps après pour l'Angleterre, où il est mort.

Instruits par nos amis qu'on n'était pas venu demander M. Suard chez lui, nous y rentrâmes ; nos entretiens avec nos amis intimes, attachés tout entiers à la même cause, étaient aussi tristes que les circonstances où nous étions placés. Les malheurs publics, ceux de la famille royale en étaient toujours l'objet. La saine partie de la nation, qui n'avait connu que les malheurs de la révolution, détestait ceux qui s'étaient emparés de l'autorité et se repaissait de l'espérance de voir arriver un secours surnaturel pour l'arracher à tant de maux.

M. de Vaines voulut quitter Paris en attendant les événements ultérieurs. Il loua une maison à Neuilly, nous pria d'abandonner Fontenai pour ce moment et de vivre auprès de lui. Il était lié avec M. de Thiard, si distingué, par son esprit, qui était alors à Neuilly ; le chevalier de Coigny et

son amie madame de Monsauge, qu'il a épousée depuis, s'établirent aussi auprès de lui; nous dînions souvent avec eux. L'espérance que nous entretenions ne tarda point à nous abandonner. Bientôt nous lûmes dans les journaux le massacre des fidèles amis du roi qui étaient prisonniers à Orléans, et dont M. de Lessart, que nous connaissions, faisait partie, et l'assassinat du duc de La Rochefoucauld, sous les yeux de sa mère et de sa femme, que nous connaissions aussi. Bientôt arrivèrent les massacres du deux septembre. Dieu! à quels horribles spectacles étions-nous condamnés! Le cœur humain ne pouvait plus suffire à l'indignation et à la pitié impuissantes, qu'inspiraient ces outrages sanglants contre l'humanité et qui appelaient la vengeance du ciel. On était étonné, au milieu de ces assassinats monstrueux, de voir le soleil briller de tout son éclat, et de cette marche tranquille des astres du ciel, quand tout était bouleversé sur la terre.

M. Suard fut aussi épouvanté que douloureusement affecté de ces odieux massacres; j'étais présente quand on les lui annonça, il versa des larmes abondantes sur la mort de M. de Montmorin, et dit à l'ami qui nous apprenait ces tristes nouvelles : « *Vous allez voir la France devenir un vaste tombeau.* » Hélas! c'étaient des paroles prophétiques.

Le lendemain de ce jour épouvantable, nous reçûmes la visite du président de la section, accompagné de quelques municipaux, qui venaient demander les armes qu'on avait chez soi : M. Suard les donna presque toutes. Le président voulut se vanter de voir la nation délivrée du grand nombre de *trattres* qu'on avait massacrés la veille : « Ah! Monsieur, lui dit M. Suard, cette manière de s'en débarrasser est aussi contraire à l'humanité qu'à la justice : s'il y a des coupables, il faut les mettre entre les mains des magistrats établis pour les juger. »

On ne pouvait penser aux pertes de la fortune, en voyant le chef de l'État perdre son trône et captif au Temple avec sa famille. Sa chute entraîna tout le reste de notre fortune, et nous nous levâmes le lendemain sans autre bien

que notre Fontenai, la bibliothèque de M. Suard et 700 francs de rente en assignats.

M. Suard, en se levant la nuit du 12 août, fut étonné de sonner inutilement son domestique : en entrant dans sa bibliothèque, il aperçut son secrétaire ouvert et s'assura qu'il était volé d'une somme de 8,000 francs, dont la moitié était en dépôt, de beaucoup d'argent, d'une montre d'or, d'une canne à pomme d'or, etc. ; le malheureux, dont nous étions très contents, n'avait pu résister à la tentation de se procurer l'aisance qui s'offrait à lui. Dans cette circonstance, cette perte était regardée par nos amis comme un véritable malheur ; mais elle fut à peine sentie de M. Suard, quand nous en avions tant d'autres à déplorer.

Il nous restait 2,000 écus en argent, que M. Suard avait cachés derrière ses tablettes de livres. Le propriétaire du *Publiciste*, alors le *Journal politique*, lui proposa la propriété d'une partie de ce journal pour 10,000 francs. Il en donna la moitié comptant, l'autre moitié fut acquittée en peu de temps par les produits mêmes du journal, qui nous procura assez d'assignats pour vivre à Fontenai, sans que j'eusse le chagrin de le voir condamné à aucun sacrifice pénible dans ses petites douceurs accoutumées. On louait beaucoup son courage dans le malheur : je ne sais si cet éloge peut convenir à un homme qui se soumettait aux circonstances de la mauvaise fortune avec tant de facilité.

Mais un bruit épouvantable se répand et bouleverse de nouveau toute notre existence. Les monstres qui ont détrôné le roi et le retiennent captif veulent le juger comme traître envers la nation, pour ne s'être pas toujours soumis volontairement à l'usurpation de son pouvoir. Poursuivis par la terreur, par les remords de leurs forfaits, sentant qu'ils ne méritent point de grâce, ils aiment mieux le massacrer que d'en recevoir de lui. C'est ce que ce malheureux monarque disait à M. de Malesherbes : *Ces gens-là me tueront ; ils ne peuvent penser que je puis leur pardonner.* Ah ! quelle âme n'éprouvait pas la plus grande indignation et la plus

profonde douleur, en voyant ces infâmes permettre à leur roi de s'asseoir devant eux ? Ce caractère de bassesse, cette insulte au malheur, à la majesté découronnée par eux, cette humiliation de l'innocence si élevée autrefois, devant le crime né de la poussière et de la boue ; ah ! l'âme humaine était sans force contre cette accumulation de bassesse et de cruauté. Qu'il me soit permis, pour ne pas rappeler la longue suite de toutes nos douleurs dans cet horrible procès, de citer un morceau d'épanchement de mon âme sur le testament et la mort du roi ; morceau que M. Suard a dérobé à toutes les recherches et qu'il ne fit imprimer qu'au retour de nos princes.

« O jours affreux, jours d'opprobre et de deuil pour ma
« patrie ! jours à jamais exécrés, où une troupe d'hommes
« féroces, reconnus ennemis de leur roi, après s'être constamment attachés à l'avilir et à l'outrager, après l'avoir
« détrôné par la violence et les assassinats, se constituèrent
« ses juges pour devenir ses bourreaux ! L'Europe entière en
« tressaillit, la France reçut en frémissant ces décrets meurtriers, rendus dans le tumulte des passions aussi furieuses
« que sanguinaires ; l'arrêt fatal est prononcé, les larmes
« du vertueux Malesherbes sont dédaignées, les réclamations
« des vertueux défenseurs de Louis sont repoussées. C'est
« dans ce moment que je sentis que l'oppression d'un roi
« juste et bon était la calamité la plus douloureuse pour
« l'âme humaine et sensible. La lumière du jour me devint odieuse ; renfermée dans l'ombre, il me semblait que
« j'étais plus séparée des hommes, dans lesquels je ne pouvais plus retrouver mes semblables. J'aurais voulu les
« fuir au delà des bornes du monde. Cependant je ne
« pouvais croire encore que le crime se consommât. Ne trouvant plus à Louis de défenseur sur la terre, j'en attendais
« un de celui que j'avais tant imploré pour sa délivrance.
« Il me semblait que ses vertus, ses malheurs appelaient
« un secours surnaturel, je croyais voir à chaque instant
« une manifestation de la colère divine ; l'ardeur de mes
« vœux réalisant mes espérances, je croyais voir le feu du

« ciel tomber sur cet instrument élevé pour son supplice.
 « Dieu armait un ange auprès de lui pour en écarter tous ses
 « ennemis. Quelquefois je croyais devenir l'heureux instru-
 « ment de sa puissance. O soulageantes illusions ! vous trom-
 « piez pour un moment mon affreuse douleur. Dieu puissant,
 « pour qui donc réservez-vous vos faveurs et vos vengeances ?
 « Vous avez laissé triompher le crime, vous avez permis
 « l'oppression du juste. O mon père ! pouvait vous dire
 « Louis, outragé comme autrefois le juste de Nazareth, par
 « ses bourreaux ; ô mon père ! pourquoi m'avez-vous aban-
 « donné ? Mais non, Louis croit vous voir du haut du ciel
 « lui tendre vos bras paternels, et les degrés de l'échafaud
 « deviennent pour Louis ceux du ciel même¹. Sa figure a
 « quelque chose de céleste en attestant au peuple son in-
 « nocence ; déjà son âme n'habite plus la terre, aussi ses
 « dernières paroles sont-elles des paroles de paix et de par-
 « don pour ses assassins.....
 «
 « Et nous, consolons-nous de ne plus voir Louis sous l'em-
 « pire des méchants. Le ciel était dans son cœur, au moment
 « où il consommait son sacrifice. Cette tranquillité de la
 « vertu ne l'a point abandonné jusqu'à son dernier soupir.
 « Voyez comme lui-même, en parlant du petit nombre
 « d'hommes qui, dans son triste cachot, lui ont montré une
 « compassion généreuse, en voit la récompense dans leurs
 « propres sentiments. « Que ceux-là, dit-il, jouissent dans
 « leur cœur de la tranquillité que doit leur donner leur fa-
 « çon de penser. Soyez bénis, hommes humains qui avez
 « versé la consolation dans l'âme du juste opprimé, qui ne lui
 « avez pas laissé croire que l'humanité était disparue de la
 « terre ; soyez à jamais bénis ! Vos noms, qui seront connus
 « un jour, vos noms seront couverts des bénédictions de
 « tous les François. » « Et nous, voyons Louis recueillir de
 « toutes les générations le tribut de larmes que les hommes

¹ On se rappelle le mot de son confesseur : « Fils de saint Louis, montez au
 « ciel. »

« accordent à un malheur sans exemple, égalé seulement
 « par la vertu qui l'a supporté. Disons-nous que sa tou-
 « chanté résignation aux décrets du ciel a émoussé l'aiguil-
 « lon de ses souffrances, et que sa mort l'a rendu digne de
 « l'hommage de tous les siècles. Terre, qui avez reçu le sang
 « de Louis, vous deviendrez bientôt une terre sacrée où les
 « Français iront expier le crime de ses assassins¹. Un mo-
 « nument retracera l'horreur qu'ils conservent de cet hor-
 « rible attentat. Alors je pourrai vous voir, alors peut-être
 « je pourrai vous regarder ; car le repentir, qui désarme
 « le ciel même, doit enfin adoucir les images affreuses du
 « crime qu'il cherche à expier. »

Je ne finirai point ce triste tableau de nos malheurs sans remercier le ciel de m'avoir donné une âme inaccessible, j'ose le dire, aux enfantements du crime et aux folies qui blessent ouvertement le bon sens ; je le remercie de m'avoir préservée de ce délire effrayant qui a saisi une partie de la France ; je le remercie surtout d'avoir trouvé dans le compagnon et dans le guide de ma vie des sentiments conformes à ceux que me faisait sentir la tendre humanité ; de l'avoir vu combattre sans relâche les principes affreux de ceux qui s'étaient déclarés nos apôtres ; et ce n'est pas moins un objet de bonheur pour moi qu'un objet du seul orgueil que je puisse éprouver, de l'avoir vu constamment marcher dans la route de cette morale qui ne compose point avec les passions, mais qui s'efforce de les diriger toujours vers l'ordre et le bonheur de la patrie.

On sait qu'après la mort du roi, les républicains suspendirent la constitution, comme peu capable de les protéger, et établirent un comité qu'ils nommèrent le *comité de salut public*, et à qui le nom d'autre de Polyphème aurait mieux convenu, puisqu'ils ne voyaient dans leurs semblables que des victimes à dévorer, et que leur instinct féroce leur fai-

¹ Quand j'écrivais ceci, le sang des scélérats n'y avait point encore coulé, mêlé à celui de leurs innocentes victimes ; et ce mélange affreux et sacrilège a profané un lieu qui eût été sacré aux yeux de tous les Français.

sait choisir, pour les frapper, tout ce que la France conservait encore d'hommes d'honneur, de loyauté, de courage, de lumières. La prophétie de M. Suard fut accomplie. La France *était devenue un vaste tombeau* : on voulait tout anéantir, excepté le peuple sur lequel on voulait régner. Tallien osa dire un jour à l'assemblée : « *Quand nous serons seuls avec le peuple.* » Aussi la vie, disait un homme d'esprit, était-elle devenue un art. Un homme de nos amis à qui un autre demanda en le rencontrant : Eh bien, que pensez-vous de tout ceci ? Ce que je pense ? dit-il, mais, j'ose à peine me taire.

La reine venait d'être mise à la Conciergerie et sans doute sans espérance de salut pour sa vie. Cette nouvelle fut un nouveau malheur pour M. Suard et pour moi. M. Suard, plus calme et plus contenu, portait moins à l'extérieur les signes de ses douleurs ; mais son intérêt seul m'empêchait d'éclater contre ces hommes tigres, et mon visage portait trop l'empreinte de la profonde pitié que j'éprouvais pour ne la pas trahir. Nous tombâmes malades l'un et l'autre d'une fièvre tierce. Heureusement nos jours d'accès étaient différents, et je pus lui rendre mes soins quand la fièvre m'abandonnait. M. Vic-d'Azir, médecin de la reine et le nôtre, et, ce qui valait bien mieux, notre ami, nous rendait beaucoup de visites à ces deux titres. C'était un homme grand et bien fait ; mais je n'ai jamais vu une si rapide métamorphose que celle qui se fit en lui dans ce temps de terreur. Il semblait un homme transformé en pierre. Il est mort, quelque temps après, de ce sentiment de crainte qui ne l'abandonnait plus.

Mais il eut le malheur d'assister à la mort de la reine, à qui il était profondément attaché. Il vit, comme nous, cette fille chérie de Marie-Thérèse, que cette grande reine avait confiée, comme l'a dit un de ses éloquents défenseurs, *aux vertus hospitalières des Français* ; cette princesse qui a honoré le malheur par le courage le plus naturel à la grandeur opprimée, et par la plus intéressante dignité ; cette reine qui a porté sur le trône une constance, une délicatesse dans l'amitié qui n'est jamais que le partage des âmes les plus

distinguées, cette fille des Césars, nous l'avons vue conduite au supplice, les mains liées derrière le dos ; nous l'avons vue suivie bientôt..... Mais je n'ai pas le courage de me rappeler cette suite d'assassinats effroyables, dignes seulement des habitants de l'enfer, et dont l'histoire épouvantera à jamais les générations futures.

J'avais donné à M. Suard une petite fille qui était morte au berceau. Nous l'avions regrettée aussi longtemps l'un que l'autre ; mais à cette époque où la terre ensanglantée ne portait plus que des malheureux, nous nous félicitions presque de la voir dans la nuit du tombeau.

Nous nous retirâmes à Fontenai, où je restai avec lui, qui ne me quittait que pour aller voir nos amis et à l'Académie. Nous avions deux maisons sous la même clef, séparées seulement par le jardin ; nous occupions seuls la principale et nous louâmes celle que nous appelions la *maison des amis* à un jeune ménage aimable, qui jouissait d'une grande fortune. Comme la rareté des denrées était excessive, nous fîmes ménage ensemble, excepté pour les déjeuners, que M. Suard aimait à faire lui-même. Nous avions des voisins dont nous étions aimés ; nous passions toujours nos soirées ensemble. Les hommes causaient entre eux, les femmes travaillaient autour d'une table ; et, quand l'hiver arriva, une lectrice incomparable par la promptitude de son intelligence et sa voix sonore, nous lut tous les chefs-d'œuvre de nos grands tragiques.

Nous aurions encore mené une vie supportable, si tous les soirs nous n'eussions pas appris que l'autre de Polyphème engloutissait de nouvelles victimes, ce qui nous faisait passer, à M. Suard et à moi, les plus tristes nuits. Trois fauteurs de Robespierre, au nombre des municipaux, répandaient aussi la terreur parmi les habitants de Fontenai ; ils donnaient des gardes à tous ceux qui leur étaient suspects ; ils nous faisaient des visites domiciliaires, la nuit comme le jour, sur le moindre prétexte ; ils nous appelaient à leur tribunal ; enfin ils nous faisaient voir ce que c'est que l'autorité entre les mains d'hommes ignorants et passionnés, pour les-

quels le joug des lois religieuses et sociales est déjà trop faible, qui, loin de se croire chargés d'un devoir pénible, mais fiers de pouvoir humilier et maîtriser ceux qu'ils avaient l'habitude de respecter, ne trouvent qu'une grande jouissance dans l'abus de l'autorité qui leur est confiée.

Heureusement le président de cette municipalité, aussi ignorant que ses confrères, avait de la bonté dans le cœur, comme un sentiment de justice; et dès que M. Suard lui représentait qu'il n'y avait point de décret qui nous défendît la chose sur laquelle il nous interrogeait, il répondait : *« Citoyen, nous sommes des gens rustiques; c'est aux personnes intelligentes comme toi à nous redresser, si nous nous égarons »*, et il parlait, après avoir bu un coup de vin à notre santé.

Tous ceux qui avaient des maisons de campagne à Fontenai s'étaient réunis pour nourrir ces mêmes hommes qui nous persécutaient. Dans la disette de blé qu'on éprouvait à cette époque, la bienfaisance existait encore, quand tous les jours on perdait les moyens de la satisfaire; mais la reconnaissance semblait disparaître en même temps, tous les jours, de la terre.

Au milieu de ces jours du triomphe si prolongé de la scélératesse, l'âme humaine et sensible, qui survivait à sa douleur, se laissait aller aux moyens qui s'offraient d'en soulager le poids. L'amitié venait souvent nous visiter, et nous retrouvions du charme dans ces communications si douces avec des amis si parfaitement en harmonie avec nos pensées et nos sentiments; le jeune ménage avec lequel nous vivions les goûta beaucoup et nous invita souvent à dîner : leurs dîners n'étaient que trop bons pour ce temps de calamité, et quelquefois une étincelle de gaieté venait jaillir autour de nous, comme un rayon inattendu du soleil au milieu d'une effroyable tempête.

Nous allâmes passer deux ou trois jours à Paris, M. Suard et moi. A notre retour, nous apprîmes qu'un homme, couvert d'un méchant bonnet, d'un pantalon et ayant une très longue barbe, s'était présenté deux fois à Fontenai, et avait paru très attristé de ne pas nous trouver. Le lendemain, à

neuf heures du matin, notre servante entra dans mon appartement avec un air d'effroi : « Ah ! Madame, s'écria-t-elle, il vient de se présenter ici un homme affreux, qui a une barbe effroyable ; je viens de le conduire à M. Suard. »

Je pensai vaguement que c'était un homme dont la vie était menacée et qui venait nous demander un asile, mais je me gardai bien de laisser soupçonner rien à cette servante patriote, et me moquai de son effroi pour une longue barbe. Je lui dis que c'était sans doute un commissionnaire qu'un de nos amis nous envoyait. Elle sortit et bientôt M. Suard rentra, me disant avec précipitation : « Donnez-moi vos clefs, « ma bonne amie ; donnez-moi celle du buffet, celle du vin ; « donnez-moi du tabac. — Mon Dieu ! lui dis-je, en lui donnant tout ce qu'il me demandait, qu'est-ce que c'est donc, mon ami ? — Je vous dirai tout, répondit-il, en parlant toujours avec la même précipitation ; mais restez ici ; je vous défends de monter. » C'était la première fois que j'entendais ces paroles, et il ajouta tout de suite : « Me le promettez-vous ? — Oui, oui, lui dis-je, trop sûre que sa tendresse pour moi l'inspirait. Je vous le promets. » M. Suard fut plus de deux heures à réparaître dans mon appartement. Je m'étais levée pendant ce temps, et comme j'avais deux fenêtres à ma chambre, dont la plus petite montrait la porte-cochère, je vis sortir cet homme, mais je ne vis que son dos, et son attitude seule m'inspira la pitié la plus profonde. Il cherchait, sans se retourner, dans l'une et l'autre de ses poches, quelque chose qu'il ne trouvait point. Il partit ; et M. Suard vint me dire que c'était M. de C***¹, qui nous avait été si cher. Ah ! quelle satisfaction qu'il ne se fût pas présenté à moi la première ! Un cri de douleur, en le voyant dans cet état, serait sorti de mon cœur. L'aurait perdu, et je ne m'en serais jamais consolée. Il venait d'abandonner son asile, étant hors de la loi, dans la crainte de compromettre la femme généreuse qui le lui avait donné, et qui voulait le retenir. Cet homme autrefois si chéri de tous ceux qui le connaissaient, qu'on

¹ M. de Condorcet.

distinguait par l'épithète de bon, cet homme ¹ dont l'existence était si honorable, mourait de faim, de soif, depuis trois jours, et n'avait, pour reposer sa tête, que le pavé des carrières qui sont sur la route de Fontenai. Une pierre s'en était détachée et l'avait blessé à la jambe; n'ayant point de passe-port, il n'osait se présenter qu'à nous. Ah! combien je fus touchée de son malheur; il avait tout expié dans ce moment. Je ne me rappelai que cette amitié sans exemple qui, pendant seize ans, avait répandu un charme si doux sur ma vie; amitié qui avait presque surpassé les idées que je m'étais formées moi-même de ce sentiment.

M. Suard s'était empressé de lui faire accepter du vin de Malaga, une nourriture très substantielle, et du tabac, pour lequel il avait pris, depuis peu de temps, une sorte de passion. J'en avais donné un cornet à M. Suard; mais quel fut mon chagrin, en traversant mon salon, de trouver ce cornet à terre! C'était ce tabac qu'il cherchait dans ses poches, avant que d'ouvrir la porte-cochère; c'est, j'en suis persuadée, ce malheureux incident qui le fit entrer dans un cabaret de Clamart, avec l'espérance d'en trouver: car la faim ne pouvait le poursuivre après le déjeuner qu'il avait fait. M. Suard avait aussi garni ses poches, lui avait donné du linge pour sa jambe malade, un Horace, pour le distraire dans la journée, et lui avait indiqué un rendez-vous à huit heures du soir à la nuit tombante.

Il avait demandé à M. Suard s'il pouvait lui donner un asile; M. Suard lui dit qu'il lui sacrifierait volontiers sa vie, mais qu'il ne pouvait disposer de la mienne, qu'il allait m'en parler et qu'il savait bien d'ailleurs que j'étais disposée au même sacrifice. Il répondit : *j'en suis bien sûr*. Mais, lui dit M. Suard, nous habitons une commune détestable et vous courriez vous-même ici le plus grand danger si je vous y

¹ M. d'Alembert, depuis l'attaque de M. de Condorcet contre M. Necker en faveur des principes de M. Turgot, attaque pleine d'amertume, car, il aimait M. Turgot plus encore que ses principes politiques; M. d'Alembert ne l'appela plus que *le mouton enragé*. Il disait aussi, à propos de son air habituellement calme, que c'était un *volcan couvert de neige*.

retenais, n'ayant qu'une servante qui nous est suspecte; j'espère cependant pouvoir vous garder une nuit, sans danger pour vous et pour ma femme. M. Suard ajouta qu'il allait partir pour Paris, qu'il verrait nos anciens amis et tâcherait de lui rapporter un passe-port; qu'il fallait qu'il revînt à huit heures du soir ce jour même, qu'il écarterait notre servante, qu'il passerait la nuit sous notre toit et pourrait, avec son passe-port, aller dans le lieu qui lui conviendrait le mieux.

Il avait dit à M. Suard qu'il ne craignait d'être arrêté que dans la matinée, et que s'il avait une nuit devant lui, il était sûr d'échapper à ses bourreaux.

Il montra aussi à M. Suard les plus grands regrets sur la direction que suivaient les patriotes, et dans laquelle des affections qui le gouvernaient impérieusement l'avaient entraîné. Je puis assurer du moins qu'il n'est point l'auteur des infamies qui ont paru, sous son nom, dans un journal de ce temps contre le roi. Il avait consenti que l'auteur se servît de son nom, et cet homme indigne a abusé de sa confiance pour le flétrir.

M. Suard partit à pied et revint de même, très fatigué, mais très content d'avoir un passe-port que lui avait donné Cabanis. J'étais aussi bien contente. Nous donnâmes congé à la cuisinière jusqu'à dix heures; nous fermâmes la porte du côté de l'escalier qui allait à nos appartements; on ne pouvait entrer que du côté du jardin. Il devait coucher sur le canapé du salon, que nous remplîmes de nourriture, de vin, de linge, de tabac, enfin de tout ce qu'il pouvait désirer. Je dis à M. Suard que puisqu'il y avait du danger (car les municipaux pouvaient venir et nous étions perdus tous les trois), je voulais le partager et voir aussi ce pauvre C***; j'étais sûre que ma tendre pitié lui donnerait la plus douce satisfaction. M. Suard y consentit, mais nous l'attendîmes inutilement jusqu'à dix heures. Nous imaginâmes qu'il était allé du côté d'Auteuil, où étaient sa femme et sa fille; mais le lendemain au soir, étant chez un de nos voisins, ce voisin dit à ceux qui l'environnaient et dont M. Suard faisait

partie : savez-vous qu'on croit que c'est M. de C*** qu'on a trouvé mort, ce matin, dans les prisons du Bourg-la-Reine? M. Suard, frappé d'étonnement et de douleur, lui dit : « Parlez bas, je vous prie, Monsieur, pour que ma femme ne vous entende pas, et veuillez me dire ce que vous savez là-dessus. » Cet homme alors lui raconta que la veille (jour où nous l'attendions) vers six heures, un homme inconnu s'était présenté dans un cabaret de Clamart (près Fontenai); qu'il avait demandé des œufs; que quelques municipaux y étaient venus peu de temps après; qu'ils avaient trouvé quelque chose d'extraordinaire dans son costume ¹, et lui avaient dit : « Mais vous n'êtes pas de cette commune, citoyen; qui êtes-vous? où allez-vous? montrez-nous vos papiers. » Et que, sur ses réponses embarrassées et son défaut de passeport, ces municipaux lui avaient déclaré qu'ils allaient le conduire au Bourg-la-Reine. Il ne pouvait s'y rendre à pied, ayant une jambe malade; ils le mirent dans une charrette; arrivé là, on l'avait trouvé mort le lendemain matin, dans cette même chambre. Il avait sur lui une chemise d'un très beau linge, marquée d'un C., de l'argent et un Horace dans sa poche. Il n'y eut plus de doute. Quand j'appris plus tard cette funeste fin, je versai des larmes en abondance, mais hélas! ne devais-je pas regretter de ne les avoir pas versées plus tôt?

Que mes lecteurs me permettent de transcrire ici un portrait que j'avais fait de M. de C*** longtemps avant la révolution, et où je ne lui prête pas une qualité, pas une vertu qui ne lui appartienne; c'est à M. Suard que j'écrivais, retirée à la campagne et ayant fait une nouvelle et intéressante connaissance avec un philosophe dont l'entretien me charmait.

« Mon philosophe me fait souvent éprouver la vérité d'un
« sentiment qu'il m'exprimait hier : c'est que nous deve-
« nons meilleurs en présence d'un homme de bien. En effet,
« on est bon et heureux quand on se sent auprès de la

¹ M. Suard lui avait donné des ciseaux pour couper sa barbe.

« bonté et de l'indulgente vertu. Il semble qu'elles vous
 « communiquent une partie de cette sérénité qui est leur
 « partage. Toutes les petites passions s'apaisent, les dou-
 « leurs s'adoucissent, l'âme se console et se calme dans
 « leur entretien. C'est une impression que j'ai souvent éprou-
 « vée auprès de notre cher et bon C^{***}. Le charme que je
 « trouve auprès de lui tient bien moins encore à cette pro-
 « digieuse fécondité d'idées qui embrasse à la fois les scien-
 « ces physiques et les sciences morales, tous les objets de
 « la raison, de l'imagination et du goût ¹; à cette sagacité
 « d'esprit, à ce coup-d'œil pénétrant qui démêle un homme
 « tout entier dans un mot qui lui échappe, tandis qu'il se
 « ferme toujours sur les défauts de tout ce qui approche de
 « son cœur. La douceur que je trouve auprès de lui tient à
 « ce sentiment de sa bonté aussi constante qu'inaltérable,
 « et qu'on peut comparer à une source abondante qui s'é-
 « panche toujours sans jamais s'épuiser; cette douceur tient
 « à cette prévenance, cette complaisance facile pour tous vos
 « désirs, qui touche d'autant plus qu'en s'oubliant toujours,
 « il ne semble jamais faire un sacrifice; à cette touchante
 « indulgence qui enhardit à lui montrer mille petites fai-
 « blesses qu'il plaint autant que s'il pouvait les partager.
 « Elle tient à cette simplicité parfaite qui ne paraît jamais
 « soupçonner l'intérêt qu'inspirent ses vertus et l'étonne-
 « ment que causent l'étendue et la supériorité de son esprit;
 « à cette condescendance naturelle qui, en s'abaissant aux
 « intérêts des esprits les plus médiocres ², ne paraît jamais
 « descendre de sa hauteur. Elle tient à ce calme de l'âme
 « pour tout ce qui n'intéresse que lui ³, tandis qu'il est
 « tout mouvement, tout activité, dès que le malheur ou
 « l'amitié réclament son secours; à cet amour si vrai pour
 « l'humanité qui le dispose toujours à y sacrifier ses facultés

¹ Il était passionné pour le génie de Voltaire, et récitait cinquante vers de suite de ses tragédies, pour les avoir entendus une seule fois.

² Il parlait de rubans et de dentelles aux femmes, comme de métaphysique ou d'histoire aux hommes.

³ Jamais je ne lui ai vu un moment de personnalité.

« et même sa gloire; elle tient à cette indifférence pour toute
 « injustice qui lui est personnelle, tandis qu'à la moindre
 « injustice pour les objets de son affection, il montre une
 « énergie que la douceur naturelle de son caractère ne fe-
 « rait jamais soupçonner, et dont l'excès n'a pu obtenir
 « l'indulgence de ses amis mêmes que parce qu'il tenait en
 « lui à l'excès d'une vertu ¹. Je ne lui ai connu depuis douze
 « ans qu'une grande injustice de ce genre, elle m'a pro-
 « fondément affligée, parce qu'elle me blessait, comme vous
 « le savez, dans un sentiment bien cher à mon cœur; mais
 « que ne pardonne-t-on pas à cet heureux assemblage de
 « vertus douces, généreuses ², faciles, et tellement natu-
 « relles que le respect qu'on leur doit se perd dans l'intérêt
 « qu'elles inspirent ³.

« Adieu, mon ami. J'ai un peu oublié le philosophe dont
 « je vous entretiens d'ordinaire; mais c'est pour un autre
 « que je préférerai toujours à ma nouvelle connaissance;
 « car quand l'habitude n'use pas les affections, elle les for-
 « tifie par la reconnaissance de tout le bonheur qu'elles ont
 « répandu sur la vie. »

Ah! comment se consoler en voyant ce que la révolution
 a produit sur un tel caractère, sur tant de bonté et de vertus
 adorables? et, n'eût-elle produit que ce changement, ne se-
 rait-elle pas encore un grand crime et un grand malheur?

Mais un bruit favorable à notre délivrance se répand tout
 à coup dans Fontenai, qui en reçoit un mouvement tout
 nouveau. Il commença vers huit heures du matin, et fut ap-
 porté par une laitière qui revenait de vendre son lait à Paris.
 Tout Fontenai se répand sur la route par où doivent nous

¹ Jamais il ne s'est rien vu de semblable. On pouvait dire de lui tout le mal
 qu'on voulait; il restait indifférent; mais il devenait comme un lion si on
 attaquait les principes ou la personne de ses amis. Il n'en aimait beaucoup que
 quatre, MM. Turgot, d'Alembert, la duchesse d'Anville et nous.

² Ceci a rapport à son injustice envers M. Necker. Aucun ami n'eut le pou-
 voir de le fléchir à cet égard, lui qui ne faisait, sur tout le reste, que ce qu'on
 voulait ou désirait.

³ Il donnait tout, et n'avait que les besoins essentiels.

arriver de nouvelles espérances. Nous en étions, M. Suard et moi, trop avides pour ne pas suivre la foule ; nous rencontrons nos laitières, et la dernière nous apprend que Robespierre, ce tyran si avide de sang humain, s'est réfugié à la Commune remplie de ses complices ; que la force armée, par ordre de la Convention, s'est rendue maîtresse de ce monstre ; qu'il est hors la loi et va périr ce jour même, avec les membres de l'infâme Commune. Oh ! quelle joie saisit à l'instant tous les cœurs ! on allait la partager avec ses voisins, on se félicitait, on s'embrassait, comme si par cette mort on allait être délivré de tous les maux. Ils étaient au moins dès ce moment fort adoucis : on n'était plus agité la nuit ni le jour de la crainte de la municipalité ; on jouissait de la beauté du ciel, on se promenait librement sur la terre, et on pouvait du moins revoir ses amis sans crainte. M. Suard ouvrit son âme, comme j'ouvrais la mienne, à l'espérance, inconnue à nos cœurs depuis si longtemps. Le sort des prisonniers à la Conciergerie, tous condamnés à l'avance, et à qui on trouva le moyen de faire passer cette heureuse nouvelle, touchait aussi toutes les âmes sensibles. Un malheureux gentilhomme que j'avais rencontré quelquefois était à la Conciergerie, avec une vingtaine de ses camarades d'infortune de la même classe, attendant la mort et jouissant encore de la vie dans cette conformité d'infortunes. Ce jour même, à onze heures du soir, il leur dit avec un ton solennel : Messieurs, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre, mais je ne puis vous la dire qu'à minuit, ne m'interrogez pas et ne vous inquiétez pas. On se tint éveillé dans le silence, et cette heure coula bien lentement : quand on entendit sonner la première heure de minuit, on se pressa autour de lui : Messieurs, leur dit-il, *nous sommes tous sauvés ; Robespierre n'existe plus.* A l'instant même ces hommes tout à l'heure immobiles se prennent par la main, et se mettent à danser jusqu'à se fatiguer, dans l'excès de leur joie. Il avait fallu attendre l'heure de minuit, afin que tous les geôliers fussent couchés.

Oh ! combien j'ai vu de regrets dans le cœur des amis de

M. de C^{***}, mort trois semaines auparavant ! combien j'ai vu verser de larmes à cette intéressante madame Trudaine, qui avait vu périr quinze jours auparavant son mari et son beau-frère ! Ce jeune homme, que nous avons vu dans notre société, n'aimait, ne cultivait que les beaux-arts. Son frère plaida sa cause avec chaleur, résigné pour lui-même à son sort ; mais il ne pouvait se consoler d'entraîner son jeune frère avec lui au supplice. Le public, fatigué de pitié, en retrouva encore pour pleurer ces deux aimables et intéressantes victimes.

En vendémiaire, M. Suard était du parti qui voulait que la Convention fit place à d'autres députés. L'esprit de Paris était excellent alors, et se manifestait ouvertement. La Convention, qui ne comptait pas sur la reconnaissance de la nation, voulait rester et obtint la victoire par le canon de Buonaparte. M. Suard avait imprimé quelques morceaux pleins de courage, en faveur de la bonne cause, dans ce combat entre la nation et la Convention, et défendait aussi dans sa section avec énergie l'opinion dominante. La victoire s'étant déclarée contre la nation, il se tenait tranquille chez lui, quand madame de Lavois^{***} vint l'avertir qu'il courait quelque danger, et eut l'extrême bonté de lui offrir sa maison pour asile. Il profita quelques jours de cette bonté ; mais, instruit par moi qu'il ne s'était présenté personne, et croyant le danger passé, nous partîmes ensemble pour Fontenai-aux-Roses. A peine y étions-nous arrivés, qu'un ami, qui logeait dans la même maison que nous, vint l'avertir qu'on était venu mettre les scellés sur son appartement, et que la portière, que nous avions depuis cinq ans, avait instruit les alguazils que M. Suard était à Fontenai-aux-Roses. On peut juger de mon effroi ; je croyais les voir arriver à chaque instant, je ne respirais pas. Il partit, et se rendit le plus tôt qu'il put à Auteuil. Il changea souvent d'asile, et rencontra partout l'amitié et les soins les plus tendres ; il m'écrivait tous les jours, et quelquefois deux fois, par des amis qui venaient à Paris pour me rassurer sur la sûreté de sa retraite. Voici quelques-unes de ses lettres.

« Mon amie, ma tendre amie, ne vous abandonnez pas :

« je suis bien quand je vous crois de la fermeté. Soyez bien
« assurée de ma prudence, je ne compromettrai pas le bon-
« heur de ce que j'aime le mieux au monde. Je jure qu'au-
« cune imprudence ne compromettra ce qui vous est si cher.
« Vous êtes présente à toutes mes pensées, comme à toutes
« mes démarches. J'ai été reçu à Auteuil par deux anges ;
« je serais heureux, si je pouvais trouver le bonheur loin de
« vous. Bonjour, âme de ma vie. »

Cette nuit, qui avait suivi le départ de M. Suard, plusieurs municipaux vinrent me réveiller ; j'étais seule avec une servante. On me questionna sur le lieu où était M. Suard ; je répondis que si je le savais ce ne serait pas eux que j'en instruirais. On visita ensuite mes papiers et on mit les scellés sur mon secrétaire. On alla ensuite les mettre sur mon appartement à Paris, que je trouvai fermé en y arrivant, dès le lendemain, ne pouvant plus, dans cette triste situation, me priver des consolations de mes amis. M. Suard apprit cette visite avant que j'eusse une occasion de l'en instruire, et m'écrivit la lettre suivante :

« Quelle scène affreuse vous avez eue à Fontenai, quand
« on est venu vous troubler par cette nouvelle persécution !
« A quelle heure ? Avez-vous été bien agitée ? et vous reve-
« nez à Paris, pour vous trouver hors de chez vous (un ami
« qui demeurerait dans la maison me céda son appartement),
« sans savoir où reposer votre tête ! Quelle férocité ! Ma
« chère et tendre Amélie, nous nous reverrons bientôt ;
« mon retour effacera les peines que tu souffres pour moi.
« Ah ! c'est là mon mal. J'ai bien senti que c'est en vous que
« je vis, que c'est à votre honneur qu'est attaché le prix de
« la vie pour moi. »

Je fus saisie par la nouvelle que la Convention allait juger quelques hommes qui n'avaient pas eu le temps de fuir. On disait cependant qu'elle était embarrassée de sa victoire : elle sentait que les punitions allaient encore accroître la haine qu'elle inspirait. Deux hommes furent condamnés, le reste le fut par contumace : ceux qui avaient le plus à craindre se cachèrent et s'enfuirent. C'est dans le premier effroi

que me causa la nouvelle de ce jugement qui allait avoir lieu, et que je montrai en partie à M. Suard, qu'il me répondit la lettre suivante :

« J'ai lu et relu, ma tendre amie, les sept pages que votre
« tendresse a dictées. Ces expressions d'un intérêt si vif et
« d'un sentiment si doux ont répandu dans mon âme plus de
« consolations que ma situation n'y met d'inquiétude et de
« peine. Cette lettre a rouvert mon cœur; mes yeux se rem-
« plirent de larmes en la recevant des mains de notre amie; je
« suis remonté dans ma chambre, pour la lire en paix et me
« livrer à l'attendrissement que sa vue seule m'avait causé.

« Ma chère et tendre Amélie, vous occupez sans cesse ma
« pensée, et vous seule jetez dans mon âme des impressions
« douloureuses. Vous êtes naturellement pleine de raison et
« de courage; mais vous ne vous en servez pas assez contre
« les alarmes que vous inspire le danger de ce que vous
« aimez. Si vous étiez près de moi, je suis sûr que je vous ras-
« surerais sur le dénouement de tout ceci; je voudrais quel-
« quefois vous ôter une partie de cette tendresse qui fait mon
« bonheur, parce que je sens dans ce moment qu'elle fait
« votre tourment, et que je ne puis supporter l'idée de vous
« savoir malheureuse. Il n'y a au monde que ce malheur-là
« pour moi. Ma chère Amélie, soyez forte, pour que je le
« sois toujours; je suis en sûreté, et entouré d'amitié (il
« était alors à Cernai, chez madame Broutin; c'est là qu'il
« revit madame d'Houdetot et Saint-Lambert, qui parurent
« enchantés de le retrouver et revinrent sincèrement à lui);
« j'ai près de moi des promenades qui me tentent; mais je
« promets à mon Amélie de ne rien hasarder; c'est à elle
« que je fais le sacrifice de ces petites tentations. Ce que je
« regrette bien davantage, c'est de vous priver de ces beaux
« jours, où vous auriez pu jouir si doucement de la nature
« et de la solitude. J'aurais été bien peu tourmenté, si vous
« ne l'aviez pas été pour moi. Privé de vous, mon cœur se
« repose sur les doux témoignages d'une tendresse qui a
« toujours été si active et si constante, et qui est le plus
« grand bien de ma vie.

« On me traite ici (à Cernai) avec une amitié pleine de prévenance aimable, et on vous y désire sincèrement; il nous est doux de recevoir, dans cette persécution, tant de marques d'intérêt et d'amitié. Le malheur réserve cette consolation aux honnêtes gens.

« Bonjour, ma bien-aimée. Quand vous presserai-je contre mon cœur? »

Pendant cette absence, remplie par l'inquiétude et la tristesse, à côté d'une portière qui nous avait trahis, et qui toujours avait un espion dans sa loge, je n'avais de consolation que les lettres de mon tendre ami, et les visites de quelques-uns qui étaient à Paris. M. Suard se rapprocha de moi et alla à Passy, chez le chevalier de Pange. Je me hasardai à aller le voir sans le prévenir; sa joie se manifesta à l'instant par des larmes; nous passâmes ensemble deux heures bien douces pour tous les deux.

« J'espère enfin, chère et tendre amie, que la paix va rentrer dans votre âme, et qu'elle commencera à se rétablir dans notre malheureuse patrie : rien ne paraît plus devoir retarder la constitution, rien alors ne m'empêchera de me présenter devant des jurés choisis dans la multitude des bons citoyens. Je suis sûr de n'avoir rien fait qui blesse les lois, excepté celles d'une tyrannie de circonstance : j'ai un doux pressentiment qui me dit que, dans peu de temps, je serrerai ma bien-aimée contre mon cœur, ma bien-aimée, à qui j'ai causé des alarmes si vives, qu'elles ne me permettaient pas d'en éprouver pour moi. Dans peu de temps, notre repos ne sera plus troublé : je vivrai pour la paix, je vivrai pour ma tendre Amélie, que rien ne peut remplacer dans mon cœur. »

Son affaire dura plus longtemps qu'il ne croyait, parce que jamais je ne pus me résoudre à ce qu'il se rendit en prison; on eut beau me protester qu'il n'y resterait que vingt-quatre heures, qu'il n'y avait aucun danger, j'en voyais un épouvantable à le mettre dans de pareilles mains. J'obtins la levée de nos scellés; il rentra le soir dans son appartement, à l'insu de la portière; nos amis venaient l'y voir. Bientôt

la Constitution s'établit; il sortit ouvertement, et il ne lui arriva rien.

Je renvoyai la portière, sans pitié pour ses larmes; car, outre sa trahison, j'eus lieu de la croire complice du vol des huit mille francs, dans la nuit du 11 au 12 août.

Comme il ne se passa aucun événement où M. Suard pût être utile le moins du monde à sa patrie, depuis vendémiaire jusqu'au 18 fructidor, et que, dans tout le cours de cette époque, nous vivions assez tranquilles dans nos foyers, entourés de nos amis, je passerai tout de suite à ce jour affreux pour la France et pour nous. Je dirai seulement que nos gouvernants prétendaient toujours l'être au nom de la France, et pour la France; que les derniers, les Directeurs, sans être des oppresseurs publics, étaient détestés par le peuple, qui était choqué de voir des hommes, qu'il considérait comme ses égaux, étaler un grand appareil de puissance, et lui dicter impérieusement des lois.

Quinze jours environ avant le 18 fructidor, M. Suard et moi fûmes vivement sollicités par quelques amis, et surtout par madame de Staël, de remplir la promesse que nous avions faite depuis longtemps à M. Necker, qui avait perdu sa compagne chérie, d'aller passer quelque temps avec lui à Coppet. M. Suard s'y détermina, et quand j'allai faire mes adieux à madame de Staël : Que je suis heureuse de vous voir partir! me dit-elle; mon Dieu! que j'en suis heureuse! Le conseil des Anciens était en opposition avec le Directoire, et on ne doutait pas que le dernier ne prît une mesure violente pour se délivrer des obstacles que ce corps mettait à son autorité.

Nous réunissions assez souvent à dîner, dans ce temps, M. Portalis, M. de Marbois, le général Dumas, Tronçon du Coudrai, et plus tard M. Lacretelle le jeune, toujours fort instruit de ce qui se passait dans le gouvernement. Ces messieurs causaient des affaires publiques, et produisaient tour à tour leurs idées, leurs craintes et leurs espérances. J'étais là tout oreilles, sans dire un seul mot. Mais il me fut facile de voir qu'ils étaient mécontents du gouvernement, et qu'ils

discutaient sur des idées favorables au retour de l'ordre.

Nous nous mîmes en route vers le 10 juillet, et arrivâmes chez M. Necker. Je me souviens qu'en montant l'escalier du château de Coppet, je me sentis le cœur plein de larmes de la certitude de n'y pas trouver madame Necker, qui nous avait toujours montré tant d'amitié, et dont j'estimais si sincèrement les « vertus ». Mon Dieu ! que je suis émue ! dis-je à M. Suard, dont l'émotion égalait la mienne. La vue de M. Necker, qui était à peine reconnaissable, augmenta encore notre émotion. Nous le retrouvâmes tel qu'il s'était montré dans tous les temps ; et, quelques jours après, nous bénîmes la Providence, qui nous avait conduits, comme par la main, sous le toit de cet ancien ami, au moment où nos malheureux compagnons d'infortune traversaient la France, dans des cages de fer, pour se rendre à Cayenne, où la tombe les a presque tous engloutis. Ah ! je rends encore grâce au ciel aujourd'hui de nous avoir épargné à tous les deux un malheur qui eût été au-dessus des forces physiques et morales de l'un et de l'autre.

C'est peu de jours après notre séjour à Coppet que nous reçûmes la fatale liste sur laquelle était M. Suard ; je ne sais s'il soupçonnait qu'il y fût inscrit ; mais, en lisant tout haut son nom, comme ceux qui le précédaient, il passa au nom suivant, sans apparence de trouble, et continua la lecture comme s'il n'y eût été pour rien. Pour moi, je restai toute saisie et sans parole. M. Necker me tendit une main, donna l'autre à M. Suard, en nous disant : « *Vous savez ce que cela veut dire.* » Il voulait nous garder l'un et l'autre ; mais un grand nombre de déportés prenant la Suisse pour asile et venant à Coppet, le Directoire se plaignit. Madame de Staël l'écrivit à son père et l' alarma sur ce grand nombre de visites. Tout ce qui nous restait de fortune était renfermé dans le cabinet de M. Suard, les presses et les caractères d'imprimerie du journal¹ dans lequel nous avions

¹ Ce journal nous valait dix mille francs par an, depuis la chute de Robespierre ; il reparut depuis sous le titre du *Publiciste*.

un intérêt, ayant été brisés et jetés par les fenêtres; M. Suard ignorait ce qu'on lui avait sauvé; il avait laissé la clef de sa bibliothèque et de son secrétaire à un ami, dont le logement était à côté du sien. Cet ami lui devait un emploi de douze mille francs qu'il avait obtenu pour lui de M. Necker. Nous ne doutions pas qu'il n'eût mis un grand zèle à enlever du cabinet de M. Suard ce qu'il y avait de plus précieux. Cependant cet ami ne lui disait rien dans les lettres qu'il lui écrivait. Il me conjura donc d'avoir le courage de me séparer de lui pour aller sauver les débris de notre petite fortune. Je n'étais point préparée à cette séparation; je devais être sa consolation dans sa proscription, mais je sentais la nécessité de le quitter, pour la lui rendre moins pénible et nous donner, en nous réunissant, les moyens de vivre chez l'étranger. M. Necker me dit, pour me déterminer, qu'il espérait pouvoir garder chez lui M. Suard, et deux de nos amis qui vivaient en Suisse, M. Meister, dont le talent littéraire est bien connu par l'élégance et la pureté de son style, et M. de Garville, ancien fermier général, qui, dès les commencements de la révolution, avait transporté sa grande fortune sur les bords du lac Morat. Il avait rendu les plus grands services aux réfugiés de ses amis et même à ceux qui lui étaient recommandés par eux. Ces deux anciens amis venaient d'arriver à Coppet, pour voir M. Suard, avec lequel ils vivaient beaucoup à Paris. Ils me promirent l'un et l'autre que, si M. Necker ne pouvait pas réussir à garder M. Suard, il trouverait chez eux un toit hospitalier et amical. Je partis remplie de tristesse. M. Suard avait passé la nuit près de moi, dans l'auberge, et pleurait de mon départ. Quelle route! Nous avions dans la diligence deux espions du Directoire, et ces espions savaient que mon mari était déporté. Je ne trouvai de consolation que dans une femme jeune, belle et aimable, qui ne me quitta ni le jour ni la nuit. Le Directoire venait d'obliger quarante mille émigrés, rayés provisoirement, à quitter la France. Dans la diligence où nous voyagions, il y en avait un que le conducteur faisait descendre chaque fois que nous allions entrer dans une

ville ; il passait les remparts à pied, venait nous rejoindre, et le cocher le remit sain et sauf chez lui, auprès de sa femme. La France était alors dans la consternation. Tous les jours de cette triste route, la diligence qui venait de Paris et la nôtre se rencontraient à souper. Les voyageurs qui quittaient Paris nous donnaient les plus funestes nouvelles sur cette ville, ou j'allais vivre sans mon protecteur accoutumé, sous le pouvoir de ses persécuteurs et des miens. En arrivant à Paris, personne ne vint au-devant de moi : j'y avais laissé un domestique ; son absence me parut d'un mauvais augure. En entrant dans ma rue, la portière, qui était une très bonne femme, me vit de loin, s'avança vers moi et me dit qu'elle était bien malheureuse, qu'elle avait un gardien qui était *un mauvais homme*, et que tous les appartements, le mien comme celui de M. Suard, étaient sous les scellés. Je me fis ouvrir celui de l'ami à qui M. Suard avait confié ses clefs. Je l'envoyai chercher, il arriva. Je le questionnai promptement sur ce qu'il m'importait de savoir. Hélas ! la crainte qu'il avait de perdre cette place, qu'il ne devait qu'à M. Suard, l'avait toujours empêché de s'occuper de nos intérêts. Quoiqu'on eût été huit jours sans mettre les scellés, quoique M. de Vaine et un autre ami eussent passé souvent chez lui pour le presser d'enlever ce qu'il y avait de plus précieux, il répondait toujours, à ce qu'on m'a dit, qu'il n'en avait pas le temps. A cette nouvelle aussi triste qu'inattendue, je fus saisie du plus violent désespoir. Je revenais pour tout sauver, et tout était perdu. Que dire à M. Suard ? comment le faire vivre dans l'exil ? Je courus chez madame de Sérilly, veuve alors du chevalier de Pange, dont j'ai déjà parlé, et qui vivait dans la même maison que madame de Beaumont, sa cousine. Toutes deux m'avaient montré beaucoup d'intérêt et même de l'amitié, surtout madame de Pange. Je leur contai, à travers mes sanglots, la ruine de M. Suard. Elles calmèrent mon désespoir, en me tenant le langage le plus affectueux et le plus tendre. Madame de Pange me dit qu'elle avait heureusement un joli appartement à me donner, en attendant que le mien fût ouvert. Elle

m'assura qu'avant deux jours elle me débarrasserait de mon gardien, me ferait lever les scellés de mon appartement et me remettrait en possession de ce qu'il y avait de plus précieux chez mon mari. Elle m'engagea, dès le lendemain de bonne heure, à écrire à M. Joubert, président du département, homme plein de bonté, d'humanité, envers qui je me reconnais bien redevable. Ma réclamation était appuyée par un ami de M. Suard, qui confia tout à l'excellent M. Joubert. A l'instant celui-ci m'ôta mon gardien, me fit lever les scellés de mon appartement et dit au commissaire de m'ouvrir un moment l'appartement de M. Suard, et de m'y laisser prendre ce que je voudrais. Je rentrai chez moi sur-le-champ, et dès le soir même plusieurs amis, à la tête desquels était un député, se joignirent à madame de Pange, entrèrent dans l'appartement de M. Suard, avec une note indicative qu'il m'avait donnée pour me guider, et enlevèrent un portefeuille qui renfermait le contrat de vente de Fontenay, un billet de dix mille francs que M. Suard avait prêtés à un ami, et d'autres papiers importants. Ils enlevèrent encore plus de mille écus, tant en or qu'en argent, et pour plus de dix mille francs en livres magnifiques. On les plaça dans l'antichambre de ce même homme que sa lâcheté avait empêché d'entrer dans l'appartement de M. Suard. Il arriva au milieu de tout ce déménagement, et eut même l'impudence de s'en montrer formalisé; mais l'ami qui l'avait si souvent pressé d'ouvrir cet appartement lui parla de manière à lui imposer silence. Le député et tous ceux qui l'accompagnaient avaient exigé de moi que je restasse dans mon appartement, dans la crainte que je ne les troublasse; j'étais donc au-dessous d'eux à les entendre aller et venir, assez agitée, et trouvant qu'ils restaient bien longtemps. Mais madame de Pange et une autre dame rentrèrent bientôt, avec leurs robes relevées et remplies de toutes les richesses dont j'allais remettre mon ami en possession. J'avoue que ce moment me causa une grande satisfaction. Avec sa modération naturelle, je ne craignais plus rien pour lui; je passai une bonne nuit, avec la douce assurance

de donner le lendemain de si consolantes nouvelles à mon ami.

Pendant son exil, je n'étais soutenue que par les lettres qu'il m'adressait : elles m'aidaient à supporter mes privations et les siennes, qui n'étaient pas les moindres. J'avais sans cesse recours aux témoignages de sa tendresse pour ranimer mon courage, je les portais toujours avec moi ; je m'occupai même à en copier plusieurs, surtout celles qui m'adoucissaient le plus le sentiment de son absence. J'ai pensé, en les relisant, qu'elles pouvaient servir à compléter les idées qu'on peut désirer de se former de son âme et de son caractère. C'est donc lui qui va presque toujours parler, et je ne l'interromprai que pour raconter les impressions que je recevais de ce qui se passait à Paris, et les alarmes que m'inspiraient les mesures que prenait le Directoire relativement aux déportés. Je laisse souvent, dans les lettres que je cite ici, l'expression de sa tendresse et de son estime pour moi ; mais il en est où cette expression est si vive, que je dois le garder pour moi seule. Je dirai seulement que, depuis plus de vingt-cinq ans de mon union avec lui, jamais je n'avais reçu, dans la plus courte comme dans la plus longue absence, que des lettres et des billets remplis du même sentiment que celles qu'on va lire, et qu'à peine oserais-je en montrer quelques-unes à l'amitié la plus intime. Il était aussi aimable que tendre pour moi, parce que c'était sa nature de l'être, et qu'il savait aussi apprécier et sentir cette estime et cette tendresse profonde que m'inspirèrent toujours son beau caractère et ses nobles et douces vertus.

Il était fort réservé sur la politique. Ses lettres étaient adressées à différentes personnes de nos amis, et les miennes ne lui étaient pas non plus adressées sous son nom propre, mais sous plusieurs noms différents.

Coppet, octobre 1797.

« Chère Amélie, je me consume d'impatience dans l'attente d'un mot de votre main ; mon cœur vous accompa-

« gne dans votre triste voyage. Je jouis du beau temps,
 « mais je souffre de vos frayeurs devant les précipices ; je
 « souffre de votre ennui, je souffre de vos regrets ; je suis
 « dans un état d'agitation qui ne me laisse aucun repos.
 « Quand aurai-je la douce certitude que ma bien-aimée est
 « arrivée en bonne santé, que des espérances fondées sou-
 « tiennent son courage et la consolent de ses sacrifices ? Di-
 « tes-vous bien, mon Amélie, que vous êtes toute ma conso-
 « lation, tout mon bien, toute mon espérance. »

Coppet, 1797.

« Combien mon cœur est soulagé, combien j'avais besoin
 « d'être sûr que mon Amélie était arrivée sans aucun acci-
 « dent ! Quand l'âme est triste, l'imagination se livre à de
 « funestes illusions ; je suis calme, je suis presque heureux.
 « Que je suis touché de l'amitié secourable de madame de
 « Pange ! Vous avez rencontré une âme digne de la vôtre.
 « Ayez bien soin de vous pour moi ; j'aimerai la vie pour
 « vous. Mon cœur vous appelle tous les jours. Bonsoir, ma
 « bien-aimée, ma chère et tendre Amélie. »

Les déportés s'étant la plupart réfugiés en Suisse, le Directoire s'en plaignit et menaça madame de Staël, qui désirait rester en France et qui s'était montrée favorable à cette nouvelle puissance. Madame de Staël ne cessait d'écrire à son père d'écarter de Coppet les déportés. La juste crainte qu'avait M. Suard de compromettre un ami si cher, l'engagea à se rendre à Morat chez M. de Garville, notre ancien ami, comme je l'ai dit.

Morat, décembre 1797.

« Vos lettres, ma chère et tendre Amélie, sont la plus douce
 « et la plus efficace des consolations que je puisse recevoir
 « dans les peines de notre séparation ; mais les grandes in-
 « quiétudes sont heureusement passées. Quoi qu'il arrive, je
 « vois des ressources dans tous les événements, et je n'en
 « prévois aucun où la tendresse de ma bien-aimée, si elle-
 « même est tranquille, si nous vivons à côté l'un de l'autre,

« ne me laisse tout supporter sans effort et attendre paisi-
 « blement la fin d'une vie qui se terminera vraisemblable-
 « ment au milieu des orages. Disons toujours, comme la
 « présidente Ogier : *Cela aide à mourir* ¹. En vous présen-
 « tant cette idée, ma bonne amie, n'allez pas croire que mon
 « imagination s'attriste. C'est sans aucun trouble que je vous
 « la rappelle; mais ce qui me touche sensiblement, c'est
 « cette tendre occupation où vous êtes de tout ce qui a rap-
 « port à moi. Tranquillisez-vous; je suis bien, infiniment
 « content de l'amitié de M. de Garville et des soins de tout ce
 « qu'il environne. Obligé, par l'injustice des hommes, de rester
 « loin de mes foyers et de celle qui partout me rendait la
 « vie douce, on ne peut avoir rencontré plus de dédomma-
 « gements. »

Morat, 1797.

« Ma bonne amie, malgré les assurances que vous me
 « donnez de votre santé et de votre courage, je crains que,
 « par tendresse pour moi, vous ne me cachiez le véritable
 « état de votre âme. Des lettres de nos amis fortifient cette
 « crainte : on me dit que vous n'êtes pas aussi aisée à cal-
 « mer que le faisait espérer votre raison. Chère amie de mon
 « cœur, ne trompez pas ma confiance sur vos sentiments;
 « si vous me laissiez à cet égard quelque incertitude, je ne
 « pourrais me reposer sur les assurances que vous me donnez
 « de votre tranquillité; je vous croirais agitée, lors même
 « que vous ne le seriez pas; je n'aurais plus de vrai repos.
 « Il vaut mieux épancher votre âme, avec cet abandon qui
 « vous est naturel. Je ne crains point que vous cédiez à un
 « découragement que rien ne justifie; je connais votre rai-
 « son : quand vous n'avez rien à craindre sur la santé de votre
 « ami, les autres revers ne peuvent vous affecter fortement;
 « ne me laissez donc jamais aucun doute sur votre situa-
 « tion ², mais faites pour la raison et le courage autant que

¹ Elle était mourante au moment des premières violences de la révolution envers les Berthier et les Foulon. C'est alors qu'elle dit ce mot.

² Je l'aurais trop affligé, si je lui avais écrit tout ce qui se passait dans mon

« pour la tendresse. Quant à moi, je suis exactement ce que
 « je vous dis, résigné à tout ce qui ne vous fera point de mal.
 « Regardez les peines de ce moment comme une condition
 « de la vie; je la trouverai encore aimable, tant que je me
 « reposerai sur la tendresse et la tranquillité de celle pour
 « qui seule je puis désirer de vivre. Je vous presse, ma bien-
 « aimée, tendrement contre mon cœur. »

Morat, décembre 1797.

« Mon cœur est plein d'une douce joie; je reçois en même
 « temps cinq lettres de ma bien-aimée : elle se porte bien,
 « elle est contente de ses amis, tranquille dans ses foyers;
 « que de motifs de consolations ! J'ajouterai que ma santé est
 « bonne et que partout je suis comblé de preuves de la plus
 « grande bienveillance. Dites à vos amis que je les aime et
 « remercie tous de ce qu'ils font pour ma bien-aimée Amé-
 « lie; chère et tendre amie de mon cœur, en me couchant
 « je vous appelle auprès de moi; en m'éveillant je vous re-
 « trouve; toute la journée, je m'occupe de vous; vous serez
 « la dernière pensée de ce cœur à son dernier souffle.

« P. S. — Quelle aimable surprise vous venez de me causer,
 « ma bonne amie ! Vous m'aviez parlé de votre portrait, et,
 « ne le trouvant point dans le porte-manteau que vous m'a-
 « viez envoyé, j'ai pensé que ce n'était qu'une expression
 « figurée. Au moment d'aller à Berne, je pensai à prendre
 « mes gants de poil de lapin; en les dépliant, je sens quel-
 « que chose de dur. J'ouvre, je trouve cette jolie bonbon-
 « nière, avec le portrait de mon Amélie; je le baisai avec
 « attendrissement. Que je vous remercie, ma bien-aimée !
 « Combien je sens ce que je dois à votre tendresse et le
 « bonheur de vous aimer ! Je vois qu'il faut remettre à une
 « époque plus éloignée celui de vous presser contre mon

cœur à cette triste époque. Pour me montrer à lui avec autant de vérité que de courage, je lui écrivais, le plus souvent, au moment où je recevais une de ses lettres; elles étaient très fréquentes; toutes relevaient mon courage, et répandaient dans mon âme les consolations dont j'avais tant de besoin.

« cœur. Ah ! c'est à ce moment que la nature renaîtra pour
« moi et me rendra les plus beaux jours. En attendant, ma
« bonne amie, conservez votre confiance dans cette Provi-
« dence qui ne nous a jamais abandonnés, et nous réserve
« encore des années de consolations. »

Mars et avril, 1798.

C'est dans ce temps, je crois, que le Directoire demanda à la Suisse le renvoi de tous les déportés : je crus déjà voir mon pauvre et aimable ami entre les mains des gendarmes et en route pour Cayenne, où il ne m'aurait pas été permis de le suivre.

Cette douleur fut un moment au-dessus de mes forces ; heureusement, je me souvins que M. de Talleyrand était en position de m'être utile. Il avait toujours montré beaucoup d'intérêt à M. Suard ; il était même venu dîner avec nous à Fontenay-aux-Roses, et nous avait parlé avec confiance des affaires du moment. Je lui écrivis pour le prier de m'accorder un moment ; il me reçut avec toutes sortes de bontés, se montra touché de mes larmes, me calma sur la demande du Directoire, me dit qu'il ne s'agirait que d'un éloignement, si les ordres se répétaient, et m'engagea d'écrire à M. Suard de rester dans son asile auprès de notre ami ; j'étais entrée chez lui pleine d'effroi, j'en sortis presque calme ; mais, dès ce moment, le gouvernement suisse devint incertain, timide, et l'entrée du pays fut défendue par mille formalités inquisitives. Malgré tant de déférences, ce pays heureux, qui si longtemps servit d'asile aux opprimés de tous les pays, ne put échapper au malheur de devenir la proie du Directoire.

En route.

« Malgré le désir sincère qu'on montre de me garder, et
« les soins très aimables dont on accompagne ce désir, rien
« ne peut valoir ce repos du cœur que je trouve auprès de
« vous ; je sens que tous les autres biens de la vie perdent tous
« les jours leurs illusions. Voilà, ma chère amie, des idées
« un peu sombres ; mais c'est la teinte de mon imagination.
« Mon âme est flétrie du passé, elle s'irrite du présent, et

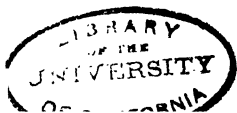
« n'ose envisager l'avenir. Je vous avoue que ce petit achar-
« nement de persécution excite en moi des mouvements que
« j'ai de la peine à réprimer; mais c'est moins le mal qu'on
« me fait, que ce triomphe des méchants, qui m'irrite : je
« voudrais m'éloigner pour quelque temps de toutes ces
« passions insensées, qui préparent à ceux qui s'y livrent
« de grands maux, mais qui ne répareront pas ceux qu'ils
« ont faits à tant d'innocentes victimes ¹; vous seule, votre
« tendresse et la mienne opposent de grands obstacles à ce
« désir.

« Votre lettre me rassure sur l'ébranlement qu'a dû vous
« causer ce nouveau décret; je conçois que vous en ayez été
« fortement émue dans les premiers moments, mais ce que
« vous a dit M. de Talleyrand vous a calmée. Les assurances
« que vous me donnez, le ton dont vous me les exprimez,
« l'entière confiance que j'ai dans votre candeur, tout cela
« ne me laisse aucun doute sur votre résignation. C'est tout
« ce qu'il me faut. Que ma bien-aimée m'aime et ne soit
« point malheureuse, et je défie toutes les fureurs du délire
« d'abattre mon courage. Je vous presse bien tendrement
« contre mon cœur. »

« En route.

« Ma bonne amie, les émigrés et tous les fugitifs sont in-
« humainement expulsés de la Suisse; ils sont sacrifiés à l'im-
« placable politique. Je ne croyais pas être obligé de quitter
« ce pays si précipitamment. Les révolutions qui se font
« partout, et l'état de guerre qui menace la Suisse entière,
« ont rendu ce pays inhabitable pour les étrangers de toutes
« les nations. Les Français couvrent les routes qui mènent
« aux frontières. J'ai quitté à la hâte la maison de M. de
« Garville, et je vais demain à Tubingue. Je suis avec la
« vicomtesse de Laval et M. de Narbonne; nous allons faire
« ménage ensemble. Je resterai à Tubingue : si la paix s'y
« conserve, je pourrai m'y réunir à mon Amélie, et trouver

¹ On lui faisait des propositions en Angleterre; mais je n'eus jamais à le combattre pour ne pas s'y rendre.



« avec elle tous les lieux bons pour moi. Je la recommande
« à tous les anges du ciel et de la terre, et me jette aux pieds
« de tous nos amis pour les conjurer de lui continuer leurs
« tendres soins. »

Tubingue, 1798.

« Ma chère Amélie, soignez bien votre santé, je la recom-
« mande à votre tendresse, vous en avez besoin pour continuer
« à votre tendre ami ce que vous seule pouvez faire pour
« lui. Si vous vous abandonnez vous-même, qui soutien-
« dra mon courage ? Je n'ai de force que par vous, et ne re-
« doute que vos peines. Cela est vrai à la lettre, ma chère
« Amélie ; soyez résignée, je vous réponds de ma parfaite ré-
« signation. Je vous recommande, les mains jointes, au ciel
« et à ces bons amis, qui ne peuvent bien sentir le bien qu'ils
« font à mon cœur : je les embrasse tous avec tendresse et
« reconnaissance ; j'aime à les compter quelquefois, et je
« trouve un grand bonheur à pouvoir, dans ce temps de ca-
« lamité, se reposer sur un si grand nombre d'amis excel-
« lents et de parents si tendres. J'embrasse ma bien-aimée,
« dont la tendresse est mon premier besoin et mon plus
« grand bonheur. »

Tubingue, 1798.

« Ma bien-aimée, on m'écrit que vous êtes changée et mai-
« grië. Cette idée est mon plus grand tourment, elle me fait
« croire que votre raison ne prend pas assez d'empire sur
« votre âme et votre imagination. Rassurez-moi, mon Amélie,
« si vous voulez que la vie me soit chère encore. Faites-moi
« vivre, faites-moi respirer en paix et dormir d'un doux som-
« meil, en m'assurant que le vôtre est paisible. Ouvrez votre
« âme à tout ce qui peut la distraire ; je ne puis jouir que de
« vos plaisirs, et je puis les partager tous d'ici. Je baise ten-
« drement votre portrait, qui semble m'approcher plus de
« tout ce que j'aime.

« Je n'ai qu'à me louer des manières aimables et des pro-
« cédés de ma société, elle me parle souvent de mon Amélie,
« et vous désire bien sincèrement. »

Ah ! quand je le voyais s'éloigner de moi, quand je voyais plus d'obstacles à notre réunion, quand nos communications pouvaient être moins fréquentes, pouvais-je toujours avoir du courage ? J'en avais pour lui cependant, autant que j'en étais capable. Je sentais que j'étais son bien le plus cher, que je lui appartenais tout entière par le cœur. C'était pour lui que je soignais ma santé ; mais chaque déplacement qui l'éloignait appelait toutes mes forces pour le supporter.

Juillet, 1798.

« J'ai reçu hier, ma bien-aimée, votre n° 112. Combien j'aurais perdu si cette lettre avait pu s'égarer ! elle a porté dans mon cœur les plus douces consolations. Que ces épanchements de votre âme si tendre ont d'empire sur moi ! Cette communication intime de nos âmes efface le sentiment de l'absence ; je m'approche de vous, je vis près de vous, je crois entendre votre voix. Ma bien-aimée, puisque vous voulez bien être pour moi *tout ce que je désire que vous soyez pour mon bonheur*, ouvrez votre âme à tout ce qui peut l'affecter agréablement : chaque fois que vous éprouverez un plaisir, pensez que j'en jouis : je me nourris de votre vie, de vos sentiments ; ainsi vous serez la matresse de remplir mon âme de paix, ou de trouble et de découragement.

« Ma santé est bonne. Je ne manque de rien. J'éprouve dans le cours ordinaire des choses beaucoup moins de ces petites contrariétés qui troublent, et contre lesquelles je n'étais pas assez en garde ¹.

« Résigné sans effort à toutes les personnes que m'impose la destinée, je ne sens mon âme se soulever que contre des malheurs qui ne me regardent pas personnellement.

¹ Il était fort impatient dans les petites contrariétés, que je lui pardonnais autant qu'il m'était possible ; mais il devenait plein de calme et de courage, dès que l'occasion se présentait, pour combattre une grande douleur physique ou morale. Dans une goutte sciatique qui lui fit souffrir des maux affreux, comme j'avais un lit de camp la nuit à ses côtés, mes gémissements faisaient écho à tous les siens : il les supprimait sur-le-champ, et me disait le lendemain qu'il avait moins souffert, en obtenant cette victoire.

« *Je n'ai aucun sentiment de vengeance contre ceux qui m'ont fait du mal*¹.

« Si j'étais seul malheureux, j'ose dire que j'aurais peu de mérite à supporter le malheur. Adieu, ma bien-aimée; je baise votre portrait en terminant cette lettre, et mes larmes coulent avec douceur en relisant une partie de la vôtre. Je vous promets d'aimer la vie pour vous; mais je ne l'aimerai plus du moment où elle ne serait plus bonne pour vous. Je vous presse contre ce cœur tout à vous. »

Tubingue.

« Ma bonne amie, je ne vois pas encore une probabilité prochaine de notre réunion, ma continuelle pensée, ma plus chère espérance. Des bruits de guerre menacent toute l'Allemagne. Vous ne pouvez venir me chercher que dans un lieu où vous serez sûre de me trouver. Ah! quand arrivera ce bienheureux moment, qui effacera le sentiment de toutes mes peines! S'il faut supporter des privations, nous les supporterons ensemble; votre modération et votre courage m'en donneraient, quand je ne me sentais pas naturellement toute la fermeté qui convient à des circonstances plus fâcheuses encore. Nous nous aimerons et nous vivrons ensemble. Je n'aurai plus ces désolantes inquiétudes qui font palpiter ce cœur à chaque jour de courrier. O ma bien-aimée! quand vous presserai-je contre mon sein? Mais vos lettres me consolent toujours; les expressions de votre tendresse sont un baume pour mes blessures; c'est la manne du désert qui s'accommode à tous les besoins de mon cœur. Elles me fortifient quand j'en ai besoin, elles me soutiennent quand je suis bien, elles adoucissent ma mélancolie, car j'en ai quelquefois; mais je ne connais ni l'ennui ni le découragement; je ne suis jamais malheureux qu'en pensant à vous, en pensant surtout aux inquiétudes trop vives dont votre imagination peut se laisser

¹ Ah! je n'étais pas si bonne assurément, et le mal qu'ils faisaient à mon tendre ami et à moi entraînait pour la moitié, je crois, dans mes malédictions contre ce gouvernement.

« dominer, à cette solitude de cœur qui pèse en certains moments, et que rien ne peut adoucir.

« Je recevrai avec plaisir le bon vin de Malaga que vous m'envoyez; celui que je bois ici ne me convient pas; je n'aime pas davantage la cuisine allemande. Mes bons déjeuners, que je fais moi-même, me dédommagent de ces petites privations; mais comment voulez-vous, mon Amélie, que je boive seul de ce bon vin et que je ne le partage pas avec mes compagnons¹? Je crois bien qu'ils y mettront de la réserve; mais il faut bien aussi que j'y mette de la politesse, M. de *** aime le bon vin encore plus que moi. »

Camille Jordan et M. Gau s'étaient réunis à cette aimable société, et faisaient aussi ménage commun avec M. de Narbonne et la vicomtesse de Laval.

Nous ne fûmes occupés pendant plusieurs mois que de l'espérance de nous réunir, et des moyens d'opérer cette réunion; mais les menaces de guerre répandues dans toute l'Allemagne, l'incertitude où était le Wurtemberg de conserver la paix avec le Directoire, et le besoin de surveiller notre propriété du journal, qui se relevait tous les jours, et qu'un homme voulait s'approprier, nous soumit tous les deux à des circonstances si peu favorables à nos espérances.

Tubingue, septembre 1798.

« L'espérance que j'avais conservée si longtemps de vous voir bientôt m'a laissé dans un grand vide. Ce qui me reste ici, quoique bien aimable, me semble peu de chose, en songeant au bien auquel je dois renoncer pour longtemps encore. Je faisais chaque jour de longues promenades dans ce pays vraiment très agréable, et quand je découvrais quelques sites qui réunissaient tout ce que vous aimez, la verdure, l'ombrage et le silence, j'en jouissais avec délices, en pensant que vous viendriez en jouir avec moi. Aujourd'hui ces belles promenades ont perdu leurs charmes; je n'aime à les visiter que seul : elles entretiennent

¹ C'est qu'il était nécessaire à sa santé, et que je n'étais pas sûr d'avoir une bonne occasion de lui en renvoyer.

« ma mélancolie, mais elles l'adoucissent. Je sens cependant
« que tout justifie le conseil de nos amis, de rester encore
« pour surveiller nos intérêts. Je voulais vous écrire aussi
« qu'il vient de s'élever de nouveaux obstacles qui m'alar-
« meraient sur les dangers de la route. Je voyais une réunion
« dont le bonheur serait court et se terminerait par une
« séparation qui me serait bien amère : ne croyez pas pour-
« tant, ma bien-aimée, que mon âme se laisse abattre par le
« sentiment de ma situation ; non, je vous le jure, je ne re-
« grette que vous et quelques amis. Si je vous avais près de
« moi, vous me consoleriez de tout. Je vous presse contre
« mon pauvre cœur, tout à vous, et tout plein de vous. Je
« vous recommande à cette Providence qui vous protège. Je
« me repose sur la tendresse de votre cœur, c'est ma pre-
« mière providence et le premier bienfait de l'autre. »

Ah ! c'était bien lui qui était ma providence, et qui l'est encore, par sa longue et tendre prévoyance au delà de sa vie.

Ces lettres, car j'en reçus plus d'une sur ces regrets qui frustraient son espérance et la mienne, ces lettres me pénétraient de tristesse ; cependant il fallait soutenir mon courage pour ne lui pas faire perdre le sien. Hélas ! il fut mis dans ce temps à de cruelles épreuves. Je perdais le meilleur, le plus tendre, le plus généreux des frères, celui dont j'étais l'amie, la confidente, la consolation dans ses peines, et qui était la source de tous les biens dont j'avais joui ; et le jour même de cette si douloureuse séparation, à côté de son corps, dont les yeux étaient fermés pour jamais, j'appris, par l'imprévoyance d'un de ses amis, que ma sœur, si tendrement chérie, attaquée d'un mal qu'elle me cachait par tendresse, allait bientôt le suivre. Je fus saisie du plus affreux désespoir : je me vis seule dans l'univers. Ah ! comment ai-je mérité de me voir arracher les objets les plus chers à mon cœur ? Le bien si précieux qui me restait, le premier ami de ce cœur si déchiré pouvait à chaque instant être obligé de s'enfoncer dans l'Allemagne, où j'envisageais mille obstacles pour le rejoindre, pour lui rendre les soins de ma tendresse, si nécessaires à son cœur et même à sa santé naturellement dé-

licate. Je puis dire que, dans ce moment affreux, j'éprouvai une telle douleur, que je sentis que, si je n'employais pas toutes mes forces à la combattre, j'allais en mourir ; mais l'image de mon tendre, de mon malheureux ami, me sauva, et je me commandai de vivre, pour ne pas le priver de celle qu'il regardait comme son premier bien.

A quelle âme affligée des lettres semblables à celle qu'on va lire n'auraient-elles pas porté des consolations !

« Que j'aurais regretté, ma bonne amie, que votre dernière
« lettre se fût égarée ! Votre tendresse, qui est le premier
« bien de ma vie, s'y peint avec des mouvements et des ex-
« pressions qui portent au fond de mon cœur les plus douces
« impressions. Ah ! oui, ma bonne, ma chère Amélie, aimez
« la vie pour moi, soignez-la pour moi ; que les contrariétés
« de la fortune soient les seules peines que vous y rencon-
« trez, et que les peines du cœur n'en troublent jamais la
« douceur. Je ne demande au ciel que d'achever le cours
« de ma vie auprès de celle qui y attache tant de prix.

« Que je vous remercie, ma bien-aimée, d'avoir fait un
« aussi bon usage de l'argent que Smith vous a remis, et de
« n'avoir pas attendu mon consentement pour une chose
« si douce à mon cœur ! Qu'il est consolant, dans la perte
« de sa fortune, de trouver encore les moyens de faire quel-
« que bien à d'honnêtes gens qu'on aime ! J'ai joui de cette
« douceur dans mes courses ; quelque bornés que soient mes
« moyens depuis notre désastre, j'ai trouvé des compatriotes
« plus misérables, et j'ai pu leur donner quelques secours.
« Je voulais vendre aussi quelques hardes embarrassantes à
« transporter, j'ai rencontré un compatriote errant et dé-
« guenillé que cela a rendu bien heureux. »

C'est à peu près, je crois, vers la fin de cette année que le Directoire, instruit que la tombe avait englouti presque tous les déportés qu'il avait fait passer à Cayenne, offrit à ceux qui avaient échappé à ce funeste voyage l'île d'Oleron pour asile, sous peine d'être sur la liste des émigrés, s'ils ne s'y rendaient pas. Je connaissais trop l'âme noble et fière de M. Suard

pour penser qu'il pût consentir à se mettre entre les mains d'une puissance qui lui avait ravi, par un décret aussi injuste qu'arbitraire, sa fortune, ses amis, ses foyers, sa patrie, et j'étais bien loin moi-même d'en former le vœu ; j'attendais son sentiment pour en avoir un moi-même. Voici ce qu'il m'écrivit dans cette circonstance :

« A l'égard du voyage d'Oleron, qu'on propose aux dé-
 « portés, j'aurais, comme plusieurs d'entre eux, une grande
 « répugnance pour me mettre en liaison si intime et si dan-
 « gereuse avec des hommes qu'on ne peut estimer ; des hom-
 « mes qu'il est triste de redouter, et à qui il est triste de
 « devoir, et dont la fortune et les démarches dépendent même
 « d'événements qui les maîtriseront malgré eux. Je sais re-
 « noncer à la fortune quand j'ai le nécessaire. Il faut con-
 « server tant qu'on le peut l'indépendance de son âme, de sa
 « pensée, et la liberté de sa vie. Je sais que ces sentiments
 « sont conformes à ceux de mon Amélie et aux calculs de
 « sa raison. »

Et sur ma réponse, il me dit :

« Je me suis presque reproché ma lettre, ma bien-aimée,
 « en lisant celle où votre tendresse, si détachée de vos in-
 « térêts personnels, se résigne au vœu que j'exprime, avec
 « tant de bonté. Ah ! ma bien-aimée, tant de tendresse n'est
 « pas perdue pour mon cœur. Je n'ai pu m'empêcher de lire
 « votre lettre à mes compagnons, qui en ont été attendris
 « jusqu'aux larmes. Je sens tout le prix du sacrifice, et moins
 « il vous coûte, plus il m'est précieux. »

Je ne faisais aucun sacrifice en le laissant à sa libre dé-
 termination ; le bonheur de vivre à côté de lui était balancé
 par l'horrible crainte de le voir sous la puissance du Direc-
 toire. « Si, me dit-il ensuite, le sacrifice non seulement de
 « ma liberté, mais, ce qui est plus fort, d'un sentiment
 « d'indépendance qui s'est encore accru dans la retraite,
 « était nécessaire à votre bonheur, vous n'auriez qu'à dire
 « un mot, j'obéirais ; mais je connais la tendresse de votre

« cœur et la susceptibilité de votre imagination; il y aurait
« pour vous, même auprès de moi, un état de trouble plus
« pénible que l'absence même (je crois qu'il avait raison),
« et j'éprouverais le regret le plus amer et le sentiment le
« plus pénible, celui d'être mécontent de moi, et d'avoir gâté
« les restes d'une vie que n'a dégradée aucune lâcheté. »

Un de nos amis demanda au Directoire de le laisser vivre dans une ville d'Allemagne à son choix; je le lui écrivis, et il me répondit :

« Je ne puis, mon Amélie, partager les espérances que
« vous me donnez; je veux conserver mon indépendance : il
« n'y a que l'intérêt de ma bien-aimée qui puisse balancer
« ce sentiment, mais il n'y a aucun sacrifice que je ne sois
« prêt à faire à ce premier de tous les sentiments. Si je quit-
« tais Tubingue, ce serait pour Anspach ou Weymar. Mon
« âge mériterait quelques considérations, ma conduite en
« mériterait davantage, si elle était connue, si on savait ce que
« j'ai fait et ce que j'ai empêché de faire, et les propositions
« que j'ai refusées pour un pays (l'Angleterre) où j'aurais
« trouvé des moyens de travail favorables à mes projets lit-
« téraires. Mais je l'ai fait pour moi, par mon sentiment in-
« térieur; par délicatesse, non par devoir. Je ne dois rien à
« aucune puissance, mais je serai fidèle à mon pays, à mon
« caractère, à celle à qui j'ai consacré ma vie; et je ferai
« toujours ce que me dictera un sentiment supérieur à
« toute crainte, à toute ambition, à toute cupidité.

« Je suis bien aise que M.^{***} parle de moi comme il doit en
« penser; mais je n'attends aucun succès de ses paroles. La
« cause des déportés tient à des sentiments qu'il ne rectifiera
« point, et à des principes de rigueur qui ne fléchiront point
« à des distinctions. D'ailleurs, les circonstances vont être
« telles (une nouvelle coalition se préparait) que les intérêts
« des individus seront bien insignifiants dans les mesures
« qu'elles nécessiteront. Ne vous livrez donc, mon Amélie,
« à aucune espérance de ce côté. J'en conçois encore d'une
« meilleure destinée. Je trouve de grandes probabilités d'une
« réunion peu éloignée avec l'amie de mon cœur. C'est tout

« ce qu'il me faut, c'est le seul bien que je désire et qui
« puisse encore me faire sentir la vie. Adieu, mon Amélie.
« Parlez toujours à mon portrait, il doit vous répondre. Ah!
« que ne puis-je réaliser la scène du tableau parlant! Avec
« quel sentiment de bonheur je presserais mon Amélie sur
« mon cœur! »

M. Suard avait, dans ce moment, l'espérance, ainsi que sa société, d'obtenir un asile en Italie; mais les armées françaises qui y entrèrent la détruiraient bientôt. Pendant ce temps, tous nos amis, qui avaient demandé, pour M. Suard, un long sursis, sous prétexte de maladie, tous nos amis, dis-je, et surtout M. de Vaines, qui nous avait toujours montré une amitié aussi vive que constante, se montraient affligés de la fierté de M. Suard, que j'honorais du fond de mon cœur; ils combattaient avec moi son éloignement et la défiance qu'il avait de l'usage que pourrait faire le Directoire des ennemis qui seraient entre ses mains. Il croyait qu'on était las d'être haï. La nouvelle de la mort de tant de déportés avait fait un effet affreux; nos amis croyaient que l'offre de l'île d'Oleron était un commencement d'expiation. Plusieurs déportés y étaient arrivés et s'en félicitaient. Ils se composaient entre eux, avec leurs femmes, une société douce et agréable. M. de Vaines recevait des lettres de quelques-uns, dont il me faisait part; elles me firent céder un moment au bonheur de voir mon tendre ami se rapprocher de moi. En même temps M. de Vaines, à mon insu, le pressa fortement d'arriver pour ne me pas priver de sa fortune. M. Suard ne balança plus. Il m'écrivit que son sacrifice était fait et me conjura de l'accepter; mais il régnait dans sa lettre une telle tristesse, que je sentis tout ce que ce sacrifice coûtait à son noble caractère; et j'honorais trop les motifs de sa répugnance, j'avais trop besoin de son bonheur, pour ne pas rejeter absolument le sacrifice de tous les nobles sentiments de son âme. Qu'avais-je besoin, pour lui et pour moi, de plus de fortune, quand j'avais mis notre nécessaire hors d'atteinte, autant qu'il était possible? Je fus affligée de lui avoir donné un moment un sentiment si pénible, qui s'effaça bientôt de son âme par les

assurances que je lui donnai de ne plus ouvrir la mienne qu'à l'espérance de le rejoindre en Allemagne, dès que les circonstances nous favoriseraient.

Tubingue, 1799.

« Ma bonne amie, nous sommes toujours ici dans l'incertitude sur la paix ou la guerre. Si cette dernière se renouvélait du côté du Rhin, on y craindrait également les armées amies et ennemies, on y craindrait aussi des mouvements intérieurs ; c'est partout de même. Le Nord est aussi menacé d'orages intérieurs et extérieurs. Dans cette incertitude, je ne puis fixer mon esprit sur aucune occupation sérieuse : ou je me livre à mes rêveries qui ont souvent de la douceur, ou je trompe le temps par des riens. La société dans laquelle je suis me donne d'agréables et continuelles distractions ; elle vous désire beaucoup. Madame de Laval a été bien sensible à quelques phrases de votre dernière lettre pour elle, que je ne manque pas de lui lire. Nous mènerions une vie assez douce, si nous étions sûrs de rester ici ; mais une idée qui frappe plus mon imagination que ma raison, c'est que je me dis, chaque jour, en m'éveillant : « Allons, voilà encore un jour de moins entre mon Amélie et moi. » Je vois cette réunion comme certaine, quoique je ne puisse encore en calculer le moment, et cette intime persuasion à laquelle je m'abandonne me fait supporter les longueurs de l'absence. Moi, qui ne vivais guère dans l'avenir, je m'élance vers ce moment heureux qui me réunira à mon Amélie. Je me suis accoutumé à vivre avec mes fantômes ; ma bien-aimée, puisque mon bonheur vous est si cher, écarterez de vous toute idée triste, racontez-moi toujours les visites de nos amis. J'aime à répéter à mon Amélie que, condamné par la nécessité à vivre loin de ce que j'aime presque uniquement au monde, je me suis fortifié contre ce mal, le plus grand dont je puisse être frappé, par les doux et fréquents témoignages que j'ai reçus de sa tendresse, par toutes les consolations que nous avons trouvées dans notre infortune, et surtout par le sentiment que ma résignation

« et la tranquillité de mon âme ajouteraient à votre courage. Adieu, ma bien-aimée ! je n'aime plus qu'en Amélie, mais j'aime bien tendrement tous ceux qui l'aiment. »

Mars 1799.

Les Français venaient d'entrer dans le Wurtemberg. M. Suard fut obligé de quitter Tubingue, une société charmante, et de s'enfoncer dans l'Allemagne. Ce fut pour moi un terrible événement et heureusement le dernier.

Anspach.

« Chère amie de mon cœur, calmez-vous, je vous en conjure. Que votre raison vienne au secours de votre imagination ! voici encore un moment d'épreuve ; il faut le subir, mais il doit effrayer de loin plus que de près ; écoutez-moi bien. Le seul mal que j'éprouve, et il est grand, c'est de voir troubler et suspendre cette facilité de correspondance qui faisait la douceur de ma vie ; mais ce mal n'est que momentané. Les correspondances se rétabliront. Ma santé est bonne ; je pourrais choisir plusieurs résidences agréables ; celle-ci l'est beaucoup, elle m'éloigne moins de vous. J'y trouve des connaissances intéressantes et des ressources de tout genre. J'ai une société d'échecs ; nous avons des concerts excellents, des bals, des opéras italiens et une cour fort aimable, celle de M. le prince de Hardemberg. Ses qualités d'homme d'État sont connues de toute l'Europe, mais ce n'est qu'en Allemagne qu'on peut connaître et juger tout ce qu'il a de bon, de généreux et de noble dans l'âme, d'excellent et d'aimable dans l'esprit, et de politesse et de grâces dans les manières. Les environs d'Anspach sont fort agréables. J'attends donc ici les événements et la belle saison ; j'y entretiens l'espérance d'y voir ma bien-aimée : cette idée embellit ce séjour. Si vous voulez, mon Amélie, que je conserve toute ma force, dites-moi que vous ne voyez dans l'absence de votre ami qu'une séparation telle que l'amènent des objets de fortune entre des amis tendres, sans les rendre malheureux. Il faut continuer de lutter contre les difficultés et trouver

« dans sa conscience et dans les trésors inépuisables d'une
 « tendresse confiante et mutuelle la force de supporter les
 « privations. Votre vie est ma vie ; votre tendresse est la
 « flamme qui entretient ma vie. Soyez calme, je n'aurai que
 « ces peines que les scènes de la vie amènent dans les situa-
 « tions les plus tranquilles. Oh ! mon Dieu, conservez-moi
 « mon Amélie, rien n'ébranlera ma résignation et je ne sen-
 « tirai point le malheur. »

Comme ma plus grande peine et même ma seule crainte était celle de le voir malheureux, et son bonheur mon premier besoin, cette lettre porta dans mon cœur les plus douces consolations ; je me livrai à l'espérance prochaine de me réunir bientôt à lui à Anspach, et je n'eus plus à faire, avec cette douce idée, une suite d'efforts de courage qui à la fin m'auraient épuisée.

Anspach.

« Combien je suis content, mon Amélie, de votre résigna-
 « tion, et combien je trouve de tendresse dans votre raison !
 « Ma vie est douce, j'ai plus de distractions que je n'en dé-
 « sire. Mon habitation est gaie et commode, de plain-pied,
 « avec un petit jardin, sur une promenade plantée de super-
 « bes marronniers ; elle est peu éloignée du château qu'occupe
 « M. de Hardemberg, qui a un parc que vous aimerez beau-
 « coup. Il y a ici un grand nombre de personnes aimables
 « parmi lesquelles est la sœur de notre bon M. Barin (ma-
 « dame de Monbel) ; je ne reçois de tous que des preuves de
 « la plus grande bienveillance. Bonjour, mon Amélie, l'ob-
 « jet, l'espérance ; l'unique bien de ma vie ; je vous ap-
 « pelle de toutes les voix de mon cœur. Les beaux jours s'ap-
 « prochent ; nous nous réunirons, *et l'amertume de la vie sera*
 « *passée.* »

Ces dernières paroles sont de milord Russel, après ses adieux à sa femme, la veille du jour où il fut décapité.

La Prusse étant en paix avec la République, et ayant sauvé tout ce que je pouvais des débris de la fortune de mon tendre ami, je ne pensai plus qu'au bonheur de me réunir à lui.

Je fus quelque temps à trouver une compagne qui allât au moins jusqu'à Strasbourg, où je pouvais, par les recommandations de madame Gau, dont le mari était compagnon d'infortune de M. Suard, trouver un compagnon pour me rendre à Mayence, et traverser le Mein ensuite, pour me rendre à Francfort. Je trouvai cette compagne et j'obtins un passeport pour l'Allemagne, sous prétexte que j'avais une succession à y recueillir. C'était la seule raison admise pour en obtenir, et ce fut le président même de la municipalité, à qui j'étais recommandée, nommé, je crois, M. Colar, qui eut l'extrême bonté de m'apporter une lettre écrite de sa main, que je devais lui présenter à la municipalité le lendemain, comme preuve de la vérité de la succession. La scène se passa de la manière la plus sérieuse. Je revins enchantée d'avoir dans ma poche les moyens de sortir de cette France, autrefois tant aimée, avec une espérance qui allait m'embellir toute la route. Un de mes amis, à mon insu, demanda aussi pour moi une lettre de recommandation à l'ambassadeur de Prusse, pour M. de Hardemberg, et mademoiselle Clairon, que je connaissais, m'en donna une autre pour le dernier ministre du margrave d'Anspach. J'oubliais de dire que la fortune du journal dans lequel M. Suard avait une propriété se rétablissait tous les jours, et que je portais sur moi un trésor qui pouvait nous faire vivre avec aisance une année entière. C'était le terme du passeport. Je renaisais tous les jours à la santé et au bonheur, ayant une si douce espérance devant moi. J'annonçai mon départ à mon ami, qui me répondit :

Anspach, 6 juillet.

« Chère amie de mon cœur, j'ai reçu les deux lettres où
« vous m'annoncez votre départ. Mon cœur battait avec
« une douce violence en les lisant, et il a peine à se calmer.
« Mon imagination va au-devant du moment si longtemps
« attendu où je presserai mon Amélie sur mon cœur. Je ne
« suis occupé que des moyens d'arriver à Francfort. Je lo-
« gerai à l'hôtel du Cygne. Ah! j'attendrai auprès de vous

« avec courage le retour d'une meilleure fortune. O ma chère
« Amélie, quel bonheur nous attend ! »

J'eus le bonheur de rencontrer dans la diligence un garde du corps de la reine, que sa belle figure avait sauvé de la mort par la profonde compassion qu'il inspira à une femme patriote qui le recommanda à son mari, lequel jouait un grand rôle dans la section ; mais je fus surtout frappée de sa bonté. De trois femmes que nous étions dans la diligence jusqu'à Strasbourg, je crois que la plus âgée était celle pour qui il avait le plus d'attention ; il lui offrait son bras pour descendre, le lui laissait pour entrer dans l'auberge et recommençait à chaque station. Il allait à Mayence comme militaire. J'étais enchantée de l'avoir pour compagnon de voyage jusque-là. En descendant de la diligence à Strasbourg, je fus aussi étonnée que reconnaissante pour madame Gau d'y trouver son frère, qui voulut absolument que je le suivisse chez lui où mon dîner m'attendait et où il espérait que je lui donnerais quelques jours pour me reposer. Je lui dis que je ne pouvais me séparer du jeune officier qui était près de moi, et que je prenais pour protecteur jusqu'à Mayence, où nous allions l'un et l'autre. Il l'emmena sur-le-champ chez lui et le fit jouir, pendant les deux jours suivants, de toutes les aimables distractions qu'il me procura. J'eus le bonheur de trouver dans la diligence qui conduisait de Strasbourg à Mayence deux Allemands excellents qui allaient à Francfort, à qui ce jeune officier me recommanda fortement. Je n'arriverais donc pas dans un pays inconnu et dont j'ignorais la langue. Nous nous embarquâmes sur le Mein, et en débarquant j'étais heureuse, mais fort agitée. Un de mes bons Allemands, qui en devina la cause, me dit qu'il se chargeait de répondre aux visiteurs et qu'il me pria de ne pas dire un seul mot. Je descendis et volai à l'auberge. Mon ami m'avait prévenue depuis deux jours ; il allait sans cesse sur le port, il y était encore et accourut. Oh ! quel souvenir que ce premier moment de réunion ! le malheur fut à l'instant anéanti. Nous passâmes trois jours à Francfort, remplis de bonheur comme de plaisir.

J'y vis deux *opéra buffa* qui me ravirent d'admiration par la perfection des acteurs et de l'orchestre. L'Allemagne est vraiment une terre d'harmonie, et le peuple même vous suspend, immobile dans les rues, par les sons qu'il tire des plus simples instruments.

28 janvier 1820.

Quel nouveau malheur vient me frapper en ce moment ! malheur le plus grand que je puisse encore éprouver ! la perte du duc de Crillon, le plus ancien ami de M. Suard, celui avec lequel j'en parlais avec le plus d'abandon, celui qui lui a donné le plus de regrets, qui a le plus partagé les miens. Personne ne lui a jamais porté une estime plus sentie, plus affectueuse : car un beau caractère et une âme noble et sincère était pour le duc de Crillon la première de toutes les dignités. Personne ne m'a rendu des soins plus assidus, plus affectueux. Il ne verra donc point ce portrait de mon ami, dont il s'occupait avec tant d'intérêt, dans les jours qui ont précédé cette horrible maladie qui l'enlève, hélas ! pour toujours, à une famille si digne de lui et aux amis les plus tendres. Ce portrait, que mon inquiétude a suspendu, il venait le lire à mesure que j'avais et me faisait des observations pleines de sagesse et de bon goût, dont j'ai toujours profité. Il pleura jusqu'à être obligé de s'interrompre en lisant le retour si flatteur, si honorable, de M. Suard dans sa ville natale, en sortant des îles Sainte-Marguerite. Oh ! mon Dieu, m'avez-vous donc condamnée à survivre au petit nombre d'amis que j'aimais encore, quand je ne tenais à la terre que par l'espérance qu'ils ne m'abandonneraient jamais ! Aujourd'hui vous m'enlevez le plus chéri de tous. O combien celui à qui je dois seul les belles années que j'ai goûtées sur cette terre, aujourd'hui si dévastée pour moi, me plaint, dans sa tombe, d'avoir à pleurer le duc de Crillon, si digne de son ancêtre, par la dignité de ses mœurs, par sa bienfaisance qu'il gardait tout entière dans son cœur, son estime naturelle pour tout ce qui était beau et honnête, et sa vie réglée par les sentiments les plus uniformément nobles, bons et généreux. Sa maison, où il était adoré, cette maison aujourd'hui

dans un deuil que je partage, offrait l'image de la plus tendre, de la plus parfaite union. Il semblait que sa femme et ses deux enfants, si dignes de lui, à qui jamais je ne lui entendis reconnaître que des vertus sans aucun défaut et sans aucun tort, il semblait, dis-je, que ces trois personnes ne formassent avec lui qu'une seule âme. Cette maison présentait aussi celle d'un grand seigneur; la magnificence y laissait apercevoir l'ordre qui la maintient. Personne ne portait dans l'amitié plus de ces prévenances qui en font le charme, et ses vertus nobles et douces en assuraient la constance. Il laissait sans crainte l'amitié qu'il inspirait, et jamais l'idée de voir s'affaiblir son intérêt n'est approchée de mon cœur. O mon cher, mon respectable, mon aimable ami, je ne vous verrai donc plus ! quelle douleur vous me donnez aujourd'hui ! mais vous vivrez toujours dans mon cœur. Je voue à votre mémoire une éternelle reconnaissance et une parfaite et tendre estime. Je verserai souvent des larmes au souvenir de votre amitié. Les vertus de vos enfants me rappelleront souvent les vôtres. Et celui qui aujourd'hui m'a appris mon malheur avec tant de larmes, celui qui hérite de vos dignités avec tant de désespoir, me prévient dans le vœu que je puis former encore de succéder à votre intérêt pour moi, et m'inspire le doux sentiment de la reconnaissance au moment où vous venez de rendre le dernier soupir.

Je dois ajouter, pour rendre plus complète l'idée qu'on doit se former de celui que je pleure en traçant ces lignes, que les goûts les plus aimables embellissaient sa raison, étendue par les connaissances les plus variées et les plus solides. Et tous ces avantages étaient relevés par la plus noble et la plus intéressante figure, par les manières les plus aimables et les plus affectueuses, par le sentiment des convenances le plus parfait et la politesse la plus exquise. Ce beau modèle vient de disparaître, et nos mœurs ne peuvent plus, hélas ! le reproduire jamais.

La douleur qui restera longtemps dans mon âme, d'une perte si douloureuse pour moi, m'oblige d'abréger un travail que j'ai des raisons importantes de terminer promptement.

ment; raisons que je n'ai point cachées aux personnes qui s'intéressent à ce qui me touche. Je réclame donc l'indulgence du petit nombre de mes lecteurs, si je mets quelque précipitation pour arriver au terme d'un écrit qu'il m'est si important de terminer.

Nous passâmes très doucement huit mois à Anspach. Cette ville renfermait plus de deux cents émigrés qui étaient l'un pour l'autre une société d'amis. Le roi de Prusses s'était chargé de l'existence d'un grand nombre d'entre eux et protégeait tous les autres, quand l'occasion s'en présentait. Toutes les femmes s'y occupaient à broder des ouvrages charmants sous la direction de l'une d'elles qui faisait passer en Allemagne les différents travaux de cette petite manufacture. Les hommes s'y étaient découvert des talents tout nouveaux. La nécessité leur avait fait trouver des ressources de travail et d'industrie dont ils ne se fussent jamais avisés dans des jours plus heureux. Ils remettaient, sur le produit de leur travail, trente sous par mois à l'évêque de Saint-Dié, homme aussi bon que respectable, pour leurs camarades d'infortune à qui l'âge ou les infirmités ôtaient les moyens de s'occuper comme eux. Aucun n'était sans secours. L'évêque de Saint-Dié s'était fixé à Anspach, dans l'émigration, avec ses deux grands vicaires et son frère. Il était auprès de M. de Hardemberg l'interprète de tous les besoins des Français; et toujours la bonté, la générosité de cet aimable seigneur répondaient aux vœux de l'évêque.

Les femmes, comme les hommes, commençaient à travailler à sept heures du matin et ne quittaient l'ouvrage qu'à neuf du soir; on se réunissait alors chez la sœur du dernier ministre du margrave et plus souvent chez l'évêque de Saint-Dié; on y jouait, on y causait. Le château du margrave, qu'occupaient M. et M^{me} de Hardemberg, était fort beau; ils y recevaient, tous les quinze jours, la noblesse d'Anspach, celle des environs et tous les émigrés. Leur cour était charmante; on y jouait à toutes sortes de jeux, on y donnait des concerts délicieux, des bals et des collations; nous eûmes bien à nous louer, M. Suard et moi, des bontés de M. de Har-

demberg qui nous reçut à dîner avec sa fille et son gendre ; il eut pour M. Suard des égards marqués et causa souvent avec moi avec une bienveillante confiance, qui ressemblait presque à l'amitié. Il était impossible de n'être pas étonné de la perfection avec laquelle ce seigneur étranger parlait notre langue : on l'aurait cru sorti de la cour de Versailles, et ses manières avaient toutes les grâces de nos seigneurs qui en ont le plus.

Nous avons rencontré à Paris le prince de Salm et la princesse de Bouillon. Ce fut un véritable bonheur pour nous de nous retrouver avec deux personnes si parfaitement aimables, que nous vîmes souvent dans de charmants soupers où ils invitaient le petit nombre d'émigrés qui leur convenaient. Je me rappelle encore aujourd'hui avec plaisir que cette princesse, par la réunion heureuse des qualités du cœur, de l'esprit et de l'imagination, m'offrait le modèle de la perfection où peut aspirer une femme.

Nous réunissions aussi quelques émigrés, deux fois la semaine. C'était pour nous un grand bonheur que de leur procurer quelques douceurs ; et, quand nous partîmes de cette ville, nous en goûtâmes un autre plus doux encore, celui de les prier de vouloir bien que nous disposions de notre petit mobilier en leur faveur. Les gros meubles appartenaient au propriétaire, mais tout le reste leur fut abandonné. Je goûte encore du charme en me rappelant la satisfaction que nous éprouvâmes, M. Suard et moi, en les voyant emporter avec tant de plaisir des bagatelles agréables et utiles, qu'ils ne possédaient pas auparavant.

C'est après huit mois de séjour dans cette jolie ville que nous reçûmes la nouvelle du retour d'Égypte de Buonaparte, de son élévation au consulat et du rappel de tous les déportés. La chute du Directoire nous causa une grande joie, et nous ne concevions, comme la France entière en ce moment, que des espérances d'un meilleur avenir en voyant le gouvernement confié à un seul homme, à qui on accordait un caractère assez ferme pour savoir employer le pouvoir qu'on mettait entre ses mains à réprimer les factieux. On lui prêtait

aussi des projets inspirés par le sentiment de la véritable gloire, qui, s'ils se fussent réalisés, lui auraient assuré l'estime de l'Europe entière et la place la plus honorable dans la postérité.

On ne tarda pas à découvrir l'excès de son ambition, qui s'accrut sans cesse par ses succès. La considération dont jouissait M. Suard lui procura l'accueil le plus flatteur du premier consul. M. Suard venait d'être nommé secrétaire perpétuel de l'Académie française; il n'avait formé aucun vœu à cet égard, mais il fut flatté d'être l'objet d'un pareil choix. Buonaparte, la première fois qu'il le reçut, ne lui parla que de l'Académie et lui demanda où en était le dictionnaire. Il lui répondit qu'il avançait peu, et qu'il manquait à l'Académie du temps et des hommes. « C'est beaucoup, dit Buonaparte : des hommes, je le conçois ; mais pourquoi du temps ? — C'est, général, qu'autrefois il y avait trois séances par semaine pour travailler au dictionnaire et qu'aujourd'hui il n'y en a qu'une seule. — Mais n' imaginez-vous rien pour le faire avancer ? Proposez-moi vos vues et je les adopterai. » M. Suard, qui ne se souciait plus de se mêler de politique avec un homme qui n'était gouverné que par son machiavélisme et son ambition démesurée, proposa une commission de cinq membres qui se rassembleraient deux fois par semaine pour préparer les articles qu'on devait discuter dans la séance. Buonaparte adopta sur-le-champ son idée, et cette commission, dont étaient M. Suard, l'abbé Morellet et M. de Boufflers, etc., rendit les plus grands services à l'Académie, et en rend peut-être encore, par les nombreux matériaux qu'elle a laissés à ses successeurs.

Buonaparte traita les hommes de lettres avec une générosité inconnue jusqu'alors; il voulait gagner les voix de la renommée. Quoiqu'il n'eût pour guides que ses passions, qu'il méprisât l'opinion publique, il aimait le meilleur encens et ne pouvait souffrir le blâme. De cent louis qu'avaient reçus les Fontenelle et les d'Alembert, pour la place de secrétaire perpétuel de l'Académie, Buonaparte en fit monter les honoraires à 6,000 francs. Les pensions pour les septuagénaires

n'étaient que pour quatre membres, il les doubla et augmenta le revenu des académiciens ; les membres de la commission furent aussi traités assez magnifiquement.

On pense bien que le ton de franchise et d'urbanité que M. Suard avait porté dans plusieurs écrits polémiques ne l'abandonnait ni dans la conversation, ni même dans la discussion ; un de ses confrères à l'Académie, avec lequel il a été le plus lié, m'a assuré que sa conversation y décelait l'homme de lettres le plus instruit et l'homme du monde le mieux élevé. Il n'y déguisait jamais son sentiment, surtout lorsqu'il y avait du courage à l'exprimer. Il avait une adresse remarquable pour envisager et faire envisager une question sous toutes les faces. Quelque caractère que prît la discussion, jamais il n'élevait la voix au-dessus du diapason ordinaire, et savait toujours se faire écouter. Soit qu'il louât, soit qu'il critiquât, il mettait dans l'éloge et dans le blâme je ne sais quoi de délicat et de fin, qui ôtait à la critique tout ce qu'elle a trop souvent d'amer, et à l'éloge tout ce qu'il peut avoir de fade. Ce n'est pas lui qui put jamais faire dégénérer en dispute une discussion littéraire. Lorsque le sujet qui avait donné lieu à une dissidence était épuisé, on le voyait causer amicalement avec ceux de ses confrères qui avaient le plus combattu son opinion, et leur prouver, par une politesse qui n'avait rien d'affecté, qu'il était au-dessus de tous les petits ressentiments de la contradiction et de l'amour-propre blessé.

M. Suard accueillait avec politesse les prétentions de ceux qui aspiraient aux places vacantes à l'Académie, sans laisser apercevoir son opinion. Mais s'il se présentait un homme qui pût blesser en rien la dignité qu'il attachait à ce corps, sentiment dont il était jaloux, il déclarait avec franchise qu'il ne lui donnerait pas sa voix, et lui en disait les raisons.

Cette franchise, toujours adoucie par son ton et sa politesse, il en fit preuve à l'égard d'un avocat célèbre, qui avait obtenu de grands succès au barreau. Il pensait, lui dit-il, qu'un avocat distingué trouvait sa récompense dans ses suc-

cès mêmes, mais qu'une place à l'Académie était le prix le plus glorieux des talents littéraires, et qu'il se croirait injuste, s'il en frustrait un littérateur de profession pour un homme d'un talent même éminent qui ne serait point dans la classe des littérateurs.

On pense bien que c'est d'après mes propres observations, ou de la bouche même de M. Suard, que j'ai recueilli les détails que je cite ici. Toujours j'ai vu en lui autant de conscience qu'il avait de lumières : c'est ce que je répondais à tous les prétendants qui voulaient me faire entrer dans leurs prétentions. « M. Suard, leur disais-je, est un bien meilleur juge de vos droits ; » et ils étaient bien étonnés, quand je les assurais avec sincérité que je ne me mêlais en rien de ce qui touchait à l'Académie. J'ai toujours eu horreur de l'intrigue, et j'ai toujours pensé que, si par mon influence j'eusse obtenu un choix dont un autre était plus digne, je n'aurais pu me consoler. Je devinai souvent, en causant avec lui sur les différents concurrents, à qui il donnerait sa voix, et je le savais toujours par lui, quand le prétendant était l'objet de son estime, comme littérateur et comme homme ; car il ne pouvait supporter le triomphe de la médiocrité et de l'inconsidération sur le mérite qu'il appuyait toujours de toute son influence.

Je fus un jour bien trompée sur le choix qu'il avait fait entre deux concurrents, M. de Tressan et M. de Chamfort. Comme j'étais également indifférente aux prétentions de l'un et de l'autre, je n'en dis seulement pas un mot à M. Suard. Le soir de la nomination, j'allai souper chez madame Saurin. M. de Chamfort, sur qui M. de Tressan l'avait emporté, me dit avec un ton un peu railleur : « J'ai bien des obligations, Madame, au zèle de M. Suard pour mes intérêts. — J'ignore, Monsieur, lui répliquai-je, ce que vous lui devez, je ne me mêle en rien des choix de l'Académie. — Cela est bien extraordinaire. — Cela est encore plus vrai, lui dis-je. Je croyais que, ne pouvant souffrir le caractère de Chamfort, il avait donné sa voix à M. de Tressan, et quelque temps après j'appris avec étonnement par lui qu'il l'avait donnée non à M. de

Tressan, mais à Chamfort même; il ajouta : *Je n'aurais jamais donné ma voix à M. de Tressan*. Je ne connaissais ce dernier que par quelques épigrammes et ses flagorneries envers les femmes; apparemment que M. Suard en savait davantage pour lui préférer Chamfort.

Avec quelle attention consciencieuse il examinait les discours, pour les prix de l'Académie ! Quelle crainte délicate de ne pas prononcer en faveur du discours le plus digne de cette couronne, qui procurait au vainqueur le plus beau jour de sa vie, et ouvrait son âme à l'espérance de nouveaux succès !

M. Suard avait toujours une part dans les produits du *Publiciste*, mais il n'en était ni l'auteur ni le rédacteur; il n'en faisait pas dans ce temps un seul article, voyant que la plus simple idée juste et raisonnable ne pouvait s'y introduire, sous un chef dont l'ambition et l'orgueil s'accroissaient tous les jours. Ce chef surveillait les journaux avec une attention qui ne se ralentissait jamais, et les supprimait d'un seul mot, à sa volonté. Ces papiers n'étaient guère remplis alors que de mensonges politiques, d'injures contre les puissances et leurs ministres, et de fades adulations; et j'ai entendu dire à M. Suard, à propos d'un article inséré dans le *Publiciste*, qu'il aimerait mieux se brûler la main que de l'avoir écrit : je suis bien sûre qu'il disait la vérité.

Ce journal fut pourtant suspendu trois fois, malgré toutes les complaisances de quelques rédacteurs.

M. Suard fut fort surpris, un jour, de voir entrer dans son cabinet M. Maret, qui lui dit qu'il venait, de la part du premier consul, le prier de faire un petit morceau sur un sujet que je ne me rappelle pas bien. M. Suard, ne trouvant rien dans ce qu'on lui demandait qui blessât son honneur, dit à M. Maret qu'il s'en chargerait, à la condition qu'il le ferait à sa manière, et qu'il resterait le maître de l'imprimer tel qu'il l'aurait fait. M. Maret l'assura qu'on le laisserait parfaitement libre à cet égard. Buonaparte désira seulement voir l'article, et demanda aussi que M. Suard le signât; il refusa. Il désira ensuite qu'il y mît la première lettre de son nom, il

le refusa encore. L'article parut signé *par un ami de la paix*.

Il était facile de juger, par cette résistance réitérée, qu'on n'avait pas affaire à un homme facile à faire entrer dans des vues qu'il désapprouvait. Cependant, après qu'il se fut fait empereur, Buonaparte tenta de rendre M. Suard favorable à ses intérêts, dans les deux causes les plus odieuses, celle surtout de l'assassinat du duc d'Enghien, si universellement, si douloureusement senti dans toute la France. Personne que je connaisse ne put dissimuler ni sa douleur ni son horreur de cet horrible attentat, qui anéantissait dans ce jeune et brave guerrier une race entière de héros si chers à la patrie. Les sentiments étaient trop violents pour ne pas s'échapper de toutes les bouches; l'horreur se manifesta ouvertement, chez le peuple même: et, quand les sœurs de son assassin allèrent au spectacle, et qu'elles firent appeler leur voiture, sous le nom de la nouvelle dignité dont il venait de les revêtir, le peuple répéta : *Oui, princesses du sang d'Enghien*.

Le second article que Buonaparte désirait, pour redresser l'*opinion égarée*, avait pour objet le sentiment qu'un public nombreux manifestait en faveur du général Moreau, dans un procès que ses craintes lui faisaient intenter à ce général, sur lequel le public plaçait beaucoup d'espérances.

M. Maret insinua à M. Suard, dans une lettre, qu'on désirait de lui deux articles propres « à redresser l'opinion, qui « n'est pas, disait-il, le résultat d'une fermentation éphémère. On se gardera bien de rien prescrire à cet égard; « on connaît trop bien la sagacité parfaite et les ressources « de l'esprit de M. Suard. »

M. Suard me communiquait toutes les choses qui étaient de quelque intérêt pour lui. Je me montrai, comme lui, indignée d'une méprise si outrageante; je vis bien et je le connaissais trop bien pour ne pas savoir comment il allait y répondre. Il m'apporta sa lettre, dont je le priai de me donner une copie; la voici :

« Vous me demandez, Monsieur, deux articles de journal, « propres à redresser l'opinion publique; cela me paraît très « difficile, surtout quand les journaux sont absolument dis- « crédités, et mon esprit est tellement séparé des affaires « publiques, depuis que les particuliers n'y ont plus rien à « voir et n'y peuvent exercer aucune influence par leur opi- « nion, que, très sincèrement, je suis incapable de répondre « à ce que l'on attend de moi. Mon esprit est d'une nature « indépendante et indocile qui ne peut se vaincre; je ne « manque ni d'idées, ni de facilité pour exprimer ce qui s'of- « fre naturellement à ma pensée, mais je me trouve frappé « de stérilité quand je veux écrire sur des sujets de com- « mande, qui ne sont pas dans le cours habituel de mes ré- « flexions. Je ne puis servir le chef du gouvernement qu'en « suivant les principes qui ont constamment gouverné ma « conduite dans le cours d'une longue vie. J'ai été lié avec des « hommes en place; je leur ai été fidèle, mais je ne leur ai « jamais fait le sacrifice de mon sentiment et de ma pensée; « mon caractère ne s'est pas plus assoupli avec l'âge que « mes membres. Je voudrais achever le cours de ma car- « rière comme je l'ai parcourue.

« Le premier article qu'on désire de moi devrait porter « sur les écarts de l'opinion qui s'est élevée en opposition à « quelques actes du gouvernement. L'un est ce qu'on appelle « *un coup d'État*, et permettez-moi de vous dire qu'il m'a pro- « fondément affligé, comme un acte de violence qui blesse « toutes mes idées d'équité naturelle et de justice politique, « acte dont il m'est impossible de concevoir la nécessité et « même l'utilité.

« Le second motif de mécontentement public porte sur « l'intervention notoire du gouvernement dans une procé- « dure judiciaire soumise à une cour de justice. J'avoue « encore que je ne connais aucun acte de pouvoir qui doive « exciter plus naturellement l'inquiétude de chaque ci- « toyen sur sa sûreté personnelle. L'indépendance par- « faite des tribunaux, dans l'administration de la justice, « est la première base et la plus solide de l'ordre social et

« de la liberté civile. J'ai vu penser ainsi les hommes les plus sages et les plus sincèrement attachés au gouvernement, par leurs sentiments et leurs fonctions; et j'ajouterai encore par l'intérêt du chef de l'État, autant que pour la chose publique.

« Vous voyez, Monsieur, que je ne puis censurer un sentiment général que je partage; je l'attaquerais faiblement, en l'attaquant contre ma conscience, et je crois toute attaque inutile au moment de l'effervescence.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Quelques personnes ont pensé et même écrit que Buonaparte avait regardé, dès ce moment, M. Suard comme un ennemi qui pouvait être dangereux : on a assez de reproches graves à lui faire, pour se dispenser de lui donner des torts qu'il n'a point eus. Il ne montra jamais que de l'estime à l'homme qui venait de la lui commander, et M. Maret, après avoir mis la lettre de M. Suard sous les yeux de son souverain, lui écrivit :

« J'ai fait de votre lettre, Monsieur, l'usage que vous désirez; on l'a lue, et on s'est convaincu de vos dispositions personnelles, et vos sentiments ne sont point méconnus. »

On a beaucoup parlé d'une conversation sur Tacite qui eut lieu, longtemps après, en présence de l'Académie entière. M. Suard en a conté les détails chez le duc de Crillon, où nous dinions ce jour-là; mais je ne m'en rappelle que les résultats. Buonaparte, en parlant de Tacite, reprocha beaucoup d'humeur à cet écrivain si célèbre, et blâma son indignation contre les mœurs de son temps et contre la tyrannie. Il s'aperçut que M. Suard l'écoutait avec le plus grand étonnement et l'invita à parler en disant : *Je suis sûr que M. Suard est de mon opinion.* La réponse de M. Suard fut que l'indignation de Tacite n'était produite que par l'horreur du crime; qu'il transmettait ce sentiment à ses lecteurs, et que les noms des tyrans flétris par un historien éloquent étaient leur juste punition.

Pendant tout le règne de Buonaparte, comme dans tous les gouvernements qui l'avaient précédé, M. Suard n'avait eu d'autres consolations que d'épancher son âme avec les amis qu'il voyait au dehors, et ceux qu'il réunissait chez lui trois fois par semaine. Tous étaient liés par la bienveillance qu'ils se portaient réciproquement, par une confiance entière, par une parfaite conformité de sentiments; ils avaient l'habitude, entre eux, de penser tout haut. On n'avait trop communément, depuis la captivité de la famille royale aux Tuileries, que des espions de police pour domestiques, mais on parlait peu devant eux.

Ma tendresse pour M. Suard avait toujours contenu mon indignation, dès les commencements de la révolution, et je ne laissais pas échapper davantage un seul mot imprudent devant des témoins que je croyais suspects.

Il n'en était pas de même dans notre société à la tête de laquelle étaient MM. de Crillon, de Lally, de Vaines, de Marbois, que nous estimions autant que nous les chérissions; M. Barthélemy, d'un esprit si sage et d'une âme si douce; notre cher Malouet, qui m'avait inspiré de l'amitié dès les premiers moments que je l'avais connu, qui revenait d'Angleterre et qui resserrait tous les jours davantage les liens qui nous attachaient à lui; l'abbé Morellet, le plus ancien ami de M. Suard, et beaucoup d'autres hommes de mérite, et surtout en accord avec nos anciens amis. Madame de Staël, qui passa tous les hivers à Paris jusqu'au moment de son exil, faisait souvent partie de notre société, qu'elle animait et fécondait de tout ce qu'elle avait d'âme, d'esprit et d'imagination. On voit par ses ouvrages combien l'occupaient les intérêts politiques; elle les discutait avec une supériorité que je n'ai vu égaler par aucun homme, de l'esprit même le plus supérieur; c'était par la prestesse de ses reparties, car sa raison ne me semblait pas toujours au niveau de ses autres facultés; c'était, dis-je, par la prestesse de ses reparties aux objections qu'on lui faisait, qu'elle les mettait tous hors de combat, et ils aimaient mieux poser les armes que de lutter avec elle. Dans ce temps, elle partageait tous nos sentiments

d'indignation contre le chef du gouvernement, et, quoiqu'elle eût quelque crainte qu'il ne fit usage de toute sa puissance contre elle pour l'exiler de Paris, son âme ardente ne pouvait contenir tout ce qu'elle éprouvait de haine de sa tyrannie et de son despotisme ¹.

Dans notre société, ainsi que dans celles de nos anciens amis, Buonaparte n'a pas remporté un succès qui n'excitât les regrets de tous ceux qui en faisaient partie. Il n'y avait plus de patrie sous cet odieux dévastateur, qui regardait la France et l'Europe même comme faisant partie de son patrimoine. Ceux qui le détestaient le plus dans notre société s'embrassaient avec transport toutes les fois que quelques oppositions généreuses venaient contrarier la marche de son gouvernement.

La guerre de l'Espagne, dévouée trop longtemps à son horrible despotisme, à ses volontés révoltantes, les machinations infernales dont il fit usage pour se rendre maître de ses souverains, portèrent l'indignation et l'horreur au dernier degré chez toutes les nations de l'Europe. C'était un spectacle tout nouveau pour elles que de se voir humiliées, dévastées, maîtrisées par un homme qui n'était qu'un soldat de fortune. Jamais le sénat romain n'avait marché avec tant d'audace à la conquête de l'univers; et il fallait joindre à la perversité de l'âme l'absence de toute éducation, même ordinaire, pour se séparer des égards même, et de toute bienséance sociale envers tant de souverains, depuis longtemps en possession de leur trône et de l'amour de leurs sujets.

Mais quand la tyrannie devient trop pesante, les peuples, prêts à succomber sous son poids, se réveillent, et trouvent dans l'énergie qui les réunit les moyens de la combattre et de lui faire éprouver l'horreur que leur inspirent ses forfaits.

L'énergie des Espagnols, pour échapper au joug de l'usur-

¹ Buonaparte disait de madame de Staël que c'était une femme agitante et contagieuse, qui lui faisait un ennemi de tout ce qui approchait d'elle.

pateur, donna à l'Europe le plus noble des spectacles. Elle apprit aux autres nations qu'un peuple entier, réuni par un même intérêt, trouve les moyens de triompher de la tyrannie et de se soustraire à son joug.

L'empereur de Russie vint aussi donner la preuve de sa magnanimité, en abandonnant une de ses capitales, et laissant à cet insensé un désert de glace pour nourrir son armée de quatre cent mille hommes.

Lorsque la France se vit au moment de sa délivrance et du retour de son roi, elle fit éclater les sentiments qu'elle conservait dans son cœur pour ses princes légitimes. M. Suard retrouva toutes ses forces pour aller avec moi au-devant de nos libérateurs. Presque toute la ville était sur les boulevards, empressée de contempler les traits de l'empereur Alexandre, et voyait pour la première fois, depuis tant d'années, une armée immense et superbe, avec le sentiment qu'elle ne voyait qu'une armée d'alliés. Ce monarque vint donner à la France le spectacle de la plus grande magnanimité. On se communiquait aussi, dans la société, les nouvelles de l'arrivée de Monsieur sur le sol de la France. Nous allâmes, M. Suard et moi, au-devant de Son Altesse Royale. Les transports de la joie la plus vive, transports inconnus depuis tant d'années au cœur des Français, éclatèrent de toutes parts en revoyant ce prince aimable si longtemps exilé, et dont la joie, en rentrant dans cette France si chère, ajoutait tant de charmes à celle qu'excitait sa présence. Heureux prince ! pensé-je ; heureuse nation ! votre joie et vos larmes se confondent, et votre réunion est une fête que le ciel donne à la terre, si longtemps désolée et dévastée par d'odieux tyrans.

Nous allâmes aussi au-devant du roi, qui, pendant son absence, nous avait appris plus d'une fois que ces Français, qui depuis si longtemps combattaient contre ses intérêts, étaient toujours ses enfants, et dont la présence auguste faisait envisager enfin un avenir heureux, par la réunion d'une parfaite bonté, jointe à l'esprit le plus distingué, le

plus étendu par les connaissances solides et les goûts les plus aimables.

Mais à peine jouissions-nous du repos que donne un souverain chéri et légitime, qu'on apprit le retour de l'usurpateur, qu'on ne craignait pas assez, sur le sol de la France. Eh! qui eût pu penser que des généraux si distingués par leurs talents militaires, que le roi avait si bien traités, passeraient avec leur armée du côté du dévastateur de l'Europe ! Ah! sans doute, le tableau des calamités si pesantes pour la France, et dont la durée sera si longue, ne se présentait point à leur esprit. Et pourquoi n'espérions-nous pas, avec un ministre ¹ qui ne connaît que le devoir, qu'ils rentrent tous dans le leur, et jureront au fond du cœur d'être pour toujours fidèles à leur serment ?

C'est au bruit de la foudre qu'on annonce l'entrée du tyran dans Paris. On est consterné, on verse des larmes ; les différents corps de l'État sont appelés à venir rendre hommage à celui qui leur apporte tous les fléaux. M. Suard, appelé aussi par l'Institut, entend une adresse (beaucoup de membres ne s'y étaient pas rendus) déjà préparée sans lui, aussi injuste que peu respectueuse pour la majesté royale. Il n'a pas besoin de son courage pour déclarer qu'il ne la signera pas. Il proclame hautement les bienfaits que le trop court séjour du roi a accordés à ses sujets et à lui-même. C'était un bel exemple donné au corps composé de l'élite des hommes les plus éclairés, à l'âge de plus de quatre-vingts ans.

Avec quel sentiment de joie il s'unit aux transports qui éclatèrent dans tout Paris au second retour de son roi légitime. Jamais je n'en vis de plus universels, de plus vrais, de plus éclatants. Ce monarque, instruit à Gand de la conduite de M. Suard à l'Institut, le traita toujours avec une bonté toute particulière. Sa Majesté a embelli ses derniers jours par des preuves de sa bienveillance et de son estime. Il lui

¹ M. de Latour-Maubourg.

envoya l'ordre et le cordon de Saint-Michel, qui ne fut précieux à M. Suard que parce qu'il était une preuve de l'estime de Sa Majesté, qui, lorsqu'il paraissait aux Tuileries, à la tête de l'Académie, lui demandait, avec un intérêt plein de bonté, des nouvelles de sa santé.

Le roi, si digne d'être le protecteur des lettres par son esprit et son goût parfait, rétablit bientôt l'Académie française dans son ancienne dignité. Je vis la joie de M. Suard dans cette circonstance. Il dit, et dit au roi, que le plus beau jour de sa vie était celui de revoir Sa Majesté sur le trône de ses ancêtres, et de voir encore l'Académie française en possession de ses anciens règlements. Mais, hélas ! ce rétablissement, il ne le vit point. Le plus grand nombre de ses confrères y furent opposés ; il en éprouva une grande peine, que je partageai bien vivement. Mais il se résigna bientôt, comme il faisait toujours dans toutes les occasions où son influence ne pouvait plus rien. Il se borna à s'intéresser aux hommes qui, comme lui, avaient l'amour des lettres, à qui il devait tant de douces et pures jouissances. Il se fit chérir de tous les jeunes gens qui entraient dans cette carrière avec des talents, et qui promettaient de dignes successeurs à leurs devanciers. Tous trouvaient en lui un guide éclairé, et un sentiment presque paternel ; tous l'aimaient et l'honoraient aussi comme un père. Et dans les jours de sa maladie, où on discutait à l'Académie sur le mérite des discours pour le prix, discours dont il avait déjà pu prendre connaissance, il en demandait des nouvelles aux académiciens de ses amis qui venaient le visiter.

Son âme restait toujours attachée aux grands intérêts de la patrie, comme dans les jours de sa maturité ; et il n'apprenait pas une mauvaise nouvelle, il ne voyait pas commettre une faute au gouvernement, sans en éprouver une vive peine.

Il portait la plus grande constance, comme je l'ai dit, dans l'amitié ; il avait le bonheur d'avoir auprès de lui une amie de près de quarante ans. Il allait la consoler de la perte de son mari, et de celle aussi d'une existence agréable qu'il

avait partagée avec eux; il ne passait pas trois jours sans lui donner quelques heures de sa soirée, et sa perte l'a laissée livrée aux plus tendres regrets.

Les échecs, qu'il avait toujours aimés, étaient devenus nécessaires à ses loisirs. Pendant toute la révolution, il disait que ce jeu seul l'arrachait aux tristes pensées que faisaient naître en lui de si terribles circonstances. Il en conserva le goût jusqu'à la fin de sa vie, et je me félicitais de cette sorte de passion qui, en lui procurant des heures d'une distraction attachante, le déroba à toute triste pensée. Mais quelquefois aussi ce jeu l'arrachait à moi-même et lui faisait oublier l'heure. Mon inquiétude était alors extrême; je restais à la fenêtre pour entendre le marteau de la porte, et j'allais le recevoir sur l'escalier. Il ne pouvait souffrir un domestique derrière lui, et ce ne fut qu'à mon instante prière qu'il y consentit, la dernière année de sa vie. Dans la belle saison, j'allais souvent le chercher au café de la Régence, et nous allions prendre des glaces ensemble au Palais-Royal. On a pu voir, dans ses lettres, l'invitation, la prière qu'il m'adresse sans cesse d'être *calme*; mais il l'était moins encore, quand, ne me trouvant pas en rentrant pour le dîner, ou le soir (ce qui ne lui arriva pas six fois en cinquante ans, et bien malgré moi), il était comme frappé de mort; il faisait courir tous les domestiques pour me chercher, et je voyais bien à ses larmes qu'il avait craint de ne plus me revoir. Grâce au ciel, je n'ai pas à me reprocher de lui avoir donné un seul jour un tel tourment volontairement!

Dans les cinq dernières années de sa vie, je ne le quittais pas, même un jour, pour aller à la campagne : le bonheur que j'y avais toujours goûté ne me touchait plus, quand je pensais à la tristesse qu'il éprouverait en rentrant sans me trouver. Ses peines pesaient tellement sur mon cœur que dans nos entretiens, vers la fin de sa vie, sur le malheur d'une séparation inévitable pour l'un ou pour l'autre, je lui dis un jour qu'en pensant aux larmes qu'il répandrait sur ma tombe, il me semblait que j'en sortirais tout entière pour venir les essuyer, et prierais le ciel de me

condamner à lui survivre, s'il devait être plus malheureux et moins fort que moi contre un tel malheur.

Il ne soupçonnait pas sans doute l'étendue de la considération dont il était l'objet. Il était naturellement modeste ¹, mais il me rapportait toujours les preuves particulières qu'il recevait de l'estime profonde qu'il inspirait et dont je jouissais plus que lui-même et pour lui-même, qui cependant s'en montrait touché. Il semblait aussi n'avoir rien perdu de l'intérêt qu'il avait inspiré dans sa jeunesse et dans sa maturité dans la société; il plaisait à tous les âges, à tous les goûts. Les jeunes personnes l'aimaient comme l'homme le plus aimable qu'elles connussent, et semblaient fières des choses flatteuses qu'il leur adressait.

Il avait perdu par degrés ses mouvements d'impatience dans les petites contrariétés; il avait toujours été un maître juste et généreux, mais il devint encore le maître le plus doux. Sa raison le soumit aux défauts des hommes qu'il rencontra comme aux autres conditions de la vie.

La nature lui avait laissé toutes ses facultés. Il était droit et souple dans ses mouvements et ses manières; sa politesse exquise, la décence de son langage, qui de sa vie ne blessa une oreille chaste, offraient toujours un modèle qui ne devait plus se reproduire.

Il était naturellement compatissant et généreux. La vieillesse, loin de le rendre inquiet de l'avenir, excepté pour moi, avait encore accru ses aimables dispositions. Il n'avait pas, il ne cherchait pas à se donner le courage de refuser un secours à ceux qu'il croyait dignes d'en recevoir, et faisait à l'intérêt que lui inspirait le malheur estimable les sacrifices les plus généreux : dans ces derniers cas, il avait toujours besoin de mon approbation, et combattait, par ses craintes pour moi, mon assentiment à sa générosité naturelle, qui n'était bornée que par le premier besoin de son cœur, celui de me laisser plus d'aisance; il en était perpétuellement

¹ « J'espère, dit-il dans son testament, que mon nom sera prononcé avec bienveillance par ceux que j'ai estimés et chéris. »

occupé, et comme je m'en plaignais souvent, il me répondait que mes dispositions naturelles me rendaient l'aisance nécessaire.

Il citait souvent ce mot qu'on prête, je crois, à Saladin , *qu'au dernier jour il ne reste que ce que l'on a donné.*

J'avais obtenu de lui qu'il ne dînât plus, depuis un an, ni chez M. de Richelieu, qui le comblait de témoignages d'estime, ni chez M. le prince de Talleyrand, qui lui montrait le désir de l'avoir souvent à ses dîners. Son estomac se trouvait dérangé de l'abandon d'un jour de son régime ordinaire, que je soignais avec la plus grande attention : ces soins étaient pleins de douceur pour moi, et il m'en témoignait sa reconnaissance par une tendresse digne des premiers jours de notre bonheur.

J'ai appris par une de nos amies qu'il avait beaucoup d'inquiétude sur ma santé dans ses dernières années; il trouvait que je maigrissais, que je m'affaiblissais. Heureusement je ne lui connaissais pas cette peine, qui eût beaucoup ajouté à celles que j'éprouvais.

Il n'avait aucune infirmité. Il me disait souvent qu'il ne souffrait aucun mal; ses yeux étaient encore excellents. Il était mon guide comme mon appui dans les petites courses que nous faisions ensemble le soir, et marchait encore si lestement que, lorsque je sortais avec lui dans le jour, j'étais obligée de le prier souvent d'aller moins vite; mais il se plaignait depuis plusieurs années d'un sentiment de faiblesse qui me perçait le cœur en me faisant envisager comme peu éloigné le coup terrible qui bientôt viendrait me frapper. Ah! pourquoi n'est-on pas réuni par la mort, quand on a été si uni pendant la vie? et de combien de maux nous serions délivrés par cette certitude!

On voit que j'arrive au moment le plus malheureux de ma vie, au moment que mes alarmes me faisaient craindre sans cesse. Je ne me sens ni la force ni le courage de retracer les détails de sa dernière et courte maladie, dont il n'a envisagé le terme comme moi que le dernier jour, et qu'il a vu avec un courage qui jusqu'à son dernier souffle l'a fait écarter de

moi l'idée qu'il craignait que je n'eusse de son danger. Le 20 juillet 1817 j'ai été enlevée de cette maison de deuil où jamais je ne devais le revoir. O terrible pensée, suivie par des sentiments plus terribles encore et que je frémirais de retracer ! Je n'ai vu autour de moi que des larmes et les soins les plus affectueux. Mes tendres amis m'ont aussi épargné tout ce dont j'étais bien incapable de m'occuper. Le nombreux cortège d'amis qui l'avaient accompagné à sa dernière demeure vint pendant longtemps le pleurer avec moi et me retracer l'image si honorable de ses funérailles, où la douleur était universelle : et c'était ma seule consolation que d'entendre cet écho général à ma douleur. Alors je pus pleurer ; et, en me retraçant le cours d'un si long et si rare bonheur, je me suis rappelé ces mots d'un ancien : *N'est-ce donc rien que d'avoir eu un tel ami ?* Ah ! je remercierai éternellement le ciel de ce grand, de cet inestimable bienfait ; et j'atteste ce ciel que, malgré les douleurs de cette séparation, si nous renaissions ensemble, mon seul vœu serait de m'unir de nouveau au plus estimable, au plus aimable des hommes que j'aie connus sur la terre.

Ma douleur de sa perte n'a pas seulement été partagée à Paris ; j'ai reçu des lettres de plusieurs parties de la France, de la Suisse, de l'Allemagne, qui me prouvent que cette perte était généralement sentie. Je ne citerai, comme la plus propre à honorer la mémoire de cet ami si précieux et si chéri, que celle que m'écrivit un homme aussi distingué par le rang éminent qu'il occupe dans l'Eglise que par l'association du plus beau talent aux plus douces vertus. Elle est de M. le cardinal de Bausset.

LETTRE de Son Éminence le cardinal de BAUSSET à madame
SUARD.

« Permettez-moi, Madame, d'unir mes sensibles regrets à
« votre juste douleur et aux regrets des nombreux amis que
« M. Suard avait mérités et obtenus pendant le cours de sa
« longue et honorable carrière. Ce ne sont pas seulement

« les amis de M. Suard qui, plus à portée d'apprécier les
« qualités de son âme, les charmes de son caractère et tous
« les agréments de son esprit aimable et si cultivé, éprou-
« veront le besoin de vous entretenir de leurs vrais re-
« grets.

« Il n'est pas un seul être doué de quelque sensibilité
« pour le bon goût, la décence, la saine littérature et les
« maximes de cette morale douce et pure, où l'on retrou-
« vait toujours l'empreinte de son âme, qui ne sache jusqu'à
« quel point une telle perte devient plus difficile que jamais
« à réparer.

« M. Suard était le dépositaire, le conservateur de toutes
« les bonnes traditions en morale, en politique et en litté-
« rature. Jamais on ne l'a vu, dans les temps les plus diffi-
« ciles, transiger avec ses principes et ses sentiments. Ja-
« mais la crainte ni l'intérêt ne lui ont arraché un seul mot
« qui ressemblât à une adulation de forme et d'étiquette.
« M. Suard était, sans aucune comparaison, celui de nos
« contemporains qui nous représentait le plus fidèlement ces
« hommes des débris du siècle de Louis XIV, qui honoraient
« autant les sciences et les lettres par leurs mœurs et leur
« caractère que par leur goût et leur excellent esprit.

« Je regrette, Madame, que mon séjour à la campagne
« et mes infirmités ne me permettent pas d'aller vous por-
« ter l'expression de tous mes sentiments de douleur et de
« respect.

« BAUSSET, *Pair de France.* »

Juillet 1817.

DE J.-J. ROUSSEAU

EXTRAIT DU *JOURNAL DE PARIS*, n^{os} 251, 256, 258, 259, 260 et 261
de l'AN VI,

PAR CORANCEZ.

DE J.-J. ROUSSEAU.

Aussitôt que j'eus pris connaissance de la correspondance de J.-J. Rousseau avec Dussaulx, publiée par ce dernier, je formai le dessein d'en faire l'extrait, et de répondre aux observations qui y sont jointes. Je reçus dans l'intervalle l'excellent morceau du citoyen Villetterque. Quoique je ne fusse pas entièrement de son avis, j'ai cru que je ne devais pas en priver le public et qu'il me restait une part assez grande qui pouvait se publier séparément. Je présume que ceux de nos lecteurs qui auront lu ce morceau, dans le numéro du 29 floréal de ce journal, me sauront gré de leur avoir donné la préférence.

J'ai remarqué d'abord qu'à travers l'espèce de culte que Dussaulx rend à J.-J., il règne, dans tout le cours de son ouvrage, une amertume dont lui donnent l'exemple tous ceux qui comme lui, ont éprouvé les effets de son caractère ombrageux. Tous, sans exception, après avoir été ses amis les plus ardents, finissent par l'insulter. Cette conduite uniforme chez tous, annonce que tous sont mus par le même principe, et ce principe n'est plus difficile à deviner. Leur amour-propre les a conduits chez Rousseau, leur amour-propre est blessé de la manière dont ils en sortent. Tous en y entrant, ornaient le buste qu'ils se faisaient un honneur d'adorer, lorsqu'ils étaient les prêtres initiés de ce temple; tous défigurent ce même buste, lorsqu'ils ne peuvent plus y conserver leur domination. Il est temps enfin de faire connaître cet homme si justement célèbre, mais en même temps si extraordinaire, que, sans avoir sur son propre compte des idées

bien nettes, il a cependant dit de lui-même : *Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus, ni même comme aucun de ceux qui existent.*

Je pourrais commencer par demander à Dussaulx le but qu'il s'est proposé en publiant, vingt ans après la mort de J.-J., sa correspondance avec lui. Est-ce son respect pour Rousseau ? Non, car il cherche à nous le montrer sous un jour qui ne lui est pas favorable. Ce ne peut être la crainte que les soupçons injurieux que Rousseau lui adressa à lui-même puissent planer sur sa tête, soit dans l'esprit de ses contemporains, soit chez la postérité. Ses contemporains savent apprécier les accusations qui sont si souvent sorties de la tête et de la plume de J.-J., et Dussaulx a l'avantage de jouir d'une réputation qui le met à l'abri de toute crainte à cet égard ; il ne reste donc plus que la postérité. La postérité ne verra de Rousseau que ses écrits, elle ne s'arrêtera que sur les traits hardis de son éloquence entraînant ; elle s'échauffera aux peintures tracées par son style animé et brûlant, puisées dans une sensibilité vraie, et dans un cœur le plus susceptible d'aimer ; elle aimera les devoirs qu'il prescrit, par la manière dont il les prescrit, et les remplira parce qu'il le veut ainsi. Elle ne s'occupera que très légèrement du degré de ses torts avec les personnes qui ont eu avec lui quelques relations sociales. Dussaulx pouvait donc, sans crainte d'être compromis, ne pas exposer aux regards des malintentionnés, mais couvrir plutôt de son manteau celui devant lequel il s'obstine toujours à vouloir brûler son encens.

J'ai vu Rousseau constamment et sans interruption pendant les douze dernières années de sa vie. Je me propose ici non pas de le louer, non pas de le justifier, mais de le montrer tel qu'il était, en m'appuyant toujours sur des faits dont j'ai été le témoin direct. Je veux faire entrer mes lecteurs dans son intérieur, et par là les mettre à portée de pouvoir eux-mêmes apprécier le mobile de ses actions. On verra que, lorsqu'il était lui, si je puis me servir de cette expression, il était d'une simplicité rare, qui tenait encore du caractère de l'enfance ; il en avait l'ingénuité, la gaieté, la bonté et surtout la

timidité. Lorsqu'il était en proie aux agitations d'une certaine qualité d'humeur qui circulait avec son sang, il était alors si différent de lui-même qu'il inspirait non pas la colère, non pas la haine, mais la pitié; c'est du moins le sentiment que j'ai longtemps éprouvé. Mon attachement pour lui n'en était que plus étroit, et mon respect était tel que, de peur de lui ôter de la considération, je taisais à mes amis les plus intimes les observations que me mettaient à portée de faire la fréquence de mes visites et la confiance qu'il semblait m'avoir accordée.

Mon intention n'étant pas de satisfaire la vaine curiosité de mes lecteurs, je dois, dans le récit des faits, ne rien omettre de ce qui peut caractériser celui qui en est l'objet, pour lui donner sa véritable physionomie. Je me trouverai conséquemment forcé de m'arrêter sur des détails qui peuvent rendre long le récit que je me propose. Un journal, qui ne peut me donner que peu d'espace, me présente l'inconvénient de ne pouvoir montrer le tableau dans son ensemble; mais tel qu'il soit, cet inconvénient est moindre pour moi que celui de faire un livre. Je couperai mon récit. Les faits auront toujours le droit d'intéresser les lecteurs, parce qu'ils ne sont point connus, parce qu'ils jettent un jour vrai sur l'homme qui les intéresse, que la haine et la calommie ont poursuivi injustement; enfin, parce qu'ils expliquent l'énigme des contradictions dont cet homme rare était composé.

Dès le commencement de ma liaison avec J.-J., je me ressentis des effets de son caractère ombrageux; c'était un tribut qu'il fallait payer: mais ce qu'il y a de singulier à remarquer, c'est que j'ai commencé par où tous les autres ont fini. Il était alors dans la nécessité de copier de la musique pour vivre. Il trouvait dans le produit de ce travail ce qui suffisait amplement à ses besoins. Il copiait avec une exactitude rare dans ceux qui vivent ordinairement de ce travail; il se faisait payer plus cher, et sans doute que la curiosité attirait chez lui, sous ce prétexte, un grand nombre de personnes qui fournissaient à son travail journalier et très assidu.

Un de mes amis fut nommé secrétaire d'ambassade en An-

gleterre; il vint me voir avant son départ : je lui observai que Rousseau ne touchait point sa pension du roi d'Angleterre; qu'il me paraissait cependant en avoir besoin; que je craignais que des gens malintentionnés n'eussent fait naître quelque obstacle, dont son caractère fier et ombrageux dédaignait de connaître la source; que je le priais de prendre à cet égard les informations que sa place le mettait à portée de prendre, de travailler à les vaincre, et de m'en donner avis. Trois mois après, je reçus une lettre de cet ami qui contenait une lettre de change payable au porteur sur un banquier de Paris de la somme de 6,336 fr.; je m'en souviens encore. Cette somme était le montant de ce qui lui était dû alors; il ne s'agissait que de la lui donner et d'en tirer quittance. Cette quittance m'inquiétait; je craignais qu'il ne voulût pas s'assujettir à cette simple forme. Je récrivis pour lui demander si rigoureusement on ne pouvait sans dispenser.

Mon ami me répondit sur-le-champ que je me rendais bien difficile, que cependant il avait été arrêté que la lettre sur laquelle je déclarerais que Rousseau avait touché serait suffisante. Je ne donne ces circonstances que pour rendre justice à la trésorerie du roi d'Angleterre, qui, comme l'on voit, était loin de vouloir entraver le payement.

D'abord ivre d'un succès aussi complet, je ne tardai pas à sentir le poids de la négociation que j'avais entreprise; il n'y avait plus possibilité de reculer. J'arrive chez Rousseau; je balbutie : *ennemis; pension du roi d'Angleterre*; enfin je parle de la lettre de change et du montant de la somme. Rousseau m'écoute avec inquiétude et étonnement; enfin, il me demande qui m'a chargé de cette commission. Je lui réponds : Mon zèle, la circonstance d'un ami qui partait m'en a donné l'idée, et le bien qui en doit résulter pour vous me donne dans ce moment une grande satisfaction. — Je suis majeur, me répondit-il, et je puis gouverner moi-même mes affaires. Je ne sais par quelle fatalité les étrangers veulent mieux faire que moi. Je sais bien que j'ai une pension, j'en ai touché les premières années avec reconnaissance; et, si je ne la touche plus, c'est que je le veux ainsi. Il faut sans doute qu'aujourd'hui je vous expose mes motifs; c'est du moins ce que sem-

ble exiger le rôle que vous jouez dans cette affaire; il faut que je vous constitue juge de ces mêmes motifs, pour savoir si vous les approuvez. J'ignore quelles sont à cet égard vos dernières pensées : mais ce que je sais, c'est que je suis libre; que, si je ne reçois plus, c'est par des motifs qui peut-être n'auraient pas votre approbation, mais qui, ayant la mienne, suffisent à ma détermination.»

Il ne tenait qu'à moi de sortir et de crier à l'ingratitude. J'aurais trouvé un grand nombre de bouches prêtes à chanter mes louanges et mon humanité, pour se récrier d'autant plus fort sur le mauvais cœur de Rousseau, sur son orgueil et son ingratitude. J'aurais eu aussi l'honneur de figurer dans le nombre des victimes de cet odieux caractère. J'ai pris le parti que me dictaient ma conscience et ma conviction. J'avouai mon tort, je m'excusai sur le désir peu réfléchi de le servir, je lui observai que cette affaire négociée sans sa participation et par un de mes amis n'aurait point de suites désagréables pour lui, que j'allais renvoyer la lettre de change, et qu'il n'en entendrait plus parler. Je sortis et je renvoyai la lettre.

Je tenais ma liaison encore bien nouvelle, je n'osai retourner chez lui; j'y envoyai celui qui m'y avait présenté, homme qu'il estimait sous le triple rapport de concitoyen de Genève, d'homme du premier mérite dans la mécanique et d'une probité à toute épreuve : c'était mon beau-père. Ils parlèrent de cette affaire : Rousseau lui dit que, comme les autres, je m'entendais avec ses ennemis. La réponse fut simple et franche. Rousseau convint à la fin qu'il était possible que je ne fusse pas directement son ennemi; mais que ses ennemis, très ardents et très adroits, m'avaient choisi, et qu'abusant de ma bonne foi, j'avais été sans le vouloir leur agent. Je crus, d'après cette déclaration, pouvoir y retourner; et, depuis, il n'a jamais été question entre nous de cette affaire.

Pour n'avoir plus à revenir sur les soupçons qui me concernent personnellement, je vais rendre compte d'un second entretien qui n'a pas eu plus de suite que le premier, mais

qui me paraissait infiniment plus sérieux. D'ailleurs, il est venu à l'occasion de cette même correspondance que Dusaulx vient de faire imprimer.

Mais, avant tout, je dois faire part à mes lecteurs d'une anecdote antérieure dont je me suis servi avantageusement dans cette seconde crise, et qui me semble prouver que Rousseau n'était pas toujours aussi difficile ni même aussi susceptible que communément on le croit.

Je lui rendis compte, un jour, de la rencontre que j'avais faite de M. Dutems, Anglais, homme de mérite et très estimable, qui souvent m'avait vu chez lui, mais qui s'en était retiré. « Il m'a demandé, lui dis-je, si je vous voyais *toujours*. » Je vous avoue que ce mot *toujours* m'a blessé. Ma réponse a été simple : « N'allant chez M. Rousseau que par attachement pour sa personne, je ne sais pourquoi, le voyant aujourd'hui, je ne le verrais pas *toujours*. Il connaît mon respect pour lui, mon attachement lui garantit l'esprit de mes visites, je le verrai donc *toujours*. » Ce mot, ajoutai-je, m'a cependant donné matière à réflexion ; je suis confiant, et par cela même peu attentif aux formes. Il serait possible qu'avec cette négligence sur moi-même je vous donnasse l'occasion de concevoir quelquefois des soupçons qui auraient quelque apparence de réalité. Je ne puis vous promettre de vous changer sur ce point ; mais, pour en éviter les effets, si vous voulez me promettre de ne jamais garder sur le cœur les idées de ce genre que je pourrai faire naître, et de ne point les laisser fermenter dans votre esprit ; enfin, si vous voulez m'en faire part sur-le-champ, je m'engage, moi, de mon côté à vous donner une solution prompte et précise, qui sera toujours dans le cas de vous satisfaire. Si vous voulez prendre cet engagement, je réponds bien que ce mot *toujours* de M. Dutems n'aura aucun sens ni pour vous ni pour moi. » Qui l'aurait cru ? Rousseau, si peu liant, suivant le dire général, prit avec moi cet engagement, et, en lui tendant la main, je pris le mien avec beaucoup de solennité.

Depuis cette convention Rousseau me proposa, un jour, de lire la correspondance qui avait tout terminé entre lui et

Dussaulx (c'est cette même correspondance que Dussaulx vient de publier, et dont le citoyen Villeterque a rendu compte dans ce journal); je l'acceptai. Parvenu à la dernière lettre de Dussaulx, je lui demandai s'il n'y avait pas une lettre intermédiaire entre cette dernière de Dussaulx et la dernière de lui J.-J. « Pourquoi cela ? me dit-il. — C'est, lui répondis-je, que cette dernière ne me paraît pas répondre catégoriquement à la vôtre, etc. — Il n'y en a point, me dit-il avec chaleur, et vous avez jugé. » Il emporta ses lettres, et je sortis.

Un ou deux jours après, j'entre chez lui; il fronce le sourcil, me regarde à peine, et continue de copier sa musique. Je dis des choses insignifiantes, et ma visite fut courte. Je vis bien qu'il boudait; et qu'il avait quelque chose sur le cœur; mais, me rappelant notre convention, je trouvai qu'il y manquait et que c'était à lui de me parler, et non pas à moi de l'interroger. J'y retourne une seconde fois; même bouderie de sa part, et même conduite de la mienne. Voulant cependant faire cesser un état de choses aussi embarrassant pour moi que pour lui-même, j'entre pour la troisième fois; mais, ayant bien pris mon parti, je ne dis mot en entrant, je m'assieds en silence, et ne profère pas une parole, après m'être assis. Les mains lui tremblaient; enfin, ne pouvant plus y tenir : « Monsieur de Corancez, me dit-il... — Je vous demande pardon, lui dis-je en l'interrompant, vous me boudez depuis longtemps, et ce que vous avez sur le cœur a eu le temps de fermenter; rappelez-vous notre convention; vous avez manqué à votre parole, je vous tiendrai la mienne. J'ignore parfaitement sur quelle matière et sur quel fait je vais être interrogé. Je vous ai promis une solution prompte et précise, j'ai dit même qu'elle vous satisferait; parlez, je suis prêt à vous répondre. » Je ne puis peindre l'état dans lequel le mit ce préambule. Naturellement timide, et s'entendant reprocher son manque de parole, il était dans une situation vraiment pénible à voir; et dans ce moment même, en mesurant l'homme devant qui j'étais, j'avais honte du ton de supériorité que ma position me forçait de prendre et de l'embarras où je l'avais jeté en le forçant de s'expliquer.

Vous m'avez accusé, me dit-il, de vous avoir caché des lettres de ma correspondance avec Dussaulx, et sans doute que cesontcelles que vous supposez être contre moi. — Parlez-vous, lui dis-je, d'après ce qui a été dit entre nous, ou vous a-t-on rapporté que je vous en avais accusé devant d'autres personnes ? Je ne vous ai pas dit à vous : *Vous avez d'autres lettres* ; je vous ai demandé si vous aviez d'autres lettres, et vous avez pris alors ma demande dans son vrai sens, puisque vous m'avez répondu : Non, » il n'y en a point, et vous avez jugé. » Il faut donc que, depuis, quelque bon ami de vous ou de moi m'ait accusé de l'avoir dit ; or, il me semble que vous pouvez aussi bien m'en croire moi-même, au moment où je vous en ai parlé, qu'écouter les propos qui vous sont venus, depuis, par des étrangers. Il faut que vous conveniez d'une chose : si j'ai tenu ce propos, j'ai menti ; car vous savez bien, vous, que, ne connaissant la correspondance que par vous, ce propos serait de ma part non pas une indiscretion mais un mensonge. Or, pour faire un mensonge, il faut un but, celui-là serait contre vous en faveur de Dussaulx. Observez que je ne connais point Dussaulx. Je ne l'ai vu qu'une seule fois aux Tuileries, et c'est vous qui me l'avez montré ; il faut donc que vous alliez jusqu'à supposer que j'invente un fait en faveur d'un homme que j'estime à la vérité sur sa réputation, mais que je ne connais point comme vous, que j'aime et que je respecte, et qui me recevez avec bonté. Vous voyez que cette supposition est impossible.

« Si vous m'interrogiez ensuite sur le fond de votre querelle avec Dussaulx, et surtout sur l'accusation d'être du nombre de vos ennemis, je vous dirais franchement qu'il n'est pas plus coupable que moi des vues que vous lui prêtez. Tout y répugne. Vous pouvez lui reprocher, et il doit se reprocher à lui-même, de l'inattention et même de la maladresse dans la comparaison qu'il n'a pas assez réfléchi et qui vous a justement choqué ! Il pouvait, en répondant à votre dernière lettre, en faire l'aveu, et en tirer même des arguments victorieux sur le fond de votre querelle ; mais jamais vous ne pourrez me persuader que sciemment il ait voulu vous nuire ; et ma con-

viction est telle à cet égard que, si lui, Dussaulx, me disait aujourd'hui que je me trompe, et qu'il a été votre ennemi, je lui dirais à lui-même qu'il ment. »

Rousseau ne répliqua pas; et, après quelques mots sur la nécessité de ma sortie, je partissans que, depuis, j'aie eu lieu de m'apercevoir qu'il conservât sur mon compte aucun ressentiment. Mes lecteurs peuvent commenter eux-mêmes les deux faits précédents; ils en tireront de grandes lumières sur le véritable caractère de Rousseau, et sur la facilité qu'il laissait quelquefois dans son commerce.

J'ai dit qu'il était simple et qu'il tenait du caractère de l'enfance. J'entre un jour chez lui; je le vois hilareux, se promenant à grands pas dans sa chambre, et regardant fièrement tout ce qu'elle contenait : « Tout ceci est à moi, » me dit-il; il faut noter que ce tout consistait dans un lit desiamoise, quelques chaises de paille, une table commune et un secrétaire de bois de noyer. « Comment, lui dis-je, cela ne vous appartenait pas hier? Il y a longtemps que je vous ai vu en possession de tout ce qui est ici. — Oui, Monsieur; mais je devais au tapissier, et j'ai fini de le payer ce matin. » Il jouissait de ce petit mobilier avec beaucoup plus de joie réelle que ne fait le riche, qui le plus souvent ignore la moitié des objets qu'il possède.

Une autre fois, je lui vois encore le visage riant et une certaine fierté que je ne lui connaissais pas. Il se lève, se promène, et, frappant, des doigts de la main droite sur son gousset, il en fit sonner des écus. « Vous voyez, me dit-il, que j'ai une *hernie crurale*, mais dont je ne cherche point à me débarrasser. » Il m'apprit ensuite qu'il avait reçu vingt écus pour une partie de copie de musique.

J'ai dit qu'il était bon. Une amie de ma femme, jeune Anglaise, fort jolie, avait depuis longtemps désiré de voir Rousseau. Comme je m'étais fait une loi de ne lui présenter personne, cette envie ne pouvait se satisfaire. Un jour cependant que je devais mener chez lui un de mes enfants, trop jeune pour qu'il le connût encore, car il me les demandait tous les uns après les autres, pour jouir, me disait-il, des vertus de

leur mère, la jeune Anglaise était chez moi. Je lui propose de prendre le costume de la bonne et de se charger de l'enfant ; elle adopte l'idée avec une joie immodérée ; elle prend le tablier et s'empare de l'enfant. Nous arrivons. J'ai dit que cette bonne était jolie, j'ajoute que son extérieur annonçait peu de force. Je voulus profiter de la circonstance pour m'amuser à mon tour. Je commandais à la bonne de tenir l'enfant de telle manière, de marcher, de s'asseoir, bien assuré de son obéissance. Rousseau causa avec elle et la plaignit d'être obligée de prendre un état dont les fatigues paraissaient devoir surpasser ses forces. Il engagea madame Rousseau à la faire goûter ; elle fut très bien régalée, et madame Rousseau me dit le lendemain qu'il avait remarqué avec peine, et surtout avec beaucoup de surprise, que je ne ménageais pas assez la délicatesse de la bonne, et que je lui parlais avec trop de dureté.

Je vois plusieurs de mes lecteurs sourire à ce trait de bonté, et me faire remarquer que la bonne était jolie. Cette circonstance, pour un homme du genre et de l'âge de Rousseau, ne me paraît pas devoir rien changer sur le motif de sa sensibilité ; mais je vais y joindre un autre trait.

1790 Bourru à l'excès, lorsqu'il avait sur quelqu'un de ces préventions qui tenaient à la malheureuse corde de ses ennemis, il était extrêmement attentif à ne pas blesser ceux avec lesquels il croyait, du moins pour le moment, pouvoir, sans danger pour lui, suivre les mouvements de son cœur. Il avait cessé depuis longtemps de m'arrêter à dîner ; il craignait que je n'en tirasse de fausses conséquences. « Je ne vous prie plus à dîner, me dit-il un jour, parce que ma fortune ne me le permet plus. Quelque peu de dépense que je fisse avec vous, je serais forcé de le prendre sur notre nécessaire. » Je voulus lui répondre, il continua : Si je vous fais part de ma situation, c'est afin que vous n'attribuiez pas le changement de ma conduite à votre égard à quelque changement dans mes sentiments. » Souriant ensuite : J'aime, me dit-il, à boire à mes repas une certaine dose de vin pur. J'avais d'abord imaginé de partager également la quantité que je puis me permettre

de boire entre mon dîner et mon souper, mais il en résultait que, se trouvant trop modique, aucun de mes deux repas ne m'offrait ce qui me convient. J'ai pris mon parti, je bois de l'eau à l'un des deux, et je réserve la totalité de mon vin pour l'autre. »

Combien de choses découvriront dans ce dernier trait mes lecteurs attentifs ! Quelle bonté, quelle candeur, et quelle supériorité sur les autres hommes, soit pour prendre son parti sur les événements de la fortune, soit pour savoir les apprécier en n'y voyant rien qui doive être caché. Le blâme universel qu'il a encouru en se refusant aux dons qu'on voulait lui faire prouve seulement que peu de personnes sont en état d'envisager la fortune comme il le faisait. Sachez composer avec elle et boire de l'eau à l'un de vos repas, pour boire votre vin à l'autre, et ce refus ne vous paraîtra plus ni si extravagant ni si orgueilleux, ni même si héroïque. Joignez à cela la réponse qu'il faisait lorsqu'on allait jusqu'à l'interroger sur ce point : *Je suis pauvre, à la vérité ; mais je n'ai pas le cou pelé.*

J'ai dit qu'il était gai. J'ai vingt fois eu l'occasion de remarquer en lui cette qualité qui seule pouvait faire le bonheur de sa vie, mais que la maladie dont il avait apporté le germe en naissant détruisit presque entièrement, pour le rendre le plus malheureux des hommes. Si je n'envisageais, dans ce récit, que ma satisfaction personnelle, avec quelle complaisance je m'arrêterais sur ces anecdotes qui me le retracent dans un état heureux ! Mais outre que le cadre que j'ai choisi me force de me restreindre, mes lecteurs trouveraient que je les entretiens trop longtemps de puérilités. Je ne parlerai donc ni de la gaieté de plusieurs de nos petits repas, ni des traits isolés de nos conversations ; je me borne à un seul fait.

Tous mes lecteurs ont entendu parler de l'abominable aventure dont il a été si cruellement la victime à la butte de Mesnil-Montant. Il fut rencontré par le chien danois de Saint-Fargeau, qui, voulant rejoindre le carrosse de son maître, avait dans sa course la vitesse d'une balle de fusil. Il passe

entre les jambes du malheureux Rousseau, qui tomba le visage sur le pavé, sans avoir eu le temps de se garantir avec ses mains. La chute fut d'autant plus malheureuse qu'il descendait la butte et conséquemment qu'il tomba de plus que de sa hauteur. Je cours chez lui le lendemain matin. En entrant je fus saisi d'une odeur de fièvre véritablement effrayante. Il était dans son lit. Je l'aborde; jamais sa figure ne sortira de ma mémoire. Outre l'enflure de toutes les parties de son visage, qui, comme l'on sait, en change si fort le caractère, il avait fait coller de petites bandes de papier sur les blessures de ses lèvres; ces blessures étaient en long, de façon que ces bandes allaient du nez au menton. Mon effroi fut proportionné à l'horreur de ce spectacle. Après m'avoir rendu compte de l'accident, je vis avec grand plaisir qu'il excusait le chien; ce qu'il n'eût pas fait, sans doute, s'il eût été question d'un homme : il aurait vu infailliblement dans cet homme un ennemi qui, depuis longtemps, méditait ce mauvais coup; il ne vit dans le chien qu'un chien « qui, me dit-il, a cherché à prendre la direction propre à m'éviter; mais, voulant aussi agir de mon côté, je l'ai contrarié : il faisait mieux que moi, et j'en suis puni. »

J'observerai, car cela est nécessaire pour le but que je me propose, qu'il n'était pas possible de se trouver dans un état plus affligeant et plus dangereux, puisque la fièvre attestait que la chute avait causé dans toute la machine un ébranlement général; mais l'accident était, comme je l'ai dit, causé par un chien; il n'y avait pas moyen de lui prêter des vues malfaisantes et des projets médités : dans cet état, Rousseau restait ce que naturellement il était, lorsque la corde de ses ennemis n'était point en vibration. Jamais, de mon côté, je ne fus moins disposé à rire. Jamais Rousseau n'avait eu plus de raison de s'affliger; cependant le cours de la conversation nous amena tous deux à des propos sigais, que le malheureux dont le rire rouvrait toutes les plaies couvertes par les petites bandes de papier, me demanda grâce, mais avec des instances réitérées. J'en sentis moi-même et l'importance et la nécessité, et tout cessa par ma retraite.



Sa timidité était excessive, et je l'ai vu souvent dans ce cas avec des enfants de neuf à dix ans, qui, timides eux-mêmes, se tenaient devant lui dans un état de réserve. Je ne me livrerai point au plaisir que j'aurais d'en citer quelques traits; car mes lecteurs, qui n'ont pas vécu avec lui, ne peuvent y mettre le même intérêt que j'y mets. Il faut pourtant citer, car il ne s'agit pas ici de mon opinion sur son sujet, mais de mettre le lecteur à portée de déterminer la sienne. Sa timidité était infiniment plus marquante, lorsqu'il s'agissait d'être seul en avant et de chanter, par exemple, les morceaux de sa composition qu'il voulait faire entendre.

On a déjà été à portée de remarquer qu'il mettait une grande importance à ses déterminations, lorsqu'il les avait manifestées. Quelque peu de conséquence qu'elles eussent dans leur objet, il y voyait toujours un engagement pris avec lui-même, auquel il ne devait pas plus manquer que s'il l'avait pris avec un autre : cela me paraît devoir être considéré chez lui comme un trait de caractère.

Il s'était engagé volontairement et de lui-même à mettre en musique toutes les paroles qui lui seraient envoyées par ma femme. Je lui apporte, un jour, de sa part, le volume des *Œuvres de Shakspeare*, traduction de Letourneur, où se trouve la tragédie d'*Othello*, et lui montre l'endroit où sont les paroles : *Au pied d'un saule, etc.*, en l'invitant, de la part de ma femme, de les mettre en musique. Je lui observai que pour pouvoir donner à ces paroles le caractère qui leur convient, il fallait qu'il prît la peine de lire la pièce. « J'en suis fâché, me dit-il, mais je me suis promis de ne plus lire. » Comme je connaissais ses scrupules sur cet article, je lui dis que lorsqu'on tenait à remplir ses engagements, il fallait n'en prendre que le moins possible, attendu que l'on s'exposait à ce qu'il y en eût de contradictoires, et qu'alors on se mettait dans la nécessité de manquer ou à l'un ou à l'autre. « Vous vous êtes promis de ne point lire, et vous avez promis à ma femme de mettre en musique tout ce qu'elle vous présenterait; elle vous présente des paroles qui exigent la lecture d'une tragédie. Vous voilà dans la nécessité ou de vous manquer à vous-même ou de manquer

à ma femme : vous n'avez que l'option. » Je savais d'avance combien cet argument aurait de force sur son esprit. Il réfléchit un moment, et prenant le livre : « Donnez, me dit-il, je le lirai. »

Mes lecteurs s'apercevront, sans doute, combien il importe de raconter un fait tel qu'il s'est passé, et avec toutes ses circonstances, pour pouvoir en tirer de justes conséquences sur celui qu'ils veulent connaître. Il m'avertit que l'air est fait et que, suivant la première convention, ma femme se donne la peine de venir pour l'entendre, et l'approuver ou le rejeter, attendu qu'en cas de rejet, il s'était engagé à le faire trois fois. Il l'avait fait, dans ce moment, double ; il s'agissait du choix. J'y menai ma femme, la moins imposante de toutes les femmes, et surtout dans cette occasion, puisqu'elle-même est d'une timidité excessive. Il se mit devant sa petite épinette, mais dans un tel état que ses doigts tremblaient sur les touches et que sa voix ne pouvait se faire un passage ; il souffrait, soupirait et s'agitait, en nous assurant que cela ne tarderait pas à se passer. Il parvint, en effet, à chanter ses deux airs ; ma femme choisit celui compris dans le recueil de ses romances, gravé après sa mort. Cet air est un chef-d'œuvre pour l'expression vraie de la situation où Shaskpeare l'a placé. Je me permettrai de remarquer à cette occasion qu'il est à présumer que le citoyen Ducis, auteur de l'excellente tragédie d'*Othello*, n'avait pas connaissance de la romance de J.-J. Il avait sans doute adopté la traduction de Letourneur, pour pouvoir le faire chanter sur le théâtre. Il aurait eu l'avantage de s'associer avec Shaskpeare et Rousseau ; il aurait pu faire jouir le public de cet excellent morceau, et enfin il aurait augmenté l'effet du pathétique de la situation par l'expression déchirante et vraie de la composition musicale.

J'ai remarqué dans Rousseau une probité bien rare et qu'on ne serait pas disposé à lui supposer d'après l'aigreur que souvent il versait autour de lui. Pendant le cours des douze années que j'ai vécu avec lui, je ne lui ai entendu dire du mal de qui que ce soit. Souvent, en me parlant des per-

sonnes, il lui arrivait de les classer dans le nombre de ses ennemis, et sur ce point, que dans la suite de cette notice je me propose d'approfondir, il n'y avait nulle possibilité de le contrarier; mais dans ce cas-là même, jamais, du moins devant moi, il ne s'est permis de s'expliquer sur leur compte soit en leur imputant des faits particuliers, soit en se permettant à leur égard des qualifications injurieuses. Ce qui prouve, jusqu'à l'évidence, que, lorsqu'il ne voyait point à travers ce prisme fatal, son véritable caractère reprenait le dessus, c'est que, lorsqu'il envisageait ces mêmes hommes sous le seul rapport de leur mérite intrinsèque et réel, non seulement il leur rendait justice, mais il faisait valoir ses opinions à leur égard avec beaucoup de chaleur. Je ne citerai pour preuve que deux faits qui, ayant rapport à deux de ses détracteurs les plus déclarés, feront aisément supposer tous les autres.

Je louais, un jour, devant lui, Diderot, et l'on sait la haine que Diderot lui portait. J'ajoutai : « Je lui trouve cependant un défaut bien important, c'est de n'être pas toujours clair pour les autres, et je crois même que souvent on pourrait dire qu'il ne l'est pas pour lui-même. — Prenez-y garde, me dit Rousseau, lorsqu'il s'agit de matières traitées par Diderot, si quelque chose n'est pas compris, ce n'est pas toujours la faute de l'auteur. » C'est la seule expression dure qu'il ait jamais employée contre moi. Mes lecteurs verront, je l'espère, que je ne suis bien réellement que ce que je veux être, historien fidèle. Ce mot qui pouvait me blesser, l'avouerai-je ? me fit un bien infini. Je vis Rousseau tel que j'aurais voulu qu'il fût toujours.

Le lendemain du jour où Voltaire fut couronné au Théâtre-Français, — ce jour précédait de bien près le dernier de ces deux grands hommes, — un de ces personnages qui ont le secret de se glisser partout, croyant sans doute lui faire la cour, lui en rendit compte devant moi, et se permit sur ce couronnement des plaisanteries telles qu'on peut se les figurer de ce genre de personnage. « Comment, dit Rousseau avec chaleur, on se permet de blâmer les honneurs rendus à Voltaire dans le

temple dont il est le dieu et par les prêtres qui, depuis cinquante ans, y vivent de ses chefs-d'œuvre ! qui voulez-vous donc qui y soit couronné ? » Ce trait n'a pas besoin de rapprochement pour être senti.

J'ajouterai que, juste envers ses ennemis, il était de la plus grande indulgence pour tous les écrivains ; il me répétait souvent qu'il ne fallait s'arrêter que sur ce que l'on trouvait de bon dans un livre. « Si l'auteur vous a donné deux pages seulement dans lesquelles vous trouvez ou du plaisir ou de l'instruction, ne devez-vous pas lui en savoir gré ? Passez, sans mot dire, ce que vous rencontrerez qui vous déplaît. »

Il ne parlait que très rarement de ses ouvrages, et jamais le premier. Je ne lui vis mettre de chaleur à leur occasion qu'en regrettant la perte volontaire qu'il fit, dans une circonstance qui trouvera sa place dans mon récit, du manuscrit d'une nouvelle édition d'*Emile*. Il y avait fait entrer une partie des idées qu'il n'avait pu mettre dans la première à cause de leur abondance, dont alors son imagination, me dit-il, était surchargée. Sans les rejeter, il les aurait écrites sur des cartes qu'il réservait pour une nouvelle édition. Elle contenait aussi le parallèle de l'éducation publique et de l'éducation particulière : morceau qu'il me disait être essentiel au traité de l'éducation et qui manque à *Emile*. Il était quelquefois sur son propre compte d'une ingénuité qui, en me causant de la surprise, me jetait dans le ravissement. Il me dit, un jour, qu'après avoir publié son discours sur les sciences, etc., M^{me} Dupin de Francueil, chez laquelle il demeurerait, lui parlait une fois, au coin du feu, de l'effet qu'avait produit cet ouvrage : « Mais dites-moi donc, monsieur Rousseau, qui aurait pu deviner cela de vous ? » Lecteurs, notez que c'est de lui que je tiens cette anecdote.

Il m'apprit enfin que le cardinal de Bernis fit chercher avec grand soin, tant dans les bureaux des affaires étrangères qu'en Italie, la correspondance qui eut lieu pendant que lui, Rousseau, était secrétaire d'ambassade. « Il n'y trouva rien, me dit-il ; et j'en étais bien assuré d'avance. »

Avant de faire arriver mes lecteurs au temps où je serai

forcé de leur montrer Rousseau trop différent de ce qu'il est dans ce moment, je les prie de me pardonner de m'arrêter un peu, et de leur faire voir que cet homme extraordinaire ne faisait rien que lorsqu'il était commandé par un besoin irrésistible. Depuis longtemps mes lecteurs le voient copiste de musique, mais il fut bientôt attaqué de la fièvre de la composition. On sait que c'est ainsi qu'il fut, en littérature et en philosophie, homme très médiocre jusqu'à l'âge de quarante ans; et que dix années d'une fièvre continue et sans sommeil, comme il me dit plusieurs fois, l'ont mis par ses productions au rang des écrivains les plus éloquents, des moralistes les plus épurés et des philosophes les plus éclairés. Il exerça sur moi, à l'époque de ce besoin de composer de la musique, une espèce de despotisme curieux à faire connaître. Je puis en parler sans inconvénients, attendu que je n'y joue pas le plus beau rôle.

Altéré de composition, il me demanda de lui faire les paroles d'un duo. Je lui déclarai mon impuissance, mais ce fut en vain. Il me le demandait à chacune de mes visites, et d'un ton à me faire comprendre que les choses n'en resteraient pas là. Je fis part de mon embarras à ma femme, qui me dit malignement : « Pour le guérir radicalement de cette maladie, je n'y sais qu'un remède, mon ami : fais-lui promptement des vers et cours les lui porter; il y a mille à parier qu'il n'y reviendra plus. » Tout malicieusement gai que fût ce conseil, je sentis bien moi-même qu'il ne me restait que ce parti. Je fis donc un duo entre *Tircis* et *Dircé*; j'espère que Dieu me le pardonnera. Tout fier de mon succès, et surtout curieux de voir la mine qu'il me ferait après la lecture, je me flattais d'en être quitte. Il prend mon duo, le lit, me remercie, le garde et le met en musique. Mais ce qu'il y a de plus invraisemblable, c'est que, malgré l'insignifiance du petit dialogue, la musique de ce duo est charmante; il est gravé dans le recueil de ses romances.

Loin d'être rebuté, comme ma femme s'y attendait et comme je l'avais espéré, il m'annonce qu'il veut faire du récitatif; il ne s'agit plus des paroles d'un duo, mais d'une scène

qui doit contenir la matière du récitatif, deux airs, et se terminer, si je le peux, par un duo. Je crus un moment qu'il voulait me faire devenir fou. Je crois pourtant, pour lui rendre justice, qu'il était tellement emporté lui-même par cette saillie de composition, qu'il ne s'apercevait pas de mon embarras, sans quoi je présume qu'il en aurait eu pitié. Ma femme, toujours rieuse à mes dépens, m'encourageait de toutes ses forces.

Très familiarisé avec le roman de *Daphnis et Chloé* que j'avais lu un grand nombre de fois dans la traduction d'Amyot, j'espère y trouver ce qu'il me demande. Je relis l'ouvrage; mais, au lieu d'une scène, je lui trace le plan d'un opéra en deux actes avec prologue et divertissement; ce qui composait quatre actes bien complets : je lui porte mon plan. Comme il n'était pas difficile, il en est enchanté et frottant ses mains : « Allons, me dit-il, à l'œuvre ! — Comment, lui dis-je, vous croyez de bonne foi que je vais vous l'exécuter ? Je vous l'ai présenté pour vous engager à le faire vous-même dans le cas où il vous plairait, mais vous savez bien qu'il n'y a pas de possibilité pour moi d'en venir à bout. — Vous me proposez donc froidement, me dit-il, de faire votre besogne; il me semble que j'ai bien assez de la mienne; allons, allons, à l'œuvre ! » Pour le coup je tombai dans le découragement, et j'étais résolu de n'y plus retourner. Ma femme prit le sage parti de ne plus rire à mes dépens. Elle m'encouragea, et me fit envisager que l'ouvrage, tel qu'il fût, restant entre lui et moi, je ne courrais aucun risque.

Nouveau médecin malgré lui, je commençai, mais par morceaux détachés. A mesure que je les lui montrais, il les expédiait. Je fis ainsi le premier acte, et, pendant qu'il le finissait et travaillait à son ouverture, je fis le prologue et quelques morceaux du divertissement. Il voulut essayer son ouvrage; il me pria de rassembler, non des musiciens de profession, mais des amateurs, pour faire une répétition. Je le satisfis. Il vint chez moi, chanta lui-même son acte : il fut mécontent du récitatif et abandonna l'ouvrage. On se doute bien que j'abandonnai le mien. Malgré son état d'imperfection, la

partition en a été gravée après sa mort et vendue, je crois, au profit des enfants trouvés.

Quelques personnes me conseillèrent de le finir et de le donner à un habile musicien, qui aurait respecté toute la musique de J.-J., en m'assurant que cela aurait du succès. Le nom de J.-J., lui aurait été sans doute très favorable; mais, connaissant mieux que ces personnes et mon ouvrage et le théâtre, j'observai que, comme le dit le *Bourgeois gentilhomme*, il y a dans tout cet opéra beaucoup de moutons, et que probablement le public jugerait qu'il y en a infiniment trop. Nous en avons plus reparlé ni l'un ni l'autre. J'avais fait, pour entrer dans le divertissement, la romance d'*Écho*; il l'a mise en chant, et elle fait partie de celles de son recueil. Mes lecteurs peuvent se dire actuellement qu'après être échappé aux orages de la pleine mer, il s'en est peu fallu que, pendant la bonace, je ne fisse naufrage au port.

Calme

Je quitte à regret le temps où Rousseau, quoique soumis aux effets de sa maladie, jouissait cependant d'intervalles assez longs pendant lesquels son caractère primitif n'était point entièrement dénaturé. Nous allons le voir, plus soupçonneux que jamais, chercher et trouver, dans les circonstances qui en paraissaient les moins susceptibles, les occasions de réaliser les fantômes dont on pouvait le dire obsédé. Sa sagacité, si dans ce sens je puis me servir de cette expression, était, telle qu'elle lui fournissait des arguments réellement capables de lui en imposer. Il partait toujours d'un principe, fruit de son imagination blessée, principe qu'il ne pouvait examiner sensément; mais les conséquences qu'il en tirait étaient toutes dans les règles de la plus saine logique, de façon qu'on ne pouvait qu'être infiniment étonné de le voir, sur le même fait, si sage ensemble et si fou.

Pour en donner une juste idée, je dirai qu'il m'a réalisé l'existence possible de Don Quichotte, avec lequel je lui trouve une grande conformité. Chez tous deux se trouve une corde sensible. Cette corde, en vibration amène chez l'un les idées de chevalerie errante, et toutes les extravagances qu'elle traîne après elle; chez l'autre, cette corde résonnait enco-

mis, conspirations, coalition générale, vastes plans pour le perdre, etc... Chez tous deux, cette corde en repos laisse à leur esprit toute sa liberté. Les faits qui vont suivre en donneront, je crois, la preuve évidente.

Mais, avant que d'y passer, je remarquerai que, si le nombre de gens avec lesquels cette maladie l'a brouillé a été grand, c'est parce que, de leur côté, ceux qui l'ont recherché, trop occupés d'eux-mêmes et des motifs qui les avaient amenés chez lui, n'ont ni vu ni voulu voir son véritable état, ou, du moins, qu'ils n'ont pas voulu y avoir égard, parce qu'ils n'avaient pas pour lui un attachement réel. S'il m'est permis de me citer, c'est mon attachement pour sa personne, attachement qui s'est accru à mesure que je me suis aperçu combien il était à plaindre; c'est lui qui machinalement m'a fait prendre les moyens de me conserver avec lui. Je n'ai pas été le seul dans ce cas. Je suis témoin qu'il a conservé, toute sa vie, pour une mère de famille que sa modestie m'empêche de nommer, mais que ses vertus feront reconnaître cependant de tous ceux qui ont eu avec elle quelques relations, une bienveillance soutenue, mêlée d'un respect sincère; et c'est sans doute par la même cause. Il l'avait connue jeune fille, et lui avait donné à cette époque des soins personnels. Son mariage n'a rompu ni ses liens ni ses rapports avec lui. Plus occupée de jouir et de profiter de cette connaissance que de s'en prévaloir, elle le voyait rarement. Elle étudiait dans le silence les maximes qu'elle puisait dans ses ouvrages, pour connaître ses devoirs et régler sa conduite, relativement à l'éducation de sa nombreuse famille. Ses succès dans ce genre ne furent point ignorés de Rousseau, qui ne la perdait point de vue; ils lui étaient agréables, et souvent il m'entretenait de l'estime qu'il conservait pour elle.

J'ai annoncé que les symptômes de sa maladie allaient toujours croissant et qu'il n'y avait plus rien qui ne pût être matière à soupçons; en voici la preuve.

Je lui avais présenté Gluck, après lui avoir demandé si sa visite ne lui serait point désagréable. Longtemps Gluck, qu'il estimait et dont il admirait le génie, fut reçu chez lui

comme il méritait de l'être. Un jour cependant, sans que rien pût faire prévoir à Gluck cette boutade, il lui observa qu'il était fâché de lui voir monter, à son âge, quatre étages, et insista pour le prier de s'en dispenser à l'avenir. Le pauvre Gluck en pleurait encore le lendemain. Sous le prétexte que je devais personnellement me ressentir de ses procédés à l'égard de M. Gluck, puisque je l'avais introduit chez lui, je lui demandai ses griefs. « Croyez-vous, me dit-il, que M. Gluck, qui a toujours travaillé sur la langue italienne, langue si favorable à la musique, l'ait abandonnée pour la langue française, qui en tout point lui résiste, uniquement pour vaincre une difficulté ? Ne voyez-vous pas que j'ai avancé qu'il était impossible de faire de bonne musique sur la langue française, et qu'il n'a pris ce parti que pour me donner un démenti ? » C'est d'après ces observations, qu'il regardait comme une démonstration, qu'il s'est permis de l'éloigner de chez lui.

Il me demande, un jour, le prix des pois à la halle; je n'en savais rien. Il fit la même question à quelqu'un qui entra et qui le lui dit. « Eh bien ! me dit-il, voyez la profondeur des machinations de mes ennemis ; ils emploient pour me cerner de toutes parts plus d'idées qu'il n'en faudrait pour gouverner l'Europe ; je ne paie, moi, les petits pois que tant : expliquez-moi, si vous le pouvez, cette préférence. »

On donna le *Devin du village*, qui depuis très longtemps n'avait pas été représenté. Je vais le lendemain chez lui, et, croyant le flatter, je lui rends compte des applaudissements qu'il a reçus et de l'enthousiasme avec lequel il a été écouté. Je vois un homme qui rougit de colère. « Ne se lasseront-ils point, me dit-il, de me persécuter ? » Je ne pouvais comprendre pourquoi des applaudissements étaient des persécutions, moins encore par quel raisonnement on pouvait en venir à cette conséquence. « Il est tout simple, me dit-il, qu'avec votre bonne foi vous ne voyiez dans des applaudissements que des applaudissements ; vous ignorez combien mes ennemis sont adroits et ardents pour me perdre. D'abord ils ont dit du mal de cet opéra ; mais, voyant le public obstiné à s'y plaire, ils ont dit que je l'avais volé ; alors vous sentez qu'il leur importait

de le louer pour grossir d'autant plus le vol. Ils persévèrent aujourd'hui dans le même esprit. »

On voit que non seulement les soupçons se multiplient, que tout leur sert d'aliment, jusqu'aux circonstances qui en paraissent les plus éloignées ; mais on doit remarquer aussi que les raisonnements sur lesquels ils se sont appuyés prennent un caractère de véritable folie ; c'est ce qui me reste à prouver.

Depuis longtemps je m'apercevais d'un changement frappant dans son physique : je le voyais souvent dans un état de convulsion qui rendait son visage méconnaissable, et surtout l'expression de sa figure réellement effrayante. Dans cet état, ses regards semblaient embrasser la totalité de l'espace et ses yeux paraissaient voir tout à la fois ; ils ne voyaient rien. Il se retournait sur sa chaise et passait le bras par-dessus le dossier. Ce bras, ainsi suspendu, avait un mouvement accéléré comme celui du balancier d'une pendule ; et je fis cette remarque plus de quatre ans avant sa mort , de façon que j'ai eu tout le temps de l'observer. Lorsque je lui voyais prendre cette posture à mon arrivée, j'avais le cœur ulcéré, et je m'attendais aux propos les plus extravagants ; jamais je n'ai été trompé dans mon attente.

C'est dans une de ces situations affligeantes qu'il me parla de la mort de Louis XV, anecdote que Dussaulx vient de publier par sa correspondance. Voyant ses longs soupirs et toutes les apparences des regrets les plus amers, je lui témoignai mon étonnement. « D'après vos principes connus en morale, lui dis-je, il me semble que sous tous les rapports, soit comme père de famille, soit comme roi, Louis XV ne devrait pas vous intéresser à ce point ; ses mœurs et sa coupable insouciance n'ont produit que du mal. — Vous n'apercevez pas, me dit-il, les conséquences de cette mort à mon égard particulier. Pour tous, la mort de ce prince est peut-être un bien ; mais observez qu'il était généralement haï ; sans le mériter comme lui, j'ai le même sort. La haine universelle se partageait entre nous deux ; je reste seul : je vais donc seul en supporter le poids. » J'ai vu des gens assez en délire eux-mêmes pour voir

l'orgueil dans cette folle saillie; bientôt je leur en démontrerai la preuve.

Je terminerai cette pénible révélation par le seul trait suivant : les deux suffiront pour constater d'une manière positive l'état déplorable dans lequel il était tombé. A mon arrivée, il prend l'attitude que j'ai décrite précédemment. « Savez-vous, me dit-il, pourquoi je donne au Tasse une préférence si marquée? — Non, lui dis-je, mais je m'en doute. Le Tasse réunissant à l'imagination la plus féconde et à la richesse de la poésie la plus brillante l'avantage d'être venu après Homère et Virgile, a profité des beautés de l'un et de l'autre de ces deux grands hommes, comme il en a évité les défauts. — Il y a bien quelque chose de cela, me répondit-il, mais sachez qu'il a prédit mes malheurs » (lecteurs, comme vous pouvez le remarquer, toujours des malheurs). Je fis un mouvement, il m'arrêta. « Je vous entends, dit-il; le Tasse est venu avant moi, comment a-t-il eu connaissance de mes malheurs? je n'en sais rien, et probablement il n'en savait rien lui-même; mais enfin il les a prédits. Remarquez que le Tasse a cela de particulier que vous ne pouvez pas enlever de son ouvrage une strophe, d'une strophe un seul vers, et du vers un seul mot, sans que le poème entier ne s'écroule, tant il était précis et ne mettait rien que de nécessaire. Eh bien! ôtez la strophe entière dont je vous parle; rien n'en souffre; l'ouvrage reste parfait. Elle n'a rapport ni à ce qui précède ni à ce qui suit. C'est une pièce absolument inutile. Il est à présumer que le Tasse l'a faite involontairement et sans la comprendre lui-même; mais elle est claire. Il m'a cité cette strophe miraculeuse; mais, comme je ne sais pas l'italien, je n'ai pu être frappé de la place qu'elle occupe dans le poème; il m'est resté seulement dans la mémoire qu'elle est dans le chant de la forêt enchantée, dans la bouche de Tancrède, ou à son occasion, car il m'a cité le nom de Tancrède.

Comme il a vécu longtemps dans cet état, il a été assez généralement reconnu qu'il était devenu fou. Mais ses amis et ses ennemis se sont également trompés sur la cause de sa folie. Ses amis ont prétendu que les persécutions que lui

ont suscitées ses ennemis réels, tels que les philosophes et tous ceux qui avaient lieu d'être mécontents de lui, avaient fini par mettre le feu dans un cerveau déjà susceptible d'un tel embrasement. Ses ennemis ont dit que l'orgueil seul lui avait tourné la tête, je les crois tous dans l'erreur. Les persécutions et les sarcasmes d'un grand nombre de philosophes proprement dits et de littérateurs ont certainement servi à convaincre ce malheureux que sa chimère était une réalité, puisqu'il pouvait se prouver à lui-même que réellement il avait des ennemis; mais très certainement ses ennemis réels, car il en a eu beaucoup, ne lui ont pas donné sa chimère; elle venait de plus loin. A l'égard de l'orgueil, je n'en ai pas remarqué un seul trait dans le cours de douze années; et, si l'on y fait attention, il y a une mauvaise foi bien caractérisée dans le reproche qu'on lui fait d'avoir demandé qu'on lui élevât une statue; mais je sors non pas de mon sujet, à la vérité, mais de mon plan.

Il est certain qu'il avait en naissant le germe de cette affreuse maladie qui, comme tous les autres, a eu ses périodes, son commencement, son milieu et sa fin. Dans la supposition même ou, en suivant sa marche et ses progrès, on ne remonterait pas à cette source, un fait, dont tout Paris a été le témoin, en doit compléter la preuve.

Après la mort de J.-J., un de ses cousins germains, fils du frère de son père¹ et portant conséquemment le même nom, né en Perse, est arrivé à Paris, sans avoir jamais communiqué avec lui, puisqu'il quittait la Perse pour la première fois. Son habit persan et son nom le firent bientôt remarquer. Il avait, d'ailleurs, beaucoup d'esprit, il savait un grand nombre de langues, et l'on rapporte de lui que, pour réponse à quelqu'un qui le louait sur le nombre de langues qu'il avait apprises : « Je les donnerais bien volontiers, dit-il, pour ne savoir et ne parler que celle de mon cousin. »

¹ Un des parents de Rousseau, portant le même nom, m'a appris, par une lettre postérieure à la publication de cette notice, que Rousseau et le Persan étaient cousins issus de germains.

M. Delessert m'invite un jour à dîner avec lui, et nous place à ses deux côtés : je ne pouvais conséquemment le voir que de profil ; mais ce profil était si ressemblant, que mes yeux ne pouvaient s'en détacher. Enfin, je demande tout bas à M. Delessert s'il n'y trouve pas beaucoup de ressemblance. « Elle est telle à mes yeux, me dit-il, qu'il me fait peur, et que je suis très tenté de croire que c'est Rousseau lui-même qui se sera fait enterrer pour venir ensuite écouter ce qu'on dit de lui. » Il ne le croyait pas sans doute, puisqu'il était d'ailleurs plus grand, et qu'à l'examen il y avait des différences sensibles dans la figure ; mais ce premier mouvement prouve que l'expression des yeux et de ce qu'on appelle physionomie était absolument la même, et c'est cette espèce de ressemblance qui seule en mérite le nom.

Cet homme resta quelque temps à Paris et repartit pour la Corse. Chargé d'une mission de la part du gouvernement, il était avec sa femme dans une voiture à quatre roues, trainée par six chevaux de poste. Parvenu à la forêt de Fontainebleau, en plein jour, il se met à la portière, et crie au postillon d'arrêter. Le postillon, étourdi probablement par le bruit des roues sur le pavé et des pieds des six chevaux, n'entend point et continue sa route. Alors Rousseau s'adresse aux passants qui font arrêter le postillon. Il pousse de grands cris, et accuse le postillon de s'entendre avec des brigands pour le faire égorger dans la forêt. Les passants, qui n'y voyaient aucune apparence, puisque le postillon suivait le pavé de la grande route, restaient froids. « Vous ne voyez donc pas, leur disait-il, qu'il m'a déjà détourné du grand chemin, et qu'il veut me faire égorger ? » Il ne fut pas possible de lui faire entendre raison. Il fut ramené à Paris et repartit ensuite, mais sans la mission qui lui avait été donnée.

Voilà un fait isolé, mais d'autant plus marquant, car on ne peut douter qu'en le suivant on n'en eût découvert beaucoup d'autres. C'est un trait de folie dans le genre de ceux de Rousseau. Tous deux croient à des brigands ou ennemis qui veulent les perdre, et tous deux ne voient dans les autres que des complices ou des agents. Si l'on joint à cela l'expression étonnante

des regards et de la physionomie qui les fait confondre l'un et l'autre, et le degré de leur consanguinité, il n'est plus douteux que tous deux charriaient dans leur sang le même principe de maladie.

Rousseau eut en Angleterre, longtemps avant que je ne le connusse, une attaque du même genre et de la même force : c'est de sa propre bouche que je tiens le fait que je vais citer ; il est d'autant plus précieux, que c'est la seule fois que je l'aie vu avoir quelque soupçon de sa maladie et la caractériser lui-même sous le nom de folie.

Nous avions fait la partie, lui et moi, d'aller en batelet à Meudon avec sa femme et la mienne, et d'y dîner. Elle fut exécutée. En causant à table, il nous raconta qu'il avait fui de l'Angleterre plutôt qu'il ne l'avait quittée. Il se mit dans la tête que M. de Choiseul, alors ministre en France, le faisait chercher, ou pour lui mettre ses ennemis en avant, ou pour quelque autre mauvais tour ; je ne me le rappelle pas bien : mais sa peur fut telle, qu'il partit sans argent et sans vouloir embarrasser sa marche d'effets ou de paquets qui ne fussent pas de première nécessité. C'est dans cette occasion qu'il brûla la nouvelle édition d'*Émile*, dont j'ai déjà parlé et qu'il m'avoua regretter beaucoup. Il payait avec un morceau de cuiller ou de fourchette d'argent qu'il cassait ou faisait casser dans les auberges. Il arrive au port ; les vents étaient contraires : il ne voit dans cet événement si ordinaire qu'un complot et des ordres supérieurs pour retarder le départ, et cela pour un but quelconque, qu'il interprétait toujours dans le sens de sa manie d'ennemis. Quoiqu'il ne parlât pas la langue, il se met cependant sur une élévation et harangue le peuple, qui ne comprenait pas un mot de son discours. Que mes lecteurs ne perdent pas de vue que c'est de Rousseau lui-même que je tiens tous ces détails. Enfin le vent le permet, et l'on part. Il m'ajoute qu'il ne peut me dissimuler ni se dissimuler à lui-même que c'était une attaque de folie. « Elle était telle, ajouta-t-il, que j'allai jusqu'à soupçonner cette digne femme (en me montrant la sienne) d'être du complot et de s'entendre avec mes ennemis. » J'en ai trop dit

pour ma sensibilité et relativement au respect que j'ai conservé pour lui, mais du moins assez sans doute pour ne laisser dans l'esprit de mes lecteurs aucune incertitude non seulement sur la nature de sa maladie, mais encore sur sa véritable source. Ils sont suffisamment éclairés, je pense, pour pouvoir s'expliquer à eux-mêmes les contradictions de sa conduite, contradictions dont on a tant profité pour chercher à l'avilir. Malheureuse humanité ! lequel est le plus déplorable ou de celui que la nature, après l'avoir doué d'un génie propre à éclairer les hommes, et contribuer aussi efficacement à leur prospérité, prive de la faculté de pouvoir contribuer à son bonheur personnel, ou de ceux qui, par erreur, si l'on veut, mais bien réellement, se liguent et se relayent pour aggraver ses maux ?

C'est ici le lieu de rendre justice à la mémoire d'un homme dont les ouvrages feront toujours honneur à la France, à d'Alembert. Je le voyais souvent en maison tierce ; mais j'évitais soigneusement de lui parler de Rousseau, parce que je le savais son ennemi déclaré. Après la mort de ce dernier, nous en parlâmes souvent. Sans lui adresser aucun reproche direct, je le mis dans le cas de se juger lui-même. Il se reprocha franchement et amèrement les tracasseries qu'il lui avait suscitées, quoique s'excusant sur son erreur. Il en vint, un jour, jusqu'à répandre quelques larmes ; je ne puis dissimuler qu'elles me firent plaisir. Elles honoraient à mes yeux et l'homme de mérite qui les versait et celui qui en était l'objet.

Je suis enfin parvenu à l'époque la plus douloureuse, au départ de Rousseau pour Ermenonville. Mes lecteurs attendent de moi des détails sur sa mort, qui a donné lieu à des opinions diverses ; je vais les satisfaire. Je ne leur citerai, comme je l'ai fait jusqu'à présent, que des faits, d'après lesquels ils pourront fixer leur opinion ; j'observerai seulement que, jusqu'à la fin, Rousseau, que l'on a toujours accusé d'être la victime de son amour-propre, l'a toujours été, au contraire, de l'amour-propre des autres. C'est ce dont les lecteurs attentifs ont dû s'apercevoir.

On se rappelle le malheureux état où nous avons laissé Rousseau. Sa maladie s'était accrue jusqu'au dernier période. Depuis longtemps j'avais remarqué qu'il travaillait moins. Ses ressources étaient diminuées dans cette proportion. La santé de sa femme se dérangea; il m'en parla plusieurs fois, et toujours avec inquiétude. Il n'avait de confiance qu'en elle; sans elle, seul dans l'univers, il se serait cru au milieu de ses nombreux ennemis, toujours occupés de sa perte.

Il me dit, un jour, qu'il avait consulté un médecin sur le parti à prendre relativement au dérangement de la santé de M^{me} Rousseau; que ce médecin avait ordonné l'air de la campagne, mais lorsque le temps serait fixé à la chaleur; nous étions alors au printemps; il m'ajouta que ses moyens ne le lui permettaient pas. Je ne crus pas le moment favorable pour lui offrir un petit logement que j'avais à Sceaux, et que je tenais à loyer.

A ma première visite, je lui en parlai. Il m'observa que ma femme, nourrice de ses enfants, en avait besoin, et que certainement il ne l'en priverait pas. Je fis alors des efforts et des raisonnements inutiles. Je revins une seconde fois lui dire qu'une affaire imprévue nous priverait cette année de notre séjour ordinaire à la campagne et que, dans ce cas, je croyais pouvoir la lui offrir; il me dit qu'il n'était pas ma dupe et qu'il ne l'accepterait pas. Sans insister pour l'acceptation, je l'assurai de la vérité du fait, et je m'en allai. Je revins enfin une troisième fois, et j'en parlai de nouveau, mais avec indifférence. Je lui dis seulement que, forcé de rester à Paris, je souffrais de voir mon appartement vide; mais que mon parti était pris. Mon air tranquille lui en imposa probablement; il me dit alors que, s'il était bien assuré que je ne dusse pas l'habiter, il irait volontiers attendu que le sol de Sceaux, propre à la végétation, offrait de belles herborisations. Je le lui confirmai de nouveau, et il accepta même avec des démonstrations de satisfaction. J'ignorais que je le voyais pour la dernière fois; si je l'eusse soupçonné, je n'aurais pu me déterminer à le quitter.

Je crus devoir raisonner mes démarches ultérieures, et, de

peur qu'il ne soupçonnât que je voulais m'emparer de sa personne, j'éloignai mes visites. C'est pendant cet intervalle que M. de Girardin, propriétaire des superbes jardins d'Ermenonville, qui connaissait peu Rousseau, et depuis peu de temps, et M. Lebègue de Presle, médecin, homme de mérite et très estimable, lui proposèrent ainsi qu'à M^{me} Rousseau de venir habiter ce beau lieu. Rousseau était déjà parti, lorsque je me présentai chez lui. M^{me} Rousseau, que je trouvai, me dit qu'il était sorti, et, quoique je sois resté avec elle pour l'interroger sur sa santé, elle ne me dit point qu'il avait quitté Paris.

J'ai su depuis, par M. Lebègue de Presle, car je dois citer de qui je tiens les faits dont je n'ai pas été le témoin direct, j'ai su de M. Lebègue de Presle que Rousseau était parti pour cinq jours, qu'il voulait revenir pour raisonner de son départ de Paris, de ses papiers, de ses effets, etc.; mais qu'il lui fut observé que M^{me} Rousseau, sur les lieux, ferait mieux que lui, qu'il paraissait se plaire dans cet endroit, et que ce serait doubler pour lui la fatigue du voyage, puisque M^{me} Rousseau, arrivant incessamment il serait obligé de revenir avec elle.

Je n'ai pas eu occasion de dire que Rousseau, en apparence si difficile, était cependant dans des mains étrangères comme un enfant timide à l'excès; il ne savait point répondre à l'objection qu'on lui faisait, il obéissait. Mais le lendemain, livré à ses réflexions soupçonneuses, elles en acquéraient d'autant plus de force que, peu communicatif, il prêtait à cette même objection, qu'alors il pouvait détruire, une intensité qu'elle n'avait pas, et savait toujours la ramener à la manie ordinaire de conspiration. Les meubles vendus en partie ou emportés, M^{me} Rousseau fut rejoindre son mari.

Je dois observer ici que la préférence de M^{me} Rousseau pour Ermenonville était bien naturelle; Sceaux ne lui offrait que l'habitation, et les moyens de Rousseau pour soutenir son ménage étaient devenus insuffisants. M. Girardin, M. Lebègue de Presle et M^{me} Rousseau, qui ne considéraient que ce côté de la situation, étaient donc louables de chercher à effec-

tuer ce parti. Le mal est qu'ils raisonnaient à l'égard de Rousseau comme on devait le faire avec les autres hommes, sans faire attention de combien il en différait.

J'étais tourmenté du désir de voir ce malheureux ; mais je craignais les suites de cette démarche, et je ne pouvais en limiter les conséquences. Le silence de M^{me} Rousseau suffisait seul pour me rendre circonspect. J'ignorais donc ce qui se passait, et je le craignais. Je rencontre, un jour, à l'amphithéâtre de l'Opéra, un jeune chevalier de Malte dont je suis au désespoir d'avoir oublié le nom ¹. Il m'avait donné de lui une excellente opinion, par le prix qu'il mettait à se conserver chez Rousseau. Il y venait assez fréquemment, et souvent nous nous y rencontrions. En m'abordant il me serrela main, me dit qu'il arrive d'Ermenonville et me témoigne un grand désir de m'entretenir particulièrement ; nous sortons. Il m'apprend que la tête de Rousseau travaille, il ne m'étonne pas ; il m'ajoute qu'il lui avait remis un papier écrit de sa main pour le prier de lui trouver un asile. Ce papier doit avoir ici sa place ; c'est le même que celui imprimé déjà dans le journal, dans la feuille du 20 juillet 1778, époque de la mort de Rousseau. Ceux de mes lecteurs qui ne l'ont pas lu, et sûrement ils sont en grand nombre ; me sauront gré de le mettre sous leurs yeux. Je dois faire remarquer qu'il est daté du mois de février 1777 ; mais que, Rousseau l'ayant reproduit aux yeux du jeune chevalier de Malte, lors de sa visite à Ermenonville, il se trouve avoir réellement deux dates : celle de février 1777 et celle de juin 1778, époque de cette visite.

« Mafemme est malade depuis longtemps et le progrès de son mal, qui la met hors d'état de soigner son petit ménage, lui rend les soins d'autrui nécessaires à elle-même, quand elle est forcée à garder son lit ; je l'ai jusqu'ici gardée et soignée dans toutes ses maladies ; la vieillesse ne me permet plus le même service. D'ailleurs, le ménage, tout petit qu'il est ne se fait pas tout seul ; il faut se pourvoir au dehors des choses

¹ Un de ses parents m'a rappelé, depuis, qu'il s'appelait Flamonville, et qu'il avait été officier dans les gardes françaises.

nécessaires à la subsistance et les préparer ; il faut maintenir la propreté dans la maison¹. Ne pouvant remplir seul tous ces soins, j'ai été forcé, pour y parvenir, d'essayer de donner une servante à ma femme. Dix mois d'expérience m'ont fait sentir l'insuffisance et les inconvénients inévitables et intolérables de cette ressource, dans une position pareille à la nôtre. Réduits à vivre absolument seuls, et néanmoins hors d'état de nous passer du service d'autrui, il ne nous reste, dans les infirmités et l'abandon, qu'un seul moyen de soutenir nos vieux jours : c'est de trouver quelque asile où nous puissions subsister à nos frais, mais exempts d'un travail qui désormais passe nos forces, et de détails et de soins dont nous ne sommes plus capables. Du reste, de quelque façon qu'on me tienne, en clôture formelle ou en apparente liberté, dans un hôpital ou dans un désert, avec des gens doux ou d'un caractère faux ou franc (si de ceux-ci il en est encore), je consens à tout, pourvu qu'on rende à ma femme les soins que son état exige et qu'on me donne le couvert, le vêtement le plus simple et la nourriture la plus sobre, jusqu'à la fin de mes jours sans que je ne sois plus obligé de me mêler de rien. Nous donnerons pour cela ce que nous pouvons avoir d'argent, d'effets et de rentes, et j'ai lieu d'espérer que cela pourra suffire dans des provinces où les denrées sont à bon marché, et dans des maisons destinées à cet usage où les ressources de l'économie sont connues et pratiquées, surtout en me soumettant, comme je le fais de bon cœur, à un régime proportionné à mes moyens. »

Ce jeune homme sensible et sincèrement attaché à Rousseau avait les yeux en larmes. Il m'ajouta qu'il lui avait offert d'habiter une des deux terres qu'il possédait en Picardie et en Normandie, toutes deux, ou bien certainement l'une d'elles, située sur le bord de la mer ; que là il y serait seul, puisqu'il ne les habitait point. « Je n'ai pas, me dit-il, perdu l'espérance

¹ Il est écrit en note à cet endroit : « Mon inconcevable situation, dont personne n'a d'idée, pas même ceux qui m'y ont réduit, me force d'entrer dans ces détails. »

de l'y déterminer. » Il se proposait un second voyage, dont il me rendrait compte. Hélas ! ce second voyage n'eut pas lieu. Rousseau mourut trop tôt. Ne sachant plus le nom de ce jeune homme, je dois l'indiquer. Il était, comme je l'ai dit, chevalier de Malte ; il possédait deux terres, l'une en Picardie, l'autre en Normandie ; il est mort à Lyon, de la petite vérole, dans la même année de juillet 1778 ou 1779, ou bien près de cette époque. Sa mort à Lyon suppose ou qu'il en était ou qu'il y avait des relations étroites.

Rousseau est mort le 2 juillet 1778, âgé de soixante-six ans. Le procès-verbal qui constate son genre de mort est du 3. Deux chirurgiens attestent *qu'après visite du corps, et l'avoir vu et examiné dans son entier, ils ont tous deux rapporté d'une commune voix que ledit sieur Rousseau est mort d'une apoplexie séreuse, ce qu'ils ont affirmé véritable.*

Rousseau, Genevois et protestant, ne pouvant partager la sépulture des catholiques, il fallait des témoins, et des témoins instruits du rite protestant relativement à l'inhumation : mon beau-père, Genevois et protestant, fut appelé ; je l'accompagnai.

En arrivant à Louvres, dernière poste jusqu'à Ermenonville, le postillon fut demander les clefs des barrières des jardins. Le maître de poste se présenta à notre voiture, il s'appelait Payen. Il nous dit qu'il présumait notre voyage occasionné par le malheureux événement de la mort de Rousseau ; puis il ajouta, d'un ton pénétré : « Qui l'aurait cru, que M. Rousseau se serait ainsi détruit lui-même ? » Nos oreilles furent étonnées de cette nouvelle, nous lui demandâmes de quel moyen il s'était servi : « D'un coup de pistolet, » nous dit-il. Nous ne doutions ni l'un ni l'autre que sa mort n'eût été naturelle : mon cœur saigna, mais j'avoue que je n'en fus pas étonné.

Nous arrivons ; nous fûmes reçus avec politesse, nous fîmes part à M. de Girardin de ce que nous avait appris le maître de poste Payen. Il en parut étonné et choqué. Il nia le fait avec chaleur, et nous recommanda, avec la même chaleur, de ne pas le propager. Il m'offrit de voir le corps ; ne sa-

chant pas quelle serait ma réponse, il prévint qu'étant à la garde-robe, Rousseau s'était laissé tomber, et qu'il s'était fait un trou au front. Je refusai, et par égard pour ma sensibilité et par l'inutilité de ce spectacle, quelque indice qu'il dût me présenter. L'inhumation eut lieu le soir même, par le plus beau clair de lune et le temps le plus calme. Le lecteur peut se figurer quelles furent nos sensations en passant dans l'île avec le corps. Le lieu, le clair de lune, le calme de l'air, l'homme, le rapprochement des actes de sa vie, une destinée aussi extraordinaire, le résultat qui nous attend tous; mais sur quoi ma pensée s'arrêta le plus longtemps, et avec le plus de complaisance, c'est qu'enfin le malheureux Rousseau jouissait d'un repos bien acheté, à la vérité, mais qu'il était impossible d'espérer pour lui tant qu'il aurait vécu.

Toujours accompagné de M. de Girardin, que son urbanité empêchait de me quitter, il me fut impossible de causer soit avec les gens de la maison, soit avec les habitants du lieu. Mon beau-père me rapporta avoir appris que, le jour même de sa mort, Rousseau ne fut point au château le matin, comme à son ordinaire, pour donner au jeune de Girardin, encore enfant, la leçon qu'il avait coutume de lui donner; qu'il avait été herboriser, qu'il avait rapporté des plantes, qu'il les avait préparées et infusées dans la tasse de café qu'il avait prise.

Madame Rousseau me raconta qu'il conserva sa tête jusqu'au dernier moment. Il fit ouvrir sa fenêtre, le temps était beau, et, jetant les yeux sur les jardins, il proféra des paroles qui prouvaient la situation de son âme, calme et pure comme l'air qu'il respirait, se jetant avec confiance dans le sein de l'éternité. J'observe que ce moment a été dessiné et gravé avec les paroles qu'il a proférées.

Madame de Girardin, de son côté, me raconta qu'effrayée de la situation de Rousseau, elle se présenta chez lui et y entra « Que venez-vous faire ici, lui dit Rousseau; votre sensibilité doit-elle être à l'épreuve d'une scène pareille et de la catastrophe qui doit la terminer? » Il la conjura de le laisser seul et de se retirer. Elle sortit en effet. A peine avait-elle le

pied hors de la chambre qu'elle entendit fermer les verrous, ce qui l'empêcha de s'y représenter.

Voilà les faits principaux que ma mémoire peut me fournir, mais tous sont de la plus grande exactitude. Je remarque, et je n'ai pu m'empêcher de remarquer, que le maître de poste Payen, le lendemain ou le surlendemain de la mort, m'a dit que Rousseau s'était tué d'un coup de pistolet. Il est difficile de supposer que ce fait est inventé : Payen était sans intérêt. C'est dans ce premier moment, et le premier moment est toujours sans précautions ; c'est alors, au contraire, que la vérité se fait jour, elle perce par cela seul qu'elle est la vérité. La blessure que le pistolet suppose est confirmée par M. de Girardin, qui l'attribue à une chute. Cette blessure importante est omise dans le procès-verbal des chirurgiens, qui, disent-ils, ont examiné le corps *dans son entier*. Le procès-verbal porte qu'il est mort d'une apoplexie séreuse. Une apoplexie ôte, à ce qu'il me semble, au corps la faculté d'aller et de venir, et à l'esprit celle de raisonner. S'il a été à la garde-robe, y a-t-il été seul ? Il pouvait donc marcher. L'y a-t-on conduit ? Il ne devait pas tomber. Pour être malade accidentellement, on ne se persuade pas ainsi une mort certaine. Les paroles gravées prouvent que Rousseau ne doutait point de sa mort. Le renvoi de M^{me} de Girardin, dont la sensibilité devait être trop éprouvée par la catastrophe de la scène, atteste de nouveau que Rousseau attendait toujours sa fin, mais une fin certaine et prochaine ; ce qui ne peut, à ce qu'il me semble, s'accorder avec une apoplexie séreuse. Tout me porte à croire que Rousseau s'est débarrassé lui-même d'une vie qui lui était devenue insupportable. Ajoutez les fantômes ennemis qui, pendant le cours de six semaines que dura son séjour, le tourmentaient jour et nuit ; fantômes qui naissaient tout naturellement du dérangement de son cerveau, mais auxquels les circonstances de son départ précipité et visiblement arrangé d'avance donnaient plus de réalité. Observez l'impatience et la volonté bien déterminées de sortir de ce séjour, prouvées par la confiance faite au jeune chevalier de Malte ; l'impossibilité d'en sortir faute de moyens pécuniaires, faute d'un autre

asile, et ne voulant point se faire entourer de tous les habitants de la maison qui s'y opposeraient, ni surtout s'exposer à répondre à tous leurs raisonnements avec la connaissance qu'il avait de sa timidité : et je crois que non seulement sa mort a été volontaire, mais que, par les circonstances, elle était forcée.

M. de Girardin la nie. Qu'on se mette à sa place. Il n'avait cherché à attirer chez lui Rousseau que pour son bonheur et celui de sa femme ; il avait bien certainement, et sans qu'il puisse raisonnablement s'élever le moindre doute à cet égard, employé tous les moyens pour parvenir à ce but ; n'était-il pas bien fâcheux non seulement de n'avoir pas réussi, mais de pouvoir être accusé d'être la cause première de ce malheureux événement ? N'est-il pas dans l'homme et bien pardonnable de chercher à couvrir une vérité de cette nature, de l'envelopper de voiles, puisqueenfin elle ne peut apporter au mal aucun adoucissement ? Sa dénégation et son silence sont dans l'ordre naturel.

Me trouvant aujourd'hui dans d'autres circonstances que celles où se trouvait M. de Girardin, j'aurais à me reprocher, et les autres me reprocheraient, connaissant la vérité, de ne pas la faire sortir tout entière. Rousseau n'appartient ni à ses amis particuliers ni même aux hommes de son temps. Il appartient au monde littéraire, aux philosophes et aux moralistes ; il appartient à la postérité.

FIN DU TOME NEUVIÈME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
INTRODUCTION.....	I à XVIII
I. — <i>Mémoires sur la vie de Duclos, écrits par lui-même.</i>	1 à 37
II. — <i>La jeunesse de Florian ou Mémoires d'un jeune Espagnol, par Florian.....</i>	41 à 115
III. — <i>Essais de Mémoires sur M. Suard, par M^{me} Suard.</i>	117 à 261
IV. — <i>De J.-J. Rousseau (extrait du Journal de Paris de l'an VI.) par Corancez.....</i>	265 à 299

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.



24, 266, 268, 273, 275, 281
283, 285, 286.

RETURN TO the circulation desk of any

University of California Library

or to the

NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

Bldg. 400, Richmond Field Station

University of California

Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

2-month loans may be renewed by calling

(510) 642-6753

**1-year loans may be recharged by bringing books
to NRLF**

**Renewals and recharges may be made 4 days
prior to due date**

DUE AS STAMPED BELOW

MAY 17 1995

'AUG 15 2003
